JEAN RAY

Harry Dickson 2

BIBLIOTHÈQUE MARABOUT géant

CINQ AVENTURES INTÉGRALES

La Résurrection de la Gorgone • L'étrange lueur verte • Le Chemin des dieux • Les Enigmes de la maison Rules • La Fièvre Noire



Jean RAY

Harry Dickson

Tome 2

CINQ AVENTURES INTÉGRALES



BIBLIOTHÈQUE
MARABOUT

© 1966 by Éditions Gérard & Cº, Verviers (Belgique)
Document de couverture : photo Lefèvre.

Note de la team AlexandriZ

En choisissant de diffuser les nouvelles telles que rééditées par *Marabout* dès 1966, la T.A. ne respecte pas l'ordre de parution originale.

Sans respect de l'ordre chronologique, ce recueil comprend donc les nouvelles :

163 :La Résurrection de la Gorgone (1937).
69 : L'étrange lueur verte (1932).
106 : Le chemin des dieux (1934).
165 : Les énigmes de la maison Rules (1937).
95 : La pieuvre noire (1933).

LA RÉSURRECTION DE LA GORGONE

1. L'homme que Dickson avait sauvé

— Vous me reconnaissez, monsieur Dickson ?

C'était dans Hammerless Road, par une douce et agréable soirée de septembre, à l'heure où s'allument les réverbères.

Le détective regarda la silhouette svelte, aux épaules un peu voûtées cependant, l'overcoat qui n'était plus de première fraîcheur, le chapeau de feutre élimé, dont le bord rabattu dissimulait tout le haut du visage ; il vit des lèvres bien dessinées, qu'un pli amer déformait, et une barbe de trois jours bleuissant joues et menton.

— Si je vous reconnais ?... Il me semble... Votre voix ne m'est pas inconnue, ni ce que je puis apercevoir de vos traits.

Le pli abaissa plus fortement les commissures des lèvres et, d'un geste brusque, l'homme releva son chapeau.

Harry Dickson vit des yeux tristes et fiévreux, trop profondément enfoncés dans leurs orbites.

— Justes dieux ! s'écria-t-il, monsieur Renders !

— Albin, Nelson, Athelstane Renders, pour vous servir, compléta l'autre avec un rire qui sonnait faux.

— Guéri ? s'enquit le détective.

— Sans doute, puisque les docteurs de l'hôpital de Hammersmith ont signé mon exeat il y a huit jours.

— Physiquement vous vous en tirerez toujours, Albin, répliqua Dickson. Ce que je voulais savoir, c'est si vous êtes guéri de ce goût maladif des périls et des aventures qui était le vôtre.

L'homme haussa les épaules avec indifférence.

— Le sais-je, moi ? Il paraît que je ne puis vivre sans le coup de fouet de l'émotion, comme d'autres ne peuvent se passer d'alcool ou de cocaïne. Selon vos propres paroles, monsieur Dickson, je suis un intoxiqué de l'aventure. Pour le moment, mes poumons sont encore pleins des saletés qu'ils respirèrent dans l'atelier de Mattheus Jarns.

Harry Dickson considéra Renders avec sympathie et l'entraîna dans un bar proche, où on leur servit du whisky de qualité.

Albin Renders vida son verre d'un trait, et son visage soucieux s'éclaira.

— Je suis loin d'être un ivrogne, monsieur Dickson, dit-il, mais il y a des moments dans la vie où l'on doit bien reconnaître qu'il fait bon boire une liqueur qui vous retape les nerfs tout en vous incendiant les entrailles. Le whisky est un fameux frère, allez !

— Vous êtes un spleenétique, Renders, constata le détective. Pour un garçon de votre intelligence et de votre culture, vous manquez d'équilibre. Attention ! Qui aime le danger y périra !

— Parlez pour vous, monsieur Dickson ! s'écria Albin en riant.

Mais le détective secoua gravement la tête.

— Vous vous trompez à mon sujet, mon cher. Je ne recherche pas le péril pour l'amour du péril. Là où je ne puis l'éviter, dans l'intérêt de la justice que je sers, je m'y engage et accepte de lutter contre lui. Vous, au contraire, vous le recherchez avec une passion morbide, ce qui ferait de vous le plus mauvais policier du monde.

Albin Renders, jeune célibataire d'une trentaine d'années, docteur en sciences physiques et naturelles de l'Université de Cambridge, assez riche pour ne devoir pas gagner sa vie, s'était spécialisé depuis quelques années dans les reportages sensationnels, pour le compte de quelques journaux du matin. Il n'y avait pas réussi, il faut le dire. Hardi, intelligent, il manquait, sinon de flair, surtout de chance. Se ruant tête baissée dans des dangers sans nombre, il ne s'en tirait jamais sans écorchures, et sans parvenir pour autant à en rapporter des articles fracassants.

— Je vous dois une fière chandelle, murmura le jeune homme en remplissant son verre. Dire que, sans vous, j'aurais été changé en statue de pierre tout comme les proies des Gorgones !

— Si seulement l'aventure des Centaures de Mattheus Jarns pouvait vous servir de leçon ! souhaita Harry Dickson en souriant.

Ce fut une bien curieuse histoire – que nous relaterons ici aussi brièvement que possible – qui défraya durant si longtemps la chronique criminelle de Londres que beaucoup l'ont encore aujourd'hui présente dans la mémoire.

À l'époque, Mattheus Jarns, statuaire de médiocre talent, mais assez bon animalier pourtant, préparait pour le salon d'automne un groupe équestre baptisé : *Lutte de Centaures*. Ce groupe, fort banal, représentait un combat singulier entre deux de ces monstres que la mythologie veut moitié hommes, moitié chevaux.

Au fur et à mesure que l'ouvrage avançait, Jarns s'en montrait de moins en moins satisfait. Il savait façonner un cheval dans la glaise, mais il n'en tirait que des formes humaines sans vie ni beauté.

Par trois fois, ne pouvant donner au visage l'expression tragique qu'il fallait, Jarns dut détruire le buste du centaure abattu.

Un jour, deux déments, internés dans l'asile d'aliénés de Bedlam, s'évadèrent. Le public s'en montra ému car il s'agissait de bandits redoutables que les médecins aliénistes avaient arrachés avec beaucoup de peine à l'échafaud.

L'affaire intéressa un journal de Fleet Street, où Albin Renders jouait au reporter. Renders se lança immédiatement sur la piste des fugitifs, mais cette piste se brouilla bientôt, pour se perdre complètement non loin de Farningham.

Déçu et mécontent, Renders allait regagner Fleet Street, l'oreille basse, quand il surprit une silhouette connue musant dans les rues de Farningham : Harry Dickson en personne.

— Nous sommes à la poursuite du même gibier, se dit le reporter. Voyons qui arrivera bon premier !

Et, sans grands scrupules, il se mit à suivre le célèbre détective. Il ne tarda pas à découvrir que celui-ci surveillait une maison solitaire, sise en retrait de la dernière rue du faubourg. C'était une bâtisse blanche et neuve, d'une architecture prétentieuse et tarabiscotée à outrance. Sur la porte, le nom de *Jarns* s'inscrivait en lettres d'or.

Albin Renders se souvint de quelques expositions d'art, où des œuvres de ce sculpteur avaient remporté quelques pâles lauriers.

L'attention que le célèbre détective apportait à surveiller cette demeure eut tôt fait de décider le journaliste à passer sans retard à l'action. C'était avant tout un téméraire et il se jetait tête baissée dans les pires aventures.

À la nuit tombante, Renders escalada les murs bas du jardin, fit quelque bruit en piétinant des cloches à melons, mais continua néanmoins son exploration qui le conduisit dans une arrière-maison qui lui semblait inoccupée.

Il se rendit vite compte qu'il s'était trompé.

À peine s'était-il avancé de quelques pas dans un hall obscur, qu'un faisceau de lumière éblouissante le frappa en plein visage, tandis qu'une voix triomphante hurlait dans l'ombre :

— C'est le diable qui nous l'envoie !

Aussitôt, des mains robustes terrassèrent l'imprudent reporter, l'immobilisèrent et lui poussèrent un bâillon dans la bouche.

Terrible aventure que celle qui succéda à cette soudaine capture, et qui manqua bien être la dernière de notre amateur de dangers !

Renders vit un homme en blouse blanche, brandissant un maillet de sculpteur, le couver de regards féroces, tandis que deux brutes, en qui le journaliste reconnut les évadés de Bedlam, poussaient des grognements sauvages, marquant un extrême plaisir.

— Quel beau sujet ! s'était exclamé le sculpteur Jarns. Et comme il crispe admirablement le visage sous l'empire de la terreur ! Allez vite me chauffer la pâte, mes amis ! Mon œuvre ne souffre aucune attente…

Sans qu'il sût comment cela s'opéra, l'infortuné Albin se trouva transporté devant un socle de marbre blanc où, dans une ruade figée, un centaure dardait un court javelot sur un adversaire étendu à ses pieds et auquel la tête manquait, tandis que dans le col béait une singulière ouverture.

Jarns fit signe à un des déments, et Renders le vit retirer le tronc de la statue qui se révéla largement évidée. Alors, le reporter comprit vaguement le sort qui l'attendait. Mais toute résistance était vaine, d'autant plus que la poire d'angoisse enfoncée dans sa gorge, et qui l'empêchait presque de respirer, lui interdisait tout appel au secours.

Avec une dextérité remarquable, Jarns fit glisser son prisonnier à l'intérieur de la statue creuse, de façon à ne laisser libre que la tête, qui dépassait le col de marbre.

— Ah, le visage ! hurlait le sculpteur. Je n'ai jamais pu réussir l'expression d'un visage, et ce qu'il me faut aujourd'hui, c'est de la peur, de la terreur, l'angoisse de la mort. Oui, oui, mon ami, votre fin est proche, et quelle fin ! Pourtant elle aura sa récompense. Elle vous rendra éternel dans votre mort ! Car l'expression d'épouvante qui se marque sur vos traits restera à jamais et fidèlement gravée dans la pierre.

À ce moment, le second aliéné entra, portant une large marmite fumante.

— Doucement ! ordonna Jarns. Cette mixture de plâtre et de cire bouillante doit être versée avec précaution à l'intérieur du centaure abattu. Il faut qu'elle remplisse d'abord le creux du cou, puis qu'elle couvre le crâne et les joues. Les yeux ne doivent être aveuglés qu'à la dernière seconde, afin que l'expression reste bien réelle.

Jarns écarta d'une pichenette un éclat de marbre, souffla une poussière qui ternissait le buste, puis il leva la main.

— Commençons ! cria-t-il. Envoyez-lui d'abord la poudre sèche.

D'un geste vif il retira le bâillon de la bouche de Renders et, avant que ce dernier eût pu pousser un cri, un jet de poudre ardente lui fut insufflée dans la bouche.

— C'est ma dernière invention, expliqua fièrement Jarns. Un mélange de talc, de camphre, de plâtre de Paris et de savon en

paillettes. Cela forme immédiatement tampon dans la bouche, vous empêche d'abord de crier et possède le don de vous faire esquisser ensuite une grimace de souffrance aiguë qui n'est pas trop passagère. J'ai appelé cela le « fixateur de la souffrance ». Ingénieux, n'est-il pas vrai ? Vous voyez que je vous traite presque en confident et ami. Oui, oui, mon cher inconnu, je suis votre ami, car je vous donne l'éternité et, dans cette éternité, la Gloire !

— À votre tour, monsieur le fondeur de cire ! dit Jarns cérémonieusement, en se tournant vers l'homme à la marmite.

Celui-ci éleva le lourd récipient à hauteur de la poitrine, où il fut reçu par l'autre fou, une créature velue et musclée comme un ours, qui poussa un ricanement de joie féroce.

— Versez ! cria Jarns.

Albin Renders avait fermé les yeux et poussé un râle d'agonie…

Mais sa maladresse devait le servir pourtant. Harry Dickson n'avait pas tardé à s'apercevoir de l'insistance avec laquelle le jeune reporter suivait tous ses mouvements. Il connaissait vaguement Renders et, au premier moment, son manège l'avait fort amusé. Mais, quand il vit le jeune homme escalader le mur de la maison mystérieuse, il s'alarma…

Le grand détective savait que Jarns était fou et qu'il venait de donner asile à deux autres fous, parmi les plus dangereux de Londres. Il comprit qu'il lui fallait sans perdre de temps, voler au secours du trop téméraire journaliste. Comme ce dernier sentait, toute proche, la chaleur violente de la pâte en ébullition, une détonation claqua, et le verseur de cire roula en bas du socle, gravement blessé.

Quelques minutes plus tard, l'atelier était envahi par une brigade de policiers, qui s'emparèrent de Jarns et de ses complices, tenus en respect par Harry Dickson, tandis que, non sans peine, on délivrait le malheureux Albin Renders.

Telle était l'histoire de l'homme qui faillit devenir centaure, ce qui ne lui valut pas la célébrité qu'il en escomptait puisque tout l'honneur revint à Harry Dickson.

À présent, assis dans le confortable fauteuil en rotin du bar, le détective souriait à celui qu'il avait arraché à une mort aussi peu banale et, du geste, l'invitait à se servir encore de whisky.

Mais Renders secoua doucement la tête.

— Trois mois se sont écoulés depuis ce fameux soir, dit-il. J'ai été, immédiatement après, dirigé sur l'hôpital où l'on me prodigua des soins dévoués. Je n'avais que les nerfs malades, car la mixture que Jarns me fit avaler ne renfermait aucun élément nocif. Au bout d'une semaine, je me sentais assez fort pour m'en aller. Et, brusquement, cela est venu… Une langueur étrange, une lassitude dans tous les membres.

« Il me semblait que je soulevais des tonnes de plomb. Les médecins ne s'inquiétaient pas outre mesure, disaient-ils, mais entre eux, ils avouaient ne rien comprendre à mon état. On procéda à une analyse de mon sang ; elle fut absolument négative. Scientifiquement j'étais un homme sain. Il y a huit jours on me laissa partir. Renders fit une pause, les yeux fixés gravement sur ceux du détective.

— Et depuis huit jours j'ai cherché, monsieur Dickson, dit-il en scandant ses mots.

— Quoi donc ?

— La cause mystérieuse de mon mal.

— L'émotion, la terreur, peuvent en être la raison.

— Vous oubliez que je recherche volontiers le péril, donc la peur.

— C'est vrai, avoua Dickson frappé par l'argument.

— Et j'ai trouvé, monsieur Dickson !

Le détective, impressionné par la gravité du jeune homme, considéra ce dernier en silence.

— Jarns est mort, n'est-il pas vrai ? demanda Renders.

— Il y a environ six semaines, dans le cabanon vert des fous furieux.

— Il n'a pas toujours été sculpteur, à ce qu'il paraît ?

— En effet… Il était professeur d'histoire ancienne et, de bon historien, devint tout à coup méchant artiste, répondit le détective avec bonne humeur.

Albin Renders se mit à pianoter fiévreusement sur la table.

— Mattheus Jarns voyagea longtemps en Grèce, dans le Péloponnèse, dit-il. Voilà ce que j'ai découvert cette semaine. Et j'ai perdu pas mal d'heures également à retrouver ses œuvres disséminées dans quelques musées de troisième ordre. Elles se rapportent toutes à la mythologie grecque. Deux surtout m'ont frappé par une réelle valeur que les autres ne possèdent pas. L'une d'elles est une tête énorme, aux traits tirés, aux yeux morts, avec une expression indéfinissable de repos répandue sur sa face. Elle porte le nom *d'Atlas*. L'autre représente Persée, glaive et bouclier en main, prêt à frapper, et s'appelle *La Vengeance*, ce qui ne paraît avoir aucun sens. Et pourtant, j'ai deviné quelque chose sous cet illogisme. Au moment où je regardais le vainqueur de Pégase et de la Chimère, je sentis l'aile noire du mystère m'effleurer.

« C'était au petit musée de Homerton dans Sydney Road. J'étais seul dans la salle, ou presque, à part un gardien qui sommeillait sur une banquette et une jeune fille qui copiait des tableaux, et pourtant une peur affreuse m'assaillit. Quelle atmosphère terrible, monsieur Dickson ! Depuis j'ai erré, j'ai négligé le boire et le manger. Je cours les rues comme un être sans âme ou, ce qui est plus juste peut-être, comme un homme pourchassé.

— Par qui ? demanda brièvement le détective.

— Par l'inconnu, par l'invisible ! gronda Renders en serrant les poings. Il se leva brusquement.

— Cette sensation-là, il me semble l'avoir déjà éprouvée dans la maison de Jarns !

— Cela me paraît normal. En ce moment, la mort était bien proche de vous !

— Non, ce n'est pas cela. Je ne puis confondre cette terreur indéfinissable avec celle, affreuse et nette, qui s'empara de moi au moment de mon supplice. Écoutez ce que je vous dis, Dickson : le secret que Jarns a emporté dans sa tombe est autrement redoutable.

Le reporter avait gagné la porte, qu'il ouvrit.

— Autrement redoutable ! répéta-t-il.

Et il se perdit dans la nuit.

Huit jours plus tard, le détective apprenait la mort d'Albin Renders.

On l'avait trouvé étendu sans vie sur une pelouse gazonnée de Hackney Marsh. Le médecin légiste n'avait relevé aucune blessure, mais il n'était pas parvenu non plus à assigner une raison exacte à sa mort. Pourtant, le rapport médical que Harry Dickson eut sous les yeux comportait une phrase des plus singulières :

Le corps de Renders présente une particularité absolument inconnue : plusieurs organes, comme le cœur et une partie du cerveau, sont comme pétrifiés. Comme il a été impossible de trouver les causes de ce phénomène, on est obligé de conclure à une mort naturelle.

Harry Dickson était demeuré longtemps songeur.

— Pauvre Albin Renders ! murmura-t-il. Ce garçon était intelligent et instruit ; a-t-il réellement découvert quelque chose, une chose effrayante et dangereuse, et a-t-il payé de sa vie sa témérité coutumière ? Si je cherchais à mon tour ? Au fond, je dois bien cela à sa mémoire.

Le détective décrocha le téléphone et demanda Scotland Yard.

— Qui s'est occupé de la perquisition domiciliaire chez feu Mattheus Jarns ? demanda-t-il à l'officier qui répondit à son appel.

— C'est le sergent Barkis, monsieur Dickson, assisté d'un greffier.

— Mettez-moi en communication avec Barkis, voulez-vous ?

Quelques instants plus tard, le policier était à l'autre bout du fil.

— Barkis, demanda Harry Dickson, n'auriez-vous pas fait, par hasard, quelque découverte intéressante dans la maison du sculpteur Jarns ?

— Le fou à la cire fondue ? demanda Barkis… Euh, non… à part une bonne quantité de cire vierge et de plâtre. Ce qui m'a paru curieux toutefois, c'est la grande quantité de poisson frais et de fruits contenus dans l'énorme garde-manger de la cave. Ah ! c'est vrai, j'allais oublier. Dans une armoire, nous avons

découvert également une véritable collection de lunettes aux verres très fortement fumés.

Harry Dickson raccrocha le cornet acoustique à sa fourche et bourra sa pipe.

— Étrange, murmura-t-il. De plus en plus étrange… Je crains que Renders n'ait eu raison en disant que quelque chose de terrible flottait autour de lui.

2. Villa Jupiter

— Non, monsieur, les objets d'art qui sont exposés dans ce musée ne sont pas à vendre. Ce sont des dons ou des acquisitions d'État, qui ne font l'objet d'aucun commerce.

Le conservateur du musée de Homerton était un petit homme imbu de son importance et qui cependant se rongeait les sangs en se sachant relégué pour toujours dans un établissement de trente-sixième ordre. Serré dans sa redingote étriquée, il faisait les honneurs de son musée à un gentleman à mine rougeaude, au léger embonpoint et au parler nasillard trahissant l'Américain.

— Ma maison d'Albany est elle-même un véritable musée qui en vaut dix comme le vôtre, fanfaronna le Yankee, mais je veux qu'il s'enrichisse sans cesse, et pour cela je ne regarde pas à la dépense. Je possède plus d'une tonne de toiles de maîtres flamands, italiens, allemands. Il est vrai que la sculpture y est négligée, et c'est pour cela que je fais un tour en Europe… Quel est ce ridicule bonhomme de marbre qui lève son sabre ? Un soldat du Moyen Âge, je suppose ?

— Il appartient à un âge plus ancien, répondit le conservateur avec hauteur. C'est Persée au moment où il s'apprête à tuer Méduse.

— Ah ! s'esclaffa l'Américain, ce soldat… Comment le nommez-vous ? Ah oui, Percy, je me souviens maintenant. Donc Percy veut tuer une méduse et il lui faut un sabre pour cela. Chez nous on les écrase du pied.

Devant une ignorance aussi grossière, le conservateur ne put que soupirer.

— Au fond, ce Percy me plaît, continuait l'étranger. Je le trouve ridicule, mais il m'amuse… Combien ?

— Mais je vous répète que rien n'est à vendre ici !

— Billevesées ! ricana l'Américain. Mais je m'y connais en affaires et je sais que vous feignez de refuser dans l'espoir de

faire monter les prix. C'est de bonne guerre et je ne vous en veux pas. Je suis preneur à mille dollars.

— Encore ! gémit l'infortuné conservateur.

— Vous en voulez encore ? demanda naïvement l'autre. Eh bien ! j'ajoute cinq cents dollars, soit quinze cents, et n'en parlons plus. Faudra m'emballer cela convenablement pour l'expédier à Albany.

Pour le coup, le conservateur n'y tint plus et s'enfuit, laissant son visiteur seul devant l'objet de sa convoitise.

Un rire clair et harmonieux s'éleva derrière l'Américain qui se retourna, interloqué, pour apercevoir une jeune fille habillée avec une élégante simplicité et qui, à grands traits de fusain, copiait un paysage.

L'Américain salua.

— Mon nom est Flemmington, dit-il. Jonas Flemmington, cuirs et peaux, vous devez me connaître.

— Et le mien est Euryale Ellis, tableaux et décorations en tout genre, répondit la jeune fille en riant.

Flemmington tendit à la dessinatrice une large main cordiale.

— Je suis l'ami des artistes, un Messias, ou… Comment dites-vous ?

— Un mécène ?

— C'est cela, mécène. Jonas Flemmington, cuirs et peaux. Voulez-vous déjeuner avec moi, Miss Ellis ?

La jeune fille pouffa.

— Comme vous allez vite en besogne, monsieur Flemmington d'Albany ! dit-elle avec un rire joyeux. Il est vrai que l'on pardonne à un Américain bien des choses que l'on reprocherait toute sa vie à un Anglais. Alors, sir, vous êtes tellement riche, pour vouloir payer mille dollars pour un navet ?

— Un navet ? demanda l'Américain. Je n'entends rien à l'agriculture.

— Ni à l'argot des artistes ! répliqua Miss Ellis. On donne le nom de « navet » à un objet d'art sans valeur.

— Comme Percy ?

— Comme Persée, en effet, éclata la copiste en se tenant les côtes. Quel gai compagnon vous faites, sir !

— Raison de plus pour accepter de déjeuner avec moi, insista Flemmington. Il n'y a en effet pas d'homme plus gai à table que moi, prétendent mes amis, et je crois qu'ils ont raison. Tout en mangeant, nous parlerons art et vous m'indiquerez ce que je dois acheter pour mon musée privé d'Albany. Il va de soi que vous toucherez une commission sur chaque affaire.

— Savez-vous que vous possédez un puissant talent de séducteur ? minauda la jeune fille.

— Très bien, nous dînerons donc au Savoy, dont le grill-room est fameux. Leur homard braisé au porto est une pure merveille.

— Dieux de l'Olympe ! s'écria Miss Ellis. Me voyez-vous entrer au grill-room du Savoy vêtue de mon petit tailleur bleu et coiffée de ma toque de loutre ? Je parie que le chasseur appellerait la police pour m'expulser.

— Je le boxerais, affirma sauvagement Mr. Flemmington, et je ne lui payerais pas un sou de dommages et intérêts pour sa figure cassée si l'envie lui prenait de m'assigner en justice. Ma devise est : *Respect aux femmes blanches*, et j'y ai fait honneur en faisant lyncher trois Noirs qui avaient voulu embrasser une petite fleuriste blanche comme neige.

— Eh bien ! tournons la difficulté, répliqua Miss Ellis, qui s'amusait énormément. Je ne puis décemment vous accompagner au Savoy, mais je vous invite à déjeuner chez moi. Je vous préviens toutefois que je n'ai pas de homard à vous servir. Tout au plus le porto, qui coûte beaucoup moins de vingt dollars la bouteille.

— Accepté, dit simplement Mr. Flemmington, dont le visage resplendissait pourtant de joie. Je n'avais ni amis ni connaissances à Londres. J'allais à l'aventure, et voici que, dès les premiers jours, je me trouve admis dans l'intimité de la plus belle femme d'Angleterre.

— Assez, assez, n'en jetez plus, méchant flatteur ! s'écria Miss Ellis, rouge de confusion, en se hâtant de rassembler ses fusains et ses cartons.

— Je n'ai pas d'auto, dit l'Américain. Je voyage incognito et ne désire pas m'embarrasser d'une voiture. Quand l'envie m'en prend, je me déplace en taxi, comme le plus vulgaire des mortels.

— Pour l'heure, nous ferons route à pied, répliqua Miss Ellis. Je n'habite pas loin d'ici, dans Temple Mills. Un petit cottage caché dans les verdures de Hackney Marsh, et que je trouve très charmant.

La journée était superbe et d'une douceur printanière. Mr Flemmington marchait au côté de sa nouvelle amie tout en admirant l'élégance de sa silhouette et la perfection de ses traits. Sa peau avait une délicieuse teinte de pêche mûre, ses yeux noirs, très longs et très doux, luisaient comme des étoiles sous l'ébène de lourds cheveux portés en chignon, à l'ancienne mode.

Euryale vit le regard de son compagnon et dit en faisant la moue :

— Vous regardez mes cheveux et vous devez me trouver vieux jeu, presque antique, n'est-il pas vrai, monsieur l'Américain ?

— Vous êtes très belle, répondit sincèrement Flemmington, qui ne put trouver meilleur compliment à sa portée.

— Vous ne le diriez plus si vous voyiez ma sœur Georgina, répliqua Miss Ellis. Seulement vous ne la verrez pas, car elle est sauvage comme une biche. Elle se contentera de vous faire un bon déjeuner.

Ils traversèrent l'East London Canal par Wick Bridge et longèrent la partie verte et boisée de Hackney Marsh qui fait ressembler cette étendue à un vaste parc de château.

Bientôt, Miss Ellis quitta Temple Mills Road pour s'engager dans une drève de platanes au fond de laquelle on voyait luire les murs roses et verts d'un cottage charmant.

La jeune fille poussa la barrière, contourna une minuscule pièce d'eau, où folâtraient des cyprins et des carpes de Chine, et monta un perron de six marches pour atteindre une large porte vitrée.

— *Villa Jupiter*, lut l'Américain sur une plaque de granit rose.

« Tiens, ajouta-t-il avec sa naïveté coutumière, mon sommelier s'appelle ainsi. Oui, Jupiter Brams… Il n'a pas son pareil pour réussir un cocktail aux huîtres.

Miss Ellis eut un léger geste d'impatience et de colère.

— Jupiter c'est Jupiter, dit-elle, et je ne puis concevoir qu'un sommelier ou n'importe qui portât pareil nom. Que diriez-vous si je vous disais que mon marchand de fromage s'appelle Jéhovah ?

Mr. Flemmington la regarda sans comprendre, et la jeune fille se rasséréna.

— Prenez place dans ce fauteuil, dit-elle. C'est le plus confortable de toute la maison. Voici du porto et des cigarettes. Cela vous aidera à passer le temps qu'il me faut pour prévenir Georgina.

Ce temps dut être long puisque Flemmington eut le loisir de fumer une demi-douzaine de cigarettes et de vider la moitié de la carafe de porto avant que Miss Ellis ne revînt.

La jeune fille avait revêtu une magnifique robe d'après-midi en soie rose pailletée d'argent, qui rehaussait singulièrement son éclatante beauté.

— Monsieur est servi ! annonça-t-elle.

Elle introduisit son hôte dans un petit salon meublé avec art et confort et où de splendides rideaux en dentelle tamisaient le jour de façon à laisser régner dans la pièce une clarté un peu crépusculaire.

— J'assumerai seule le service, déclara la jeune fille, car Georgina se montre plus sauvage que jamais. Pourtant, je lui rapporterai les louanges que vous ne manquerez pas de faire en goûtant sa cuisine.

Ces louanges montèrent aux lèvres de l'Américain dès les premières bouchées. Il dévora à belles dents une salade d'anchois, de crevettes et d'olives vertes servies sur glace pilée, prit une part énorme d'une large truite saumonée, fit une brèche non moins considérable dans un délicieux pâté de langoustines et finit en engouffrant toute une série d'aspics de homard, d'huîtres et de paupiettes de sole.

— Vive Georgina ! clama-t-il en arrosant la fin de ce festin d'un puissant verre de vin rosé. Je n'ai jamais rien bu de pareil, confessa-t-il.

— Bah ! dit Miss Ellis, ce n'est que du jus de fruits que Georgina prépare elle-même selon une recette dont elle garde jalousement le secret Voulez-vous des fruits, une liqueur ?

— Va pour la liqueur, accepta Mr. Flemmington.

D'une élégante carafe en cristal taillé, l'hôtesse versa une liqueur aux tons mordorés répandant un fin parfum d'ambre et d'épices.

— Je ne connais pas cela non plus ! s'écria l'Américain, de plus en plus en admiration devant ce qu'on lui servait.

— Ni moi davantage, avoua sa compagne. Je sais que dans sa composition entre du miel de l'Hymette, des herbes dont j'ignore le nom, et même une certaine algue. Je n'en bois pas souvent mais, aujourd'hui, pour vous faire honneur, j'en remplis un verre.

Elle avait posé nonchalamment les coudes sur la nappe et soutenait sa belle tête brune de ses deux mains ; ses regards plongeaient dans les yeux de son invité.

— Vous êtes riche, monsieur Flemmington ? demanda-t-elle soudain.

La question ne sembla nullement choquer le Yankee. Au contraire.

— Je vaux trente millions de dollars, dit-il simplement. Encore ce chiffre est-il loin en dessous de la vérité, mais peu importe.

— Dans ce cas, continua Miss Ellis, nous pouvons parler, avec avantage.

— Bien, j'aime cette façon de converser.

— Vous tenez énormément à acheter des œuvres d'art ? continua Euryale.

— Énormément, c'est bien le mot, affirma joyeusement l'Américain en reprenant de la belle liqueur d'or.

— De vraies œuvres d'art, ou d'autres qui n'en ont que le nom ?

— Peuh… Je ne distingue pas bien… Le principal est que mon musée d'Albany contienne des pièces capables d'épater le monde.

— Et vous les paieriez très cher ?

— J'aime payer cher, s'exclama Mr. Flemmington. Cela seul m'amuse encore. À quoi bon posséder beaucoup d'argent si on ne le dépense pas sans compter, dites-le-moi, Miss Ellis ?

— Vous avez sans doute raison, mais bien rares sont ceux qui crient cela sur les toits, comme vous, monsieur Flemmington.

Ici se plaça un petit intermède, qui eût passé inaperçu, si Miss Ellis n'y avait prêté une attention à la fois aussi soudaine qu'inquiète.

Du côté du jardin s'éleva un bruit violent de clapotis, comme si les eaux du bassin aux cyprins avaient été battues avec force. D'un bond, Euryale se leva et courut au-dehors ; le bruit cessa aussitôt. Quand elle revint, ses joues étaient rouges et ses yeux brillaient de colère.

— Le chien du voisin essaye sans cesse de me voler mes carpes, expliqua-t-elle, et je tiens à ces jolis poissons.

— Voulez-vous que je lui envoie un coup de revolver ? proposa l'Américain.

— Inutile ! Il est loin à présent. Retournons à nos affaires, voulez-vous ?

— Je ne demande pas mieux, déclara Flemmington, que la délicieuse liqueur ambrée mettait de bonne humeur.

— Si je vous proposais de réunir un certain nombre d'objets d'art, pour vous permettre de faire un choix parmi eux, sinon de les acheter tous ?

— Mais je n'aurais jamais osé vous le demander ! s'écria le Yankee au comble du ravissement.

— Attendez… Je vous ai entendu demander le prix d'une sculpture au musée de Homerton…

— Ah oui, Percy, l'homme qui voulait tuer une méduse avec un sabre ! J'aurais aimé l'acheter pour montrer aux Américains combien les Anglais manquent souvent de sens pratique.

Miss Ellis se mit à rire.

— Je crains pourtant devoir vous faire la leçon, monsieur Flemmington, et notamment une leçon de mythologie grecque. Persée, et non Percy, fils de Jupiter, est un des plus célèbres héros de la Fable antique. Il vainquit les trois Gorgones et tua l'une d'elles : Méduse.

— Ah, fit Flemmington, qui ne semblait y comprendre goutte.

— On représente les Gorgones, qui sont sœurs, comme des femmes d'une grande beauté, mais monstrueusement déformées : ailes d'aigle, griffes de lion, chevelure de serpents.

— Eh bien ! s'écria le Yankee, si un Barnum était parvenu à signer un contrat avec elles, il aurait assurément gagné beaucoup d'argent…

— Elles possédaient la terrible propriété de changer en statue de pierre tout être humain ayant osé affronter leurs regards.

— C'était là une façon rapide et facile de faire de la sculpture, opina gravement Flemmington. Je regrette fort que ces dames ne soient plus de ce monde ; je leur aurais assuré ma fidèle clientèle.

— Vous êtes un plaisantin, monsieur Flemmington, reprocha Euryale, et vous vous moquez de mes leçons. Mais je cesse de vous en faire profiter pour retourner sur le terrain des affaires.

— À la bonne heure ! Vous, au moins, vous savez parler… Mais pourquoi ne buvez-vous pas ? C'est très bon !

— Les affaires d'abord, cher monsieur !… L'œuvre que vous n'avez pu acheter est celle d'un artiste, décédé récemment, et qui a laissé d'autres sculptures disséminées à travers le pays. Il s'agit d'un certain Mattheus Jarns.

— Le fou ? s'écria Flemmington. J'ai lu cette affaire dans les journaux. Oh ! cela m'intéresse de plus en plus. Où se trouvent lesdites sculptures ?

— Je vous ai dit qu'elles étaient éparpillées à travers l'Angleterre. Je me propose de les réunir pour vous permettre de les acheter.

— Très bien, répliqua l'Américain, chez qui le businessman reprit soudain le dessus. Avez-vous qualité pour traiter ?

— Oui, murmura Miss Ellis, ou plutôt ma sœur Georgina. Mais je puis agir en son lieu et place, car elle n'entend rien à ce genre de choses.

— Bon, je vous signe un chèque, comme provision Cela vous occasionnera sans doute des frais de déplacement et d'expédition.

— C'est juste, sir. Et je vous demanderai également un peu de temps. Quinze jours par exemple. Tout au plus trois semaines.

— O. K. ! Moi-même je compte voyager un peu. Mais vous pourrez toujours m'atteindre à l'Hôtel de l'Aigle Bleu, dans Covent Garden. Voyez-vous, Miss Ellis, j'ai horreur des palaces, et, à Albany, l'on m'a recommandé cette hôtellerie vieille de plus de trois siècles et que fréquentèrent des écrivains célèbres tels que Shelley, Byron et, plus tard, Charles Dickens. On y est merveilleusement traité, et, si vous voulez y être mon invitée un prochain jour, cela me ferait un immense plaisir.

Miss Ellis nota l'adresse sur un mignon bloc-notes.

— À présent, dit Flemmington en tirant son carnet de chèques, je vais vous signer un chèque de… voyons… Mille dollars, est-ce suffisant ?

— Par Jupiter ! s'écria Euryale, comme vous jonglez avec les chiffres ! C'est vraiment magnifique ! L'argent est une grande puissance !

— Il n'y en a pas de plus grande, approuva le Yankee avec conviction.

— À savoir… murmura doucement la jeune fille.

— Et laquelle donc ? demanda Flemmington d'un ton piqué.

— Le regard de Méduse par exemple…

— Soit, mais cette dame n'a pas existé. Alors n'en parlons plus ! La fantaisie n'a rien de commun avec les dollars. Je libelle votre chèque au nom de Miss Ellis ?

— Pardon, répondit Euryale avec un peu d'embarras. Veuillez le faire plutôt au nom de Madame Veuve Georgina Jarns…

— Ah, dit Flemmington, la veuve du sculpteur fou ?

— C'est ma sœur, dit Miss Ellis en se mordant les lèvres.

— Très bien… Cela simplifie sans doute les choses, estima simplement le mécène.

Il signa le chèque et le tendit à son amphitryonne.

— Et maintenant buvons ! s'écria-t-il. Mrs. Georgina ne nous fera-t-elle pas l'honneur de trinquer avec nous ?

Euryale secoua la tête.

— C'est une sauvage, je vous le répète. Elle se cache et, depuis la mort de son époux, bien qu'ils vécussent séparés depuis longtemps, elle est devenue plus sombre et plus misanthrope que jamais. Il faut l'excuser.

— Bien, bien, concéda l'Américain. D'ailleurs, la compagnie d'une seule jolie femme me suffit, quand elle l'est comme vous, Miss Ellis ! À votre santé !

La jeune fille toucha à peine à son verre, et ce fut l'invité qui vida à lui seul la carafe à la liqueur merveilleuse.

Quand il se leva pour prendre congé, il titubait un peu.

— Donc d'ici à quinze jours, trois semaines au plus tard, j'aurai de vos nouvelles, Miss Ellis ? insista-t-il.

— Certainement… Dès demain, je me mettrai en campagne pour vous. La jeune fille accompagna son hôte jusqu'à la barrière et, là, ils se séparèrent.

Flemmington marcha sur la route de Temple Mills en faisant quelques zigzags, mais à peine eut-il dépassé le dernier platane de l'avenue que sa marche se fit soudainement plus assurée.

Il regarda autour de lui, vit le chemin désert et, d'un bond, s'enfonça dans le fourré le plus voisin.

Que faisait l'Américain et pourquoi tout était-il changé dans son allure ? Car il glissait comme une couleuvre parmi la basse végétation, jusqu'à ce qu'il fût à nouveau en vue de la villa Jupiter.

À peine observait-il la maison depuis quelques minutes qu'il vit Miss Ellis en sortir, portant une large épuisette de pêche.

Il la vit plonger son filet dans l'eau du bassin, l'y promener avec attention et le retirer vivement.

Deux belles carpes miroir y étaient prises.

La jeune fille s'en saisit aussitôt et rentra en courant dans la maison.

— Bien, bien, murmura Mr. Flemmington suivant son habitude.

Il attendit d'avoir atteint Marsh Hill pour prendre un taxi qui devait le conduire dans la City.

Une fois dans la voiture, il déboutonna son gilet, et, comme par enchantement, son léger embonpoint disparut. Il tenait à la

main une poche en caoutchouc, en partie remplie d'un liquide qu'il flaira attentivement.

— L'étrange odeur ! se dit-il. Je me demande si nos laboratoires seront suffisamment outillés pour parvenir à l'analyser.

Car Mr. Flemmington n'avait rien bu de la fameuse liqueur aux algues. Un habile geste de prestidigitateur avait envoyé le contenu de chaque verre dans son large col raide, d'où un tube dissimulé sous les vêtements conduisait le liquide à l'intérieur de la poche en caoutchouc.

Quand il eut quitté le taxi, Flemmington alla à pied jusqu'à Baker Street et, une fois là, redevint celui qu'il était vraiment : Harry Dickson.

3. L’Hôtel de l’Aigle Bleu

L’Hôtel de l’Aigle Bleu n’était pas une hôtellerie ordinaire. Il s’ouvrait dans une de ces rues de Covent Garden, encombrées pendant la journée de voitures de colporteurs, d’échoppes volantes où s’entassaient des légumes et des fruits, des pyramides d’oranges, de potirons, de pommes, de citrons et de pamplemousses. Le tout disparaissait à la nuit tombante pour être remplacé par des éventaires ambulants de marchands nocturnes vendant des huîtres, du crabe chaud et des tranches de pudding aux pois chiches.

Du dehors, l’hôtel ne présentait rien de bien remarquable : une façade étroite à trois étages, aux fenêtres gothiques, une porte cochère, large mais basse, ouverte sur un hall antique où brûlait une lampe vénitienne. De ce hall, une porte latérale conduisait, par deux larges marches de marbre blanc, vers la salle du restaurant.

Bien que d’ordinaire apparence, l’Hôtel de l’Aigle Bleu n’est pas accessible à tout le monde, bien au contraire. Qu’un grand de la terre, roi ou prince, voyage incognito sur la terre britannique et fasse un séjour à Londres, c’est là qu’il descendra. Qu’un plénipotentiaire veuille résider dans la métropole, à l’insu des journalistes, c’est l’Hôtel de l’Aigle Bleu qui l’abritera sous son toit. Combien de traités secrets ont été conclus dans un des petits salons, aux lustres de cristal et aux profonds canapés ! Combien de pactes formidables entre nations y ont été signés !

Mais cela, le commun l’ignore et continuera sans doute à l’ignorer longtemps encore. Cette maison accueillante et pourtant sévère est reliée téléphoniquement à Scotland Yard et à Downing Street par des lignes clandestines. Le moindre sommelier y a grade d’inspecteur au Yard ou d’officier auprès des services spéciaux de Sa Majesté. Ses frais généraux émargent au budget national.

Quand la nécessité s'en faisait sentir impérieusement, Harry Dickson y résidait parfois sous un nom et une figure d'emprunt. Et puisque en ces jours Mr. Flemmington, d'Albany, y avait établi ses pénates, c'est que quelque chose de pas ordinaire devait se tramer dans l'ombre.

Trois jours après que son nom fut inscrit sur le registre de passage, soit deux jours après sa visite à la villa *Jupiter,* Harry Dickson se tenait, sous les atours du millionnaire yankee, dans le salon orange, l'un des plus secrets de l'établissement. Il venait de souper solitairement et semblait attendre quelqu'un en sirotant, un verre de vieux kummel glacé.

Un doigt frappa discrètement à la porte.

— Entrez, fit doucement le détective.

Ce fut le patron de l'hôtel, Marcus Barnstaple, qui entra en saluant.

— Il vous faudra patienter encore un peu, monsieur Dickson, dit-il à voix basse. L'affaire n'est pas aisée, vous ne l'ignorez guère.

— Rien de nouveau, Marcus ?

— Si, monsieur Dickson. Depuis hier, une nouvelle marchande d'oranges s'est installée dans la rue, presque en face de l'hôtel.

— Comment est-elle ?

— Vieille et sale mais, en réalité, elle doit être jeune et remarquablement belle. Voulez-vous voir des photos ?

Car l'Hôtel de l'Aigle Bleu possède un service photographique aussi bien outillé, sinon mieux, que celui d'un grand quotidien de Fleet Street.

Barnstaple tendit un petit portefeuille en maroquin noir au détective qui en retira quelques photographies. Les premières représentaient une vieille marchande des quatre-saisons à côté d'une voiturette plate chargée d'oranges et de noix dressées en pyramides. Mais, sur les autres photos, la silhouette de cette marchande subissait un changement étrange. Par un habile truquage, le photographe l'avait dépouillée de ses hardes pour y substituer d'autres vêtements. Il avait redressé sa taille courbée et, finalement, transformé le visage.

Harry Dickson sourit.

— Mes félicitations, Marcus ! Voici du beau et bon travail…

— Vous la connaissez ?

— Certainement… Elle se fait appeler Miss Euryale Ellis. À mon avis c'est, à l'heure actuelle, la plus belle femme résidant en Angleterre.

— C'est ce que l'on pense également à Downing Street. Mais on ne s'y intéresse pas pour autant.

— Bien entendu, puisque ce n'est pas une espionne. A-t-on vu ces photos à Scotland Yard ?

— Oui… Le chef est intrigué. Il viendra vous visiter tout à l'heure. Il pense que vous êtes sur une piste intéressante…

— Ce n'est pas impossible, murmura Harry Dickson… C'est tout ?

— Brooker, le boy, a acheté des oranges à notre marchande. Ils ont bavardé et sont au mieux…

— Je suppose que Brooker vous a rapporté fidèlement le sujet de l'entretien ?

— Naturellement. La marchande ne lui a posé aucune question sur l'hôtel, si ce n'est pour lui demander s'il y gagnait convenablement sa vie. Elle lui a dit qu'elle avait une fille de vingt ans, qui était très belle, et dont, s'il le désirait, il pourrait faire la connaissance.

— Bien… De son côté, Brooker a-t-il agi exactement suivant mes instructions ?

— Très exactement, il faut le reconnaître. Il a raconté à la marchande qu'il était fiancé et que sa future était jalouse comme une tigresse, mais qu'il possédait un sien cousin, employé comme lui à l'Hôtel de l'Aigle Bleu, qui avait rompu depuis quelques mois avec une jeune fille qu'il comptait épouser, et qui serait très heureux de faire la connaissance de la beauté en question. « Quelles sont les fonctions de votre cousin dans l'hôtel ? lui a demandé la fausse vieille. »

— Il est garçon d'étage, a répondu Brooker.

— Je suppose qu'il gagne bien sa vie et qu'il est sérieux, a demandé la marchande.

Brooker s'est mis à chanter les louanges de son cousin, un certain Mike Saunders. La marchande a paru ravie et, ce soir, étant de sortie, Saunders accompagnera Miss Bella Smithers –

c'est le nom de la belle fille – au cinéma. Elle lui a donné rendez-vous sous l'horloge de Ludgate Hill. Elle portera un imperméable blanc et une grosse rose rouge à son revers. Vous voyez que tout se passe suivant vos prévisions, monsieur Dickson. Ah ! voilà le chef…

Un gentleman grisonnant entra, serra la main de Marcus, qui s'éclipsa discrètement, et s'installa à la table du détective.

Sir Humphrey Dole était un personnage important.

Bien qu'il occupât un des principaux emplois à la police métropolitaine, aucune porte de bureau ne portait son nom. D'ailleurs, Sir Humphrey restait peu en place : un jour il voyageait sur le continent ; un autre, le Flying Scotchman le transportait aux confins de l'Ecosse ; un autre jour encore, il bouclait brusquement sa valise et partait pour l'Amérique. Il était attaché aux recherches criminelles internationales et travaillait dans l'ombre, mais avec une énergie sans égale.

— J'espère que votre exil de Baker Street ne vous pèsera pas trop, Dickson, dit-il d'une voix cordiale. Faut-il que vous soyez incertain de vos lendemains pour vous installer à demeure à l'Hôtel de l'Aigle Bleu !

— En effet, répondit le détective d'une voix grave. Aussi longtemps que je ne connais pas la nature d'un danger, je préfère me montrer prudent. La leçon du pauvre Albin Renders me suffit dans l'affaire qui nous occupe.

— L'exhumation de son corps a-t-elle déjà eu lieu ?

— Ainsi que la seconde autopsie. Les résultats sont pour le moins curieux. Le corps ne présente que des signes de décomposition partielle, du moins en ce qui concerne les organes ayant été épargnés par cette singulière pétrification déjà constatée précédemment. Enfin, dans les viscères on a pu relever les traces de plusieurs substances aromatiques inconnues et qui, injectées à des lapins et des cobayes, ont provoqué une torpeur non moins singulière. En outre, ces animaux semblent changer d'habitudes et de mœurs. Le lapin refuse une nourriture végétale et prend voracement des aliments carnés ; le cobaye se montre batailleur.

— En d'autres termes, un changement de personnalité, remarqua Dickson.

— C'est exactement cela. Quant à la liqueur que vous avez soumise à l'analyse, elle présente les mêmes propriétés que les matières trouvées dans le corps de l'infortuné Renders.

— Dans une quinzaine, peut-être trois semaines… murmura rêveusement Harry Dickson.

— Que se passera-t-il ? demanda avec curiosité Sir Humphrey Dole.

— Je ne sais… Je ne fais que formuler à haute voix une pensée sans suite. Excusez-moi, mais cela m'arrive parfois…

Sir Humphrey sourit et remplit son verre de kummel.

— À la vôtre ! Espérons que cette liqueur a des effets moins étranges que votre mystérieuse mixture ambrée.

— J'en suis heureusement convaincu… fit Dickson en riant. Et les recherches du côté de Renders, n'ont-elles abouti à rien ?

— À rien… Des faits et gestes de la vie courante.

— Comme acheter du poisson frais par exemple ? demanda le détective.

Sir Humphrey repoussa son verre et regarda son compagnon avec une stupeur mal dissimulée.

— Que dites-vous ? Mais c'est la pure vérité, Dickson ! Dans les derniers jours de sa vie, Renders a acheté pas mal de poissons frais ou, plutôt, du poisson vivant. Cela a même dû lui coûter une jolie somme ! En déduisez-vous quelque chose ?

— Rien de précis pour l'instant, répondit Harry Dickson, car mieux vaut ne pas nous hâter de conclure, sir. Dans l'affaire qui nous occupe, tout est à ce point incohérent et étrange que nous ne pouvons pas dire à l'avance où elle nous conduira.

— Pourtant vous avez une idée, sinon une certitude, insista Sir Humphrey.

— Une idée ?… Peut-être !… Et en fait de certitude, celle du péril, bien que j'ignore la nature de celui-ci. C'est pour cela que je suis pour le moment prisonnier à l'Hôtel de l'Aigle Bleu, où je suis aussi bien gardé contre les criminelles surprises que l'ancien Tzar de toutes les Russies dans son palais, au temps de sa gloire et de sa splendeur.

Sir Humphrey sortit son carnet de notes et le feuilleta.

— Voici quelques renseignements sur Mattheus Jarns et Euryale Ellis, dit-il. Rien de bien extraordinaire.

Il lut :

— *Docteur en histoire de l'art de l'Université de Cambridge, Mattheus Jarns séjourna longtemps en Grèce, y épousa une jeune fille de Neokastro, dans le Péloponnèse, du nom de Georgina Nastakidès, avec qui il vint en Angleterre, mais dont il se sépara bien vite sans toutefois divorcer. Il y a trois ans, Miss Euryale Ellis, fille d'un Anglais établi en Grèce et de la mère de la première, est venue rejoindre ici sa demi-sœur Georgina. Elles habitent la Villa Jupiter que vous connaissez. Mais l'officier de l'état civil de Homerton ne brille ni par l'intelligence ni par son exactitude administrative. Le lieutenant de police non plus d'ailleurs. On sait que Georgina est malade et ne se laisse pas voir. Seule Miss Ellis, bien que vivant d'une façon assez retirée, est bien connue à Homerton. Les demi-sœurs semblent du reste jouir d'une réelle aisance et ne font pas de dettes. Vous savez que ce dernier point suffit à tout Anglais moyen pour être fixé sur la moralité de quelqu'un.*

— Je n'attendais pas davantage de votre service d'information, répliqua Harry Dickson. Le reste nous incombe, ou plutôt m'incombe à moi-même, sir.

Le détective plongea la main dans la poche intérieure de son habit et en retira les photos que Barnstaple lui avait remises.

— Dickson, s'écria Sir Humphrey en regardant le portrait où Miss Ellis était représentée, sous les atours de la vieille marchande, mais avec son visage réel, Dickson, qui est cette femme ?

— Examinez la photo attentivement, sir, et fouillez bien votre mémoire, se contenta de déclarer le détective.

Le front du chef se plissa sous l'effort.

— Je connais cette figure, murmura-t-il, mais ne puis encore y mettre un nom… Laissez-moi réfléchir…

Tout à coup Dole poussa une exclamation de surprise angoissée.

— Lady Rock ! Par le Ciel, Dickson, c'est la femme de Nathaniel Rock !

— C'est elle, dit le détective d'une voix altérée, et je me demande quels nouveaux malheurs sont prêts à fondre sur le pauvre monde.

— Depuis quand avez-vous identifié Miss Ellis et Lady Rock comme étant une seule et même personne ? demanda Sir Humphrey.

— Dès les premières minutes de notre rencontre, affirma Dickson. Rien n'est changé dans son visage, mais dans son maintien. Alors que Lady Rock était une majestueuse apparition, Miss Ellis est la grâce et la jeunesse en personne. Peut-être ce simple changement de personnalité vaut-il mieux qu'un maquillage savant. Je m'y serais laissé prendre, s'il n'y avait eu Nathaniel Rock !

Sir Humphrey se prit à considérer rêveusement les lumières du lustre.

— Rock… murmura-t-il. N'oubliez pas qu'il est baronet et a droit de porter le nom de Lord Mangrove. Pourtant il a toujours préféré le patronyme bref et dur de ses ancêtres.

— Sir Humphrey, demanda tout à coup le détective, en tant que représentant de la justice anglaise, que reprochez-vous à Lord Mangrove ?

— C'est ce qui peut s'appeler une question précise, répondit Sir Humphrey. La justice actuelle ne peut rien contre Mangrove mais, aux siècles passés, il eût été brûlé vivant comme sorcier. On lui doit en effet des travaux fort intéressants sur la kabbale, la magie noire, et les grimoires. Il est le seul, affirment les occultistes, à avoir donné une interprétation satisfaisante aux fameuses Clavicules du roi Salomon. Je ne connais pas grand-chose à ce fatras, mais je sais cependant que tous ceux qui s'en occupent sont, pour la plupart, ou des simples d'esprit, ou des savants d'une dangereuse intelligence. Nathaniel Rock est parmi ces derniers.

— Savez-vous où il est en ce moment ?

Dole haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Après son divorce, qui eut lieu voici six ou sept ans, il disparut. Je crois qu'il retourna à l'étranger, où il séjournait souvent. Pendant les deux années qu'il se mêla à la haute société londonienne, il eut l'occasion d'y faire naître une véritable vague de terreur.

— Tout cela est déjà loin, mais je m'en souviens malgré tout, dit Harry Dickson. Il était impossible de rester un certain temps

en présence de cet homme, sans ressentir une terreur affreuse et irraisonnée. Quelques-uns de ses familiers se suicidèrent. On prétendit que ce fut par amour pour Lady Rock, ce qui parut plausible, mais j'ai dans l'idée que, mû par une sombre jalousie, Lord Mangrove, par l'effet d'une puissance inconnue dont il disposait, les poussa à leur geste fatal.

— Tout cela est fort possible. Pourtant, ces assertions seraient repoussées avec ironie, sinon avec indignation, par n'importe quelle cour de justice.

Il y eut un silence et Sir Humphrey reprit du kummel. Il s'en versa un grand verre qu'il but d'un trait. De fines gouttes de sueur perlaient à son front et à ses tempes.

— Qu'avez-vous, sir ? demanda Dickson à voix basse.

— Rien… Un malaise sans doute… Cette soirée ne vous semble-t-elle pas étouffante ?

— Non, au contraire… La température s'est brusquement refroidie et les radiateurs chauffent, mais très peu, déclara lentement le détective.

— Un peu d'oppression alors, murmura Sir Humphrey. Diable… J'ai le cœur qui bat la chamade.

— Sir Humphrey, dit Harry Dickson en regardant son interlocuteur droit dans les yeux, ne me cachez rien. Vous avez peur !

— Eh bien ! oui, s'écria le chef, j'ai peur !

— Cela ne m'étonne pas, reprit le détective d'une voix de plus en plus étouffée, moi-même je me sens gagné par cette peur.

— Vous, Dickson ? Que signifie…

Le détective se leva brusquement.

— Cela signifie que Nathaniel Rock est près de nous, dans cette maison qui semble si bien gardée ! Cela signifie que l'ennemi est dans la place ! Cela signifie que nous ne sommes plus à l'abri même à l'Hôtel de l'Aigle Bleu, notre ultime refuge, notre forteresse !

— Taisez-vous ! supplia Sir Humphrey. Ce serait trop terrible, trop épouvantable !

— Terrible, je vous le concède, parce que des ondes psychiques inconnues nous entourent et nous accablent. Mais

épouvantable, non !... J'estime, au contraire, que c'est là une sauvegarde pour nous.

Sir Humphrey ouvrit de grands yeux étonnés. Dickson trouva bon de s'expliquer :

— Je pense que Rock ne s'intéresse pas à nos personnes, mais à son ancienne femme, qu'il hait profondément après l'avoir trop aimée. S'il est ici, ce n'est, à mon avis, que pour contrecarrer les projets d'Euryale Ellis.

— Mais où est-il ? s'écria Sir Humphrey. On n'accepte à l'Aigle Bleu que des gens pouvant montrer patte blanche, vous le savez bien !

— Qui vous parle de gens ? dit le détective. Il n'y a pour le moment que trois pensionnaires à l'hôtel, dont je suis, et je me porte garant des deux autres.

— Le personnel ?

— Trié sur le volet... Ne perdez pas de temps en vains soupçons !

— Savez-vous que vous êtes rudement énigmatique et énervant, Dickson ? s'impatienta le chef. Vous allez finir par me faire croire à vos histoires de magie noire.

— Précisément, répondit le détective avec gravité, il n'y a pas un être au monde qui prenne plus au sérieux que moi cette détestable science.

— J'ai l'impression que vous en savez plus que vous voulez bien l'avouer.

— Je n'en sais pas plus que vous, mais je cherche, avec la quasi-certitude de trouver, comme cela se passe ordinairement.

— Je crois que, pour le moment, nous nous sommes tout dit, fit Sir Humphrey avec une pointe de mécontentement dans la voix.

— Non, pas tout... Il nous reste à attendre l'heure de fermeture des cinémas...

— Revenons sur la terre, dit Sir Humphrey, moqueur.

— En effet, revenons sur terre ou, plutôt, à Londres, dans Covent Garden, à l'Hôtel de l'Aigle Bleu où j'attends avec impatience le rapport d'un certain Mike Saunders, garçon d'étage ; en l'occurrence, cet excellent serviteur n'est personne d'autre que mon élève, le brave et précieux Tom Wills.

— À la bonne heure ! s'écria le chef. Je retrouve Harry Dickson.

— La vague de terreur est passée, n'est-il pas vrai ? remarqua doucement le détective.

— Tiens, c'est vrai… Je n'y pensais plus…

— Heureux homme… Pourtant cela devrait vous donner à réfléchir sur Rock et sa puissance.

Humphrey Dole haussa les épaules avec une insouciance revenue.

— C'est votre affaire, Dickson. Puisque vous cherchez, vous trouverez. Vous venez de le dire vous-même.

On frappait à la porte.

4. La chambre de veille

Tom Wills, alias Mike Saunders, arpentait depuis plus d'un quart d'heure la morne étendue de Church Yard, poussant de temps à autre une pointe jusqu'au coin de Ludgate Hill, sans apercevoir d'imperméable blanc piqué d'une rose rouge.

Le temps était sec et froid, et le jeune homme frissonnait sous son mince overcoat. Serré dans un complet de confection trop neuf, il avait pris les allures prétentieuses d'un jeune calicot et, luxe insensé, fumait un mauvais cigare qui lui faisait tourner le cœur.

Heureusement, un orateur public, appartenant à l'Armée du Salut, vint bientôt distraire l'apprenti détective de son attente.

Qu'il pleuve ou qu'il vente, de pareils discoureurs trouvent toujours un auditoire complaisant à Londres. Oublieux des clients attendant leurs commandes, des garçons livreurs firent halte ; des filles en cheveux vinrent les rejoindre ; et quelques tommies désœuvrés complétèrent bientôt le groupe attentif.

Tom avait entendu des dizaines de fois les mêmes allocutions aux foudroyantes finales, et il n'y prêta que peu d'attention, préférant à celle-ci la foule, dont la psychologie permet toujours une moisson profitable à un élève détective.

Cette attention fut d'ailleurs bientôt attirée par un vieillard, vêtu d'une ample pelisse, qui s'était faufilé à coups de coude jusqu'au premier rang des auditeurs. Vu de dos, l'homme n'avait rien de bien remarquable, mais Tom finit cependant par se rendre compte que, tout comme lui-même, il n'écoutait le beau parleur que d'une oreille distraite.

De minute en minute, tout en donnant des marques évidentes d'impatience, le vieux gentleman tournait ses regards du côté de Ludgate Hill.

Comme Tom Wills regardait également dans cette direction, il eut l'idée, assez singulière, que le vieillard pouvait attendre lui aussi l'imperméable blanc à la rose rouge. Naturellement, il ne

s’appuyait sur rien de précis pour penser cela. Son instinct seul parlait.

Cela lui suffit toutefois pour désirer mieux observer l’inconnu. Il fit le tour du groupe, de façon à pouvoir le regarder en face.

L’aide de Harry Dickson fut aussitôt frappé, sinon effrayé, par un étrange détail. Le visage du vieillard semblait être sculpté dans du marbre livide. Il était d’une pâleur sinistre. Son front énorme luisait comme de l’ivoire poli et ses yeux, obstinément baissés, fixaient le banc sur lequel l’orateur s’était juché.

Soudain l’homme leva les yeux, et Tom Wills en reçut comme un choc électrique.

C’étaient d’immenses yeux glauques, mornes, sans expression… Des yeux morts.

Le jeune, homme se détourna avec malaise, comme si, de ces yeux sans vie, une onde maléfique pouvait émaner.

À ce moment l’orateur entama une brève péroraison puis, sautant en bas de son piédestal improvisé, souhaita le bonsoir à la compagnie et alla porter plus loin la bonne parole. Quelques secondes après, le groupe des auditeurs s’étant dissous, Church Yard était vide, à l’exception d’un bobby impassible béant aux étoiles à l’angle du parvis.

Tom Wills, que l’attente décevait, s’était mis à marcher à pas lents vers le rond-point de Cannon Street, quand l’idée lui vint de se rendre compte de la direction prise par le vieillard à la pelisse.

À son étonnement, il le vit tourner prudemment autour de la colonne Morris, à l’angle de Ludgate Hill, puis il ne l’aperçut plus.

Intrigué, Tom Wills s’approcha en ayant soin de prendre des allures de flâneur.

Une grosse lampe électrique était fixée au haut de la colonne et éclairait vivement le petit trottoir circulaire, où se dressait le disgracieux cylindre aux affiches.

Chose étrange, quand le jeune détective arriva devant la borne, il ne distingua plus personne. Pourtant, dans une

lumière aussi vive, il eût dû voir s'éloigner le vieillard au sinistre visage.

Il se souvint alors que les colonnes Morris sont creuses et servent de remises aux balayeurs de rues. Le singulier gentleman s'était-il glissé dans celle-ci ? Il fallait le supposer, bien que le portillon donnant accès à l'intérieur du monument semblât soigneusement fermé à clef. « Mais une porte s'ouvre à qui le veut », se dit Tom Wills. Et il supposa que le vieillard se tenait aux aguets de quelqu'un ou de quelque chose à l'intérieur de l'édicule.

Tout en musant, il continua à observer et, bientôt, il remarqua que la porte basse s'entrebâillait. Il avait bien deviné : l'homme se tenait tapi dans l'étroit espace.

Fut-ce à une nouvelle saute d'instinct qu'obéit Tom Wills, ou bien à un réflexe irraisonné de sa jeunesse malicieuse ?

Des paveurs, ayant travaillé dans la journée à cet endroit, avaient laissé à l'abandon de gros pavés et de lourdes bordures de granit. L'une de ces dernières se trouvait toute proche du portillon.

Tom s'approcha, puis, se baissant soudainement, fit basculer une de ces lourdes pierres, qui retomba contre la porte, la fermant plus solidement qu'un cadenas d'acier eût pu le faire.

Une exclamation sourde, s'élevant à l'intérieur de l'édicule, apprit au jeune homme qu'il avait bien deviné, et il se releva en riant. Mais, aussitôt, il changea d'attitude : à cinq pas de lui, une fine silhouette, vêtue d'un imperméable blanc piqué d'une grosse rose rouge venait d'apparaître. Le visage était ombré par une fine voilette.

— Monsieur Saunders ? demanda une voix harmonieuse.

— Miss Bella Smithers ? répondit Tom Wills en soulevant son chapeau.

— Vous faites du sport ? s'enquit ironiquement la nouvelle venue.

Comme le jeune homme ne croyait pas devoir mentir, il rapporta le mauvais tour qu'il venait de jouer au gentleman au visage de marbre.

— Excusez-moi, murmura-t-il, mais je suis resté un gamin et je crains de le demeurer encore longtemps. Je vais délivrer ce pauvre homme…

À sa vive stupeur, la jeune fille le prit vivement par le bras et l'entraîna.

— N'en faites rien, dit-elle, ce vilain personnage méritait une leçon. Qu'il fasse un peu de bruit et l'un ou l'autre bobby viendra le délivrer et lui dresser procès-verbal pour avoir forcé la porte d'un édifice public.

Tom Wills considéra sa voisine : sous la fine voilette bleue, les lèvres finement rougies tremblaient autant que la main qui se posait sur son bras.

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre, continua la voix harmonieuse de Bella Smithers, mais je travaille comme dactylo chez un changeur de Barbican, et mon patron m'a retenue pour terminer son courrier. Je crains qu'il ne soit trop tard pour aller au cinéma. Tous les grands films doivent être commencés… Voulez-vous prendre une tasse de thé, monsieur Saunders ?

— Très bien, répondit le jeune homme, nous irons chez Braddy, à l'angle de Ludgate Circus. Vous savez bien, là où fréquentent les journalistes de la Fleet. J'ai quelques amis parmi eux…

Elle lui donna une tape sur la joue en riant.

— Méchant garçon… Vous oubliez que, si l'obscurité du cinéma est propice aux premières entrevues entre un gentleman et une dame, la clarté des tavernes est compromettante pour les jeunes filles. Et puis, une taverne de journalistes. Non, non, monsieur Saunders, ce soir vous serez mon invité…

— Bien, accepta le jeune homme. Je referai donc connaissance avec votre maman, entrevue seulement à travers les rideaux de l'Hôtel de l'Aigle Bleu, où je suis premier garçon d'étage.

— Vous ne rencontrerez pas maman, répliqua Miss Bella en riant de toutes ses dents blanches, car elle habite assez loin en banlieue. Aussi, quand je m'attarde à Londres, comme ce soir, je demande asile à une de mes amies qui est de service de nuit au téléphone. J'ai le double de la clef de son appartement. C'est tout près, dans Cheapside. Je vous y mène ?

Tom Wills accepta avec tout l'enthousiasme d'un jeune godelureau se sentant en bonne fortune.

Ils marchèrent d'un pas allègre sur le pavé rendu sonore par le premier gel de la nuit, pour déboucher bientôt dans une des rues traversières de Cheapside. Miss Bella s'engagea sous une large entrée cochère, bâillant tous vantaux ouverts, et monta un escalier d'angle éclairé par un avare lumignon.

— L'appartement de Maud se trouve dans l'arrière-bâtisse, expliqua la jeune fille. Il donne sur la cour, car les loyers sont chers dans les parages ; n'empêche qu'il est très confortable et arrangé avec goût.

Après avoir fait parcourir à son invité un véritable labyrinthe de paliers et de couloirs aussi pauvrement éclairés que l'escalier lui-même, Bella Smithers ouvrit une porte et tourna un commutateur.

Un plafonnier opalin s'alluma, éclairant une fort élégante salle à manger-salon, où brûlait une belle salamandre de tôle laquée.

— Chez Maud je suis chez moi, déclara Miss Bella en se débarrassant de son imperméable et de son petit chapeau de feutre gris.

Tom Wills eut peine à retenir une exclamation admirative, tant sa compagne était jolie. Elle s'aperçut sans doute de cet émerveillement, car elle sourit et se lança un coup d'œil satisfait dans la glace de la cheminée.

— Soyez bien sage et attendez-moi, dit-elle. Je fais un tour dans la cuisine, juste le temps de faire bouillir le thé et de nous tailler des sandwiches. Que voulez-vous ? Du jambon, du fromage, du bœuf froid ? Maud est un tantinet gourmande, et son garde-manger est toujours bien garni.

— Je mangerais bien un peu de tout cela ! dit Tom Wills. Mais faites vite, car j'ai hâte de bavarder un peu avec vous. Savez-vous que vous êtes diantrement jolie, Miss Bella ?

— Des compliments, déjà ? Attendez de mieux me connaître, car il paraît que j'ai mauvais caractère, du moins à en croire ma chère maman. Pour vous faire patienter, je vais vous servir un doigt de cette liqueur… Elle est excellente…

Elle prit une carafe sur le buffet et remplit une tulipe de cristal d'un beau liquide doré, d'où s'échappa un parfum d'épices et de sucre, puis elle s'éclipsa par une porte latérale.

Tom Wills but une gorgée, une seconde et, finalement, vida son verre : en effet, la liqueur était merveilleuse.

Il entendit Bella remuer des tasses dans la cuisine, puis il lui sembla que la lumière du plafonnier devenait plus intense, presque aveuglante.

Il ferma les yeux, eut quelque peine à les rouvrir, les referma. Il ne bougea plus, se contentant de pousser de temps à autre un soupir ; sa tête retomba en arrière contre les coussins de son fauteuil.

Peu après la lumière s'éteignit au plafond.

***

— Entrez ! dit Harry Dickson.

M. Barnstaple, le directeur de l'Aigle Bleu, entra en saluant selon son habitude.

— Mike Saunders est de retour, dit-il à l'adresse du détective de Sir Humphrey. Il est monté immédiatement à sa chambre et semble être légèrement pris de boisson.

Harry Dickson eut l'air étonné, car il connaissait la sobriété de son élève.

— Je dois vous faire remarquer, sir, continua l'hôtelier, que Mike Saunders chausse des souliers qu'il ne portait pas en sortant et dont les semelles sont beaucoup plus épaisses. En entrant il ne fumait pas de cigarette russe, dont se servent les habitués de cet hôtel pour montrer patte blanche.

— Ah ! murmura Harry Dickson dont le visage s'altéra.

— À part cela, l'illusion est parfaite, compléta Barnstaple.

— J'espère que Brooker a de son côté bien accompli sa mission ? fit le détective, dont la voix trahissait quelque angoisse.

— Soyez tranquille, sir, répondit Barnstaple. Brooker est passé maître dans l'art de la filature. Si j'ai tardé à vous prévenir c'est que le téléphone sonnait au moment même où le faux Mike Saunders montait l'escalier. C'était Brooker qui m'appelait pour

me dire avoir trouvé votre aide dans un appartement meublé de Cheapside, loué voilà deux jours par une jeune personne se prétendant employée au téléphone. Votre collaborateur dort comme un loir et Brooker, qui n'a pas cru devoir le réveiller, le ramène en automobile.

Harry Dickson tendit la main à Mr. Barnstaple.

— Vous êtes le plus précieux des serviteurs, dit-il, et je suis content que Sir Humphrey Dole soit présent pour me l'entendre dire. Maintenant, laissez-nous. Sir Humphrey et moi avons affaire…

— Donc, continua le détective quand il fut de nouveau seul avec le chef, voici enfin un de nos ennemis dans la place, et encore sous les traits de ce cher Tom Wills qui sera bien surpris en l'apprenant. Éteignons les lumières, sir, et attendons…

Les lampes du lustre s'éteignirent, et pourtant la pièce ne fut pas pour autant plongée dans l'obscurité.

Deux miroirs angulaires s'étaient trouvés soudainement éclairés et l'on voyait s'y refléter l'escalier de l'hôtel ainsi que les couloirs d'étage. C'était là une des particularités secrètes de l'Hôtel de l'Aigle Bleu : de la chambre occupée par Dickson, appelée de ce fait « chambre de veille », on pouvait, par un jeu habile et compliqué de miroirs, surveiller tout ce qui se passait dans l'immeuble.

Sir Humphrey s'installa aux côtés du détective et plongea ses regards dans les glaces révélatrices.

Au bout de quelques instants, une forme obscure, à peine une ombre, sortait de la chambre occupée par Mike Saunders, alias Tom Wills.

— Camouflage parfait, murmura Harry Dickson avec admiration. Pour un peu, je m'y tromperais.

Le faux Tom Wills glissait sans bruit le long des murs, tout en jetant des regards circonspects autour de lui. Arrivé sous une des petites lampes du palier, il sortit un bizarre appareil de sa poche et l'assujettit sur son visage.

— Un masque à gaz, murmura Sir Humphrey.

— On le dirait, acquiesça Harry Dickson.

Jusqu'alors, l'intrus avait semblé hésiter quant à la direction à prendre. À peine masqué, cependant, il se dirigea vers le fond d'un couloir où se trouvaient les salles de bains.

— Je crois qu'il s'agit plutôt d'un appareil détecteur que d'un masque à gaz, glissa le détective.

— Pour détecter quoi ? demanda Sir Humphrey.

— Un parfum, une émanation, une onde peut-être ?…

L'étrange personnage n'ouvrit aucune porte mais, arrivé au bout du corridor, il se haussa sur la pointe des pieds pour atteindre une petite niche dans laquelle brûlait une lampe à pétrole de secours.

Les deux guetteurs le virent s'emparer de la lampe, la souffler et la glisser sous son habit.

— Brave petite ! dit Harry Dickson en riant tout bas.

— Vous dites ?

— Je dis « brave petite », puisque Miss Ellis, car c'est elle qui se promène ici sous les atours de ce cher Tom Wills, travaille pour nous. Savez-vous ce qu'elle vient d'enlever ?

— Sans doute allez-vous me l'apprendre, murmura Sir Humphrey.

— L'émetteur d'ondes terrifiantes ! dit Harry Dickson avec conviction. Je me rends compte à présent que c'est seulement le soir, donc quand la lampe de secours est allumée, que nous sommes saisis d'une terreur irraisonnée ! Au fond il n'y a rien de bien nouveau sous le soleil ! Certaines herbes exotiques, comme une variété de bardane africaine, réduites en poudre et mélangées à l'huile d'une lampe ou à la graisse d'une chandelle, répandent des effluves absolument inodores, mais combien redoutables ! qui influent sur certaines parties du cerveau et font naître la peur… Une peur parfois mortelle !

— Mais, dans ce cas, tout le monde à l'hôtel devrait ressentir cette épouvante ?

— Rien n'est moins sûr ! Certaines de ces poudres infernales n'opèrent que sur des sujets ayant subi déjà un premier traitement occulte, comme l'ingestion d'une mixture favorisant l'effet des effluves. Tenez… Ce kummel vous semble-t-il parfait ?

— Oui et non… J'y ai relevé un goût d'épices, fort agréable d'ailleurs, mais qui n'appartient pas au véritable kummel !

— Vous y voilà !

— Alors il y aurait un complice dans la maison ? s'alarma Sir Humphrey. Ce que vous présumez là est très grave, Dickson !

— Je ne le pense pas, dit le détective. Celui qui a mêlé la poudre de terreur au pétrole de la lampe peut fort bien avoir versé également la drogue dans notre bouteille de kummel sur le buffet du fumoir. En cherchant bien, nous apprendrons que, dans la journée d'hier ou d'avant-hier, un plombier ou un électricien a travaillé dans la maison. En cherchant mieux encore, nous finirons par découvrir que cet ouvrier en remplaçait un autre, quelques bank-notes ayant permis la substitution.

— Mais pourquoi aurait-on justement choisi ce kummel pour y mêler la drogue ?

— Parce que Mr. Flemmington, depuis qu'il est descendu à l'Hôtel de l'Aigle Bleu, en consomme tous les soirs !

— Ainsi c'est vous que l'on vise ?

— Pour le moment, oui !

— Et pourquoi ?

— Sans doute pour contrecarrer les plans de Miss Ellis…

Le faux Tom Wills, dont Harry Dickson et son compagnon continuaient à suivre les agissements dans les deux miroirs d'angles, était parvenu à la porte du jardin.

— Il va filer ! s'écria Sir Humphrey. Je dois faire arrêter ce drôle !

— Ou plutôt cette drôlesse… corrigea Dickson en riant. Mais n'en faites rien, sir. Pour l'instant, Miss Ellis nous sera plus utile en liberté qu'en prison…

L'ombre avait disparu.

Harry Dickson sonna et Mr. Barnstaple en personne vint à son appel.

— Réveillez Tom Wills à l'aide de quelque vigoureux vulnéraire, ordonna-t-il, et qu'il vienne ici sur l'heure.

Une demi-heure plus tard, Tom Wills, penaud et furieux, la tête encore un peu lourde, faisait le récit fidèle de son équipée.

— Une si jolie femme ! gémit-il en concluant.

— Bah ! vous n'auriez pu mieux travailler éveillé qu'endormi, le consola son maître. À présent, allons voir ce qui se passe à l'intérieur de la colonne Morris de Ludgate Hill.

On trouva la porte à moitié disloquée et la bordure de granit repoussée à deux pas de là.

Tom Wills qui braquait sa lanterne dans l'étroite pièce cylindrique, huma soudain l'air et s'écria :

— Oh ! quelle odeur…

Il se baissa vers un objet sombre qui, à son horreur, s'agita soudain avec de brusques soubresauts.

C'était une serviette de caoutchouc noir, que l'apprenti détective ouvrit avec prudence, s'attendant sans doute à voir quelque chat lui sauter au visage.

Il n'y avait pas de chat dans la serviette, mais bien une demi-douzaine de belles carpes, toutes vivantes et encore frétillantes.

5. La valise

Harry Dickson était resté quelques instants songeur.

— Cette histoire de poissons frais est des plus étranges, remarqua Sir Humphrey.

Le détective nia du geste.

— Au contraire, sir, elle relève de la plus haute et de la plus saine logique. Pourquoi, après tout, une belle carpe dorée ne pourrait-elle jouer un rôle dans un drame, tout comme un diadème ou un incunable ? Le tout est de savoir si l'homme enfermé par Tom Wills dans la colonne Morris a réussi à se libérer par ses propres moyens ou si quelqu'un est venu à son secours.

— La porte a sans doute été forcée de l'intérieur, déclara Sir Humphrey après un rapide examen.

— Il est certain que des efforts ont été faits dans cette intention par le prisonnier, corrigea Harry Dickson, mais il est probable qu'il n'a pas réussi car, dans ce cas, la bordure de granit n'aurait pas été repoussée aussi loin. Si nous nous référons au récit de Tom Wills, seule Miss Bella, ou plutôt Miss Ellis, savait qu'il avait enfermé un homme dans la colonne. Si le prisonnier a été délivré, il y a neuf chances sur dix que ce soit par elle. Mais à quel moment se situe son intervention ? Avant sa venue à l'Hôtel de l'Aigle Bleu ? Après ?

Le détective demeura un instant songeur, puis il releva la tête.

— Après, sans aucun doute, décida-t-il. Il lui importait avant tout d'accomplir sa mission à l'hôtel…

Harry Dickson se mit à tourner autour de la colonne, la regardant sur toutes ses faces comme s'il voulait lui arracher son secret.

— L'homme au visage de marbre surveillait quelqu'un, ou attendait quelqu'un, monologuait-il, et c'est pour cette raison que Miss Ellis arriva en retard au rendez-vous. On est en droit

d'en conclure qu'elle avait vu l'inconnu, qu'elle craignait d'être aperçue par lui et que, seule, la farce de Tom Wills lui permit d'arriver sur les lieux. L'homme avait-il eu vent du rendez-vous entre Tom et la fausse Miss Bella ?

Se tournant vers Brooker qui se tenait, silencieux et respectueux, à quelque distance, le détective demanda :

— Où vous teniez-vous, en décidant de ce rendez-vous avec la vieille marchande d'oranges ?

— En face de l'hôtel, sur l'autre trottoir, devant les bureaux Gibbons et C°, répondit Brooker sans hésiter.

— Hum !... Des bureaux abandonnés depuis des mois, grommela Harry Dickson. Un excellent poste d'observation. Retournons à Covent Garden !

Les bureaux de la firme Gibbons avaient été installés jadis dans une vieille maison maintenant délabrée et dont les étages restaient inoccupés depuis plusieurs années en raison de leur effrayant état de vétusté et de malpropreté.

On parvint sans peine à ouvrir les portes des anciens bureaux et l'on se trouva devant une suite de pièces sordides et poussiéreuses.

— La poussière est souvent fort précieuse, murmura Harry Dickson en relevant quelques empreintes. Quelqu'un a séjourné ici durant un certain temps. Tenez, Brooker, ce quelqu'un a même fait un trou dans ce volet à l'aide d'une vrille, ce qui lui a permis d'observer la rue sans être vu, et vous en même temps... Oh ! oh ! voilà qui pourrait nous être utile !

Dans un coin d'une des arrière-salles, Dickson venait de découvrir une bicyclette de bonne marque, portant sa plaque d'immatriculation.

— *B. 14-18-22*, lut-il. En ce qui concerne cette bécane, les recherches se circonscrivent donc dans Battersea. Voyons ce que l'on nous en dira au poste de police...

Le renseignement demandé au téléphone de l'Hôtel de l'Aigle Bleu fut promptement donné : la bicyclette appartenait à un certain George White, habitant Park Road, non loin des réservoirs de Battersea.

— Qui est ce White ? s'enquit Harry Dickson.

— C'est un voyageur de commerce, répondit l'agent de service. Il habite seul et jamais nous n'avons eu à nous occuper de lui.

Harry Dickson et Tom Wills s'en furent dans la nuit noire. Une saute de vent leur apporta le lamento des cloches de Westminster que Big Ben piqua de trois coups. Trois heures.

La maison de Park Road était haute et d'apparence maussade. Au loin on voyait luire les surfaces argentines des réservoirs.

— Hum, grommela le détective en considérant la lourde porte de chêne, voilà un obstacle qui promet de nous donner du fil à retordre. Les panneaux ont trois pouces d'épaisseur au moins, et si la serrure est d'aussi bonne fabrication…

Contre toute attente, le rossignol mordit immédiatement, et le battant s'ouvrit sans la moindre difficulté.

Au fond d'un spacieux corridor, un escalier était éclairé.

Tom Wills s'arrêta.

— N'aurions-nous pas mieux fait de sonner simplement à la porte, dit-il.

Le maître secoua la tête.

— Une auto a stationné récemment devant cette porte, dit-il, une auto dont le réservoir fuyait légèrement. La petite flaque d'essence est à peine évaporée, ce qui indique un départ fort récent. Si oiseau il y a jamais eu dans ce nid, il y a des chances pour qu'il se soit envolé.

Déjà, Dickson montait l'escalier recouvert d'un épais tapis de haute laine.

Une puissante ampoule électrique éclairait le large palier, où une porte s'ouvrait toute grande.

Tom Wills s'avança avec prudence et, soudain, se rejeta en arrière.

— Il est là ! balbutia-t-il, effrayé.

— Qui est là ? demanda Harry Dickson.

— Lui ! L'homme de la colonne Morris… Seigneur, qu'il est laid !

Harry Dickson s'avança à son tour et entra dans la pièce, qui était grande et éclairée par un lampadaire dépourvu d'abat-jour.

Devant une immense table, les yeux fixés sur les nouveaux venus, un homme se tenait assis, dans une immobilité effrayante.

— Il ne bouge pas !… Il est mort ! s'écria Tom Wills.

Mais Dickson avait déjà contourné la table et donné une rude bourrade au solitaire, qui, pourtant, ne bougea pas d'un pouce. On entendit seulement un bruit mat et, comme Tom Wills s'était risqué jusqu'à toucher de la main le visage livide, il en éprouva une sensation bizarre et décevante.

— Une statue ! s'écria-t-il.

Le front du détective s'était chargé de sombres nuages.

— Pas tout à fait, corrigea-t-il d'une voix dure.

Il tira un fin couteau de sa poche et le promena sur le visage impassible : un masque sauta et une autre figure apparut, tout aussi blême, mais combien plus terrible encore !

— Le reconnaissez-vous, Tom ? demanda Harry Dickson.

— Non… Et, pourtant, il me semble l'avoir déjà entrevu, mais avec des traits moins crispés cependant !

De nouveau, le jeune homme avait tendu la main vers les joues blanches à la hideuse grimace.

— Une statue ! répéta-t-il.

— Qui était vivante il y a peu de temps encore ! répliqua Harry Dickson.

— Quel cauchemar ! gémit l'apprenti détective. Mon esprit s'y perd.

— Et il y a de quoi, Tom, répondit gravement le maître. Nous sommes certainement ici devant une des plus effroyables énigmes des temps présents et passés.

— Mais qui est cet homme ? demanda Tom Wills.

— Le Dr Nathaniel Rock. Mais ce n'est pas sous ce nom que vous devez avoir entendu parler de lui…

— Sous quel nom alors ?

— Celui de Mattheus Jarns !

— Le sculpteur aux centaures vivants ? s'écria Tom Wills. Mais il y a des mois que cet homme est mort !

— Pour l'état civil de Londres seulement, mais non en réalité. Pour un homme d'infernale intelligence, comme Nathaniel Rock, il n'y a pas eu grande difficulté à se faire passer pour mort

à Bedlam, où il était interné, à se laisser enterrer et libérer ensuite de la tombe par quelque complice…

Harry Dickson se tut, puis il ajouta, tout bas :

— Comme elle est allée, vite en besogne !

— De qui parlez-vous ?

Dickson ne répondit pas tout de suite. Il continuait à examiner l'étrange cadavre qui, frappé du doigt, rendait cette sonorité mate observée déjà par Tom Wills.

— Je m'obstine à ne pas croire qu'il s'agit là d'un cadavre, déclara Tom, mais bien de quelque affreuse statue de pierre.

— De pierre oui, mais non une statue… Un homme de pierre ! Nathaniel Rock ou Mattheus Jarns, comme vous préférez, a été complètement pétrifié !

— Comment ? s'écria Tom Wills.

Encore une fois le maître ne fit aucune réponse à ce sujet.

— À présent qu'il n'est plus, se contenta-t-il de dire gravement, Miss Euryale Ellis va se tourner contre nous. Mon pauvre Tom, je crains que nos armes soient bien insuffisantes ! À partir de cette minute, nous entrons en lutte ouverte avec un véritable démon.

Huit jours s'écoulèrent cependant sans que Miss Ellis ne se manifestât et ces huit jours furent pour Flemmington, soudainement réapparu, des jours de feinte tranquillité. Il se promenait dans Londres, visitait les musées, les salons d'exposition et fréquentait les artistes.

Le huitième jour, au cours du petit déjeuner du matin, Miss Ellis l'appela au téléphone.

— Je suis de retour à Londres depuis cette nuit, déclara-t-elle, et j'ai mis la main sur quelques œuvres de Jarns qui sont peut-être des chefs-d'œuvre.

— J'en suis ravi, répondit vivement l'Américain, bien que je ne sois pas fort en état d'en juger pour le moment.

— Que voulez-vous dire ? s'alarma la jeune femme.

— Un stupide accident, miss, qui a failli me coûter la vue. Mais il paraît qu'avec le temps, je m'en remettrai complètement. Où puis-je vous voir ?

— À Farningham… Vos dollars m'ont permis de soudoyer le concierge qui détient les clefs de l'atelier de l'artiste défunt. J'y

ai fait secrètement apporter les statues. Ne vous étonnez pas de cette manière de faire ; mais vous n'ignorez sans doute pas que le gouvernement se montre fort pointilleux en ce qui concerne les œuvres d'art proposées à l'émigration. J'ai dû agir en cachette…

— Vous êtes une maîtresse femme ! s'écria Mr. Flemmington. D'ici une heure, je serai à vos côtés…

La communication fut coupée et Harry Dickson devint singulièrement actif. Sir Humphrey fut tiré de son lit et accepta des ordres comme un simple agent de la circulation routière.

— Il y a un steamer grec en partance, à Gravesend, déclara le détective. Le *Melinis,* du Pirée. Voilà huit jours exactement qu'il tient sournoisement ses chaudières sous pression. Tous ses papiers sont en règle, et je suis convaincu qu'à cette minute il fait déjà pousser ses feux. Il faut l'empêcher d'appareiller. Sir Humphrey… Envoyez quelques solides inspecteurs en civil sur les quais. Soyez-y vous-même, et je pense que, vers midi vous m'y verrez paraître à mon tour. Nous approchons de la fin du drame, sinon du mystère…

Ceci dit, Harry Dickson, sous les atours de Flemmington, fit avancer un taxi et jeta l'adresse de Farningham à son conducteur.

L'autre fila bon train par les rues qui n'étaient pas encore trop encombrées à cette heure matinale.

Comme les premières maisons, de Farningham défilaient de chaque côté du taxi, Flemmington tira de sa poche une imposante paire de lunettes aux verres fortement fumés et s'en chaussa le nez.

Farningham, quartier de petits rentiers et d'hommes d'affaires retirés, affectait encore un air somnolent de demi-réveil quand l'auto parcourut ses rues pour s'arrêter enfin devant l'habitation de Mattheus Jarns. À peine le pseudo-Américain avait-il mis pied à terre que la porte de la maison s'ouvrit et qu'Euryale Ellis parut sur le seuil.

— Entrez vite, monsieur Flemmington, dit-elle, et que votre taxi aille stationner un peu plus loin…

L'Américain obéit. Après avoir donné l'ordre au chauffeur de l'attendre au coin de la rue voisine, il s'avança la main tendue

vers la jeune femme, qui la serra distraitement, les yeux fixés sur les lunettes noires de Flemmington.

— Vos yeux sont donc si mal en point ? s'écria-t-elle.

L'Américain crut percevoir un doute, ou de la déception, dans la voix de son interlocutrice. Mais il répondit jovialement :

— Hélas, me voilà bien puni, puisque ce sot accident me prive de la joie de voir vos belles couleurs, Miss Ellis !

— Faisons vite, dit la jeune femme. Nous pourrions attirer l'attention de curieux…

Le faux Flemmington suivit Miss Ellis dans un corridor qu'il connaissait trop bien pour l'avoir parcouru jadis, sous les traits de Harry Dickson, lors du sauvetage d'Albin Renders. Chemin faisant, il flaira discrètement la main qu'il avait tendue à Euryale et que celle-ci avait serrée : une faible odeur de poisson s'en dégageait.

La jeune femme entra dans l'atelier du sculpteur. Il était vide, mais une haute draperie jaune en voilait le fond.

— Approchez dit Miss Ellis en souriant. Je vous ménage une surprise.

Elle tendit la main vers le cordon de la draperie et tira doucement. Le rideau glissa sur sa tringle.

Alors, en un geste d'une vélocité incroyable, Euryale arracha les lunettes noires de Flemmington.

— Regardez donc ! cria-t-elle d'une voix terrible.

L'Américain poussa un long soupir et plia les genoux. Ses muscles se raidirent violemment, comme s'il voulait résister à quelque chose de redoutable, puis il tomba le nez contre le sol.

Avec un cri de joie sauvage, Miss Ellis se pencha sur Flemmington, maintenant inerte, fouilla ses poches et en retira portefeuille et carnet de chèques.

Quelques minutes plus tard, la porte claquait et une auto se mettait en marche au-dehors.

— Elle fiche le camp dans mon taxi, fit Dickson d'une voix ironique.

Il se releva et inspecta l'espace que le rideau ne voilait plus. Il était vide mais, au milieu, se trouvait une flaque d'eau et des arêtes de poissons frais.

— Si je n'avais pas baissé les yeux, murmura le détective, je serais à ce moment comme l'homme de la colonne Morris… ou presque, car quelque chose aurait pourtant manqué à la fête.

Il eut quelque peine à trouver un taxi dans les parages. Quand il l'eut découvert, il se fit conduire aussitôt à Gravesend.

***

— Onze heures ! annonça Sir Humphrey.

À trente yards de là, des policiers montaient à bord du vapeur grec qui, visiblement, s'apprêtait à appareiller.

— Si des matelots s'avisaient de se mêler de nos affaires, fit Dickson à l'adresse du chef, donnez l'ordre à vos hommes de leur tirer dessus sans ménagement… Ah, voilà Brooker ! Voyons ce qu'il a à nous apprendre.

Le jeune inspecteur arrivait hors d'haleine.

— Miss Ellis a touché six chèques à la Midland Bank, expliqua-t-il. Un total de vingt mille dollars, presque tout ce qui y était déposé, au nom de Flemmington, dont les signatures étaient admirablement contrefaites.

— Nous récupérerons cet argent sans difficulté, affirma joyeusement Dickson. Quant aux signatures, elle a eu tout le temps de se faire la main depuis que je lui ai remis un premier chèque, chez elle, voilà près de deux semaines.

— Un taxi s'approche ! dit tout à coup Sir Humphrey.

Harry Dickson devint très grave.

— Elle portera une lourde valise, fit-il, mais elle ne la confiera cependant à personne. Si elle fait mine de l'ouvrir, envoyez-lui une balle dans le corps, et même plutôt deux qu'une !

Miss Euryale Ellis descendit de l'auto. Elle régla promptement le chauffeur et s'avança vers le steamer, portant une valise de grandes dimensions et qui, en effet, paraissait fort lourde.

— Allez ! jeta Dickson.

Sir Humphrey fit un geste et, aussitôt, ses hommes s'élancèrent. Par-derrière, ils s'approchèrent de la jeune femme,

mais du *Melinis* on avait dû s'apercevoir du manège, car un cri d'avertissement en partit.

Miss Ellis devint affreusement pâle et se mit à courir vers le navire. Un officier parut sur le pont et pointa son revolver sur les policiers. Un coup de feu partit du quai et l'homme tomba.

La jeune femme se vit cernée et, avec un cri de rage inhumaine, elle se pencha sur la valise, en fit jouer la fermeture.

— Tirez ! hurla Dickson.

Atteinte par les balles, Miss Ellis tomba à genoux. En même temps, la valise s'entrouvrit.

— Ne regardez pas ! rugit le détective en s'élançant.

Il bondit vers la valise et, tout en détournant les yeux, se mit à la cribler de coups de feu.

De toutes ses forces, il lui lança alors un formidable coup de pied et la fit rouler dans l'eau du bassin, où elle s'engloutit.

6. L’effroyable chose

— Avant tout, commença Harry Dickson quand le moment fut venu de fournir les explications nécessaires pour soulever le dernier pan du voile recouvrant encore cette ténébreuse affaire, avant tout, je vais vous faire un petit cours de mythologie grecque.

« Les Gorgones étaient trois monstres sœurs, dont Méduse nous est la plus connue par son aventure avec Persée, qui la tua. On les représentait comme très belles de visage, mais avec des ailes d’aigle, des griffes de lion et une chevelure de serpents. Leurs terribles regards pétrifiaient tous les êtres sur lesquels ils s’arrêtaient. Lorsque Persée eut tranché la tête de Méduse, il s’en servit pour changer en pierre plusieurs de ses ennemis, comme le géant Atlas, qui devint montagne.

« Au fond de chaque légende, vous le savez, dort une part de vérité. Mais quelle peut être cette part dans la fabuleuse histoire des Gorgones ?

« Dans les abysses de l’océan habitent d’effrayantes créatures, des poulpes géants, dont le regard fascine à un tel point leurs victimes que ces dernières demeurent immobiles, impuissantes à fuir devant les monstres.

« La variété la plus cruelle de ces céphalopodes, et aussi la moins connue, est le *Haplopteutys ferox*. Quelques-uns ont été aperçus au large des îles de la Sonde ; d’autres, bien que de moindre envergure, ont été capturés dans la Méditerranée, ou plutôt dans la mer Ionienne, non loin des rivages du Péloponnèse. C’étaient des octopodes dont les tentacules mesuraient à peine un yard de long, mais dont la tête monstrueuse atteignait en grosseur celle d’un bœuf. Leurs yeux immenses avaient la dimension d’une soucoupe, et leur regard, d’un feu vert intense, était à un tel point insoutenable, que les pêcheurs les plus audacieux s’en détournaient.

« La dernière capture de ce genre remonte à l'année 1848 ; la bête fut remontée à bord d'une sacolève, mais mourut bientôt et se décomposa très vite.

« Vous me direz qu'il y a loin de ce regard, affreux certes, aux regards pétrificateurs des Gorgones. Eh bien ! détrompez-vous, et attendez la suite.

« Il est arrivé que des pêcheurs de la mer Ionienne retirassent de leurs filets des poissons, du genre maquereau ou grondins, absolument minéralisés. Les savants qui les examinèrent crurent à la présence de sources pétrifiantes sous-marines apparentées plus ou moins à celles qui existent en Suisse et en Autriche, et aussi dans le parc national de Yellowstone, aux États-Unis. Explication, qui comme vous allez le voir, valait ce qu'elle valait.

« J'en viens maintenant aux acteurs du sombre drame au brusque dénouement duquel nous venons d'assister.

« Il y a quelques années, un savant anglais nommé Nathaniel Rock, mais qui avait droit au titre de Lord Mangrove, voyageait en Grèce, sa position en Angleterre lui étant devenue intenable à la suite d'une affaire de vivisection qui avait ameuté l'opinion publique. C'était un homme intelligent, mais dur et cruel. On l'avait suspecté d'avoir étendu ses coupables expériences à des sujets humains, mais la preuve ne devait cependant jamais en être faite. On le craignait obscurément, le sachant capable de toutes les horreurs, de tous les crimes au nom de la science ; aussi respira-t-on quand il quitta le pays. En Grèce, il s'enticha d'études mythologiques et se mit en tête d'en découvrir plus long sur la légende des Gorgones.

« Au cours de ses recherches, Nathaniel Rock devait rencontrer une jeune universitaire grecque, mais d'origine anglaise par sa mère, et qui, chose curieuse, poursuivait les mêmes investigations au sujet des Gorgones.

« Une exploration minutieuse de la villa *Jupiter* où habita Miss Ellis, continua Harry Dickson, m'a permis de mettre la main sur quelques documents que la belle Euryale n'eut pas le temps de détruire, ou qu'elle oublia. C'est ce qui fait qu'à l'heure présente, je puis me montrer assez affirmatif sur certains points de cette affaire. La jeune fille en question se nommait Georgina

Nastakidès et Ellis par sa mère ; peu de temps après sa rencontre avec Lord Mangrove, elle l'épousa.

« Notre homme qui aimait décidément changer d'identité, adopta celle d'un sien oncle : Jarns – et obtint même du gouvernement anglais le droit de faire homologuer ses diplômes universitaires à ce nom, ceci en secret toutefois. Cela fit que, pendant tout un temps, je crus réellement être en présence de deux individus distincts, Rock d'un côté et Jarns de l'autre.

« Georgina n'avait pas manqué de relever le curieux phénomène des poissons pétrifiés, et elle parvint à en découvrir la cause réelle. Dans les endroits où les pêcheurs trouvaient ces poissons, croissait une certaine algue sous-marine qu'ils aimaient brouter. L'injection de cette nourriture provoquait dans leur organisme des troubles mystérieux, dont la jeune femme découvrit bientôt la nature. Mais elle fit mieux : elle trouva également que, dans cet état, la fascination de la pieuvre pétrifiait presque instantanément lesdits poissons.

« Le secret des Gorgones était ainsi éclairci ou, tout au moins, l'origine de ce conte fabuleux. Que fit Georgina ? Elle parvint à isoler la matière mystérieuse enclose dans les algues, puis elle partit à la recherche des fameux poulpes, qu'elle finit par découvrir.

« Et voici les deux époux partis sur la voie d'une fortune aussi étrange que terrible ! Ils connaissent le secret des Gorgones ; ils sont maîtres de l'épouvante. Ils reviennent en Angleterre, sous le nom de Mr. et Mrs. Jarns pour les uns, de Mr. et Mrs. Rock pour les autres.

« Et, maintenant, suivez-moi bien, car j'entre dans une partie compliquée et encore bien obscure de mon récit.

« Ce n'est que trois ans après la venue des époux en Angleterre qu'il est fait mention d'Euryale Ellis, demi-sœur de Georgina. Or, Georgina et Euryale ne doivent jamais avoir fait qu'une seule et même personne. Pourquoi ?

« À Neokastro, Rock épouse une Georgina Nastakidès, dont la mère, anglaise, se nomme Ellis comme je vous l'ai dit déjà. Trois ans après surgit une personne imaginaire : Euryale Ellis. En fait, c'est Georgina Nastakidès qui accompagne son mari en Angleterre. Ils s'y livrent à des travaux mystérieux et terribles

qui exigent des sacrifices humains. Mais, au cours de leurs travaux communs, la jalousie professionnelle, si je puis m'exprimer ainsi, s'est installée dans leurs âmes. Ils se séparent, deviennent même ennemis. Or, la véritable détentrice du secret de la Gorgone, c'est Georgina. Elle n'entend pas en perdre le bénéfice et elle n'entend pas non plus rester en puissance de mari. Elle devient la belle-sœur de ce mari, qui assiste impuissant à ce changement d'état civil.

— Pourtant, intervint Sir Humphrey, Mrs. Georgina Rock continua à habiter chez Miss Euryale Ellis…

Harry Dickson éclata d'un rire bref.

— Elle ne pouvait faire autrement, sinon on aurait bien pu l'accuser de sa propre disparition !

— Et cette Georgina était sans doute la mangeuse de poisson ? fit ironiquement Tom Wills.

— Vous venez presque de toucher la vérité du doigt, Tom, répondit le détective de l'air le plus sérieux du monde. Bientôt je vous en dirai plus long à ce sujet.

« Voici donc les deux concurrents séparés et envieux l'un de l'autre, mais c'est la femme qui a la partie belle. *Elle est parvenue à pétrifier des hommes, comme l'aurait fait une des sœurs fabuleuses de la mythologie !*

Un cri d'horreur répondit à cette affirmation du détective.

— Oui, continua avec force Harry Dickson, et le malheureux Albin Renders fut une des victimes de ce pouvoir. Mais il existe cependant d'autres preuves. Toutes les statues de Jarns, alias Nathaniel Rock, sont des hommes pétrifiés !

« Jarns ne fut jamais sculpteur, il ne faisait que signer de son nom d'emprunt les œuvres effroyables de sa femme. Et voici que, l'envie aidant, il s'ingénia à faire comme elle. Lui aussi voulut pétrifier des êtres humains, et sa première expérience fut celle des centaures vivants.

— Ah ! Dickson, murmura Sir Humphrey, je commence à entrevoir quelques lueurs dans ces atroces ténèbres !

— Voici comment procédait la moderne Gorgone, continua le détective. Elle commençait par faire boire à ses victimes une liqueur contenant les éléments mystérieux tirés de l'algue marine. Mais cette drogue infernale était à action lente. Il lui

fallait plusieurs jours d'action sur l'organisme pour accomplir son effet. Ensuite…

Harry Dickson se tut, comme pour ménager un effet.

— Ensuite, continua-t-il avec un sourire étrange, Miss Ellis n'avait plus qu'à présenter ses victimes à… la véritable Georgina.

— Quoi ? s'écria-t-on autour du détective, qui enchaîna :

— … à la mangeuse de poissons frais, au terrible poulpe *Haplopteutys ferox,* qu'elle gardait chez elle, et tout était dit. La statue humaine était née !

Il y eut un long moment de stupeur parmi l'assemblée.

— Mais l'herbe qui procurait cette étrange impression de peur ? interrogea Tom Wills.

— Il s'agit d'un antidote inventé par Nathaniel Rock, qui craignait qu'un jour ou l'autre sa diabolique épouse lui fasse subir à son tour le terrible sort de la pierre.

— Pourtant, ce sort il n'a pas pu l'éviter, objecta vivement Sir Humphrey.

Harry Dickson secoua lentement la tête.

— Ici, je me vois réduit à émettre une supposition. N'oubliez pas que, dans cette histoire, bien des points demeureront à jamais obscurs.

« Euryale connaissait l'existence de cet antidote, mais elle en ignorait la composition. Il ne semble pourtant pas qu'elle ait poussé ses investigations bien loin en ce domaine. Elle n'avait en effet aucun intérêt, pour le moment du moins, à faire disparaître son mari. En effet, les œuvres démoniaques devaient être vendues sous la signature de Jarns, et elle avait intérêt à ce que ce dernier demeurât en vie. Vint la mort simulée de Jarns, à la suite de laquelle Euryale se crut veuve.

« C'est ici, à la suite du trépas du pauvre Albin Renders, que Flemmington arrive en scène.

« Depuis quelque temps la belle Euryale, ou Georgina si l'on préfère, a l'intention de fuir l'Angleterre, mais elle manque d'argent, Flemmington arrive juste à propos, et elle médite un nouveau crime à l'aide des armes qu'elle a sous la main. Ayant fait boire la fameuse liqueur d'algues au faux milliardaire

américain, elle prétexte une absence de huit jours pour laisser au poison le temps de produire son effet.

« Mais, tout à coup, la jeune femme découvre qu'elle est surveillée. Par qui ? Par l'époux qu'elle croit mort. En effet, Rock-Jarns n'a plus qu'une idée : ravir à sa femme le secret de la Gorgone. Intelligent et rusé comme il l'est, il comprend immédiatement comment s'agence l'affaire Flemmington. Il s'introduit à l'Hôtel de l'Aigle Bleu et y installe sa fameuse lampe à fumigations. En même temps, il drogue le kummel qu'il sait être la boisson vespérale de l'Américain, qu'il veut préserver de l'atteinte de sa femme, car il ne veut pas que celle-ci « fasse l'affaire ». Mais non seulement il désire récolter tout le bénéfice de l'entreprise, il veut aussi la ruine de son épouse. Ayant peut-être surpris la conversation de la soi-disant marchande d'oranges avec Brooker, il a tôt fait de démêler le vrai du faux. Le soir venu, le visage dissimulé sous un masque, il glisse à l'intérieur de la colonne Morris, un panier de poissons frais.

« Dès qu'il aura vu Georgina, qui se fait alors appeler Miss Bella, partir au cinéma avec son soupirant, il aura le champ libre pour se rendre à la villa *Jupiter* et y voler la redoutable pieuvre.

« Au moment où Rock voit arriver son épouse, il se dissimule dans la colonne. Mais Euryale l'a aperçu. Elle devine sans doute les manœuvres auxquelles il a dû se livrer à l'hôtel. Après avoir mis Tom Wills hors de combat, elle s'introduit à son tour à l'Aigle Bleu et en sort avec la lampe d'ondes terrifiantes, sans doute pour pouvoir l'étudier à son aise. C'est alors qu'elle découvre que ces ondes terrifiantes, ou ce fluide si vous préférez, empêche l'action pétrifiante de *l'Haplopteutys ferox*. Que se passa-t-il alors ? Euryale trouva-t-elle le moyen d'annihiler l'action bénéfique du fluide ? Voilà qui est fort probable.

« Elle a délivré Rock prisonnier dans la colonne et, au lieu de se montrer agressive, elle consent au contraire à traiter avec lui. Il ne demande pas mieux. D'ailleurs il ne la craint pas. Ne possède-t-il pas le contrepoison sauveur ? Ici, le phénomène de la pétrification se faisant en deux phases, je suis obligé de croire que, quelques jours plus tôt, Georgina est parvenue à lui faire prendre sa terrible drogue, puisqu'elle est à action lente. Mais

comment ? C'est un des points obscurs dont je vous ai parlé. Seule Euryale Ellis pourrait nous en fournir une explication exacte, mais comme elle n'est plus…

« Voici maintenant les deux époux dans la maison de Battersea occupée par Nathaniel Rock. L'odeur du contrepoison, rendu inactif, flotte dans l'air. Rock est tranquille, rassuré sur son sort. Il s'expose au regard de la pieuvre mystérieuse et tout est dit.

« Lord Mangrove, alias Rock, alias Jarns, est devenu statue.

« Rien ne semble donc plus devoir venir contrecarrer les plans de la sorcière, et Flemmington est mandé à Farningham. Si Euryale a choisi cet endroit c'est qu'il était le seul local à sa disposition capable de contenir les statues promises. Étant fort logicienne elle-même, elle redoutait la logique des autres.

« Nous savons ce qui arriva ensuite. Croyant que l'Américain avait, une semaine plus tôt, absorbé la liqueur qui, en réalité, avait été recueillie dans une poche de caoutchouc, Euryale ne douta pas que le regard du poulpe, dissimulé derrière la draperie, n'ait accompli son office. Quand je fus à terre, raidissant mes membres et contractant mes muscles pour avoir autant que possible l'aspect d'une statue, Euryale me dépouilla en hâte et s'en fut avec la valise qui, en réalité, était une sorte de petit bassin portatif où se tenait le monstre au regard vert. La suite de l'aventure, vous la connaissez pour y avoir été mêlés.

« Et maintenant, ajouta Dickson en allumant sa pipe comme pour signifier qu'il allait prendre un repos bien gagné, et maintenant vous allez sans doute me demander ce qui me mit sur la piste de la Gorgone.

« Eh bien ! Ce fut l'orgueil de Miss Ellis et… son prénom.

« Comment, en effet, se nommaient les Gorgones ?

« Sthéné, Euryale et Méduse. Notre sorcière choisit le nom d'Euryale. Elle se croyait Gorgone, et de fait elle l'était. Et c'est peut-être ce qui la perdit…

La suite de l'enquête donna raison à Harry Dickson au sujet des statues de Jarns : il s'agissait en effet de créatures humaines pétrifiées. Cette enquête démontra également que bien des expériences n'avaient donné que des résultats partiels. Des exhumations permirent de constater que certains familiers de

feu Nathaniel Rock étaient morts à la suite de pétrifications ou d'ossifications d'organes. L'analyse de la liqueur d'algues ne mena à aucune découverte essentielle, et la terrible mixture garda son secret. Quant à *l'Haplopteutys ferox,* une forte prime fut promise au pêcheur qui le retrouverait. Après bien des recherches, un crevettier retira de son filet les restes d'un octopus au bec fracassé par les balles. Mais dont les crabes avaient dévoré la plus grande partie de la tête et vidé les orbites.

Une commission savante se mit en relation avec des naturalistes grecs, mais on apprit qu'aucune capture d'*Haplopteutys ferox,* n'avait été officiellement enregistrée depuis 1848. Miss Ellis semblait donc avoir été plus heureuse que les savants dans ses recherches. Il est vrai que toute sa remarquable intelligence dont elle devait, on le sait, se servir à des fins horribles, avait été mise au service de son œuvre.

Les statues de Jarns ont été retirées des musées où elles se trouvaient et sur ordre du gouvernement, confiées à la terre, dans des cimetières dont le nom resta soigneusement caché.

Harry Dickson se désintéressait presque toujours d'une affaire qu'il avait menée à bonne fin. Pourtant, dans ses notes, nous trouvons des passages ayant trait à celle-ci et écrits assez longtemps après coup. On peut y lire que les travaux d'occultisme de Rock se rapportaient surtout à la transformation des êtres. Il semble que ce savant d'épouvante ait cru à la puissance des anciens sorciers capables de changer leurs victimes en bêtes.

Ce qui est plus troublant encore c'est la courte relation que Harry Dickson consacre à l'autopsie que l'on fit subir au corps d'Euryale.

Sur le crâne de la morte, cachées sous la luxuriante chevelure, des protubérances singulières furent relevées, ayant la forme de minuscules têtes de vipères. Les ongles des mains étaient parfaits et gracieux, mais ceux des pieds épouvantables au contraire, de véritables griffes de fauve.

Dans les yeux, on devait découvrir une matière jaune, glaireuse, absente chez les humains, mais s'apparentant au *tapetum lucidum* qui se trouve dans les prunelles des chats et de quelques céphalopodes.

Les Gorgones ont-elles existé dans la nuit des temps ?
Euryale en fut-elle une lointaine descendante ?
Qui sait ?

FIN

L'ÉTRANGE LUEUR VERTE

1. Où l'on voit pour la première fois l'étrange lueur

Le superintendant de Scotland Yard, Goodfield, une vieille connaissance de nos lecteurs, et ses inspecteurs, Moriss et Briggs, étaient de fort méchante humeur. Ils avaient terminé une enquête à Epping, dans le Nord-Est de Londres, et voici que la nuit venue, leur automobile tombait en panne.

En vain, ils fouillèrent les viscères métalliques de la machine : elle restait inerte. Ils avaient les mains gantées de cambouis et glacées par la rapide évaporation de l'essence qu'ils tiraient avec frénésie du gicleur. Rien n'y faisait. Le démarreur grondait durant quelques minutes, mais la voiture ne bougeait pas plus que la statue de Nelson, pour employer la maussade expression de Goodfield.

L'entourage était sinistre : une grande plaine presque en friche, quelques maisons en ruine, dont les enclos dévastés étaient envahis par les plantes rudérales et, vers le sud, la masse sombre de la forêt d'Epping.

— Nous voilà bien, grogna le superintendant. Nous avons au moins trois milles de marche devant nous, à travers champs, avant d'atteindre les premières maisons, et cela ne nous aidera pas à grand-chose, car nous n'aurons plus de train pour rentrer à Londres.

— Je vois bien une lueur par-là, objecta Briggs. Il doit y avoir une maison plus proche que vous ne le dites, monsieur Goodfield.

— Une maison ? riposta le chef. Où voyez-vous votre lueur ? On dirait vraiment que nous sommes au pays du Petit Poucet.

Pour toute réponse, Briggs étendit la main.

— Ce n'est pas un feu follet mais bien une lumière, il me semble.

— Vous avez raison, Briggs ! Mais ce n'en est que plus étonnant. Ce que vous venez de montrer du doigt, ce sont les ruines de Seven-Oaks Manor, inoccupé depuis tantôt dix ans. Que diable une lumière vient-elle faire par-là ?

Moriss se tourna vers le chauffeur de l'auto.

— Pensez-vous que tout espoir de nous remettre en route soit perdu pour cette nuit, Loggan ?

— Perdu ? Non, si l'on me laisse le temps de regarder à mon aise ce qui manque à cette satanée bagnole.

— Eh bien ! on va vous donner ce temps, intervint Goodfield, car nous allons consacrer une petite heure à cette lueur, qui vient de paraître dans cet amas de pierres noircies. Certainement, ce ne peuvent être des gens convenables, ceux qui l'ont allumée en un tel endroit et par une telle nuit.

— Ça oui, acquiesça Briggs. Regardez-moi ce temps menaçant qui tourne à la pluie, et dites-moi si des gens honorables iraient se nicher dans ces tours à hiboux en ce moment. Je donnerais bien quelque chose pour les voir de plus près.

— Qu'à cela ne tienne, on y va, dit Goodfield.

Ils prirent un sentier qui serpentait à travers la lande et, au bout de quelque temps, ils virent se profiler devant eux la masse presque informe du vieux donjon.

Seven-Oaks Manor avait jadis connu la splendeur. C'était la propriété de George Markham, le richissime Sir Markham qui fut, dans le temps, un des plus notables exportateurs de la City.

Mais, un jour, la fortune avait tourné pour lui : son fastueux train de vie l'avait acculé à des dettes criardes. Le spectre de la ruine se dressa devant lui.

Une nuit, le merveilleux château flamba et, avec lui, d'immenses trésors d'art. La justice n'eut aucune peine à démontrer que le sinistre était dû à la malveillance. Une assurance d'un million de livres couvrait l'opulente demeure. L'opinion publique accusa Markham, non sans raison ; mais on eut beau le chercher, il avait disparu, et l'affaire fut classée.

Classée à la grande indignation du monde, car deux innocents serviteurs avaient perdu la vie dans les flammes.

— Dieu sait si Markham n'est pas revenu dans ses terres brûlées, plaisanta Moriss.

— Ou son fantôme, ricana Goodfield, qui ne voulait pas être en reste de bonne humeur. Dans ce cas, ce serait une capture qui nous récompenserait de la panne.

Un boqueteau leur avait jusqu'ici caché la mystérieuse lumière mais, en le tournant, ils la revirent : elle brillait tout en haut de la tour, encore restée debout parmi les décombres noircis par les flammes.

— Ha ! je me demande qui a pu l'allumer, marmotta Goodfield, car il doit y avoir un réel danger à effectuer pareille escalade.

Les deux inspecteurs approuvèrent en silence.

Ils étaient à une centaine de yards des ruines, quand le lumignon s'éteignit soudainement.

— Tonnerre ! « On » a dû s'apercevoir de notre approche, jura le chef, et « on » s'est empressé d'économiser la chandelle, ce qui tend à prouver que les citoyens qui gîtent là-dedans ne seraient pas charmés de notre visite.

— Raison de plus pour aller les voir d'un peu plus près, riposta Briggs.

Ils pressèrent le pas, mais ils n'atteignirent pas le manoir : un cri de terreur retentit derrière eux.

Ils se retournèrent vivement et ce qu'ils virent, les frappa de stupeur et d'épouvante : une étrange flammèche verte, d'une hauteur d'homme, sautillait à cinquante pas derrière eux. Tout à coup, elle fit halte, se mit à virevolter sur place et, soudain, avec une vélocité incroyable, elle fila vers la route où le chauffeur Loggan la vit venir en criant d'effroi.

Ce qui suivit fut si rapide que les policiers n'eurent pas le temps de réfléchir : Loggan fut, brusquement, entouré d'une auréole livide ; il leva les bras au ciel, poussa une clameur déchirante et s'abattit sur le sol.

— Par tous les diables, que se passe-t-il ? s'écria Goodfield en se mettant à courir, suivi de ses compagnons.

La flamme verte sautillait maintenant autour de l'auto, dont elle éclairait faiblement les contours trapus.

Une flamme aveuglante s'éleva de la machine, suivie d'une forte détonation que l'écho amplifia.

— L'automobile est en flammes ! rugirent les policiers.

En quelques instants, un véritable brasier illumina la solitude champêtre. La chaleur qu'il dégageait était si violente que Goodfield et ses hommes eurent toutes les peines du monde à s'approcher de Loggan, étendu, immobile, au bord du chemin.

— C'est horrible ! cria Briggs, qui fut le premier à ses côtés… Il est tout noir ! Oh ! il est complètement en cendres !

C'était vrai ! L'infortuné Loggan n'était plus qu'une hideuse masse recroquevillée, noire comme du charbon.

— On dirait qu'il a été électrocuté, murmura Goodfield avec un frisson d'épouvante.

— Pourtant, il est couché assez loin de l'automobile, objecta Moriss.

— Ce n'est pas le feu de l'auto qui l'a carbonisé, dit Goodfield d'une voix sombre. Nous l'avons vu tomber avant que la machine ne soit en flammes. Serait-ce… ?

— La singulière flamme verte, et rien d'autre, tranchèrent les deux autres.

— Il faut le croire, murmura Goodfield.

— Et tout me fait penser que la mystérieuse petite lumière, parue en haut de la tour, n'est pas étrangère à cette diablerie, gronda Moriss. Explorons les ruines et, si l'on trouve quelqu'un là-dedans, il aura à expliquer certaines choses !

On posta Briggs auprès du brasier, qui diminuait lentement d'ampleur, et Goodfield et Moriss retournèrent, au pas de course, vers la tour de Seven-Oaks Manor.

Ce fut une ascension difficile et dangereuse, comme ils l'avaient prévu…

Les pierres de l'escalier branlaient sous leurs pas, des marches manquaient. Ils durent se conduire en véritables alpinistes pour atteindre, enfin, la petite chambre ronde, tout en haut de la tour, où ils avaient vu briller la lumière.

Comme ils s'y attendaient, cette pièce était vide et rien ne dénotait qu'elle venait d'être occupée.

Il n'y avait pas trace de lampe ou de quoi que ce soit qui eût pu provoquer la clarté mystérieuse.

— Rien à faire, marmotta Goodfield, en se redressant après une vaine recherche. Nous n'avons plus qu'à retourner à Londres et y alerter le monde. Quelle histoire, mon Dieu !

Ils opéraient la périlleuse descente quand, tout à coup, tous trois s'arrêtèrent, médusés par la stupeur : une stridente sonnerie venait d'éclater tout près d'eux.

— Mais, c'est l'appel d'un téléphone ! cria Briggs.

Trois lampes s'allumèrent et se mirent à fouiller âprement les moindres recoins ; la sonnerie continuait toujours à fonctionner, ironique et invisible. Ce fut Goodfield lui-même qui découvrit enfin dans une niche, l'appareil téléphonique.

— Un téléphone dans ce trou à rats, voilà ce qui est un peu fort ! bougonna-t-il, en s'emparant du cornet acoustique.

— Allô ! Qui est là ?

— C'est à moi de vous demander qui vous êtes, répondit une voix furieuse, au bout du fil. Voilà dix minutes que vous n'arrêtez pas de sonner !

— Mais je reconnais cette voix ! s'écria Goodfield. Voyons… ce n'est pas possible ! Vous êtes…

— Eh oui, clama la voix impatiente, je me demande comment vous ne le savez pas, je suis Harry Dickson !

— Harry Dickson !

— Comment ! Comment ! s'écrièrent les deux autres policiers, au comble de l'ahurissement. Harry Dickson ! Voyons, nous devons rêver !

— Monsieur Dickson, dit Goodfield en reprenant ses esprits, je ne sais si c'est le diable en personne ou bien la Providence qui me permet de vous parler téléphoniquement d'où je suis.

J'opte, pourtant, pour la première éventualité. Mais si vous voulez vous trouver devant la chose la plus stupéfiante, la plus incompréhensible du monde, sautez dans une automobile et faites-vous conduire, immédiatement, à l'orée de la forêt d'Epping, aux ruines du manoir de Seven-Oaks !

— Merci pour la promenade, grogna le détective au bout du fil.

— On a tué, d'une façon mystérieuse et épouvantable, notre chauffeur Loggan, dit Goodfield.

— Je viens, répondit simplement Harry Dickson.

Goodfield respira plus librement : Dickson allait venir. C'était comme si le mystère se dissipait déjà. Certes, ce n'était pas flatteur pour la police officielle de devoir recourir à Harry Dickson, dans chaque cas désespéré ou dépassant l'entendement ordinaire ; mais Goodfield en avait vu d'autres, et il avait fini par admettre sans discussion l'immense valeur du détective.

En attendant, Briggs et Moriss suivirent la ligne téléphonique clandestine qui, partant de l'appareil et passant à travers les décombres, allait, à un mille de là, rejoindre le réseau longeant la route, où elle se branchait aux isolateurs d'un poteau ; deux fils de cuivre, fraîchement sectionnés, pendaient.

— C'est d'ici qu'on a alerté Harry Dickson, remarqua Moriss ! Eh bien, le particulier, qui a osé faire cela ne manque pas de culot !

— Cela pourrait lui coûter cher, ajouta Briggs.

— Espérons-le. Voir notre pauvre Loggan, transformé en une affreuse scorie, me tourne les sangs. Je crains ne pouvoir trouver le repos tant que notre pauvre confrère ne sera vengé par la pendaison, en due forme, du coupable.

Vers une heure du matin, comme les policiers faisaient les cent pas, d'un air morose, le long de la route déserte, battant de la semelle pour se réchauffer un peu, deux prunelles de flamme trouèrent le lointain et un klaxon rugit longuement dans la direction de Londres.

— C'est Dickson ! s'écria Goodfield. On pourra se mettre au travail.

C'était Dickson, en effet. Il sauta de voiture et après un bref salut aux trois hommes, demanda des explications.

— Vous avez amené ce brave Tom Wills, dit Goodfield, avec satisfaction. Il ne sera pas de trop. Son aide nous a déjà été des plus précieuses.

Lorsque Goodfield eut raconté l'étrange histoire de la flamme verte qui avait tué le malheureux Loggan, que Dickson se fut penché sur la lamentable dépouille, qu'il eut repéré

l'endroit où brilla la lumière, dans la haute tour, il y eut un moment de grand silence.

Le front barré d'un pli soucieux, le grand détective réfléchissait.

— Allons visiter le donjon, dit-il enfin.

— Il n'y a rien à y voir, répondit Goodfield, si ce n'est l'appareil téléphonique. Quant à la chambre ronde où brûlait la lumière, elle est vide comme la poche d'un tramp.

— N'importe, je ne vous oblige pas de refaire cette montée, dit Harry Dickson. Restez ici à m'attendre, Tom m'accompagnera. À propos, Goodfield, allumez une de vos lampes à l'endroit où se trouvent les restes de votre automobile.

Le détective, suivi de Tom Wills, entra dans la tour et gravit le périlleux escalier.

Harry Dickson jeta à peine un coup d'œil sur l'appareil téléphonique et, même dans la chambre ronde, il ne se livra pas à une exploration bien minutieuse.

— On dirait que vous êtes certain de ne rien trouver ici, remarqua Tom.

— C'est vrai, mon petit, et pour cause. Regardez par cette fenêtre. Voyez-vous la lumière de la lampe de Goodfield ?

— Non, elle est cachée par les derniers arbres du boqueteau.

— Conclusion : cette chambre ne mérite guère qu'une attention passagère. Ce qu'il me faut trouver, c'est une meurtrière ou un trou dans la muraille par où on puisse la voir. Cherchons…

Ils eurent beau fouiller le mur : il était lisse et gluant, couvert de mousse et de moisissures.

— Pourtant, il n'y a rien au-dessus de cette chambre, objecta Tom Wills.

— Cherchons plus bas alors… Ah ! qu'est ceci ?

C'était une niche assez profonde, donnant sur l'escalier en spirale.

— Donnez-moi quelques coups de pied dans ces moellons, ordonna le détective.

Sans dire un mot, Tom obéit.

Les pierres s'éraillèrent, des gravats tombèrent.

Tout à coup, on entendit un bruit sec de déclic.

— Attention ! cria Dickson, je crois que nous avons trouvé !

Le fond de la niche venait, en effet, de tourner sur d'invisibles pivots, découvrant un petit réduit, à peine assez grand pour contenir deux hommes se tenant debout et serrés l'un contre l'autre.

— Il y fait noir comme dans un four, dit Tom, et je ne vois pas d'ouverture donnant sur le dehors.

— Vous oubliez le lierre qui tapisse les parois. Il doit être diablement épais.

Harry Dickson dirigea le jet de sa lampe à l'intérieur de la petite pièce.

— Voilà la meurtrière ! s'écria Tom Wills. Elle est bouchée.

— Par les pariétaires ! Approchez-vous et regardez.

— Je vois la lampe de Goodfield !

— Au travail à présent. Ici, on trouvera bien quelques traces.

À peine eurent-ils examiné l'endroit, pendant quelques instants, que le détective s'écria :

— Voilà ! Regardez l'embrasure de la meurtrière. Des éraflures toutes fraîches courent dans tous les sens sur la pierre. On a dû braquer un appareil assez lourd à travers l'ouverture.

— Quel genre d'appareil ? demanda Tom.

— La belle question ! Celui qui a donné la mort au pauvre Loggan et qui a mis le feu à l'auto de Scotland Yard.

— Je ne savais pas qu'un pareil engin existât, répliqua le jeune homme.

— Moi non plus, mais cela n'a rien d'étonnant. Rappelez-vous Archimède incendiant la flotte ennemie à l'aide de miroirs paraboliques. Au fond, il n'y a rien de bien nouveau sous le soleil.

— Et puisque vous parlez d'Archimède, maître, je dis à mon tour « Eurêka » ! cria joyeusement Tom Wills en se penchant vivement sur les dalles.

— Un bout de papier, bravo Tom. Montrez-moi cela.

Ce n'était qu'un infime fragment d'étiquette mais qui fit pousser un petit cri à Harry Dickson.

— Cela a dû se détacher d'un colis à emballage de planches, dit-il, car quelques cristaux de colle et de petits grumeaux de

bois blanc y adhèrent encore. Et voyez, il y a des lettres écrites à la machine, qui figurent la partie d'un nom.

— Harr… lut Tom Wills, qui s'était approché avec curiosité.

— Harr… Harr… Je me demande ce que cela peut signifier.

— Harry Dickson ! proposa Tom.

Mais son maître secoua la tête.

— Non, regardez, il y a une moitié de lettre qui précède la majuscule H.

— Un *r*, sans doute. La dernière lettre de monsieur.

— Non, regardez-moi cette partie arrondie, c'est un *e* qui se trouvait devant le H… Ah ! j'y suis, c'est un nom français.

— Comment cela ? demanda Tom Wills, éberlué.

— Ne remarquez-vous pas cette pointe au-dessus du fragment arrondi de la lettre ? C'est une partie d'un accent aigu. Le *e* était un *é*. De pareilles lettres ne s'emploient pas en anglais. Ah ! Tom, nous venons de faire un pas, et un pas de géant, je vous l'assure.

— Vous, oui, cela je l'admets, mais moi… grogna piteusement le jeune homme.

Harry Dickson se mit à rire.

— Ne vous désespérez pas, mon garçon. Cela viendra…

Bientôt, ils rejoignirent les trois policiers, qui les attendaient avec impatience.

— Eh bien, monsieur Dickson ?

— Clair comme de l'eau de roche !

— Non… pas possible… peut-on savoir ?

— Pas pour le moment, mais je vous assure que je sais déjà bien des choses, grâce à Tom.

— Hourra pour Tom Wills ! s'écria Briggs.

— Dites donc, Briggs, et vous, Morris, quand vous êtes allés reconnaître la ligne téléphonique clandestine, vous n'avez fait la besogne qu'à demi.

— Comment cela, monsieur Dickson ?

— Retournez sur vos pas et cherchez-moi un fin câble gainé de noir, qui rejoint la canalisation électrique de la route.

— Mais…

— Pas de mais, courez donc, s'emporta Goodfield. Quand Mr. Dickson a parlé !

Au bout d'une demi-heure, ils étaient de retour : ils avaient trouvé le câble.

— Ils ont dû avoir besoin d'énergie électrique là-dedans, dit Goodfield, pour qui une lueur venait de poindre dans les ténèbres.

— Certainement !

Mais le visage d'Harry Dickson était devenu très grave.

— Retournons à Londres, dit-il brusquement. Nous n'avons plus rien à faire par ici. Le criminel doit être loin à cette heure.

— Mais la flamme verte ne pourrait-elle nous atteindre ?

— Non, même si le bandit nous guettait de l'orée de la forêt d'Epping. Son arme doit être branchée sur le câble pour pouvoir servir.

— J'espère que nous ne tarderons pas à le pincer, gronda Goodfield.

Dickson secoua la tête.

— Auparavant, nous en verrons des dures, mon vieux Goodfield. Je crains fort que d'ici peu une véritable terreur ne s'abatte sur Londres et Dieu sait si elle nous épargnera nous-mêmes !

2. Sur les toits de Londres

Mrs. Crown s'affairait, courant de la porte au parloir et du parloir au cabinet de travail de son maître.

— Bientôt, nous allons devoir donner des numéros comme dans le salon d'attente des médecins et des cartomanciennes, bougonna-t-elle. Avec tout cela, je risque fort de devoir servir un gigot brûlé pour le dîner !

— Avez-vous les noms de tous nos visiteurs, Tom ? s'enquit Harry Dickson.

— Certainement, maître. Mais je me demande pourquoi vous les faites attendre ?

— Parce que je vais les prendre en bloc !

— Alors, tous viennent pour une même affaire ?

— En effet. Le démon à la flamme verte ne perd pas son temps.

— Comment, la singulière lueur verte y est pour quelque chose ? demanda Tom.

— C'est ce que vous allez voir, mon petit. À propos, dites-moi les noms des visiteurs qui attendent, avec une fébrile impatience, que je veuille bien écouter leurs doléances. Ce sont, certainement, tous des hommes fort riches.

— C'est, ma foi, vrai, s'écria Tom. Écoutez donc, maître. C'est le dessus du panier : Lord Silas Norton…

— Grosse fortune en propriétés foncières, écurie de courses. Son dernier cheval doit lui avoir rapporté la coquette somme de trois cent mille livres, interrompit le détective.

— Mac Dougal, de la Dougal & Dunstan Bank.

— La haute finance après la noblesse !

— Ebenezer Fratt, Esquire.

— L'usure ! Un bien vilain monsieur, qui doit dormir sur un grabat bourré d'or et de bank-notes.

— Peter Johnson.

— Hum ! tout le monde s'appelle comme cela. Ce nom ne me dit rien ou beaucoup trop, ce qui est souvent la même chose.

— Et voici le très grand monde : le prince Sadoûr…

— Lui aussi ! Ce nabab d'Orient ! Rien d'étonnant en somme : on n'affiche pas impunément des solitaires qui valent un million pièce !

Harry Dickson s'approcha du mur qui séparait le parloir de son cabinet de travail et, par une petite ouverture savamment dissimulée, il examina ses visiteurs.

— Bien, Tom. Faites entrer Lord Norton, Mr. Fratt, Esquire, Son Altesse le prince Sadoûr et Mac Dougal.

— Et Peter Johnson ?

Harry Dickson sourit et secoua la tête.

— Pas encore ! À cet homme, qui porte un nom si plébéien, je désire réserver l'honneur d'un tête-à-tête !

Tom Wills s'inclina et, l'instant d'après, il introduisait les visiteurs.

Ce quatuor représentait, peut-être, l'élite de la fortune britannique ; pourtant, les gens qui le composaient étaient bien différents.

Lord Norton, grand gentleman correct, à la mine sévère entra en inclinant légèrement la tête ; Mac Dougal roulait des yeux furieux et gesticulait : il aurait voulu devancer tout le monde ; Mr. Fratt, Esquire, se tenait peureusement derrière ses compagnons et distribuait à la ronde des petits saluts fiévreux, qui devaient s'adresser aussi bien au détective qu'aux chaises, à la table, et aux bibliothèques bourrées de livres.

Le prince Sadoûr, petit homme un peu obèse, souriait de toutes ses dents, blanches et aiguës, en caressant sa belle barbe d'un noir d'ébène.

— Messieurs, dit Harry Dickson, après les avoir du geste invités à prendre place, je m'excuse de vous recevoir tous ensemble. Mais je crois qu'une même affaire vous amène devant moi.

— Je n'en sais rien, interrompit brutalement Mac Dougal. Moi, par exemple…

— Un peu de patience, monsieur Mac Dougal, dit Harry Dickson en souriant. Si vous le permettez, je vais parler d'abord, cela nous fera gagner du temps.

Lord Norton approuva de la tête, le prince hindou fit un geste gracieux de la main, Mac Dougal, rabroué, prit un air rogue mais Ebenezer Fratt, Esquire, approuva, lui aussi, avec frénésie, en élevant des mains suppliantes.

— On veut vous faire chanter, messieurs ! dit Harry Dickson, d'une voix claire.

Une quadruple exclamation lui répondit :

— C'est vrai, monsieur Dickson !

— Vous devez tous avoir reçu une lettre à peu près identique quant à la teneur, mais différente, sans doute, quant à la somme exigée, continua le détective.

Quatre mains plongèrent dans les poches intérieures des habits et quatre feuillets dactylographiés furent tendus au détective, avec un ensemble parfait.

Harry Dickson les parcourut rapidement.

— La formule est la même : *déposer à un tel endroit une somme telle, sous menace des pires représailles. Ces dernières seront exécutées sans pitié si vous n'obéissez pas à l'injonction. Au cas où vous préviendriez la police, vous ne feriez que faire mettre la main sur de vagues comparses, complètement ignorants des choses, et les représailles seraient à l'avenant.*

« Vous, Lord Norton, on vous demande cent cinquante mille livres sterling. C'est la moitié de ce que vous rapportera Silver Heel, votre merveilleux cheval, n'est-ce pas ?

Le lord s'inclina en silence.

— *Mr. Mac Dougal payera personnellement à un certain Mr. Simonson, qui se présentera à ses bureaux de Piccadilly Circus, une somme de deux cent cinquante mille livres, en billets de cent livres et en liasses de cent billets.*

— Une balle dans le crâne, voilà ce que je lui servirai à ce Simonson du diable ! hurla Mac Dougal.

— Et probablement en recevrez-vous une dans la même journée, ou quelque chose d'approchant, répondit flegmatiquement le détective.

— Alors, je devrais payer ? tonna l'irascible banquier.

Harry Dickson fit un geste évasif et se tourna vers Mr. Fratt, Esquire, qui se recroquevilla comme un pauvre en faute.

— Cent mille livres, monsieur Dickson, gémit l'usurier, cent mille livres ! Où irai-je les prendre ? Je suis un pauvre homme !

— C'est une somme, concéda Dickson. Le maître chanteur semble être rudement au courant de vos fortunes respectives.

Mr. Fratt, Esquire, ne riposta pas. Il tremblait de plus belle et n'osait regarder le détective en face.

— Quant à Votre Altesse, notre inconnu exige de lui la remise de « l'œil de Sundrâh ». C'est si je ne me trompe, un merveilleux diamant bleu.

Le Rajah s'inclina, en souriant.

— Un diamant bleu, une pierre historique, monsieur Dickson, dit-il d'une voix chantante. Je n'hésite jamais à faire des cadeaux, mais non de cette façon.

— Il une bien grande valeur, sans doute ?

Le nabab haussa des épaules dédaigneuses.

— On parle d'un million de livres, dit-il négligemment.

— Un million ! s'exclama Mac Dougal. Eh bien ! il ne se mouche pas du pied notre voleur. Un million. Vous n'allez pas lui donner cela, hein, prince ?

Lord Norton lui-même daigna sourire à la sortie intempestive du banquier, connu, dans tout Londres, comme un véritable ours mal léché.

Harry Dickson s'était levé et, du regard, consultait un grand plan de la City.

— Où habitez-vous, monsieur Fratt ? demanda-t-il après quelques instants.

— Une petite maison, monsieur Dickson, une toute petite maison dans Cheapside. Je me demande qui viendrait y chercher cent mille livres, pleurnicha le Juif.

Dickson zébra la carte de quelques coups de crayon.

— Vous n'avez rien à craindre, monsieur Fratt, dit-il tout à coup. Le bandit s'est trompé quant à vous. Pour lui, vous êtes parfaitement hors d'atteinte.

— C'est vrai ? C'est bien vrai ce que vous dites ? s'écria Mr. Fratt.

— Puisque je vous le dis. Nous n'avons plus rien à nous dire, monsieur Fratt. Vous pouvez disposer.

L'usurier ne semblait pas croire à tant de bonheur, il tournait comme un caniche.

— Et… Monsieur Dickson, je suis un pauvre homme, mais… qu'est-ce que je vous, dois ? balbutia-t-il.

Le détective se contenta de lui jeter un regard glacé.

— Soyez un peu moins dur aux pauvres gens, monsieur Fratt, et je me trouverai largement récompensé. Si, pour l'heure, vous êtes hors de l'atteinte d'un bandit, songez qu'il y a un Dieu qui vous voit et dont on n'achète pas le pardon avec cent mille livres.

Mr. Fratt, Esquire, baissa la tête. Il salua à la ronde et gagna la porte en gloussant de plaisir.

— Eh bien ! et nous, monsieur Dickson, dit Mac Dougal. Serons-nous moins favorisés que cette sale bête qui vient de partir. Franchement, il aurait pu ne pas y couper de ses cent mille livres ! Ce n'est pas moi qui l'aurais plaint !

Harry Dickson le regarda gravement.

— Hélas non, monsieur Mac Dougal. Vous habitez, je crois, Flower-Flat, une magnifique bâtisse dans le West-End. En plus, vous possédez des bureaux magnifiques. J'espère pour vous que tous ses bâtiments sont couverts par une solide assurance contre l'incendie. Sinon…

— Comment, il mettra le feu à mes propriétés ?

— N'en doutez pas ! Et je crains fort que nous ne puissions faire pour l'éviter.

— Mais pourquoi payons-nous des fonctionnaires de police en Angleterre ? hurla l'Ecossais.

— Je ne suis pas de la police d'Angleterre, d'abord. Ensuite, je vous affirme que ces pauvres fonctionnaires n'y pourront rien, pas plus que moi. Lord Norton, la même menace vous concerne.

— Alors, c'est par le feu que le mystérieux forban croit avoir raison de nous ?

— Cela, je puis l'affirmer.

— Mais comment ?

— C'est tout ce que je sais moi-même. Du reste, le service urbain des pompiers a déjà été averti.

— C'est un peu fort ! rugit Mac Dougal. Alors, nous, gros contribuables anglais, nous ne pouvons donc pas compter sur la protection de notre Gouvernement ?

— À l'impossible nul n'est tenu, répondit énigmatiquement le détective.

— Et moi, monsieur Dickson, intervint le prince Sadoûr, j'habite à l'hôtel…

— Mais votre yacht est amarré dans le Pool, Altesse, et si je m'en rapporte à la rumeur publique, c'est un véritable palais flottant.

L'Hindou baissa son regard et un frisson nerveux parcourut ses belles mains aristocratiques.

— Ce qui est écrit est écrit, dit-il d'une voix basse, et nul ne va à l'encontre de la volonté de Dieu.

— Messieurs, dit Harry Dickson en se levant, voilà, hélas, tout ce que j'avais à vous dire. Je veux bien ajouter que le maître chanteur qui s'en prend à votre fortune n'est pas un aigrefin ordinaire, mais un scélérat disposant d'une force puissante, encore complètement inconnue. J'en ai eu, il y a quelques jours, une preuve aussi terrible que convaincante. Je ne puis rien pour vous, j'aime autant vous l'avouer immédiatement. De plus, je ne pourrai pas m'occuper de cette affaire, qui est complètement dans les mains de la police officielle.

— Alors, vous nous lâchez ? grogna Mac Dougal. C'est égal, je me faisais une autre idée de Harry Dickson.

Le détective tiqua sous l'injure mais il garda son flegme.

— J'ai décidé qu'il en serait ainsi, dit-il sourdement.

Les visiteurs le quittèrent après des salutations brèves et glaciales ; seul, le prince Sadoûr se retourna sur le seuil de la porte et tendit la main au détective.

— Les hommes qui s'avouent impuissants contre les forces mystérieuses sont des sages, dit-il. Bien que vous ne puissiez rien pour moi, je vous garde toute mon estime, monsieur Dickson.

Lorsqu'ils furent partis et qu'on eut entendu la porte de la rue retomber sur une dernière exclamation de fureur de Mac

Dougal, Tom Wills, qui avait écouté en silence, se tourna véhémentement vers son maître.

— Eh bien ! moi aussi je ne vous reconnais plus, monsieur Dickson ! s'écria-t-il, rouge d'indignation. Comment vous…

Mais il n'en dit pas plus long, en voyant les regards narquois de son maître se poser sur lui.

— Voyez-vous ce petit coq qui se fâche tout rouge ! plaisanta Dickson.

— Alors, ce n'est pas vrai ? s'écria joyeusement le jeune homme, vous n'abandonnez pas la partie.

— Oubliez-vous le pauvre Loggan ? dit simplement le détective. Mais en voilà assez pour le moment. Faites donc entrer cet excellent Mr. Johnson.

Ce fut un gentleman correct, vêtu de sombre, à la mine avenante et intelligente, qui entra dans le cabinet du maître.

— Monsieur Dickson… commença-t-il, en un anglais très pur. Mais le détective lui coupa la parole du geste.

— Commencez par me dire comment va mon excellent ami Livois, chef de la Sûreté parisienne, dit-il.

L'homme en resta tout pantois.

— Vous savez déjà ? s'écria-t-il, la mine inquiète. Mon arrivée vous aurait donc été signalée. C'est à n'y pas croire !

— Mais non, rassurez-vous ! Et je ne vais pas vous dégoiser les mille et un tours à la Sherlock Holmes, pour vous dire comment je vous ai reconnu de suite. Je ne vous dirai que ceci : c'est que les quais de Douvres ont la spécialité d'une certaine poussière graniteuse, qui résiste aux plus solides brossages, puis que les Français ont une façon très caractéristique de s'impatienter pendant les trop grandes attentes, en jouant avec leur chapeau. Surtout les gens qui n'aiment pas attendre ou qui n'y sont guère habitués, les membres de la police par exemple.

Le visiteur se mit à rire.

— Je me présente donc, monsieur Dickson : Pierre Pernet, inspecteur de la brigade étrangère auprès de la Sûreté française. Si j'ai pris un nom d'emprunt, c'est que je ne voulais lever mon incognito que devant vous. C'est en effet M. Livois qui m'envoie…

— Pour voir si M. André Harroteaux, de l'Institut, ne se trouve pas en Angleterre ?

— Oh ! c'est un peu fort ! haleta Pierre Pernet.

— Mais non, les choses d'Angleterre sont plus vite connues en France que par nos propres concitoyens. Il y a des bavards partout… Même à Scotland Yard ! Et l'aventure de la flamme verte a dû, à juste titre, émouvoir le ministère de la Guerre français.

— C'est cela, monsieur Dickson, murmura le Français. Savez-vous quelque chose de M. André Harroteaux ?

— Harr… Harr… intervint Tom Wills. Oh ! Monsieur Dickson, continua-t-il avec un accent de reproche, vous saviez donc ?

— Dès la première minute, mon garçon. M. Harroteaux, qui est un savant distingué et un des plus célèbres « radio-telluriens », s'était illustré ces dernières années dans l'étude des transports d'énergie à distance au moyen des ondes. Il aurait même dû présenter un appareil inouï au ministère de la Guerre de son pays : appareil permettant de frapper au loin les grosses unités ennemies. Mais, soit dit sans offense pour votre pays, monsieur Pernet, on se montre très défiant en France pour les innovations trop audacieuses. Vraiment, je ne saurais vous donner tort : mais, cette fois-ci, cette défiance fut bien malheureuse car elle permit à un coquin de spolier un grand Français d'une formidable découverte, pour l'employer à des fins criminelles.

— Alors l'appareil est perdu ? gémit Pernet.

— Chut ! N'allons pas si vite en besogne !

En quelques mots, Harry Dickson mit le policier au courant de la nuit tragique d'Epping et des manœuvres de chantage dont avaient été victimes les visiteurs qui venaient de sortir.

— Vous croyez que c'est le détenteur de la flamme verte qui est le maître chanteur ? demanda Pernet.

— Sans aucun doute, et je m'attendais de sa part à une action dans ce sens. Une fois qu'il aura glané les fortes sommes, il offrira probablement son engin de mort à une nation étrangère. Et cette nation ne sera ni la vôtre, ni la mienne, cela va sans dire… Vous devez me comprendre.

Pierre Pernet se prit la tête dans les mains.

— Le ministre de la Guerre en personne m'a chargé de cette mission, gémit-il.

— Ne perdez pas tout espoir, mon ami. Je pense bien que je pourrai vous faire voir la terrible lueur verte ce soir, si vous voulez bien rester dîner ici et passer la soirée avec nous.

— Et où irons-nous pour cela ? s'enquit Tom Wills.

— Nous ne quitterons pas la maison, répondit Harry Dickson, en souriant. Nous nous contenterons de monter à l'étage.

« Maintenant, Tom, vous allez dire à Mrs Crown de mettre un couvert de plus et de monter de la cave une bonne bouteille de vin de France.

Le repas fut cordial et M. Pernet, qui était pourtant fort prévenu contre la cuisine anglaise, se confondit en éloges devant le talent culinaire de la bonne gouvernante. Les huîtres furent trouvées grasses et parfaites, le gigot à point, le pâté de pigeons délectable. Le généreux vin de France anima le teint des convives, on but à la santé d'Old England et du beau pays de France.

Puis, Harry Dickson ramena la conversation sur l'affaire qui les occupait tous.

— Je ne connais André Harroteaux que de nom, dit-il. Si vous m'en parliez un peu, mon cher Pernet.

— Un solitaire dans sa bauge, monsieur Dickson, répondit le policier français. Il habite, ou plutôt, il habitait, puisqu'il a disparu, une petite maison dans une des plus affreuses banlieues parisiennes : la rue d'Aubervilliers, au tournant de la rue Riquet, face au chemin de fer de l'Est.

« Une petite demeure lépreuse mais agencée, à l'intérieur, en un laboratoire des plus curieux, où personne n'avait accès. Ses collègues de l'Institut sont unanimes à affirmer son génie, tout en se plaignant de sa sauvagerie extraordinaire.

— Dites donc, maître, fit tout à coup Tom Wills, croyez-vous que ce soit ce Harroteaux lui-même, qui ait fait le coup ?

Harry Dickson se mit à rire et Pernet prit un air froissé.

— Non, mon garçon. Je n'ignore pas que le savant français dédaignait la fortune et même les honneurs. Témoin son dernier

geste : il a offert gratuitement son invention à son pays. N'est-il pas vrai, monsieur Pernet ?

— C'est vrai, monsieur Dickson, répondit fièrement le Français.

— Alors, qui est-ce ? demanda Tom.

Harry Dickson se mit à rire à gorge déployée.

— Mon Dieu, Tom, voilà une question qui ne ferait même pas honneur aux pensionnaires des crèches pour nouveau-nés. Mais je veux bien vous la pardonner et n'en tenir rigueur qu'à ce merveilleux Pape Clément dont vous avez usé sans mesure !

Tom Wills rougit et cacha sa confusion dans un grand verre… d'eau minérale.

Le détective consulta les aiguilles du grand cartel de la salle à manger.

— C'est l'heure, dit-il en redevenant grave. Nous allons monter dans les combles et, malgré la nuit un peu froide, jeter du haut de la plate-forme un coup d'œil sur Londres qui s'endort.

L'immense cité s'étendait autour d'eux en un moutonnement confus de toits et de blocs de pierre. Une marée lumineuse passait et repassait sur elle ; les bruits devenaient, de minute en minute, plus confus et plus rares car la nuit avançait.

Le grand détective laissa errer ses regards sur les lointaines perspectives ; ce n'était plus le joyeux convive de tout à l'heure. Son front était sombre.

— Nous sommes ici en spectateurs, hélas impuissants, d'un drame sur lequel bientôt le rideau se lèvera, dit-il. Le crime va frapper les trois coups du régisseur. Voyez-vous cette haute bâtisse toute blanche, à notre gauche, qui semble s'isoler parmi cet énorme pâté de maisons… et s'isoler dangereusement ? La flamme verte aura beau jeu.

— C'est la Douglas & Dunstan Bank, murmura Tom Wills.

Harry Dickson hocha la tête.

— Tout me fait croire que c'est par elle que débutera le bandit. Ah ! regardez donc !

Il avait à peine fini de parler qu'une étrange flammèche sautilla sur la haute plate-forme de l'édifice.

— La flamme verte ! s'écria Tom, terrifié.

— Le feu d'Harroteaux comme nous l'appelons, murmura Pernet.

La flamme resta un moment immobile, puis, elle s'amplifia tout à coup, devint une affreuse clarté livide, et soudain, bien que la banque fût toute en béton armé et en fer, ce fut un embrasement.

Une haute flamme claire fusa dont on entendit le sifflement malgré l'éloignement.

La sirène des pompiers se mit à mugir longuement.

— Attendez ! fit Dickson.

Comme une immense vague, l'obscurité envahit brusquement tout le quartier : toutes les lumières venaient de s'évanouir à la fois.

— On a coupé le courant du secteur ! s'écria Tom Wills.

— Sur mon ordre, dit Dickson d'une voix sombre… Mais voyez, cela n'aide rien.

En effet, au sein du brasier, qui s'élevait de l'édifice, on voyait une longue traînée verte comme un noyau d'aurore.

— Le bandit avait prévu la riposte, dit le détective. S'il avait été branché sur le courant de la ville, son appareil aurait été inerte. Il l'alimente sur une source particulière. Il est fort le gaillard, puisqu'il prévoit.

À présent, une immense torche fusait vers le ciel, où voyageaient des légions de tisons ardents et des myriades d'étincelles.

Harry Dickson détourna les regards et les fixa longuement sur le quartier encore lumineux du West-End, mais tout y resta paisible.

— Lord Norton aura payé, murmura-t-il.

— Et Fratt ? demanda Tom. Comment avez-vous pu lui promettre la sécurité ?

— Parce que Fratt occupe une masure à deux sous, bien tranquillement blottie à l'abri des hautes maisons voisines. L'inconnu a voulu lui faire peur et s'attend, sans doute, à ce que l'usurier s'exécute en voyant l'exemple des autres.

— Le prince aura-t-il cédé « l'Œil de Sundrâh » ? questionna Tom.

Harry Dickson braqua ses jumelles dans la direction du port.

On n’y voyait pas grand-chose, si ce n’est une grande masse ombreuse, à peine piquée des vagues et pauvres lumières de Wapping, quartier de misère.

— Je suis tenté de le croire, murmura Dickson, pourtant…

— M’est avis que dans son fatalisme, cet Hindou a dû se dire : « Advienne que pourra, et garder son caillou, » hasarda Tom Wills.

Le détective haussa les épaules.

— On ne peut jamais savoir, murmura-t-il, en réglant sa lunette.

Tout à coup, une haute gerbe de feu s’élança vers le ciel, parmi les ombres du port, et quelque temps après une détonation assourdie leur parvint… Un nuage rougeâtre continua à planer au-dessus de l’horizon.

— Et lui aussi ! gronda Harry Dickson.

3. Maison de Science

Harry Dickson, M. Pernet et Tom Wills remontèrent des souterrains du métro de la rue de Flandre et s'engagèrent dans la rue Riquet.

C'est une rue sombre et maussade, qui joint le port de la Villette à la banlieue d'Aubervilliers.

Une fine pluie achevait la grisaille du paysage, des ombres frôlaient les détectives, avant d'entrer dans les assommoirs aux inquiétantes lueurs.

Une fois tourné le coin de la rue Riquet, ils suivirent la rue d'Aubervilliers, emplie de la suie des locomotives, puis s'arrêtèrent devant une petite maison, blottie dans un renfoncement des façades et précédée d'un jardinet hâve ou s'effilochaient les dernières brindilles vertes des viornes.

— Brr, si c'est cela ce qu'on appelle la tour d'ivoire d'un savant ! marmotta Tom Wills en jetant un regard de dégoût sur les murs mal chaulés et zébrés de profondes lézardes.

— Je vous l'ai dit et je le répète : un sanglier dans sa bauge, répondit Pierre Pernet. Comment comptez-vous entrer là-dedans, monsieur Dickson ? Nous y avons déjà fait une brève visite, en nous faisant aider par un serrurier de la Préfecture.

Pour toute réponse, le détective montra un passe-partout minuscule, nickelé et brillant comme un instrument de chirurgie.

— Mes petits instruments suffiront amplement, dit-il en souriant.

Une odeur écœurante de moisissure, d'acide et de bois vermoulu leur monta au visage comme une haleine de mort.

Pierre Pernet tâta la muraille et l'on entendit le déclic d'un commutateur, mais tout resta sombre.

— On aura coupé le courant, murmura-t-il d'un air mécontent.

Harry Dickson se redressa soudain et renifla l'air ambiant.

— Très drôle, fit-il à voix basse.

— Quoi donc, monsieur Dickson ? demanda le policier français, impressionné par la façon dont son célèbre confrère venait de prononcer ces simples mots.

— Cela sent le métal surchauffé, répondit Dickson.

Ils parcoururent le long corridor à pas feutrés, comme si la maison n'était pas une demeure vide de toute présence.

À la lueur de leurs lampes de poche, ils virent devant eux un assez grand laboratoire, rempli d'appareils étranges, dont les ombres se dressèrent menaçantes, comme irritées de cette intrusion.

— M. Harroteaux ne me paraissait pas s'en tenir à sa découverte de la flamme verte, remarqua Harry Dickson. Je me demande à quoi peut servir cette machine ?

Il se tenait devant un objet métallique aux formes grotesques, qui, dans la lumière incertaine de leurs lampes, affectait d'étranges allures humaines.

— Ah ! ces savants, sait-on jamais avec eux… dit philosophiquement Pierre Pernet. Tudieu, je ne sais pas ce que c'est, mais ce n'est pas beau !

Tout à coup, Harry Dickson tomba en arrêt devant un socle vide.

— On a descellé un appareil, déclara-t-il. Remarquez l'endroit où il a dû être vissé sur le bois. On en voit parfaitement les traces.

Pierre Pernet s'approcha à son tour.

— C'est ma foi vrai. Nous ne l'avions pas remarqué. Du reste, nos recherches ne furent que très superficielles.

— Un tort, mon cher ami, je regrette de devoir vous le dire. Je crains fort que cela n'ait coûté la vie à un homme de grande valeur.

— Comment, M. Harroteaux serait mort ?

— J'en ai peur. Regardez-moi ce trou : la vis a dû être arrachée de force… Voici un endroit où l'appareil, qui devait être assez lourd, fut cogné sans ménagement. Ce qui démontre qu'il fut enlevé de force et fiévreusement, comme si les opérateurs craignaient une venue indésirable… Aïe ! voilà ce que j'attendais.

— Quoi donc, monsieur Dickson ?

— Du sang !

— En effet, du sang coagulé, vieux de bien des jours… Il se pourrait que l'un des intrus se soit blessé en maniant le mystérieux appareil.

— Bon, ici il y a eu lutte, mais on en a fait disparaître les traces, pas complètement pourtant. Voici de la poussière de verre…

— Une éprouvette a pu être cassée…

— M. Harroteaux était-il très myope et portait-il des verres légèrement teintés d'orange, demanda Harry Dickson.

— En effet !

— C'est ce qui reste de ses lorgnons.

Pierre Pernet devenait inquiet.

— Je donnerais bien un mois de mes appointements pour savoir ce qui lui est arrivé, murmura-t-il.

— Il ne vous en coûtera pas autant… Ah ! monsieur Pernet, vous ne m'aviez pas dit qu'il y avait une cave à cette maison.

— Non, je ne vous l'ai pas dit, pour le bon motif qu'elle ne présenta rien d'intéressant. Elle est du reste très exiguë…

— Que non ! Je suis d'avis qu'elles sont spacieuses au contraire.

— Vous parlez au pluriel.

— Certainement, mon ami. Regardez-moi cette longue et fine fissure dans le parquet.

— Une trappe ! Mon Dieu, je crains que la Préfecture ne nous réserve un savon de taille, en nous accusant de négligence dans nos recherches.

— Votre tort unique, Pernet, fut de ne pas avoir cherché M. Harroteaux chez lui, au lieu de vouloir le trouver en Angleterre.

— Mais son appareil y est !

— L'appareil oui, le savant non, affirma brièvement Harry Dickson.

Entre-temps, Tom Wills était parvenu à ouvrir la trappe, qui offrait quelque résistance. Les trois hommes s'engagèrent devant un étroit escalier en colimaçon s'enfonçant en vrille dans les profondeurs du sol.

Il les mena dans une longue cave complètement vide.

— Nous l'avons repérée précédemment, dit Pernet, mais elle n'a aucune importance. Je me demande pourquoi M. Harroteaux la dissimulait si soigneusement.

Harry Dickson se mit à rire.

— Pour cacher un vol, dit-il simplement.

— Un vol ! s'écria le policier, stupéfait.

— Regardez-moi ce gros câble qui court le long de la muraille, et dites-moi s'il ne vous apprend rien.

— Mais, c'est un câble électrique !

— Justement. Ce bon M. Harroteaux puisait à tire-larigot le courant de la Ville de Paris, sans payer un sou au kilowatt.

— Ah ! bah ! marmotta M. Pernet, un peu choqué quand même.

— Excusons-le, dit Dickson avec bonhomie. La municipalité ou la compagnie d'électricité n'en sera pas plus pauvre, et la science s'est singulièrement enrichie grâce à ce larcin, fait pour le bon motif. Je suis, du reste, convaincu que ce fut l'unique forfait du bon M. Harroteaux, et il l'a caché comme s'il s'était agi des lingots de la Banque de France.

Soudain, Tom Wills, qui s'était avancé jusque dans le fond de la cave, poussa un cri de terreur.

— Maître, venez vite, il y a un homme caché dans ce coin… Je crois qu'il est mort !

Les détectives s'avancèrent vers une encoignure sombre où, en effet, une forme se tenait ramassée sur elle-même.

— Harroteaux ! s'écria Pernet.

— Mort ! dit Dickson d'une voix sombre : la tête brisée par un coup de marteau. Pauvre diable !

Bang !

Un coup sourd avait ébranlé les souterrains.

— La trappe vient de retomber, s'exclama Tom Wills.

— Mille millions de tonnerre ! rugit Harry Dickson. On l'a refermée au-dessus de nos têtes ! Voilà ce que c'est ! J'aurais dû me méfier.

Un bruit d'objets remués éclata au-dessus d'eux.

— On ne se gêne pas là-haut ! ricana Tom.

— Il y avait donc quelqu'un dans la maison ? demanda Pierre Pernet.

— Parbleu ! gronda Dickson. Et dire que j'en avais eu vent rien qu'en reniflant l'odeur du métal surchauffé : on venait de travailler au chalumeau oxhydrique dans cette tanière… Inutile de pousser la trappe, mon garçon, ajouta-t-il en voyant que Tom se meurtrissait les mains contre l'épaisse plaque de métal. On y a mis un poids lourd. Écoutez-les donc.

On entendait parfaitement un bruit de pas dans le laboratoire, ainsi que celui d'objets métalliques déplacés.

Pierre Pernet poussa un cri de rage.

— Pris comme des enfants, comme des écoliers, comme des rats ! Que faire ?

— Sortir d'ici, répondit froidement Harry Dickson.

— C'est vite dit, ronchonna le policier.

Harry Dickson se mit à exposer posément son plan d'évasion.

— Pour amener jusqu'ici ce câble clandestin, M. Harroteaux a dû percer la muraille jusqu'au fond du souterrain. Or, pour être un fameux savant, il n'était qu'un piètre terrassier, témoin, ces pierres disjointes qu'on aperçoit autour de l'entrée du fil conducteur. À l'ouvrage, mes amis. Je crois que nous déboucherons bientôt dans quelque trou d'égout, d'où il nous sera aisé de sortir.

Le détective avait raison : il ne leur fallut que peu de temps pour desceller quelques gros moellons de la muraille. Les couteaux de poche écartèrent la terre meuble et au bout d'une heure, une assez grande ouverture béait devant eux.

— Je suis passé au travers, s'écria soudain Tom Wills, et j'ai laissé tomber mon couteau !

— À vous l'honneur de passer le premier, Tom, dit le détective.

Le jeune homme se glissa par l'étroit passage, dédaignant les éboulis, qui le meurtrissaient quelque peu. Enfin, il cria à ses compagnons qu'il avait pris pied de l'autre côté du mur.

— Laissez-moi passer, monsieur Dickson, dit Pierre Pernet. Nous devons, en effet, nous trouver dans quelque galerie

d'égout, et j'y connais assez bien mon chemin. Ah ! la bonne idée que vous avez eue !

Dix minutes plus tard, les trois détectives longeaient un petit canal boueux, dont les ondes fuligineuses reflétaient la clarté de leurs lampes.

— Nous devons aboutir au port de la Villette, dit Pernet. Marchons toujours !

Ils prirent pied sur un quai désert de la Villette, après une demi-heure de marche par des méandres ténébreux.

— Et maintenant, au pas de course, commanda Harry Dickson. Nous retournons à la maison d'Harroteaux.

— L'oiseau se sera envolé ! marmotta Pernet.

— Et pour cause ! ricana Dickson. N'empêche que je m'intéresse fort au travail qu'il a dû y accomplir.

Ils trouvèrent, en effet, la maison de science déserte et le laboratoire bouleversé de fond en comble.

Une lourde batterie d'accumulateurs avait été posée sur la trappe, ainsi que deux grosses gueuses de fonte.

— Voyez donc, monsieur Dickson, s'écria soudain Pernet, ce coin-là n'était pas vide tout à l'heure !

Dickson se retourna vivement.

— Ah ! notre bandit ne s'est pas contenté de la flamme verte. Il faut croire que ce laboratoire détenait encore un secret bien redoutable. C'est la singulière machine, devant laquelle nous sommes restés quelques instants en contemplation, qui a disparu !

— Dieu sait quels ennuis cela va nous réserver ! gémit Pernet.

Harry Dickson haussa les épaules. Il était furieux, car il se sentait en faute. Soudain, son regard s'arrêta sur Tom, qui se frottait la main d'un air maussade.

— Je ne sais pas. En posant ma main sur la poignée de la porte, je me suis sali. On dirait de l'encre d'imprimerie. Cela ne s'en va pas.

Harry Dickson prit la main de son élève et l'examina à la lumière de sa lampe, puis il sifflota doucement.

— Du nouveau ? S'enquit Pernet.

— Et du nanan, j'ose le dire, répondit le détective avec satisfaction. Quelque chose qui va nous conduire droit au coupable, j'espère.

— Cette saleté-là ? demanda Tom.

— Qui est une excellente teinture capillaire du plus beau noir ! Je crois que nous pouvons retourner à Londres, les mains sales mais non vides de… preuves !

4. La brute d’acier

— Non, pas de lumière, Tom, dit Dickson, en rentrant dans Bakestreet. Il ne faut pas que l’on sache que nous sommes de retour à Londres. Avertissez Mrs. Crown.

La bonne femme s’amena bientôt.

— Alors, vous devez vous cacher dans votre propre maison, se lamenta-t-elle. Quel chien de métier avez-vous choisi vous autres, alors qu’il y a tant d’occupations honorables et rémunératrices pour des gentlemen habiles comme vous. Je parie que vous devrez dîner dans l’obscurité, comme les souris.

— Bien dit, madame Crown, répondit Harry Dickson en riant. En tout cas, nous serons prudents comme ces mignons rongeurs, et moins bruyants qu’eux, si possible.

« En attendant, baissez les stores bleus dans la chambre de Tom, qui donne sur la cour, de façon à ce qu’aucune lumière ne filtre au-dehors. C’est là que nous nous tiendrons pour le moment.

Un volumineux courrier attendait le détective et jusque tard dans la nuit, il le dépouilla.

Lord Norton l’avertissait, en termes polis et glacés, qu’il avait déposé un paquet avec cent cinquante mille livres sous un banc de Hyde Park. Il ajoutait qu’au cas où Harry Dickson pourrait le faire rentrer en possession de son bien, il donnerait, outre de princiers honoraires, une partie de cet argent aux pauvres de Londres.

Le prince Sadoûr, dans une lettre fleurie d’expressions flatteuses, portait à la connaissance du détective qu’il ne s’était pas dessaisi de son magnifique diamant et qu’une des chaudières de son yacht avait sauté d’une façon inexplicable. Mais les dégâts ayant été vivement réparés, il avait décidé de reprendre la mer, pour une destination inconnue, dans l’espoir d’échapper à son mystérieux ennemi.

— Et de deux ! fit Harry Dickson. Voyons ceci maintenant… Bon, une lettre d'injures de Sir Mac Dougal… Mrs. Crown aura de quoi allumer son feu demain matin. Ah ! qu'est cela ?

C'était une enveloppe grossière, dont l'adresse avait été écrite par une main hésitante, avec mention « *faire suivre* ».

Mrs. Crown l'avait naturellement dédaignée, n'ayant reçu à ce sujet aucune instruction de son maître.

— Cette voix manquait au chapitre pour que le quatuor fût au complet, dit Harry Dickson quand, après avoir fait sauté le cachet, il regarda la signature : Mr. Fratt, Esquire. Que me veut-il ?… Tenez, voilà qui ne manque pas d'intérêt :

Très Honoré Monsieur Dickson,

Venez me voir d'urgence. Je pourrai vous dévoiler le nom du coupable. Mais usez de précautions pour venir chez moi. J'ai peur que mon cruel ennemi n'ait vent de la chose et alors, je serai un homme perdu. Votre serviteur.

Ebenezer Fratt, Esquire.

P. S. Ne venez qu'à la nuit close et ne frappez à la porte que très doucement.

E. F.

Harry Dickson resta songeur puis, reprenant l'enveloppe, il examina le timbre, oblitéré à l'encre grasse.

— La lettre ne date que d'hier, murmura-t-il. Malgré ma volonté de revenir tout de suite à Londres, le préfet de police a réussi à me retenir encore quatre jours à Paris. Il n'est pas encore trop tard pour rendre visite à Mr. Fratt, Esquire, nonobstant la mention *urgent*.

Il jeta un regard sur Tom Wills, endormi après la fatigue du voyage.

— Je le laisserai dormir, dit le détective. J'espère que Mr. Fratt n'en aura pas pour longtemps. Citer un nom ne doit pas prendre une éternité.

Il inspecta d'abord longuement la rue obscure, vit que rien de suspect ne s'offrait à ses regards, puis enfonçant son chapeau

sur ses yeux et relevant le collet de son manteau, il prit le chemin de Cheapside, où résidait l'usurier.

C'était une vieille et sordide demeure que celle de Mr. Fratt, Esquire, digne d'avoir, pour habitants, Gride ou Scrooge, sombres héros des livres de Dickens.

Ses fenêtres, petites et torves, semblaient autant d'yeux craintifs et fureteurs. Craintifs, parce qu'elles devaient veiller sur une éternelle crainte des voleurs et des assassins ; fureteurs, parce que, derrière elles, l'usurier guettait avidement ses victimes, à la façon des araignées. Car Ebenezer Fratt, Esquire, était une fameuse araignée, aux griffes puissantes qui dévorait les cœurs, les larmes et le sang des humains.

Le soir, des hommes très pâles sortaient de la demeure maudite, venant de signer des traites qu'ils paieraient à l'échéance de sept grammes de plomb et de maillechort dans la tempe, et par l'éternelle misère de leur femme et de leurs enfants.

Fratt, Esquire, traitait des affaires énormes, mais il ne dédaignait pas les petits bénéfices, même ceux qui ne lui rapportaient que quelques pence.

C'est ainsi qu'au rez-de-chaussée de sa maison s'ouvrait une échoppe de prêts sur gages, longue et étroite comme un boyau, où la lumière ne parvenait jamais jusqu'au fond, bourré de ténèbres et de moisissures.

Tout au long de la journée, des femmes venaient déposer des manteaux et des pardessus sur le comptoir en murmurant :

— Vous voyez, monsieur Fratt, qu'il est presque neuf. Vous m'en donnerez une livre.

Et Fratt, Esquire, répondait invariablement :

— Deux shillings.

Alors, les pauvres femmes fondaient en pleurs et racontaient des histoires attendrissantes de maris sans ouvrage et de petits enfants malades.

Mais Mr. Fratt répondait :

— Deux shillings ! Ou bien filez avec votre palace à mites.

La plupart du temps, le mari arpentait vainement les quais de Gravensend, sans trouver à gagner les quelques pence nécessaires pour payer le pain et le thé. Et, en toute sincérité, un

pauvre gosse toussait et râlait dans une cave de Wapping ou de Whitechapel.

Les femmes, alors, prenaient les deux shillings et partaient sur des paroles peu variées :

— Que Dieu vous punisse !

Ou bien :

— Dieu vous maudira !

— Dieu vous voit, scélérat, youpin, sale voleur !

Mais Mr. Fratt, Esquire, piquait une étiquette sur les vêtements et se moquait de Dieu.

C'est cette ignoble demeure que Dickson visita ce soir-là, avec un dégoût peu dissimulé : il lui répugnait en effet de répondre à l'appel d'un être aussi vil que l'usurier.

— Si le mystérieux voleur de la flamme verte avait exécuté Mr. Fratt, Esquire, en lieu et place de Mac Dougal, je n'aurais pu lui en vouloir, murmura-t-il.

La rue était déserte, à peine étoilée par quelques chétifs becs de gaz ; Dickson se glissa dans l'encoignure de la porte et frappa doucement à l'huis. Aucune réponse ne vint.

Il répéta sa tentative, en frappant un peu plus fort cette fois, mais ce fut tout aussi inutile. Il chercha la sonnette et la trouva ; un carillon grêle éclata dans le silence de la vieille demeure endormie… Rien.

— Ayons recours au chant du rossignol, ricana Harry Dickson. Ni les cœurs, ni les portes fermées ne lui résistent.

Le passe-partout fit jouer la serrure mais la porte resta close : les verrous étaient mis.

— Cela ne me dit rien qui vaille, monologua le détective.

Il fit le tour du pâté de maisons et avisa une muraille basse d'où dépassaient des branches d'arbre dénudées. L'instant d'après, il tombait sur le sol meuble d'un jardin laissé à l'abandon, d'où il gagna un mur menaçant ruine, donnant sur des courettes intérieures. Il s'orienta.

— M'est avis, murmura-t-il comme il s'installait sur le faîte moussu d'une cloison de briques, que cette lumière doit brûler dans une des chambres basses de la maison de Fratt !

Sur une des petites cours herbeuses et moisies s'ouvrait, en effet, un carré de clarté.

Harry Dickson n'hésita plus et se laissa choir dans la cour voisine ; un aboiement hargneux retentit dans l'ombre et le détective se hâta de se hisser à la force des poignets, sur l'autre mur, se rapprochant ainsi de la maison de l'usurier. La fenêtre éclairée était plus proche ; Dickson pouvait déjà entrevoir un intérieur sordide, des meubles dépenaillés, puis une table malpropre, contre laquelle s'appuyait une forme immobile… trop immobile au gré du détective.

— Il n'y a pas mal de crasse sur les vitres, murmura-t-il, mais je parierais volontiers une livre que c'est Mr. Fratt en personne qui se tient là, si singulièrement tranquille.

Assis à califourchon sur les tuiles faîtières, il tâcha de scruter plus attentivement l'intérieur de la chambre.

Ce qu'il prenait pour la personne de l'usurier se tenait en dehors du cône de lumière, qui s'évadait hors d'un épais abat-jour en fer-blanc.

Prudemment, le détective se laissa glisser à terre.

Aussitôt, un formidable carillon ébranla le silence et fit faire la grimace au détective.

— Allons bon, j'aurais dû me méfier, j'ai touché un fil d'alarme… Diable, Mr. Fratt ne semble pas très curieux de voir ce qui se passe.

Sa main toucha, en effet, un fil qui longeait le mur à la hauteur de ses chevilles. D'un coup sec, il le rompit et la sonnerie cessa.

— Pourvu qu'il n'y ait pas d'autres embûches, soliloqua Harry Dickson en faisant jouer sa lampe de poche… Hum, je m'en doutais : un piège à loup, et puis, encore un. La confiance règne ici !

La fenêtre n'était plus qu'à un pas ; Harry Dickson y colla son visage.

Mr. Fratt se tenait là, le menton sur la poitrine, les bras ballants, le regard vitreux.

— On m'a devancé ! gronda le détective. Ici également j'étais dans mon tort en promettant à cet Harpagon la sécurité absolue… Il est vrai que je ne pensais qu'à la flamme verte, et le mystérieux inconnu semble avoir plus d'une arme.

D'un coup de coude, il fit voler une vitre en éclats, puis il manœuvra l'espagnolette et sauta à l'intérieur de la pièce.

C'était une arrière-boutique sordide, sentant le suint et le barège, tout le remugle de la misère.

Avec un peu de dégoût, le détective posa la main sur le front livide de l'usurier, affalé sur une chaise ; il sentit le froid atroce de la mort.

« Cela doit remonter à quelques heures déjà, se dit-il, probablement vers la fin du crépuscule, au moment où Fratt alluma sa lampe. »

Il jeta un regard inquisiteur autour de lui.

— Comment voir si l'on a fouillé dans cet inimaginable bric-à-brac, gémit-il. Voyons toujours comment l'homme est mort.

Il y avait des taches sombres, gluantes et suspectes, sur la miteuse houppelande du défunt.

« Un coup de poignard en plein cœur, je présume, » se dit Harry Dickson en touchant le corps étriqué de l'homme assassiné.

Alors, une scène affreuse se passa, scène jaillie d'un cauchemar sans nom, épouvante parmi les épouvantes.

Le mort se leva d'un bond et, avant que Dickson ait pu faire un mouvement de recul, les deux mains glacées du cadavre se saisirent de ses poignets et les broyèrent avec une force incroyable.

— Fratt ! hurla Dickson. Vous êtes fou…

Mais l'usurier ne dit mot, et ses terribles mains continuaient à meurtrir les avant-bras du détective.

— Fratt ! Lâchez-moi… ou je vous tue !

Rien ne bougea dans l'atroce figure immobile du mort ; ses yeux vitreux fixent un point dans l'espace, il semblait ignorer sa victime ; seules, ses mains continuaient à presser les poignets d'Harry Dickson.

De toutes ses forces, le détective lança un coup de pied dans les tibias de son adversaire, mais aussitôt il poussa un cri de souffrance comme s'il venait de frapper un bloc de fer.

Fratt était un petit homme grêle et fragile, qu'une chiquenaude aurait dû envoyer rouler les quatre fers en l'air ; Harry Dickson tenta de se dégager par une ruade désespérée. Il

aurait tout aussi bien pu essayer de renverser une muraille d'église ! Fratt ne bougeait pas d'un cran.

Une lueur se fit dans le cerveau de Harry Dickson. Il demeura immobile et examina l'étrange créature qui le tenait prisonnier.

Les yeux étaient bien ceux d'un mort, et la chair glacée des joues bleuissait déjà. Soudain, le détective prêta attentivement l'oreille : un murmure bizarre se faisait entendre à l'intérieur de ce corps privé d'âme mais animé d'une vie infernale et redoutable.

Une minute s'écoula, longue et affreuse, puis Harry Dickson poussa un cri d'épouvante : la bouche venait de s'ouvrir démesurément dans cette face de cadavre, mais au lieu des chicots de vieil ivoire du vieux Fratt, une fantastique denture canine en acier luisant se découvrit, tandis que la tête, faisant un mouvement brusque, tentait de mordre Dickson à la gorge.

Et le mort se mit à parler !

Une abominable voix de crécelle lui sortit de la gorge, psalmodiant, sur un mode monotone et féroce, des mots sempiternels.

— Je vais te tuer, Dickson… Dickson, tu vas mourrrir… mourrrir.

Les r roulaient comme des rouages mal graissés.

— Dickson, tu vas… mourrrir… mourrrir…

— Un automate ! s'écria le détective horrifié.

Alors, dans son esprit, la lumière se fit.

Il revit la singulière machine qui les avait tant intrigués dans le laboratoire de la rue d'Aubervilliers, l'appareil enlevé pendant leur brève captivité dans les caves de la petite maison d'Harroteaux.

— Un homme mécanique… Le bandit a mis la chose au point pendant le répit que lui donna mon absence. Ayant assassiné Fratt, il affubla l'automate des habits !

Tout cela, Harry Dickson se le disait, pendant que la tête postiche, imitant parfaitement les traits répugnants de l'usurier, soudain animée d'une vie frénétique, tentait de se rapprocher de celle de sa victime en happant dans le vide avec des claquements secs des mâchoires.

— Je vais te tuer, Dickson… Tu vas mourrrrir… mourrrir, glapissait le phonographe dissimulé à l'intérieur de l'automate.

Les yeux venaient de s'allumer à leur tour, jetant une fulgurance verdâtre, douée d'un singulier pouvoir hypnotique, auquel Harry Dickson tenta vainement de se soustraire.

Lentement, il sentait ses forces diminuer et sa raison chavirer… Il ne put plus qu'esquisser de vagues réflexes de défense, mais pourtant son subconscient travaillait. Aussi remarqua-t-il une sorte de tumeur ronde, bosselant la houppelande du mort à l'endroit du cœur.

Quelque chose lui disait qu'il fallait atteindre cette bosse. Mais les mains d'acier ne lâchaient pas prise ; Harry Dickson fit un effort inouï et son doigt effleura la bosselure.

Les dents de fer faillirent à cette minute lui enlever l'oreille droite… Mais sa main reposait à présent sur le vêtement englué de sang.

Une des tranchantes canines lui lacéra la joue.

De toutes ses forces défaillantes, Dickson appuya.

Ah ! L'automate venait de se rejeter en arrière ; ses mains s'ouvrirent, lâchant sa proie qui s'écroula, gémissante.

L'infernale créature mécanique se mit à déambuler dans la pièce d'une démarche saccadée et incertaine, brisant des meubles, défonçant des cloisons.

Dickson ne perdit pas de temps ; saisissant son revolver, il se mit à en canarder voluptueusement le monstre.

Il entendit un bruit d'horlogerie brisée et, comme un pantin cassé, l'automate tomba lourdement sur le sol, où ses membres continuèrent à s'agiter d'une façon grotesque.

Harry Dickson se leva en gémissant. Il était à bout de forces. Une seule pensée, une unique volonté s'imposait à son esprit : fuir cette demeure maudite, comme si un autre danger y planait encore.

Il en était ainsi, car, à peine le détective eut-il fait quelques pas en trébuchant dans le corridor, qu'une aveuglante lumière verte l'entoura.

Il sentit la morsure d'une flamme, un tonnerre l'assourdit et, comme au sortir d'une catapulte, il fut lancé en avant.

Mais ce fut son salut, car il heurta la porte de la rue.

Rapidement, il chercha les verrous ; une haleine de fournaise lui soufflait dans le dos, ses cheveux commençaient à grésiller.

Avec un véritable hurlement, il se lança au-dehors, au moment même où la maison de Mr. Fratt, Esquire se mettait à souffler du feu par toutes ses fenêtres.

Harry Dickson ne songea même pas à donner l'alerte. Comme s'il avait eu le diable à ses trousses, il s'était mis à courir.

Derrière lui, le ciel rougeoyait sinistrement et les rues s'emplirent de clameurs et d'appels de sirènes d'alarme.

Le détective regagna Baker street au pas de course et se jeta dans sa maison comme dans un havre de salut.

Ses yeux avaient repris leur tranquillité, bien que d'inquiétantes lueurs d'orage s'y fussent allumées.

— Maintenant nous allons agir, dit-il à haute voix, dans les ténèbres du vestibule.

Et sa voix était singulièrement décidée et menaçante.

5. Herr Doktor Breitenstein

— Eh bien, Goodfield, m'apportez-vous les renseignements demandés ?

— Peu de chose, monsieur Dickson, concéda le superintendant. D'abord, on ne trouve nulle part trace du yacht du prince Sadoûr ; nous craignons que Son Altesse n'ait payé son funèbre tribut au mystérieux inconnu à la flamme verte.

— Vraiment ? répondit le détective avec indifférence. Le contraire m'aurait étonné, je vous l'avoue, Goodfield.

— Oui, le bandit a dû avoir eu beau jeu, en pleine mer, pour capter le malheureux navire du prince dans son faisceau meurtrier.

— Bien. Et après ?

— Vous m'avez demandé quels sont les agents allemands, suspects d'espionnage, qui se trouvent en ce moment sur le sol britannique. Ce n'est que du menu fretin, monsieur Dickson.

— Dites toujours.

— Bauer, Lockman, Sibenschläfer et Polwolski. On me signale également Kirsch et Lebewohl.

Enckel et Eisenschmidt sont repartis pour l'Allemagne.

— Hum, rien d'intéressant, du menu fretin comme vous le dites, murmura Dickson d'un air mécontent.

— C'est ce que j'ai pensé, répondit Goodfield en se rengorgeant. Pas la peine de lancer un mandat d'arrêt contre un de ces pantins.

— Quels sont les navires suspects en route pour nos ports ?

— Navires allemands ?

— Oh ! non, finlandais, estoniens ou suédois.

— Il y a le *Sturmfeder*…

— Non, pas celui-là.

— Le *Aland*, le *Peter Gramnu*.

— Passons ceux-là.

— Le *Trygvason* mais c'est un norvégien.

— Il bat pavillon de Norvège c'est tout. C'est un damné petit coquin de mer, ce cargo, qui s'entend comme pas un pour débarquer des passagers indésirables dans tel ou tel pays. En route pour où ?

— Golle, sur l'Aire, il vient chercher du charbon.

— *All right !* Mais il fera bien une petite escale à Hull avant de s'engager dans le Humber. Vous allez y envoyer Briggs et Tom Wills l'accompagnera.

Le lendemain, deux jeunes dockers désœuvrés arpentaient les quais, poudrés de fraisil, du grand port charbonnier anglais.

— *Hello, boys,* leur cria un grand diable de formeman, voulez-vous du turbin ?

Les deux fainéants se consultèrent du regard.

— Non, répondit l'un d'eux d'une voix traînarde. Faudra faire ton boulot toi-même, mon vieux. On a encore de quoi s'offrir du gin pour trois jours au moins. Faudra repasser !

Le formeman s'éloigna en bougonnant et en secouant la tête.

— C'est ça la jeunesse d'aujourd'hui, murmura-t-il d'une voix mélancolique. Ça veut devenir millionnaire sans travailler. Où allons-nous de ce pas, mon doux Seigneur ? De mon temps…

Le reste de ses doléances se perdit dans le vent accouru du large.

Une heure plus tard, un petit cargo de six à sept cents tonnes accosta et un donkeyman sauta sur le quai.

— Eh ! camarade, y a-t-il du boulot dans ton sabot ? s'écria un des deux dockers, devenu tout à coup d'une activité surprenante. Tu sais, il y aura une pinte de porter et même deux pour toi, si tu nous embauches.

— Nous allons à Golle, répondit l'homme, et ne chargeons pas ici.

— On peut toujours prendre un verre ensemble.

— Pas le temps, mon brave. Faut que j'aille chez le capitaine du port faire viser nos papiers.

— Puisse-t-il t'envoyer son encrier sur la tête, eh ! ballot, cria le docker mécontent.

L'homme haussa les épaules et fila dans une des rues étroites s'ouvrant sur le quai.

— Ne le lâchons pas, Briggs, c'est lui, dit l'autre garçon.

— Vous l'avez reconnu, monsieur Wills ?

— Non, il se maquille trop bien, l'oiseau… Tout de même, cette jambe gauche, qu'il traîne un peu, ne m'est pas inconnue. C'est bien lui !

Ils le suivirent jusqu'au bureau du port, vieille bâtisse branlante, ouverte à tous les vents.

— Pourtant, il entre chez le master !

— Mais il y a une sortie sur les chantiers de Halett.

— Diable, je n'y pensais pas. Filons par-là…

Ils eurent juste le temps de contourner le bâtiment et de s'abriter derrière une pile de bois de mine, pour voir l'homme sortir et jeter un regard méfiant autour de lui.

— Mais ce n'est pas le même ! s'écria soudain l'inspecteur Briggs.

— Il a déjà changé d'aspect, je vous le concède, dit triomphalement l'élève de Harry Dickson. Mais a-t-il changé de jambe ?

— C'est vrai.

L'homme qu'ils suivaient à présent n'était plus un donkeyman hâve et poisseux, mais un marinier cossu, en bonne vareuse de cheviote bleu marine.

— Il ne s'en tiendra pas là, dit Tom Wills, ce n'est pas la première fois que je le file, et je connais quelques-uns de ses tours. Ah ! le voici qui entre chez Gilchrist, le costumier juif. Il est capable d'en sortir en bonne d'enfants ou sous les traits du prince de Galles en personne. Vite, Briggs, l'automobile, car le bonhomme ne fera pas une halte de plus de cinq minutes chez le youpin.

Briggs joua des jambes et quelques minutes plus tard, une confortable conduite intérieure, portant la plaque municipale des taximètres de Hull, s'arrêta devant Tom Wills, transformé pour la circonstance en un alerte petit chauffeur.

— Au cas où je le charge et où vous me perdez de vue, on se retrouvera chez Mr. Goodfield, dit rapidement Tom. Au revoir, Briggs !

Il se mit en devoir de changer une de ses roues, tout en ne perdant pas de vue la maison de Gilchrist.

Un gentleman, en pardessus noisette, en sortit bientôt, caressant d'un air satisfait une barbe brune.

— Taxi, mon prince ? demanda Tom Wills d'un ton obséquieux.

— Tenez, ce n'est pas une mauvaise idée, répondit l'homme en souriant, tout en jetant un regard perçant au jeune homme.

Mais Tom ne broncha pas et l'étranger parut satisfait de son rapide examen.

— Les temps sont mauvais pour nous, se lamenta Tom. Voulez-vous que je vous fasse voir la ville ? Je la connais comme ma poche, et tout le comté de York aussi. Je ne vous écorcherai pas, je vous le jure, milord.

L'homme à la barbe brune se mit à rire.

— Et si je vous emmenais à Londres ? demanda-t-il.

— À Londres, fit Tom Wills abasourdi, en voilà une course ! Alors, il faudrait me payer mon retour ! Monsieur m'achète !

— Nenni, mon petit. Allons, en route.

Mais Tom secoua la tête d'un air méfiant.

— Faudra me donner une avance, murmura-t-il. Vous savez, ce n'est pas pour vous froisser, mais un de mes camarades a été arrangé l'autre jour de la même façon par une sale teigne de matelot… « On va à Golle, » avait dit la veste goudronnée et voilà qu'à mi-chemin, il fait arrêter l'automobile, sous prétexte de s'acheter du navy-cut pour sa pipe… Mon pauvre diable de collègue l'attend encore. Faut pas m'en vouloir, milord, mais je travaille pour un patron, et si une pareille aventure m'arrive, il me balancera et nulle part je ne trouverai à m'embaucher encore comme chauffeur de taxi.

L'étranger avait écouté Tom Wills avec patience. Loin de se formaliser des exigences du jeune homme, il sembla, au contraire, y puiser une certaine satisfaction.

— Voici un billet de cinq livres, mon ami, dit-il tout à coup. J'espère que cela calmera vos inquiétudes !

Tom Wills regarda soupçonneusement le billet puis, quand il eut vu que c'était une belle coupure de la Banque d'Angleterre, son visage s'éclaira.

— Montez, milord, dit-il en ouvrant la portière et en saluant bien bas. Vous serez mieux là-dedans que dans un Pullman ! Je

vous conduirai comme si vous étiez le duc de Westminster en personne.

L'auto fila sur la route de Londres et, de temps en temps, Tom Wills y alla d'une petite chanson joyeuse, comme ferait un chauffeur devant une aubaine pas ordinaire.

Le soir même, Tom Wills entra en coup de vent dans le cabinet de travail de son maître et y trouva Mr. Goodfield, attablé avec Harry Dickson devant deux magnifiques highballs.

— Breitenstein est descendu à l'hôtel Jackson près d'Holloway-Station ! Seulement, il s'appelle Pilgrim, dit le jeune homme d'une haleine.

— Quoi ? Qui ? haleta Goodfield, Breitenstein ?

— Le fameux espion allemand, pour vous servir, ricana Harry Dickson. Vous avez bien travaillé, mon petit Tom.

— Que faire ? murmura Goodfield. Ce diable est vilainement madré.

— Mais tout simplement lancer un mandat d'arrêt en due forme !

— Pour que, demain, je doive le relâcher avec des excuses, sur l'intervention de l'ambassade d'Allemagne ! s'exclama le chef de police.

— Pas du tout, mon ami, dit doucement Harry Dickson. Rédigez-moi votre papier au nom de Mr. Pilgrim.

— Et pour quel motif, je vous prie ? demanda Goodfield d'une voix acerbe.

— Détention de fausse monnaie, répondit Harry Dickson. N'est-il pas vrai, Tom ?

— Certain comme deux et deux font quatre, monsieur Dickson, dit joyeusement son élève. Le petit portefeuille se trouve dans la doublure de son pardessus. Il y a douze coupures de dix livres, toutes fausses comme la voix de Miss Singleton quand elle chante à Drury Lane.

— Comment le savez-vous ? demanda Goodfield.

— Parce que je les y ai mises moi-même, répondit simplement le jeune homme.

Mr. Goodfield se mit tellement à rire que les larmes lui jaillirent des yeux.

— Ah ! elle est bien bonne, monsieur Dickson ! Donnez-moi vite de l'encre et un porte-plume, pour que je vous fasse ce petit papier.

— Que l'on garde Breitenstein ou Pilgrim pendant trois jours au secret à Newgate, et tout sera dit, affirma Harry Dickson.

— Tout ? Que voulez-vous dire ?

— Tout, en ce qui concerne la flamme verte et celui qui la manie. Le bandit mystérieux ira prendre alors la place chaude du bon Mr. Pilgrim dans la cellule, foi d'Harry Dickson !

— Encore un verre sur cette bonne parole ! s'écria Goodfield en signant d'un large paraphe le mandat d'arrêt.

— Et maintenant en route ! dit Harry Dickson.

— Monsieur Pilgrim ?

— C'est moi-même, que me voulez-vous ?

L'homme interpellé caressait calmement sa belle barbe soyeuse.

— Police, se présenta Goodfield. J'ai ordre de vous arrêter.

L'étranger ne broncha pas, mais une lueur malicieuse s'alluma derrière ses lorgnons.

— Et pour quel motif, monsieur l'agent de police ?

— Je suis le superintendant Goodfield, dit sèchement le policier, et ces deux messieurs, qui m'accompagnent, sont des inspecteurs. Je vous arrête sous l'inculpation de détention de fausse monnaie. Je vous préviens que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

— Phrase traditionnelle, objecta froidement Mr. Pilgrim. Quelles preuves avez-vous contre moi ? De la fausse monnaie ? Aha ! Elle est bien bonne.

Pour toute réponse, Goodfield décrocha un ample pardessus pendu à une patère, le fouilla et en sortit un petit portefeuille dont il tira des bank-notes.

— Fausses ! dit-il simplement.

Mr. Pilgrim poussa un juron.

— C'est une infamie ! s'exclama-t-il. Mais aussitôt, il reprit son calme.

— Je désire être mis en présence de mon avocat.

Goodfield secoua la tête.

— Cela ne se peut. J'ai ordre de vous mettre au secret. Dans trois jours, vous pourrez choisir un conseil.

Le visage de Mr. Pilgrim se rembrunit.

— Je vois ce que c'est, gronda-t-il, et pourtant, cela ne se passera pas comme cela. J'ai le droit d'écrire…

— À personne ! dit tout à coup une voix claire, qui fit sursauter le prisonnier.

C'était un des inspecteurs, qui venait de prendre la parole ; il s'avança vers Pilgrim et le regarda bien en face.

— À personne, m'entendez-vous ? Et je vous conseille de vous tenir tranquille, de ne pas essayer de nous jouer un de vos tours, Breitenstein !

— Hein ! sursauta l'homme.

— Oui, je ne répéterai pas votre nom. Qu'il vous suffise de savoir qu'à la moindre tentative, qu'au moindre geste suspect, il pourrait vous arriver un… mettons un accident.

— Voire ! goguenarda l'homme d'une voix pourtant enrouée par l'inquiétude.

— Vous trouver pendu dans votre cellule, par exemple !

Breitenstein-Pilgrim eut un geste d'effroi.

— Soit, dit-il après une minute de réflexion. J'ai compris. L'affaire, qui m'a conduit à Londres, est perdue… Je me résigne, je vois que vous êtes au courant.

— Et comment ! Et si vous vous obstinez à vouloir vous en mêler, cela ne vous aidera qu'à être accusé de complicité de meurtre, d'incendie criminel et de chantage. Bref, tout ce qu'il faut pour être pendu d'ici trois semaines.

L'espion frissonna.

— Mon pays n'en demande pas tant, dit-il. On y a encore besoin de moi.

— Bien, restez tranquille et d'ici trois jours on vous priera, bien qu'à regret, d'aller vous faire pendre ailleurs. Car, d'une façon ou de l'autre, vous ne couperez pas à la corde finale. Mais pour l'heure, ce n'est pas notre affaire.

— Bon, j'accepte, dit Breitenstein.

— Et vous faites bien. Nous quitterons l'hôtel comme si nous étions de bons vieux amis.

— Je suppose que Pilgrim ne sera pas bien longtemps absent de l'hôtel Jackson ? railla l'espion.

— Vous êtes un homme intelligent, dit l'inspecteur en riant. Et puis, faites contre mauvaise fortune bon cœur !

— À propos, sir, il me semble que vous ne m'êtes pas tout à fait inconnu, dit Breitenstein, mais je ne puis mettre aucun nom sur votre visage.

— Mettez-y celui d'Harry Dickson, si vous voulez, lui répondit-on avec bonne humeur.

L'espion eut un geste d'effroi et ses yeux s'agrandirent ; pourtant, on aurait pu y lire une certaine admiration.

— Je m'en doutais, murmura-t-il. Dans ce cas, je baisse pavillon : je me rends !

— Et c'est une capitulation honorable, ajouta Goodfield avec un large rire.

Une heure plus tard, l'espion était enfermé au secret dans une cellule forte de Newgate, sous surveillance spéciale.

Pourtant, on ne remarqua rien à l'hôtel Jackson, puisque, dans la soirée, Mr. Pilgrim y revint, se fit servir un bon souper, arrosé d'une bouteille de vin, et s'endormit du sommeil du juste dans son bon lit blanc.

Le lendemain, il ne quitta pas sa chambre, disant qu'il attendait quelqu'un.

La matinée se passa toutefois sans que personne ne se présentât.

Mr. Pilgrim se fit servir à déjeuner et fit largement honneur au rosbif anglais, agrémenté de pickles et de Worcester-Sauce.

Vers trois heures de l'après-midi, le téléphone de l'hôtel se mit à sonner.

— Une dame demande Mr. Pilgrim, lui dit l'employée du bureau.

— Faites monter !

Mr. Pilgrim tourna le dos à la lumière de façon que la visiteuse dût paraître en pleine clarté, tandis que lui resterait dans l'ombre.

Un doigt toqua contre le bois de la porte.

— Entrez !

Une dame entra, drapée dans un grand manteau de fourrure ; une épaisse voilette lui couvrait le visage.

— Madame, dit brusquement Pilgrim, ceci n'est pas dans nos coutumes. Veuillez ôter votre voile.

La visiteuse hésita.

— Sinon, vous pouvez disposer sur l'heure. Et, pour votre gouverne, je désire repartir ce soir même.

C'est vous dire que l'affaire doit se conclure avec célérité.

D'une main tremblante elle releva alors son voile et l'homme put voir un beau visage de femme, aux yeux très noirs, mais dont les joues et le front disparaissaient littéralement sous une épaisse couche de fard.

Mr. Pilgrim se mit à sifflotez doucement.

— Parlez, dit-il.

— Mais…

— Vous savez bien comment commencer, dit-il brutalement.

— Fratt, dit-elle doucement.

À cette minute, Mr. Pilgrim remarqua un étrange vacillement dans son regard ; son esprit se mit à travailler avec une force incroyable, il connaissait cette expression du mensonge.

— Non ! dit-il, ce n'est pas le mot.

Il vit que l'inconnue soupirait d'aise. Ses yeux se firent plus calmes.

— Aubervilliers, dit-elle comme dans un souffle.

— Bien, parlez maintenant.

— Monsieur Pilgrim… c'est bien votre nom, n'est-ce pas ?

— Peu importe ! Ce n'est pas mon nom ! Mais appelez-moi Pilgrim ou Walter Scott, peu me chaut. Parlez vite, je n'ai pas de temps à perdre.

— « Il » ne peut pas vous livrer l'appareil en terre étrangère. Pas en Angleterre, en tout cas.

— Bien. En Allemagne ? ricana l'homme.

— Non plus, dit-elle vivement. En Hollande…

— Ah !

— Le bateau, qui le transporte, se trouve déjà dans les eaux hollandaises.

Mr. Pilgrim réfléchit.

— Alors ?

— C'est tout ce que je puis vous dire. J'ai répété textuellement ce que j'avais à vous transmettre.

— Vous êtes des malins, ricana Mr. Pilgrim, mais la chose peut se faire. Quand m'indiquerez-vous la position du navire ?

— Demain, par téléphone.

— Bon, j'y serai avec… l'argent. Livres ou dollars ?

— Dollars ?

— Entendu, vous pouvez partir. À propos, pourquoi ne pas me le dire maintenant ?

— Nous ne serons en communication avec le bateau que cette nuit.

— Allez !

Sans ajouter un mot, après un bref salut de la tête, la visiteuse partit.

À peine Mr. Pilgrim entendit-il ses pas décroître dans l'escalier qu'il ôta, d'un coup sec, sa belle barbe brune ; une épaisse perruque suivit le même chemin, et Harry Dickson parut.

— Plutôt perdre mon temps à attendre ! grogna-t-il. Ce qu'il faut comprendre, c'est que l'appareil partira cette nuit à bord de quelque bateau extra rapide. S'ils pensent que Dickson est né d'hier !

Quelques instants plus tard, il était sur le perron de l'hôtel pour voir une puissante limousine démarrer en quatrième vitesse.

Une auto de course se rangea aussitôt devant la façade du Jackson.

— Ne la perdez pas de vue, Tom ! ordonna Dickson au chauffeur, en prenant place à l'intérieur.

— Fiez-vous à moi, maître !

La limousine avait pris quelque avance, mais Tom Wills la tenait.

Ils purent voir, alors, que ses passagers craignaient d'être filés car ils firent des détours sans nombre.

Heureusement, la cohue servait les poursuivants, ainsi que le crépuscule d'hiver complètement dépourvu de brouillard.

Cela durait déjà depuis près de trois quarts d'heure et l'auto poursuivie longeait West King Road pour s'engager ensuite dans Hammersmith. Tout à coup, à la hauteur des Ornemental Grounds, elle fit un brusque crochet pour s'engager dans un dédale de rues plus étroites.

Une peur affreuse étreignait le cœur du jeune conducteur, quand celui-ci vit devant lui la rue vide ; à l'intérieur de la voiture, il entendit une exclamation dépitée de son maître.

— Ce serait trop malheureux si nous la perdions.

Ils la revirent dans Haystreet, ralentissant son allure.

Soudain, elle tourna l'angle de Grey Hound Road et se mit à remonter vers Hammersmith.

— Elle veut nous semer, la gueuse ! gronda Tom Wills.

De nouveau, les dernières verdures des Ornemental Grounds se profilèrent devant eux et Tom commença à s'énerver.

— Les bêtes, qui rentrent au gîte, tournent souvent en rond, ricana Dickson dans le dos de son élève. C'est d'un naturel accompli, Tom ; jamais l'alouette ne retombe directement sur son nid et bien d'autres petites bêtes inoffensives en font autant. Que serait-ce, alors, des rapaces humains ?

« Bon, elle tourne. La voici qui longe le cimetière d'Hammersmith. Nous revoici dans Grey Hound Road. Attention !

La machine ralentissait visiblement, elle côtoyait les terrains de récréation de Fulham, sur qui tombait la nuit.

Enfin, elle fit halte dans Little Road et les détectives virent la femme en descendre, puis l'auto repartir à toute vitesse.

Harry Dickson était sur les talons de l'inconnue.

Mais elle ne semblait guère se méfier et, d'un pas délibéré, elle s'approcha d'une belle maison toute neuve, dont le bel étage laissait percer quelque lumière aux fentes de ses volets.

Harry Dickson la vit sonner, puis entrer.

Il laissa s'écouler quelques instants, puis d'un mouvement rapide, il enfonça son passe-partout dans la serrure et tourna.

On ne devait pas se méfier à l'intérieur car la porte s'ouvrit, les verrous n'ayant pas été mis.

Une lampe brûlait en veilleuse dans le corridor, dont l'épais tapis de haute laine feutrait les dalles de marbre.

À peine le détective eut-il fait quelques pas, qu'il se trouva, nez à nez avec un serviteur hindou, coiffé d'un haut turban blanc qui, à sa vue, ouvrit la bouche pour crier.

Il n'en eut pas le temps : un formidable coup de poing en pleine figure le fit chanceler, et un direct à l'estomac le plia comme un canif.

Harry Dickson lui fourra un épais bâillon dans la bouche, sortit une fine et solide cordelette de sa poche, le ficela comme un colis, puis le déposa derrière un large banc-coffre qui longeait une des murailles.

Un bruit de voix venait de l'étage supérieur.

En tapinois, le détective se mit à gravir les marches du grand escalier de marbre, dans l'incertaine lueur d'un très haut plafonnier en verre opalin. Les voix se précisaient à présent, l'une grave et ironique, l'autre tour à tour furieuse et suppliante.

Harry Dickson s'approcha de la porte derrière laquelle une querelle semblait s'amorcer.

6. Harry Dickson contre Harry Dickson

— Misérable ! grondait une voix de femme. Misérable !

Harry Dickson dressa l'oreille : les gens, derrière la porte, parlaient un dialecte hindou : le bengali. Le détective connaissait très bien l'Inde, et ce curieux idiome chantant n'avait guère de secrets pour lui.

— Vous vous préparez à partir, continua la voix de femme, à aller toucher en pleine mer le prix de vos crimes et à me laisser là.

— Mais j'ai besoin de quelqu'un ici sur place, Saïda, répondit l'autre voix d'une manière persuasive. Vous me rejoindrez après.

— Où cela ? Chez les démons ? ricana la femme. Non, mon ami, j'ai partagé votre vie tissée de forfaitures sans nombre. Je suis enchaînée avec vous sur la roue du destin. J'ignorais même, jusqu'à ces derniers temps, qu'au lieu d'être un voleur qui, devant nos dieux, peut encore être un homme honorable, vous étiez un effroyable assassin et un incendiaire.

— Vous employez de bien vilains mots, dit la voix, qui se fit soudainement sarcastique et mauvaise.

— En méritez-vous d'autres ?

Une fourmi lumineuse sur le panneau de la porte, indiquait le trou de la serrure, Harry Dickson y colla avidement un œil.

Il ne pouvait voir qu'une partie de la chambre, admirablement meublée au goût de l'Orient, ainsi que l'un des acteurs de la scène : la femme.

Bien qu'elle fût débarrassée de son fard, il reconnut immédiatement sa visiteuse de tout à l'heure, à l'hôtel Jackson.

— Une Hindoue, murmura-t-il. Je m'en doutais bien.

Il ne pouvait voir l'homme, qui se tenait hors de son champ visuel, mais sa voix sonnait contre la porte.

— Eh bien, oui ! ma petite Saïda, je les mérite, et bien plus encore ! Je m'en fais un sujet d'orgueil. Jetez donc le regard de

vos beaux yeux vers les petites fenêtres, elles vous en diront bien plus long !

Harry Dickson vit deux mignons panneaux glisser sur le mur, panneaux qui obturaient deux petites vitres en cristal, enchâssées dans la pierre.

Ces hublots étaient rouges comme du sang !

On aurait dit deux minuscules tableaux, apposés contre le mur, et représentant de lointaines scènes d'épouvante.

— Le feu est dans Brompton ! ricana l'homme invisible. Il marche tout droit vers Knigtsbridge… Je devais bien cela en guise d'adieu à cette chère City !

— Monstre !

— Très honoré ! Mais enchanté en même temps, petite Saïda aux yeux de velours, car de pareilles injures justifient, amplement, ma décision de ne plus vous emmener dans mon sillage.

— J'irai à Scotland Yard…

— C'est ce que nous verrons, dit tout à coup la voix avec une horrible intonation de haine et de fureur.

Harry Dickson vit une ombre passer devant le trou de la serrure, puis il entendit un cri de douleur.

— Crève, chienne.

— Pas encore, prince Sadoûr ! riposta une autre voix, suivie d'un bruit de lutte s'achevant sur un râle.

Harry Dickson se tenait debout au milieu du salon hindou, qu'éclairaient, outre la douce clarté d'une lampe, le reflet sinistre de l'incendie lointain.

Sadoûr était étendu à ses pieds, la bouche ouverte, les dents brisées, un couteau sanglant dans sa main crispée ; sur un divan, Saida gisait immobile, la poitrine percée d'un coup de poignard.

— Enfin, je vous tiens, Sadoûr gronda le détective en croisant les bras et en jetant un regard de mépris sur l'homme immobile. Il m'a certes fallu un peu de temps pour savoir qui était en dessous de toutes ces diableries. Il a fallu qu'en fin de compte ce brave Tom Wills se poissât la main d'une certaine teinture capillaire, d'un noir assez déconcertant, qui n'était pas de

provenance européenne. Ah ! vous avez le téléphone ici ? Cela détonne un peu dans ce décor mais cela va me servir.

Harry Dickson se dirigea vers un appareil téléphonique furieusement nickelé, qui étincelait sur un guéridon, et il forma le numéro de Scotland Yard.

— Allo ! Goodfield ? Ici Harry Dickson.

— Oui, oui, oui.

— Comment…

Clac ! La communication venait d'être coupée.

Inquiet, le détective reposa l'appareil, flairant le piège, et tout aussitôt il poussa une imprécation.

Le prince Sadoûr avait disparu !

— Damnation !

— Dieu vous entend, monsieur Dickson. Pas de gros mots. C'est un grave péché pour un homme bien élevé et croyant comme vous !

La voix était étouffée et semblait sortir d'une des lourdes draperies masquant une des murailles.

— Vous êtes pris, mon cher monsieur Dickson… Comment, vous ne saviez pas que ce téléphone communiquait avec mon standard ! Vous m'avez appelé vous-même et je vous en exprime ici toute ma reconnaissance !

Harry Dickson bondit vers la draperie mais, tout aussi vite, son cœur se glaça de terreur.

De la lourde étoffe écarlate, deux mains venaient de surgir, lui immobilisant les poignets.

Le détective connaissait bien cette emprise, trop bien hélas… Car le cauchemar de la maison de l'usurier Fratt lui revint à la mémoire.

Il regarda les mains qui le tenaient ; elles étaient longues et fines, étonnamment musclées. Il les reconnaissait, n'osant pourtant les situer dans sa mémoire, tant cela lui parut effroyable.

On aurait dit que c'étaient *ses propres mains,* qui immobilisaient les siennes ! Alors, l'épouvante d'incertaine encore, se précisa.

Lentement, les rideaux de velours s'écartèrent et Harry Dickson poussa un cri de terreur.

Il lui semblait regarder dans une glace, dont auraient jailli les mains d'acier. Sa propre image se tenait devant lui, le fixant avec des yeux morts et lui brisant lentement les bras.

— Eh bien ! que dites-vous de cette surprise ? gouailla la voix lointaine du prince Sadoûr. Quelle ressemblance, n'est-il pas vrai, monsieur Dickson ? Admirez mon génie qui, de l'informe machine de ce vieux fou d'Harroteaux, fit une créature aussi accomplie. Harry Dickson contre Harry Dickson, c'est un véritable fratricide !

Les mouvements du nouvel automate étaient plus précis que celui qui représentait la falote figure de Mr. Fratt, Esquire. D'un geste brusque, la brute de fer avait attiré contre lui son sosie en chair et en os, et, lentement, il le pressait contre sa poitrine formidable.

— Inutile de chercher le déclic sauveur, monsieur Dickson, ricana la voix du prince. Cette fois-ci, il se trouve dans le dos. Tâchez donc de l'atteindre.

Déjà, l'air n'arrivait plus aux poumons du détective. Le monstre mécanique allait être plus expéditif que son prédécesseur.

— Je ne mens pas en disant que je vous attendais, monsieur Dickson, continua Sadoûr, car j'avais préparé votre sosie à cet effet, mais je n'osais espérer que vous vous seriez présenté à domicile. Vous êtes vraiment un homme aux attentions charmantes. Je veux que vous acheviez votre vie sur un concert de louanges. Adieu, monsieur Dickson… Inutile de vous en dire plus long encore : je crois que vous ne m'entendez plus guère.

C'était vrai, la dernière lueur de raison allait s'évanouir dans le cerveau du grand détective ; sa vue se brouillait, une volée de cloches lui sonnait furieusement aux oreilles… Il comprit que sa fin était venue.

Alors…

Harry Dickson jeta autour de lui des regards égarés : il n'était donc pas mort ? Il gisait sur le tapis, le corps meurtri, mais délivré de l'atroce emprise.

Il leva sa tête douloureuse : son terrible sosie se tenait devant lui, immobile, mais, derrière lui, quelque chose bougeait.

C'était Saïda… Elle était venue au secours du détective, faisant fonctionner le déclic qui se trouvait dans le dos de la monstrueuse mécanique.

Rassemblant toutes ses forces, le détective se releva et prit dans ses bras la femme gémissante. Elle l'écarta.

— Je vais mourir, murmura-t-elle. Il m'a tuée… Mais je veux me venger… Ainsi vous êtes Harry Dickson !

Silencieusement, le détective acquiesça.

— Je sais où il se trouve, continua la blessée, dans un souffle. Venez.

Elle lui fit signe d'écarter la draperie et, d'une main tâtonnante, elle pressa sur un fleuron de la boiserie.

Un pan de muraille glissa, mais ne découvrit qu'un autre pan de mur d'un blanc écru. Dickson voulut s'élancer ; elle lui fit signe de rester en arrière. S'approchant de l'automate, elle pressa par trois fois un point sur l'omoplate du mannequin.

Alors, Dickson assista à une scène inoubliable.

L'infernale créature se lança contre la cloison et passa au travers comme s'il se fût agi d'un cerceau de papier.

Un cri de stupeur retentit, suivi d'un hurlement atroce.

— Il l'a pris ! hurla Saida, Sadoûr reçoit son compte. Je suis vengée.

Elle tenta encore de retenir le détective, mais celui-ci se jeta en avant, pour reculer aussitôt devant une scène d'horreur.

La brute d'acier déchiquetait, à grands gestes furieux, un corps humain qui pantelait encore.

Harry Dickson entendit le bruit affreux des os brisés et des fibres déchirées, puis, une tête dont la barbe venait d'être arrachée, roula devant ses pieds.

— Mais ce n'est pas Sadoûr ! s'écria le détective.

Salda eut un sourire douloureux.

— George Markham ! murmura-t-elle.

— Ah ! je crois comprendre, dit Dickson à voix basse ; et le véritable prince Sadoûr ?

— Markham avait été son secrétaire aux Indes. C'était un homme prodigieusement instruit, il venait en Europe pour s'entretenir avec le savant Harroteaux, qu'il admirait beaucoup,

et qu'il voulait aider financièrement. J'étais au service du prince.

— Et vous étiez la maîtresse de Markham ?

Saida baissa la tête.

— Une nuit, dans la mer Rouge, il assassina le prince et jeta son corps par-dessus bord. C'était un homme habile dans l'art de se transformer : il prit la place du prince.

— Mais pourquoi eut-il recours à d'autres crimes, la fortune du prince devait lui suffire ? demanda Harry Dickson.

La blessée secoua la tête.

— La fortune du prince consistait en de fabuleuses pierreries… On ne les retrouva jamais. Alors, Markham eut l'idée de s'emparer de l'invention du savant français pour la vendre à une puissance étrangère, mais il s'en servit d'abord à d'autres fins.

— L'appareil se trouve-t-il déjà à bord d'un bateau ?

— Je le crois… Le yacht du prince doit croiser au large de la Hollande.

— Tout de même ?

— Oui, mais faites attention, le capitaine, un nommé Wright, est l'âme damnée de George Markham.

— Attention, l'homme de fer va brûler ! Sauvez-vous !

Les yeux du monstre d'acier, qui s'était tenu immobile, une fois son crime accompli, venaient de s'illuminer sinistrement.

Harry Dickson connaissait la signification de l'effroyable regard de feu vert. Il souleva Saida, qui protesta faiblement.

— Fuyez, monsieur Dickson, laissez-moi ici, mes instants sont quand même comptés. Sauvez-vous !

L'homme de fer n'était déjà plus qu'une terrible torche de tôle rougie à blanc ; une chaleur formidable s'en dégageait et des flammes se mirent à courir sur les boiseries.

Harry Dickson prit la blessée dans ses bras et se rua dans les corridors… Déjà, de longues flammes rousses s'étaient mises à lécher l'escalier.

L'auto de Wills attendait au coin de la rue. Harry Dickson installa Salda, inerte sur les coussins et sauta sur le siège à côté de son élève.

— À l'hôpital, vite !

L’auto démarra. Dickson inspecta le ciel.

— Tiens, le feu n’est donc pas à Brompton ?

Tom Wills le regarda d’un air étonné.

— Mais pas le moins du monde, maître !

Le détective se frappa joyeusement le front :

— Les hublots étaient truqués comme tant de choses dans cette maison infernale ! Ce que j’ai pris pour un vaste incendie, ravageant tout un quartier de Londres, n’était qu’un jeu de lanterne magique !

Tom Wills regarda son maître sans comprendre.

— Je vous raconterai cela tout à l’heure, dit Harry Dickson, le cauchemar touche à sa fin. Ce que je sais à présent, c’est que l’appareil d’Harroteaux vogue tranquillement dans les eaux hollandaises.

Ils s’arrêtèrent devant l’hôpital voisin.

Trop tard toutefois, pour pouvoir secourir Saïda, qui venait de mourir.

7. La dernière flamme verte

Jusqu'au moment où le feu tournant de Vlaardingen clignota à l'horizon, le sous-marin *E* – 22 de la Royal Navy avait navigué en surface.

Mais arrivé là, les manœuvres de plongée s'exécutèrent.

Dans le poste de commandement exigu, bourré de cartes et d'instruments, Harry Dickson se tenait aux côtés du capitaine Wilkins.

Une odeur aigre et suffocante d'acide et d'huile chaude emplissait le petit espace ; l'eau s'engouffrait dans les water-ballast, avec un long bruit funèbre.

— Nous allons sortir le périscope, dit le commandant.

Harry Dickson vit devant ses yeux une large plaque de verre opalin se brouiller et il discerna la phosphorescence des hautes vagues.

— Il se peut très bien que le yacht *L'œil de Sundrâh* vogue tous feux éteints, opina le marin. Dans ce cas, nous devrons donner dedans pour le voir car la nuit est fameusement sombre.

Harry Dickson ne répondit pas, le pli du souci barrait son front.

— Le voilà ! s'écria tout à coup l'officier. Il a ses feux de position.

Le détective vit le miroir se piquer d'une double étoile lointaine, rouge et verte, bâbord et tribord.

Le capitaine allait lancer un ordre dans le tube acoustique quand, tout à coup il poussa une exclamation de dépit.

— Ils se sont aperçus de notre présence, grondât-il.

— Comment cela ? s'enquit Harry Dickson.

— Ils devaient être parés à toutes les éventualités… Quand on travaille pour les Allemands, on laisse peu de choses au hasard. Ils ont tout simplement immergé des microphones et maintenant, ils entendent fort bien le battement de notre hélice !

En effet, un large pinceau blanc tourna dans le miroir.

— Ils font donner le projecteur !

Alors, ce fut au tour du détective de pousser un cri de colère.

— La flamme verte !

Une sorte de fantôme livide dansait au loin sur la crête des vagues et, presque à la même minute, une vision dantesque emplit le champ du miroir du périscope.

Là, où la flamme verte touchait la mer, les eaux se mettaient à bouillir sauvagement ; d'immenses jets de vapeur fusaient vers les nuages, les vagues mugissantes se levaient en trombe.

— Stop ! ordonna le commandant.

— Pensez-vous que la flamme puisse nous atteindre jusque sous le niveau des eaux, commandant ? demanda Harry Dickson.

Le marin haussa les épaules.

— Je ne connais pas la puissance de cet engin diabolique, mais ce que je puis affirmer, c'est que si nous sommes pris dans un pareil remous, notre bateau est flambé !

— Même en descendant ?

Le capitaine Wilkins branla la tête.

— La mer du Nord est peu profonde en ces parages, encore dix mètres de plongée et nous reposons sur le fond. Regardez-moi cette trombe, elle vous noierait le phare d'Eddystone jusqu'au-dessus de la chambre des feux !

Harry Dickson réfléchit.

— Nous ne pourrons nous emparer de l'appareil mais nous pourrons le détruire, dit-il d'une voix sombre.

— Bien ! Nous devrons nous approcher du yacht pour pouvoir agir, répondit le capitaine et, dans ce cas, nous risquons la mort, car leurs microphones nous découvriront en plongée, comme leur projecteur le ferait en surface.

— Il le faut, dit farouchement le détective. Il s'agit du salut de l'humanité tout entière. Pensez donc, une arme pareille aux mains du militarisme allemand !

Le capitaine salua.

— J'ai reçu ordre de vous obéir aveuglément. C'est vous qui commandez ici, monsieur Dickson. Mais personnellement, je suis content que vous en décidiez de la sorte.

Sans dire un mot, le détective serra la main du vaillant officier.

— Marchez ! commanda le capitaine dans le tube, et, d'une voix brève, il donna l'angle de direction à la timonerie.

À bâbord devant, une affreuse lueur livide courait à présent sur les flots, au milieu d'une mer en furie.

Le sous-marin roula violemment. Un cri s'éleva de la chambre des machines.

— L'acide jaillit hors des accus !

Une odeur âcre et délétère envahit le petit submersible.

— Parez à l'attaque ! dit froidement le capitaine, dans le téléphone.

— Torpille 2 !

Dickson crut entendre vaguement une voix lointaine susurrer :

— Fin prêt, ou quelque chose d'approchant.

De nouveau, le commandant lança un chiffre.

Quelques minutes s'écoulèrent dans le silence ; le miroir était empli d'une sinistre clarté verte et des houles furieuses accouraient dans son champ de vision.

— Feu !

Harry Dickson entendit un « floc » très doux.

— La torpille est partie, murmura le capitaine, regardez, vous pouvez suivre son sillage… Heureusement, ils ont éteint leur projecteur. Bravo, elle marche droit dessus.

— Marine arrière ! ordonna-t-il d'une voix claire.

Plusieurs minutes s'écoulèrent dans un silence angoissant ; le front du capitaine était barré de plis profonds.

Il consulta le chronomètre enchâssé dans la cloison devant lui.

— Elle devrait déjà être arrivée ! murmura-t-il.

— Cela rate donc quelquefois ? demanda Dickson d'une voix altérée.

— Parfois ! Il se peut aussi qu'elle plonge sous le but visé. Cela s'est vu…

Tout à coup, une flamme aveuglante jaillit de la nuit et presque aussitôt un bruit sourd roula sous les eaux.

— Touché ! jubila l'officier. En surface !

Le petit bateau prit de l'angle et remonta allègrement.

Mais quand Harry Dickson et les marins, déverrouillant la trappe d'acier, se ruèrent sur le pont étroit, lavé par la houle, ils ne virent plus qu'une mer sombre, roulant des lames crêtées d'écume.

Le yacht criminel, ayant à son bord la formidable machine à tuer d'Harroteaux, s'était enfoncé dans le gouffre, avec son équipage complice et son fantastique secret.

Quelques jours plus tard, deux visiteurs furent annoncés par Mrs. Crown à Harry Dickson.

— J'ai déjà vu ces particuliers, ronchonna la bonne dame. L'un d'eux a un visage un peu plus réjoui que jadis.

C'étaient Lord Norton et Mac Dougal.

— Monsieur Dickson, dit le lord, le feu n'est pas parvenu à détruire complètement la demeure de Little Road. Certes, le hideux automate est perdu, mais on a découvert que le coffre-fort était intact. Le paquet que j'avais abandonné dans Hyde Park m'a été restitué. Je viens ici parce que je désire tenir ma promesse.

— Et moi, claironna Mac Dougal, je savais bien que le grand Dickson ne nous abandonnerait pas. L'assurance m'a complètement dédommagé et je viens remettre l'obole de ma gratitude.

— Pour moi, je n'en veux pas un penny, dit Harry Dickson en serrant la main à ses visiteurs. Mais des victimes sont tombées, et le pauvre Loggan laisse une nombreuse famille… Merci, messieurs !

FIN

LE CHEMIN DES DIEUX

1. Le festin ridicule

On s'ennuyait ; les réceptions de Lord Denverton n'étaient jamais bien amusantes, mais celle d'aujourd'hui dépassait la mesure.

Le repas qui s'éternisait n'avait pas été fameux.

Le potage avait été servi tiède, avec des pâtes mal cuites ; les hors-d'œuvre étaient habillés d'une mayonnaise trop aigre.

Le poisson était sans fraîcheur et les volailles, brûlées aux ailes, avaient la chair molle et saignante.

On avait servi des vins d'épicerie et du whisky sentant la pharmacie.

Quand on apporta les glaces, elles étaient à moitié fondues. Ce fut le comble ; pour peu, les invités allaient murmurer.

Denverton, présidant la table, ne paraissait guère se soucier de la détestable ordonnance du festin. Ses regards semblaient errer au loin. Il n'agissait jamais autrement et ses hôtes auraient pu croire qu'il mettait quelque malice à les garder, pendant des heures, autour de mets mal préparés et de qualité douteuse, dans une atmosphère suant l'ennui et la gêne mutuelle. Mais Denverton était fabuleusement riche, mais Denverton était puissant, mais Denverton pouvait s'offrir le luxe de mépriser ministres, parlementaires et quelques grosses légumes en plus.

Il refusa la coupe de glace gluante que lui présenta un maître d'hôtel, pela d'une main distraite une pêche trop dure, qu'il laissa sur son assiette, sans y avoir touchée.

Le dîner touchait à sa fin, et les invités, sachant que Sa Seigneurie ne les retenait pas longtemps après le dessert, respiraient plus allègrement.

On apporta du café et des liqueurs. Puis, il y eut un moment de silence attentif. Enfin, le maître d'hôtel entra, portant un large plateau sur lequel s'entassaient des enveloppes jaunes. Une pour chaque invité.

Lentement, il fit le tour, et chacun se saisit vivement de celle qui lui était destinée. Le maître d'hôtel ne passa qu'un seul convive, qui refusa du geste. Pourtant ce dernier avait déjà reçu une missive, tout au début du repas :

Ne dînez pas ! Réservez-moi votre soirée !

Il relut le billet auquel il avait obéi sans remords, ainsi que sans grande vaillance, tellement la chère était misérable ; puis, il se remit à observer la vingtaine de convives, qui se tenaient autour de la table, la mine bien réjouie depuis qu'ils avaient reçu leur enveloppe.

C'étaient, en général, des gens de petite condition : employés et boutiquiers de la City. Leur présence choquait réellement dans le cadre somptueux de la salle à manger des Denverton.

Enfin le lord se leva : ce fut le signe de la retraite générale. Quelques-uns des invités saluèrent gauchement leur amphitryon qui, d'une inclinaison du buste, gourmée au possible, leur rendit la politesse.

La plupart se ruaient au vestiaire ; d'autres déchiraient l'enveloppe reçue et comptaient les billets de banque qui s'en échappaient.

— Cinquante livres ! Mince de chance !

Dans la salle de réception, seuls restaient l'invité, qui avait reçu le billet de Lord Denverton, et ce dernier.

Ils se trouvaient aux angles opposés de la pièce et s'observaient, sans vouloir se rapprocher. Le lord se décida le premier.

— Monsieur Dickson, demanda-t-il d'une voix légèrement voilée, comment se fait-il que vous vous trouviez parmi ces invités du hasard ?

Le détective hocha doucement la tête.

— L'invitation en question atteignit un homme que j'arrêtai, il y a quelques jours, pour une série de forfaits, les uns plus infamants que les autres. Il me la remit en disant : « Eh bien ! cher Harry, allez donc en mon lieu et place chez Lord

Denverton ! Je crois que vous y passerez quelques heures profitables. »

Lord Denverton rougit.

— Est-ce tout, monsieur Dickson ?

— Oui… Mais connaissez-vous les convives qui viennent de vous quitter ?

— Pas le moins du monde ! s'écria Denverton.

L'étrange réponse ! Pourtant, elle ne sembla nullement dérouter le détective.

— Je m'y attendais, dit-il. Je vais vous les faire connaître.

« Samuel Bird, chapelier dans Battersea, trois fois banqueroutier.

« Lewis Stoneroad, sept condamnations comme faussaire.

« Morris Lapland. Hm… quelques vilaines histoires de mœurs, qui lui firent connaître Dartmoor.

« Gustave Parant. Un assassinat sur la conscience, mais les preuves ont manqué pour le faire pendre. Au demeurant, un vilain individu s'il en fut.

« Je pourrais continuer ainsi, jusqu'au vingtième.

Lord Denverton était au supplice.

— Je ne sais si c'est Dieu ou le diable qui vous envoie, monsieur Dickson, mais permettez-moi de vous inviter à ma table personnelle ; nous causerons…

Harry Dickson flairant le mystère, accepta d'une simple inclinaison de la tête. On les servit dans un petit salon, tendu de magnifiques soieries aux meubles discrets et rares.

Le menu était choisi : caviar, chaud-froids de volailles, foie gras, fruits magnifiques.

On mangea en silence, ou presque. Des lieux communs furent échangés.

Le détective égrena une superbe grappe de raisins dorés.

— Un pari ? demanda-t-il enfin.

— Non, j'aurais préféré le perdre.

— C'est juste, je comprends.

Nouveau silence. Un laquais silencieux apporta le champagne. Denverton avala, coup sur coup, deux coupes pleines.

— Une clause du testament de mon oncle Denverton, dit-il à voix basse.

— Toute votre fortune vient de lui ? demanda négligemment le détective.

— Oui, je suis le dernier des Denverton.

— Depuis quand êtes-vous en possession des biens du défunt ?

— Depuis sa mort, qui date de trois ans.

— Et c'est le troisième dîner du genre que vous donnez ?

— Le troisième, en effet ! Et cela durera…

— Voulez-vous me donner cette clause ?

Le lord eut, de nouveau, recours au champagne dont il se servit largement.

— Volontiers, elle n'est pas longue, et je la connais par cœur :

Chaque année, à la date d'aujourd'hui, vingt convives, que vous ne connaissez pas et que vous n'avez pas à connaître, viendront s'asseoir autour de la table d'apparat des Denverton et y seront traités par vous, mon héritier. À la fin du repas, que vous présiderez, vous remettrez à chacun d'entre eux une somme de cinquante livres.

— C'est tout ? demanda Dickson, assez étonné.

— Absolument !

— En cas de non-exécution, dites-moi quelle mesure de représailles envisageait votre oncle ?

— Aucune de bien définie. Celle-ci seulement : *Gardez-vous bien de contrevenir à cet ordre, sinon le malheur fondra sur vous de tous côtés et la fortune des Denverton fuira loin de vous.*

— Les invités sont-ils chaque fois les mêmes ?

— Pas du tout ! Ils diffèrent chaque année. Je me suis déjà livré à une enquête à leur sujet. Ils reçoivent l'invitation par l'intermédiaire d'un notaire, très en vue, de la City. Celui-ci n'en sait pas plus long que moi. Il reçoit les invitations avec prière d'en assurer la remise ; de très beaux honoraires y sont joints pour lui.

Harry Dickson laissa le vin de France pétiller et mourir ; cent questions se pressaient sur ses lèvres, pourtant il n'en formula aucune.

Feu Stanton Denverton n'était ni un original, ni un fou, simplement un homme de gros bon sens que l'Angleterre entière avait toujours connu comme tel.

— Aucune autre clause ? questionna enfin, Dickson d'une voix brève.

— Peuh… non ! Je ne puis en rien changer l'ordonnance de cette vieille maison. Il m'est surtout défendu de toucher à la salle d'apparat.

— Celle où vous recevez vos annuels convives, qu'entre parenthèses vous traitez bien mal !

Lord Denverton sourit.

— Mon unique vengeance !

Cette seconde de bonne humeur chassa un peu le trouble de l'atmosphère.

Harry Dickson monologua.

— Personne n'est lésé. Personne ne se plaint. Je suis venu ici, poussé par une curiosité bien inhérente à mon métier. Au fond, mon rôle devrait finir ici, alors qu'il n'a jamais commencé.

Une légère rougeur monta aux joues de Denverton.

— Et si je vous priais de chercher ce qui est derrière toutes ces bizarreries ?

Le détective regarda longuement le visage morne du gentilhomme. Tout en lui était ennui. Il n'était pas étonnant qu'il en déversât dans l'atmosphère, tout autour de lui.

— Vous m'autorisez à poser quelques questions ?

— Mais faites donc !

— Vous étiez sans fortune, Lord Denverton, au moment où la mort de votre oncle vous mit en possession et de son titre et de ses richesses ?

— Non seulement sans fortune mais j'avais des dettes, et je ne m'appelais que Wrenworth. Mon oncle m'avait, de loin en loin, accordé quelques subsides. Il me tenait à distance et ne quittait plus guère ce vaste hôtel. Dans sa jeunesse, il avait beaucoup voyagé.

— Le personnel de votre hôtel est-il le même que celui de feu votre oncle ?

— Non, il a été complètement renouvelé. Le testament prévoyait un legs convenable pour les anciens sujets de Denverton-House.

Alors quoi ? La première curiosité du détective faiblissait. Il sentit l'ennui monter vers lui comme une marée sombre.

À quoi sa recherche aboutirait-elle ? À découvrir quelque sénile folie du défunt, quelque songerie creuse ayant nourri, pendant des lustres, la manie d'un vieux richard. Pouah !

Il revit le vieux filou sur qui avait été trouvée la carte d'invitation, et qui la lui avait tendue en grimaçant :

— Pourquoi des rupins comme ceux-là inviteraient-ils des coquins comme moi ? Trouvez-moi cela, grand Harry Dickson !

Le filou, habilement cuisiné, avait reconnu qu'il n'en savait rien lui-même. Alors, la chose avait paru enclore quelque intérêt pour le chercheur. Cet intérêt avait persisté tout au long du repas ridicule. Voici qu'il avait faibli, sombré…

Une manie ! Une folie qu'un défunt facétieux voulait perpétuer, au-delà de la tombe, par le facile truchement d'un testament, prolongeant sa sénile volonté. D'un geste ennuyé, le détective coupa le bout d'un magnifique Clay que son hôte lui avait offert ; le geste un peu brusque cassa la feuille. Il leva les yeux, cherchant un cendrier pour y déposer le cigare meurtri. Soudain, il baissa vivement la tête.

Il ne pouvait définir ce qu'il avait entrevu.

C'était, au fond de la pièce, quelque chose de rapide et de menaçant, une main peut-être. Harry Dickson n'aurait pu le dire.

Denverton, qui prêtait toute son attention à sa tasse de café dans laquelle il faisait fondre deux morceaux de sucre, n'avait rien dû voir.

C'était passé… Mais quoi ?

Sa main, qui venait de déposer le cigare, se retira et se posa sur le bras du fauteuil, où elle entra en contact avec un objet dur et froid : la poignée de jade d'un petit poignard, fiché, jusqu'à la garde, dans le cuir du club, à quelques pouces du cœur de Dickson.

— Ainsi, murmura le détective, quelqu'un me visait ! Ainsi, il se fait que je gêne quelqu'un dans cette maison. All right ! voici qui fait tomber mes dernières hésitations.

Il retira la petite arme, la glissa dans sa poche.

Lord Denverton n'avait rien vu et bâillait.

— Eh bien, sir, dit Dickson en se levant, je veux bien m'occuper, à titre de pure distraction, des singulières volontés de feu votre oncle. Je suis, comme on dit, piqué au jeu… ou j'ai failli l'être !

Sans comprendre, Denverton secoua la tête. L'essentiel pour lui était que Dickson ne l'abandonnât pas à son ennui, que le détective pût arriver à ce que les lamentables agapes obligatoires eussent une fin définitive !

— Reprenez donc du whisky ou du cognac, monsieur Dickson.

Le détective refusa ; il voulait être seul pour réfléchir.

Un majordome obséquieux le reconduisit jusqu'à la porte.

La rue était brumeuse et les flammes des réverbères, qui venaient d'être allumés, s'entouraient d'un halo rougeâtre, précédant les vagues fumeuses du fog.

Harry Dickson fit quelques pas en quête d'un taxi en maraude.

En voyant arriver une voiture au fléau relevé, il tendit la main ; mais une autre main retint la sienne.

— Dans quelle galère vous embarquez-vous, cher ami, murmura une voix dans le brouillard.

Le détective se retourna, vivement, et se trouva face à face avec un petit homme, mal habillé et passablement malpropre.

Le coup d'œil exercé de Dickson reconnut le maquillage. Et la voix ne lui était pas inconnue.

— Par le Ciel, c'est Bun… commença-t-il. Mais l'autre le prévint.

— Pas de noms, je vous en prie ! Bien plus que les murs, le fog a des oreilles. Je vous rejoins chez vous, dans une heure !

Harry Dickson fit signe à un autre taxi et se fit conduire chez lui, à Baker street ; ne prêtant aucune attention aux rues assombries, qui défilaient, il murmurait, les sourcils froncés :

— Bunny Lipton ! Dans quelle sacrée affaire va-t-il m’entrainer de nouveau.

2. Où, pour la première fois, on parle du chemin des dieux

Bunny Lipton, le chef de la police secrète d'Orient, l'homme qui connaissait bien les secrets redoutables de la Chine et des Indes, avait déjà été mêlé, quelques fois, aux aventures du célèbre Harry Dickson.

C'était un petit homme adroit et rusé. Avec Harry Dickson, il avait, en commun, le courage, la patience, le flair policier, la foi en cette chance obscure du vengeur qui s'appelle le hasard. Il ne possédait pas le génie du grand homme et le reconnaissait volontiers.

Il avait un air fort maussade en se présentant ce soir-là chez son célèbre confrère.

— Je vous croyais au fin fond de la Chine, Bunny, dit Harry Dickson après lui avoir chaudement serré la main.

— Plût au Ciel qu'il en fût ainsi ! répondit tristement le policier. Que l'on me fasse débrouiller les nœuds les plus chinois au cœur de la Chine, mais non ici, à Londres. Les affaires y changent d'atmosphère, elles s'européanisent, et elles n'y gagnent rien quand il s'agit pour moi de les mener à bien. Dites, monsieur Dickson, d'un côté, j'aurais voulu vous voir à mille lieues du guêpier de tout à l'heure, et d'un autre côté, je me sens de nouveau bien aise de vous y voir à mes côtés.

Harry Dickson partit d'un franc éclat de rire.

— Pour dire vrai, je ne sais rien de rien. Une sorte de curiosité me mena, aujourd'hui, à Denverton-House. Je vous raconterai tout ce que je sais.

Quand le détective eut achevé son récit, qui ne dura guère, Bunny resta un moment silencieux. Ses yeux brillaient.

— C'est bien cela, monsieur Dickson ! Le repas offert à vingt vauriens inconnus, chaque année à une date fixe. À propos, n'avez-vous rien remarqué de spécial à cette table ?

— Si, une place resta vide !

— La vingt et unième place ! *All right* ! Tout est bien dans le meilleur des mondes, à moins que ce ne soit le plus vilain, après tout ! Lord Denverton n'a pas attaché d'importance à cet absent. Il est, ma foi, trop bête pour le faire ! Tout est pourtant là, monsieur Dickson ! Le convive qui ne vient pas !

— Je vous saurais gré, Bunny, d'éclairer un peu ma lanterne.

— Hélas ! je suis obligé de vous raconter une histoire chinoise, qui est, par-dessus le marché une véritable chinoiserie. Elle est vieille de vingt ans.

***

— Terreur sur Pékin ! Terreur sur les concessions européennes !

« Les communications sont coupées. La population indigène fuit et une partie essaye de se mettre à l'abri à l'intérieur de ces concessions.

« Fuh-Suh est descendu des montagnes et avance dans la plaine. Il est à la tête d'une véritable armée de pirates, de Boxers, de Honghouses, recrutés à travers l'immense territoire chinois. Il a rêvé de chasser les Européens vers la mer, de les y noyer, à moins qu'avant il ne parvienne à les tailler en pièces.

« Toutes les horreurs sont siennes : villages incendiés, razziés ; champs détruits ; populations exterminées. C'est surtout au pavillon anglais qu'il en veut… Des missionnaires anglicans sont tombés, entre ses mains : ils ont subi les plus abominables supplices.

« Pendant des années, la terreur de Fuh-Suh a plané sur les plaines lointaines. Aujourd'hui, il est devenu gourmand. Il en veut à la capitale, à la Ville impériale, à la Ville Violette, l'interdite, et surtout aux quartiers européens.

« Et vraiment, pendant bien des jours, la balance de la destinée sembla pencher de son côté, quand, soudain, une terrible épidémie éclata parmi ses troupes, les décimant mieux que n'aurait fait la plus puissante artillerie du monde.

« Ce fut alors que les nations alliées débarquèrent, en grande hâte, des troupes fraîches, qui prirent l'offensive contre l'envahisseur.

« L'armée du Fuh-Suh fut taillée en pièces, mais son chef ne tomba pas aux mains des vengeurs. On le crut mort, puis d'habiles informateurs parvinrent à savoir qu'il n'en était rien.

« Fuh-Suh continuait à tuer dans l'ombre. De conquérant, il s'était fait assassin. Pour beaucoup de Chinois, il était devenu Dieu. Des années passèrent. Les crimes de Fuh-Suh continuaient de plus belle. Tout à coup ce fut la trêve. On apprit alors qu'une ligue clandestine s'était formée (comme s'il n'y en avait pas assez en Chine !) ligue qui donnait un festin annuel à vingt bandits. Je connais les statuts de cette loge. Ils ne sont pas longs :

« *Chaque année, vingt filous seront convoqués à un repas. Ils mangeront et seront récompensés pour leur venue. Une année viendra où le convive, qui est toujours absent, se présentera et prendra place à la table. Ce sera Fuh-Suh, qui reviendra sur terre par le Chemin des Dieux.*

« On serait tenté d'y voir un rituel comme il y en a tant en Orient, car la chose, au fond, n'est qu'un symbole de la résurrection finale. Fuh-Suh mort va revenir parmi les vivants et, naturellement, il sera bien content, dès son premier repas terrestre, de se voir entouré de gens de sac et de corde. La chose ne nous intéressait que médiocrement quand, brusquement, je fus rappelé à Londres. J'y suis arrivé il y a huit jours, et je fus introduit auprès du secrétaire du Premier ministre. Ce dernier, Lord Dambridge, soigne, pour de longs mois, une grave maladie, dans une station balnéaire du continent.

« — Lipton, me dit le secrétaire, je vous ai fait revenir pour vous faire des reproches.

« — Sir, voilà un beau discours de bienvenue, dis-je.

« — Faut-il laisser des habitudes de Chine s'implanter chez nous ?

« — Certes non, car elles ne sont pas toujours recommandables, sir !

— Eh bien ! voici des mois que je suis inondé de billets anonymes, conçus dans ce genre : *Repas annuel Denverton égal*

à repas annuel Fuh-Suh. Demandez solution à Bunny Lipton. Le nom de Fuh-Suh nous remet de trop vilaines choses en mémoire pour négliger cet avis ; aussi, je me suis offert le luxe de vous convoquer de Pékin à Londres.

Ici, Bunny Lipton se tourna vers Harry Dickson.

— Eh bien ! monsieur Dickson, ce bougre de secrétaire n'était pas si bête que cela. Sans trop savoir pourquoi, je sentais que réellement une bizarre similitude présidait à ces mystérieuses agapes, si éloignées les unes des autres.

— Rien ne nous prouve que le mystère soit réellement criminel, intervint le détective.

— Il en est, hélas, autrement, monsieur Dickson. Le soir de mon arrivée, je reçus à mon hôtel un colis renfermant une tête fraîchement coupée. La tête d'un Chinois assez âgé que je ne suis pas parvenu à identifier. Mais je mettrais ma main à couper que c'est l'auteur des billets anonymes, adressés au Premier ministre ou à son secrétaire, et dont un maître inconnu a puni la haute trahison !

— Il me semble, Bunny, qu'on pourrait rechercher pourquoi feu Lord Denverton a prévu une clause testamentaire aussi singulière.

— Comme si je ne l'avais pas fait, monsieur Dickson. J'ai bouleversé dix études de notaire, questionné cinquante hommes de loi, en ces quelques jours. Ah ! je m'en suis donné de la peine, mais… nib de blair ! gémit Benny Lipton.

— Autant que je me rappelle, feu Stanton Denverton était un homme de gros bon sens, un peu misanthrope, pas méchant homme. Il a beaucoup voyagé.

— Oui, mais pas hors d'Europe. Il se contentait de très longs séjours en des villes balnéaires françaises, allemandes, suisses et autrichiennes. Il n'aimait pas l'Angleterre dont le climat lui faisait du tort. Tels sont les renseignements que j'ai obtenus sur lui. Quant à son héritier, c'est un parfait imbécile, incapable de faire le bien comme le mal.

— C'est mon opinion, Bunny. Et que pensez-vous du personnel de Denverton-House ?

— Très ordinaire. Aucun n'est digne de retenir un moment notre attention au point de vue de nos recherches.

— Que dites-vous de ceci ?

Harry Dickson tendit à son ami le petit poignard à manche de jade.

Bunny le considéra avec terreur.

— La clef du Chemin des Dieux ! s'écria-t-il.

— Si je comprends bien, le Chemin des Dieux signifie celui de la mort ?

— Plus ou moins, mais il y a une nuance. Ce serait plutôt l'effroyable route sur laquelle cheminent les envoyés de la Mort, voire les morts eux-mêmes qui veulent revenir chez les vivants. Je ne puis le dire exactement. Je n'ai jamais eu, à ce sujet, que de bien vagues renseignements.

— Pourquoi alors donner ce nom étrange à ce petit poignard ?

— L'avez-vous seulement bien regardé ?

— Pas encore.

— C'est une petite fortune meurtrière que vous tenez dans votre main, dit Bunny en souriant. La lame est en platine pur ; la pierre de jade n'est pas très ordinaire non plus, car d'une variété très rare. Regardez sa verte transparence. On l'appelle « joue de mort » et, vraiment, elle a un aspect cadavérique peu réjouissant ; n'empêche que les amateurs en donnent des prix exorbitants… Je suppose que l'inhabile jeteur, qui vous destina ce charmant couteau, fera quelques efforts pour le reprendre.

Un silence tomba entre les deux hommes. Harry Dickson posa un verre de whisky devant son ami, qui but, les pensées ailleurs.

— Au diable, si je sais où nous allons, dit-il. Avez-vous déjà été lancé sur des pistes aussi confuses, monsieur Dickson ?

Le détective sourit… Certes, cela lui était arrivé plus d'une fois. Silence. Bunny buvait, à petits coups, la brûlante liqueur. Harry Dickson fumait. Du fond de l'office, on entendait Mrs. Crown, la gouvernante, remuer la vaisselle. Le cartel comptait lentement de sourdes secondes : Une, deux ! Une, deux !

Sonny Lipton surprit le regard de son ami attaché au large cadran horaire.

— Vous attendez quelqu'un, monsieur Dickson ?

— Oui et non… Quelqu'un qui n'aurait pas dû être parti.

— Tom Wills, votre élève ? En effet, j'aurais bien voulu lui serrer la main.

Harry Dickson pressa un bouton de sonnette.

— Où donc est passé Tom ? demanda-t-il à Mrs. Crown, qui arriva en torchant ses mains humides.

— Mais… il n'est pas sorti d'ici ! s'écria la brave femme. Un peu avant que vous soyez entré, monsieur Dickson, je l'ai entendu marcher dans la bibliothèque.

— C'est bien, madame Crown, vous pouvez disposer. Je crois que vous n'aurez pas entendu partir Tom.

— Bon, dites que je deviens sourde, grommela la gouvernante en claquant la porte.

Lentement, Dickson se dirigea vers la bibliothèque et mit la main sur le bouton de la porte. Pourquoi, à cette minute, Lipton et lui eurent-ils le même geste d'hésitation ? Pourquoi n'ouvrirent-ils pas d'emblée cette porte qui donnait sur une pièce si familière ?

Il leur semblait que quelque chose d'imprécis et de terrible était là, aux aguets.

— Dickson, murmura Lipton avec un soupir douloureux, je ne sais pourquoi j'ai peur devant cette porte… devant cette chambre où l'on a entendu Tom pour la dernière fois. En Chine, je fus souvent devant pareille chose. Prenez garde !

Déjà le détective rompait le charme. Avec un grognement de colère, il ouvrit la porte toute grande, étendit la main et tourna le commutateur. Une vive lumière inonda la pièce. Harry Dickson et Lipton se jetèrent en arrière, tellement la scène s'offrant à eux était imprévue.

Un être d'une laideur repoussante se tenait recroquevillé sur une chaise, ses yeux, démesurément ouverts, clignotant à la vive clarté.

Sa bouche pendait en une lippe invraisemblable ; une grimace inhumaine déformait son visage qui respirait la plus froide bestialité. Il poussa une rauque menace en voyant s'approcher les deux hommes.

— Attention ! hurla Bunny Lipton, ne le touchez pas. Tel que vous le voyez, il est fort comme dix hommes et vous tuerait en

un tour de main. Il ne nous reconnaît pas… Je connais cette infâme sorcellerie.

— Nous reconnaître… balbutia Harry Dickson, entrevoyant quelque terrible vérité.

Alors, il reconnut les vêtements lacérés par une griffe hargneuse.

— Tom Wills ! s'écria-t-il.

L'être grogna sauvagement.

— Que lui est-il arrivé ? s'alarma le détective.

Bunny Lipton le retint par le bras.

— C'est une diablerie chinoise. On a dû lui inoculer du Yun-Yun, une sorte d'huile qui transforme, en moins d'une heure, une créature raisonnable en un monstre comme celui-là.

— Et est-ce sans remède ? cria Harry Dickson.

— Heureusement non… Au bout de quelque temps l'effet se dissipe, paraît-il. L'antidote existe… Mais le diable m'emporte si je sais où je pourrais le trouver ! Attendez…

Tom Wills ne bougeait pas ; seul, un grondement de fauve s'échappait de sa gorge, ses lèvres salivaient abondamment. Il présentait l'aspect du plus absolu crétinisme, bien qu'une lueur sauvage et parfois meurtrière brillât dans ses yeux agrandis.

Bunny Lipton, après avoir réfléchi, secoua la tête : le pauvre policier ne trouvait rien qui pût aider son ami.

Tout à coup, Dickson ouvrit la porte et passant derrière Tom Wills, d'un effort il le poussa dans l'escalier.

Avec un nouveau grognement de bête, le jeune homme sauta en bas des marches et gagna la rue.

— Au galop derrière lui, Bunny, commanda Harry Dickson. Il faut empêcher qu'il fasse du mal, ou qu'il lui en arrive. Sans doute les bandits, qui lui ont joué ce tour tâcheront-ils de s'approcher de lui.

Il faisait nuit noire, et le brouillard flottait encore par places. Après avoir hésité quelque peu, Tom Wills s'était mis à courir. Les deux détectives avaient de la peine à le suivre.

3. En suivant Tom Wills

Tom avançait de la façon la plus irrégulière. Parfois, il adoptait une marche hésitante qui, de loin, l'apparentait à un ivrogne.

Il traversa tout Goswell Road, et tourna à angle droit dans City Road, qu'il se mit à descendre vers Old Street.

— Ma parole, il se dirige vers la maison que vous venez de quitter, monsieur Dickson, dit Bunny Lipton, en reprenant haleine.

— Denverton-House ? Après tout…

Harry Dickson n'acheva pas sa pensée, ses traits durcirent et il adapta son allure à celle de Tom Wills dont la silhouette s'estompait déjà, au loin, dans la brume de la nuit.

— Que de choses en peu d'heures ! murmura Bunny. Au diable si je sais ce que peut renfermer Denverton-House.

— Attention ! s'écria soudain le détective. Voilà qu'il atteint la demeure… Oh ! c'est un peu fort !

Tout comme Harry Dickson, Bunny Lipton avait vu Tom Wills disparaître comme si le sol l'avait avalé.

— Ah ! murmura Harry Dickson en courant, fallait y songer : le soupirail ! N'empêche que j'ai eu une minute de forte émotion.

En effet, un soupirail bâillait à fleur de pavé et devait donner accès aux caves de Denverton-House.

— Vous rendez-vous compte comment il est venu ici ? demanda Dickson.

Bunny fit un signe affirmatif de la tête.

— Dans l'état où il se trouve, cela ne m'étonne guère. Il suit une autre volonté, qui le conduit comme en une sorte d'hypnose. Mais celle-ci ne doit pas être complète, je pense, car on attire notre ami pour le parachever. Eh bien ! nous allons mettre des bâtons dans une certaine roue.

Harry Dickson ne souffla mot, se laissa glisser par l'ouverture béante et prit pied dans la cave ; Bunny Lipton le suivit.

Les deux détectives restèrent un moment sans bouger ; un pas, décroissant dans le lointain, leur prouva qu'ils étaient sur la bonne voie.

L'obscurité était complète, et Tom se dirigeait sans secours de lumière. Dickson et Lipton n'osèrent allumer leur lampe, et force leur fut de se diriger dans les ténèbres, en prenant, comme guide, le bruit des pas de Tom Wills. Pourtant, leurs yeux s'habituèrent quelque peu à la nuit ambiante et ils purent avancer sans trop de heurts ou d'embûches.

Devant eux, une porte battit et les pas cessèrent de se faire entendre.

— Il est monté au rez-de-chaussée, murmura Harry Dickson.

Quelques secondes plus tard, ils se heurtèrent à un escalier de pierre conduisant à une porte entrebâillée. Une faible lueur était visible au bout d'un long couloir.

Harry Dickson reconnut les aîtres. Au fond du corridor, se trouvait le hall et sur ce hall s'ouvrait la salle d'apparat où le festin ridicule avait été servi. Le bruit des pas avait repris et éveillait une vague résonance dans le hall.

— Pourvu que personne ne vienne, murmura Bunny Lipton. Voyez-vous qu'ils l'abattent comme un vulgaire cambrioleur ?

— Je suppose qu'il est attiré ici pour une tout autre raison, murmura le détective. Néanmoins, il pressa le pas pour rejoindre son élève.

Ils avaient atteint le hall, qui n'était éclairé que par une unique lanterne mauresque, jetant autour d'elle des lueurs de prisme et laissant le reste du hall plongé dans la pénombre.

La porte de la grande salle à manger était ouverte à deux battants ; il y avait de la lumière, non celle de l'énorme lustre, mais de deux lampadaires encapuchonnés de rose et posés dans un coin.

Devant l'un d'eux se profilait l'ombre de Tom Wills.

Il était seul et se tenait immobile.

Tout à coup, les deux hommes sursautèrent. Une étrange voix, venant ils ne savaient d'où, s'élevait et psalmodiait, sur un mode aigu, en une langue bizarre.

— Du vieux chinois ! murmura Bunny.

— Le comprenez-vous ? demanda Dickson.

— Assez bien… Laissez-moi écouter.

Bunny avait attiré son ami derrière un des battants de la porte et, à voix très basse, il traduisait ce que la voix invisible continuait à psalmodier.

— Ô toi, qui es sur le Chemin des Dieux, j'ai pris, pour t'en faire hommage, l'esprit de ce jeune barbare, pour que son maître en souffre et, dans sa terreur, détourne à jamais ses regards impies de la route sacrée que tu suis.

Ici, un silence tomba. Tom Wills était toujours immobile, sa silhouette se découpant sur le fond rose du lampadaire.

La voix reprit sur un ton de réelle tristesse :

— Tu ne réponds pas, ô toi, qui es sur le Chemin des Dieux, parce que les temps ne sont pas encore révolus…

— Mais moi, je réponds ! tonna soudain une autre voix.

C'était Harry Dickson et Bunny eut toutes les peines du monde à ne pas crier de terreur.

— Malheureux ! implora-t-il.

Mais le détective continua :

— Si l'esprit n'est pas rendu immédiatement à ce jeune homme, moi, Harry Dickson, je fais sauter la salle d'apparat à l'aide de la grenade que j'ai en poche et dont je règle l'éclatement à un nombre de minutes choisi par moi. Répondez.

Quelques secondes se passèrent, puis la voix reprit, mais, cette fois, en excellent anglais :

— J'accepte, Harry Dickson. Retirez-vous dans le petit salon blanc où vous avez dîné tout à l'heure. Dans dix minutes, votre élève vous sera rendu, son esprit redevenu sain.

Bunny Lipton intervint.

— Jurez-le sur celui qui est sur le Chemin des Dieux ! dit-il en chinois.

Après quelques moments, la réponse vint, basse et grave :

— J'en fais le serment. Mais votre ami veut-il rendre le couteau de jade ?

— Oui, répondit immédiatement le détective.

— Qu'en se retirant, il le pose sur le guéridon du lampadaire. Maintenant, donnez-moi également votre parole d'honneur que vous ne viendrez pas dans cette salle avant les dix minutes révolues.

— Accepté, dit Bunny Lipton.

Ils se retirèrent dans le petit salon, précédemment décrit, où rien n'avait changé depuis le départ du détective.

Ils avaient allumé une lampe-applique et se taisaient, tout à leurs pensées.

— Je me demande ce que Denverton a à voir dans tout ceci, dit Bunny.

— Vous me demanderez cela demain, répondit Harry Dickson, mais je crains que, d'ores et déjà, je doive vous répondre que le présent Lord Denverton est un fieffé imbécile et rien de plus.

Ils tenaient leurs yeux fixés sur le chronomètre de Dickson, posé sous la lampe ; de l'autre côté de la porte, on n'entendait aucun bruit.

— Neuf minutes ! dit Bunny Lipton. Une seule encore… J'ai peur…

Harry Dickson lui jeta un regard mécontent et se mit à suivre l'aiguille des secondes avançant, par courtes saccades, le long du cercle gradué.

Enfin, le détective se leva et marcha vers la porte.

— Les dix minutes sont révolues, dit-il à haute voix.

Aucune réponse ne lui parvint.

Il ouvrit la porte toute grande. La salle était brillamment illuminée car le grand lustre irradiait. Dans un fauteuil, Tom Wills dormait tranquillement, les vêtements toujours en loques, mais son sourire habituel sur le visage.

Harry Dickson s'élança vers lui.

— Tom, mon garçon ! Éveillez-vous !

Le jeune homme s'étira, bâilla, ouvrit les yeux et sourit à son maître ; l'instant d'après, il s'étonna de l'endroit qui servait de décor à son réveil ; puis de se voir si mal arrangé au point de vue vestimentaire.

— Mon beau complet brun ! Que lui est-il arrivé ? gémit-il.

— Nous verrons tout cela plus tard, répondit Harry Dickson en lui serrant affectueusement les mains.

— Je prendrais un vif intérêt à examiner cette, maison si bien endormie, dit tout à coup, Bunny Lipton. Mais il me semble que, pour le moment, nous venons de conclure un armistice tacite avec celui qui nous a rendu Tom. Je propose de ne pas le rompre avant demain.

— D'accord, répondit Harry Dickson.

La voix mystérieuse ne se fit plus entendre.

***

Quand ils se retrouvèrent dans Baker street, l'heure était bien avancée ; néanmoins Tom Wills fut invité à raconter ce qui lui était arrivé. Devant la question, il manifesta un certain étonnement.

— C'est plutôt à moi de vous questionner, répondit-il. J'ai dû m'endormir dans la bibliothèque et je me suis éveillé dans une maison inconnue, avec mon beau complet brun en pièces.

— Faites un effort, Tom, insista Bunny Lipton, et dites-nous si vous ne vous souvenez d'aucun fait, antérieur à votre profond sommeil.

Tom Wills fronça les sourcils et fit un effort de pensée.

— Je suis dans la bibliothèque, je cherche un livre… Quel livre, je ne me souviens plus… Si fait, je cherche un ouvrage de Jack London. Je ne trouve pas immédiatement le livre en question… Dans la cuisine j'entends Mrs. Crown remuer ses casseroles, je sens une bonne odeur de soles frites et je m'en réjouis… Mon Dieu, comme tout ceci est banal, ordinaire…

— N'empêche, insista Dickson. Continuez.

— Je ne me souviens plus de rien, ou de si peu… Toutefois, quelque chose, comme un linge, m'a touché le visage. Ah si !… Avant cela, un livre est tombé du rayon supérieur. Il y avait de la poussière qui s'envolait…

— Chut ! commanda le détective. Je crois en savoir assez : un livre est tombé, de la poussière, un linge… du haut de la bibliothèque.

« Mais, quand nous avons trouvé Tom, tout était en ordre dans cette pièce, et j'ai, machinalement, donné un tour de clef en partant.

— Venez ! ordonna-t-il.

Il s'approcha à pas de loup, de la porte de la bibliothèque, l'ouvrit brusquement, et levant vivement son revolver, il le déchargea en éventail sur les rayons supérieurs de la bibliothèque.

Aussitôt, un corps tomba, lourdement, dans l'ombre.

— Lumière, commanda le détective.

Bunny Lipton et Tom Wills restèrent sidérés.

Sur le plancher, un Chinois se tordait, dans les affres de l'agonie. Bunny Lipton s'approcha et son visage refléta une vive horreur.

— Un Hongouse… Laissez-le mourir, monsieur Dickson, et surtout n'essayez pas de le soigner. Il emploierait ses dernières forces pour quelque sale coup, je connais cette engeance.

L'homme jetait des regards affreux, brûlants de haine, sur les trois hommes. Soudain ses yeux se révulsèrent et il resta immobile.

— Deux balles dans la tête, approuva Bunny. Voilà ce qui s'appelle tirer en se confiant à sa bonne étoile !

« Je suppose, continua le petit policier, que ce bandit avait reçu ordre de nous avoir tous les trois et, fidèle à la consigne reçue, il aura attendu.

— Et dans le salon de Denverton-House, on nous attendait tous trois, mais pas de la façon dont nous sommes venus, dit Harry Dickson. À présent, Bunny, je vous renvoie la question par laquelle a débuté notre rencontre de ce soir : dans quel guêpier nous sommes-nous fourrés à cette heure ?

4. Le deuxième Chinois

Le lendemain, Harry Dickson reçut une lettre de Lord Denverton. Elle était brève et formelle :

Monsieur Dickson,

Hier, dans un moment de fantaisie et peut-être d'ennui, je vous ai demandé de vous occuper de quelques mystères ou de ce que je crois être tels. J'estime que je n'ai pas le droit de fouiller dans le passé de mon oncle et de lui demander une sorte d'explication posthume. Que sa volonté reste sacrée. Je vous prie donc de ne plus vous occuper de rien. Une heure après votre départ, j'ai quitté avec tout mon personnel Denverton-House, qui me déplaît, pour me fixer dans mon château du Yorkshire. Je ne reviendrai que l'an prochain, à l'époque du nouveau repas obligatoire. Ci-joint un chèque de deux cents livres, que je vous prie d'accepter pour vos honoraires.

(s) DENVERTON

— Ceci explique l'abandon de la maison de Denverton, dit Harry Dickson quand il eut pris connaissance de la lettre, et nous assure que le jeune lord n'est qu'un faible et un crétin.

— On lui aura peut-être fait peur, suggéra Tom Wills.

— Ce n'est pas impossible.

— Que faisons-nous ? Laisserons-nous les choses où elles sont ? demanda Tom Wills.

— Je crois que je n'en ferai rien, répondit Harry Dickson. Cependant j'attends ce que l'on aura dit, au Foreign Office, à notre excellent camarade Bunny, pour régler un peu notre conduite sur la sienne.

Bunny Lipton ne se fit pas attendre ; il n'avait pas encore déjeuné et son humeur s'en ressentait vaguement. Il ne se dérida que devant les toasts grillés, le thé et les confitures que servit Mrs. Crown.

Quand il eut lu la lettre de Denverton, il la reposa d'un air maussade.

— Vous êtes votre propre maître, monsieur Dickson, dit-il, et vous pouvez abandonner l'affaire si cela vous agrée, mais moi, je viens de recevoir des ordres formels : On veut savoir !... Savoir quoi ? Je me le demande quelque peu... À l'idée que je vais me trouver seul devant cette chinoiserie – c'est bien le cas de le dire – je ne me sens pas d'humeur bien rose.

— Et si je reste à vos côtés ? proposa Dickson.

Bunny Lipton poussa un cri de joie.

— Elle redevient rose ! Rose comme l'aurore, comme une peau de pêche, comme... comme tout ce qui est beau et bien ! cria le petit homme, dont les yeux brillaient de joie.

Harry Dickson eut beaucoup de peine à retenir un sourire devant cet enthousiasme qui, pourtant, lui allait droit au cœur.

— Nous devrons nous séparer pendant quelque temps, dit-il. Je ne crois pas que nous soyons déjà dans le cœur de l'action. Nous nous devons à certaines enquêtes arides. Pour ma part, je vais aller passer quelques jours sur le continent.

— Ville balnéaire ? demanda Bunny en clignant de l'œil.

— Puissamment deviné, répondit Harry Dickson en lui tendant la main.

Bunny Lipton resterait à Londres à surveiller Denverton-House. Dickson et Tom Wills bouclèrent leurs valises et se firent conduire, le jour même, à la gare de Charing-Cross. Le train de nuit les emporta à Douvres, la malle à Ostende. D'Ostende, le rapide les conduisit à travers la Belgique, paisible et riante. À Luxembourg, ils descendirent et se firent mener à l'hôtel Continental, au centre de cette adorable ville.

Le soleil de quatre heures dorait la cité ducale ; un bruit d'eau courante montait de la ville basse, parmi des verdures fraîches. Tout respirait la paix et la joie de vivre entre ces vieux pignons, ces maisons penchées sur le bord de l'eau.

— J'aimerais que tout ceci soit loin d'un forfait, murmura Tom, en marchant le long d'une roseraie solitaire, dont les premières fleurs s'épanouissaient, et en suivant d'un œil amusé la lente ascension des gens montant, par des voies en raidillons, vers la haute ville.

— J'espère que ce ne sera jamais qu'un corollaire du crime que nous aurons à retrouver ici, répondit Dickson, c'est-à-dire quelque chose qui fut la conséquence latente d'un premier forfait. Comme je l'ai déclaré à Bunny Lipton, le vieux Lord Denverton a voyagé beaucoup sur le continent. Or… Mais n'anticipons pas. Je crois avoir découvert une très petite lueur, grâce à une déduction assez ordinaire et dont je ne veux pas tirer grande gloire.

« Je me rappelle que Denverton ne mourut pas à Londres, mais bien à Luxembourg, et que son corps fut ramené en Angleterre.

Harry Dickson se tut et son élève l'entendit murmurer :

— Schneider… Il n'y a pas mal de gens de ce nom dans ce patelin, je suppose !

— Qui était ce Schneider ? demanda Tom.

— Le correspondant du lord dans certaines villes d'eau. Celui qui préparait les villégiatures. Il a reçu un legs assez coquet à la mort du vieux gentilhomme. Il représente un certain facteur de mystère dans la vie de feu Denverton.

Ils suivaient, en ce moment, une rue aux murs crépis de vert et de rose, menant vers la triste prison grand-ducale, puis descendant, en angle droit, vers la rivière et des endroits plus riants.

Un grand jardin s'ouvrait devant eux, avec des massifs de fusains, des espaces verts, mi-pelouses, mi-potagers. Au fond, des murailles parurent, rochées de gris ou tapissées de lierre vierge. Un vieux jardinier sarclait avec une sage lenteur, et il se redressa péniblement en voyant approcher des visiteurs.

— Monsieur Schneider ? demanda le détective.

— Que lui voulez-vous ? demanda le vieil homme.

— Le voir et lui parler si possible, répondit Harry Dickson.

— Hm, le voir, ça irait encore, car il n'est pas de très méchante humeur. Quant à lui parler, c'est une autre affaire, bavarda le jardinier. Venez toujours…

Il les invita, du geste, à le suivre et entra dans la grande maison grise qui se trouvait devant eux. Ils suivirent un large corridor dallé, frais comme une cave, au fond duquel s'ouvrait

une pièce claire, à moitié transformée en volière. Un gazouillis effréné accueillit les arrivants.

— Eh bien ! vieux Balthazar, comment vont les canaris ce matin ? demanda le jardinier, en se campant devant un fauteuil où se tenait une masse informe.

Un grognement lui répondit. D'un amas de vêtements, une main tremblante sortit pour s'avancer, fébrilement, vers un guéridon où se trouvait un verre de vin gris. Le verre fut enlevé et porté à une bouche énorme s'ouvrant dans le visage le plus niais qu'on pût imaginer.

— Monsieur Schneider, présenta le jardinier, non sans ironie.

Harry Dickson crispa les poings. De l'avant-veille à peine, quelque chose lui revenait en mémoire.

— Il n'a pas été toujours comme cela, j'imagine ? demanda Harry Dickson.

— Ah non ! répondit vivement le bonhomme. C'était un monsieur très bien avant que cela lui ait pris…

— Et cela date ? demanda le détective.

— Heu !… La mémoire à mon âge n'est plus très fidèle, vous savez, repartit le vieillard, mais il y a déjà quelques années tout de même… depuis que monsieur ne voyage plus. Alors, cela lui a pris. Il y a des jours qu'il est méchant, d'autres, comme aujourd'hui, qu'il ne l'est pas, ou moins.

Harry Dickson prit congé du jardinier, après lui avoir donné un large pourboire.

— Temps perdu ? questionna Tom Wills, en regardant son maître de biais.

— Pas du tout, mon petit ! Dire qu'il y a fort peu d'heures encore, vous ressembliez au malheureux Schneider que nous venons de quitter !

— Pas possible ! s'exclama Tom avec horreur.

— Le poison chinois est entré en action, il y a quelque temps déjà. Malheureusement, je ne connais pas son antidote pour l'expérimenter sur la ruine vivante que nous venons de voir.

— Cela aurait-il quelque avantage pour nous ?

— Sans doute, mais je m'en passerai bien, je pense, ajouta malicieusement le détective en remontant la côte qui menait vers la ville nouvelle.

— Pourquoi, si l'on voulait rendre cet homme inoffensif, les empoisonneurs ne l'ont-ils pas tué, purement et simplement, au lieu de le mettre au ralenti ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson fit brusquement halte et ses yeux se fixèrent sur la lointaine ramure d'une belle chênaie.

— Que voyez-vous là ? s'enquit le jeune homme.

— Là ? Rien, my boy, mais c'est vous qui me faites entrevoir quelque chose. Palsembleu ! Pourquoi a-t-on mis cet homme au ralenti au lieu de le tuer ? Oh, Tom, auriez-vous mis le doigt sur la solution du mystère ?

— Je n'ai fait que poser la question, confessa Tom.

— Quand le problème est posé, on peut envisager sa solution, répliqua sentencieusement le détective. Je crois que, si l'on parvient à répondre à votre question, une partie du mystère de Denverton-House n'en sera plus un. Et maintenant, allons dîner !

On mange délicieusement au Grand-Duché de Luxembourg. Harry Dickson avait encore souvenance de certains buissons d'écrevisses et d'une superbe friture de truites, dégustées au cours d'un séjour que nous relaterons dans une autre aventure. Un car, rempli de joyeux touristes, passait en ce moment.

— Il y a encore deux places, messieurs ! cria le jovial conducteur. Nous allons à Echternach !

— Très bien, répondit Harry Dickson, nous acceptons avec plaisir. Nous voulons dîner à Larochette.

— À merveille, sir, mais la route est en réfection de ces côtés. Je suis obligé de faire un léger détour. Je devrai vous faire descendre devant le Binzel-Schleft et vous aurez deux kilomètres encore à faire à pied.

— Ce qu'il faut pour avoir bon appétit, approuva Dickson en prenant place dans l'autocar aux côtés de Tom Wills.

Le splendide paysage se déroula comme un film. Le soleil se couchait mais la haute feuillée des forêts, le sommet des rochers brasillaient d'or en fusion. Les Schluchten étaient déjà remplis d'ombre bleue et semblaient redoutables comme des gouffres ;

les bois eux-mêmes, aux profondeurs déjà obscures, étaient aventureux et pleins de mystère, bien qu'à chaque sommet un feu de joie semblât être allumé.

Un ruisseau grondait, rageur, sur le bord de la route : des oiseaux attardés s'appelaient sous le couvert assombri.

— Vous êtes au Binzel-Schleft, gentlemen, dit le chauffeur en stoppant. Suivez la route. En une vingtaine de minutes de marche, vous atteindrez Larochette, où je vous recommande l'hôtel de la Poste.

Le car disparut au tournant du chemin, dans une gloire de poussière, laissant seuls les deux détectives.

À leur gauche, bâillait la grande fissure ombreuse du Binzel ; un escalier, taillé dans la pierre, conduisait vers les hauteurs.

— Je demande un quart d'heure supplémentaire pour un peu voir ce rocher de près, déclara Tom.

— Accordé, mon garçon, répondit le maître, en lui emboîtant le pas.

Ils gravirent les marches de granit, se hissèrent entre les blocs rocheux, de faîte en faîte, et allèrent, de profondeur en profondeur, pour arriver, enfin, tout au haut du Binzel-Schleft. En vérité, ce n'était pas une bien terrible ascension, car le petit plateau rocheux domine la route de quelques centaines de pieds à peine, et permet tout juste un fort agréable coup d'œil sur les alentours, pour l'heure fort assombris car le crépuscule, déjà sensible sur le chemin, était devenu presque nuit complète sous bois.

— Tiens, une auto s'arrête, dit Tom, en entendant un bruit de freins serrés montant du vallon. Le Schleft aura, ce soir, des visiteurs encore plus tardifs que nous.

Dans l'ombre, des pas vifs montaient vers eux ; curieusement, Harry Dickson et son élève attendirent les autres excursionnistes mais l'attente se prolongea. Personne ne montait plus, et le Binzel-Schleft s'emplit soudain de silence. Une étrange inquiétude envahit Tom qui, s'étant avancé sur l'extrême bord, avait, le premier, entendu venir et disparaître les pas ; il recula vers son maître et surprit celui-ci occupé à fouiller du regard l'obscurité.

— Attention, Tom, murmura le détective. Quelqu'un se trouve derrière les arbres ; il a escaladé la roche, sans se servir des marches. À présent, il est derrière nous. Je ne puis préciser sa position ; soyons sur nos gardes.

Soudain, une voix aérienne résonna au-dessus de leurs têtes, voix que le détective reconnut pour celle entendue par lui et Bunny dans Denverton-House.

— Laissez tomber vos revolvers, messieurs ; ils ne vous serviraient à rien, car il vous est impossible de me voir, tandis que moi je vous abattrais à mon aise, si telle était ma volonté.

— Plop ! Plop !

On n'aurait pu préciser d'où venait le bruit, mais à un pied du visage de Dickson, une roche éclata sous une balle tirée par un silencieux.

— Vous voyez, messieurs, que je n'aurais qu'à viser un peu plus sur la droite pour vous ôter la vie. Je n'en ferai rien toutefois, si vous m'obéissez. Veuillez descendre et prendre place dans l'auto qui se trouve au bas des marches.

Tous feux éteints, une automobile Chevrolet, conduite intérieure, attendait, la portière ouverte ; personne n'était au volant.

— Veuillez prendre place, messieurs, continua la voix plus proche que jamais.

— Rien à faire, sinon nous écoperons d'une balle bien tirée, grommela le détective.

Ils s'installèrent sur des coussins confortables, puis, sans qu'ils vissent personne, la portière fut fermée d'une volée.

— Tom, murmura rapidement Dickson, avez-vous la cire ? Faites vite !

Les deux hommes se recroquevillèrent et se passèrent rapidement les mains devant la figure. Cela leur suffit pour se fourrer dans le nez de minces boulettes de cire très malléables et se glisser en bouche un petit appareil que Dickson avait expérimenté, il y avait à peine quelques mois.

C'était un tube de quatre centimètres de long, que l'on gardait dans la bouche, en ayant soin de n'aspirer que par lui. C'était un des plus puissants filtres à gaz délétères qui existaient

jusqu'alors, et dont on devait l'invention à un jeune élève des écoles industrielles de Londres.

Le geste avait à peine été esquissé qu'un sifflement doux se fit entendre aux oreilles de Dickson et, malgré les précautions prises, les deux prisonniers sentirent de lourds effluves les entourer.

Dickson poussa son élève du coude. À quelques secondes d'intervalle, ils se laissèrent choir dans les coussins, prenant l'attitude d'hommes profondément endormis.

À ce moment, une forme très mince surgit au bord de la route, s'installa au volant et démarra à vive allure.

Personne n'avait pris place à côté du chauffeur. Les captifs n'avaient donc que lui à craindre.

Dickson avait, à la lumière des phares allumés, reconnu le masque cruel d'un Chinois et il décida d'agir en conséquence.

Un peu avant de s'engager dans le Mullerthal, la route décrit un grand coude qui oblige les voitures à ralentir.

Petit à petit, la main de Dickson s'était glissée vers le revolver de réserve. À présent, il le tenait braqué sur l'homme…

— Qui veut la fin… gronda-t-il.

On arrivait au virage et, ici, l'action eut lieu : foudroyante.

Deux coups de revolver éclatèrent dans la nuque du chauffeur ; en même temps le détective se jeta de toutes ses forces contre la glace, qui se brisa en mille morceaux. Par-dessus le corps affalé du Chinois, il saisit le volant. Il était temps, déjà l'auto dérapait dangereusement.

Mais Tom avait promptement ouvert la portière, repoussé le corps du conducteur et bloqué les freins.

— Ouf ! dit Harry Dickson, en respirant la fraîche brise des nuits. La nuit, la forêt, la solitude, c'est, tout ce qu'il nous faut pour arranger cette petite affaire en famille.

Le Chinois avait été tué sur le coup ; ses poches fouillées n'apprirent rien aux détectives et Harry Dickson resta quelques minutes à songer en silence.

— Je ne vais pas m'en tenir là, grommela-t-il. Voyons ce que nous pourrons encore en tirer, puisque nous avons, pour le moment, un avantage sur l'ennemi. Attention !

Il venait de jeter ce cri d'alarme, car une puissante auto s'amenait au loin. On voyait déjà voyager le jet blanc de ses phares sous le ciel sombre.

— Prenez la casquette du chauffeur, Tom, ordonna Dickson, et faites en sorte qu'on ne voie pas votre visage. Moi, je me charge de celui-ci !

Joignant le geste à la parole, Harry Dickson jeta le cadavre dans l'auto, l'y cala contre lui à la façon d'un homme endormi, pose qu'il prit lui-même. Tom Wills démarrait déjà en vitesse, quand du fond de la route, l'autre automobile surgit. En quelques minutes, elle eut rejoint la Chevrolet.

— Holà ! tête de citron, cria une voix en allemand, les ordres sont changés : faut pas traverser la frontière à Irrel car il y a une ronde de nuit. Ordre de retourner à la maison.

Sans plus, la puissante machine les devança et se perdit dans la nuit ; le bruit de son moteur s'éteignit bientôt au loin.

— Maître ! maître ! s'écria Tom, l'avez-vous reconnu ?

— Je dormais, Tom, souvenez-vous-en !

— Heureusement, je n'en faisais rien, moi. C'était le vieux jardinier de Luxembourg ! Mais, par tous les saints, il me semblait autrement costaud ce soir.

— J'en conclus que l'ordre est de retourner à la maison de Schneider, dit Harry Dickson. Tournons bride, mon garçon, nous allons voir ce qui se passe dans cette cambuse.

— Et le Chinois ? demanda Tom Wills.

— Nous ne pouvons nous embarrasser de lui. Déposons-le dans les taillis, qui sont assez épais pour le dissimuler pendant quelque temps.

Harry Dickson saisit le volant, vira de bord et reprit le chemin de Luxembourg. Ils passèrent par Larochette endormie. Seules, les fenêtres de l'hôtel de la Poste resplendissaient encore.

Tom Wills adressa un adieu mélancolique aux écrevisses et aux truites. La Chevrolet, qui s'avérait bonne marcheuse, mangeait, elle, des kilomètres…

5. Nuit d’aventures

Quelques centaines de mètres avant de dépasser les premières maisons de la capitale grand-ducale, le détective gara la voiture dans un sentier de traverse, d’où elle ne pouvait être aperçue de personne ; puis Tom et lui marchèrent allègrement vers la cité, en ayant soin de prendre, dès leur arrivée, par les ruelles de la basse ville.

Elle s’endormait dans la paix du soir, bercée par le grand murmure d’eau courante de sa rivière, lavant éternellement les galets polis comme des crânes. Magnifique silence vespéral des petites villes, à peine troublé par le bond d’argent d’une truite, par le frisson d’aile d’une noctuelle…

Harry Dickson et Tom Wills auraient bien voulu s’attarder, oublier qu’au milieu de toute cette tranquille beauté, ils étaient sur la piste du crime, mais un coude de la route les mit presque en face de la maison de Schneider.

Si, dorée par le soleil de l’après-midi, elle avait paru accueillante, avec ses fusains, ses parterres et ses potagers, dans l’obscurité elle surgissait redoutable et hostile.

Toutes les fenêtres étaient éteintes ; celles du rez-de-chaussée étaient blindées de lourds volets de chêne. L’unique bruit, autour de la maison silencieuse, était celui du vent dans les arbres et dans le lierre-vierge de la façade.

Harry Dickson inspecta longuement les lieux, avant de prendre une décision. La tranquillité de cette demeure ne pouvait être qu’un masque, une feinte. Derrière la maison se trouvaient les communs et le garage.

Voyant sa porte entrebâillée, les détectives s’en approchèrent ; il y avait des flaques d’huile sur le sol cimenté, mais d’automobile point.

— L’auto conduite par l’étrange jardinier n’est pas revenue immédiatement au logis, commença Tom Wills.

Aussitôt la main du maître pesa sur sa bouche pour le faire taire.

Une automobile descendait la rue en pente et Tom la reconnut : celle qui les avait dépassés sur le chemin d'Echternach.

D'un bond, les détectives furent derrière les massifs de fusains ; ils y avaient à peine trouvé un abri que l'auto s'engouffra, à toute vitesse, dans l'allée principale du jardin et entra dans le garage.

De l'endroit où ils étaient, Dickson et Tom entendirent le jardinier chauffeur pousser un grognement de surprise et monologuer :

— Tiens, tiens, la petite bagnole n'est pas encore là. Elle peut pourtant faire de la vitesse quand elle le veut.

Le chauffeur sortit du garage, qu'il laissa entrouvert, et se dirigea vers la maison. Ce n'était plus le vieillard courbé de la journée, mais un homme costaud et d'allure bien plus jeune, bien que son visage fût couturé de rides et empreint d'une certaine sénilité, qui aurait pu tromper le monde, au premier abord. Il entra par la porte de service et les deux Anglais l'entendirent monter rapidement les marches d'un escalier.

Harry Dickson comprit qu'il fallait jouer gros jeu.

— Tom, dit-il, il faudra nous séparer pour l'heure. Le chauffeur va plus que probablement recevoir l'ordre de partir à la recherche de la Chevrolet, conduite par le Chinois. Jouez des jambes jusqu'à l'endroit où nous avons caché cette auto ; bloquez-la sur le côté de la route, comme une voiture en panne. Le chauffeur que voici descendra de sa voiture pour voir ce qui cloche. Tombez-lui dessus et, surtout, prenez-le vivant. Une piqûre de la drogue que nous avons toujours sur nous fera bien l'affaire, si nécessité il y a.

« Filez alors à toute allure vers la frontière belge ; en peu de minutes, vous pourrez atteindre Arlon. Rue de la Montagne, en cette ville, vous trouverez les bureaux de la maison de M. Anatole Lamy, expéditeur. Vous le réveillerez et vous vous présenterez de ma part. Il ne s'étonnera de rien et, pour toutes choses, vous pourrez vous fier à lui. Je ne sais ce que recèle cette maison. Si, à l'aube, je ne vous ai pas rejoint chez M. Lamy,

priez-le d'agir. Il sait ce que cela veut dire et en fait d'action, il s'y entend. Filez maintenant et que Dieu vous garde.

Le détective resta seul, blotti derrière les arbustes.

Le jardinier chauffeur se faisait attendre, à la grande satisfaction d'Harry Dickson, qui calcula que Tom Wills aurait le temps nécessaire pour atteindre l'endroit où la Chevrolet se trouvait garée.

Enfin, la porte de service s'ouvrit et le chauffeur reparut. Il y avait du mécontentement et de la crainte dans son allure.

Le détective l'entendit jurer sourdement en mettant sa voiture en marche pour gagner la chaussée, en marche arrière.

— Il prend le bon chemin, jubila intérieurement Harry Dickson en le voyant s'engager sur la grand-route d'Echternach.

La porte de l'office était restée ouverte ; le détective rampa, précautionneusement, vers elle, en prenant bien garde de ne pas quitter le couvert ombreux des fusains. Ainsi, il put atteindre le seuil, sans encombre.

Quelques secondes après, il pénétrait dans la maison noire et silencieuse.

La Chevrolet se trouvait à peine sur le bord de la route, ses lumières de ville allumées, que Tom entendit le bruit du puissant moteur de l'autre voiture.

Il se jeta dans le fourré proche, ne prenant garde ni aux ronces ni aux orties qui l'égratignaient durement.

La Chevrolet avait l'air d'une voiture abandonnée sur la route, dont les voyageurs étaient allés quérir de l'aide dans le voisinage. L'auto qui approchait était une solide voiture française que Tom reconnaissait bien. À quelques mètres de la cachette du jeune homme, elle bloqua ses freins et le chauffeur, mettant pied à terre, s'approcha délibérément de la Chevrolet.

— Allô, Su-Su ! appela-t-il à mi-voix.

À cette minute, Tom Wills bondit hors du fourré, et assena un tel coup de matraque au chauffeur que celui-ci roula inerte sur le sol.

— La piqûre, ricana Tom en brandissant une seringue de Pravaz, et puis en route pour la Belgique !

— Et dire que je n'ai que l'embarras du choix en fait d'automobile, continua-t-il en comparant les deux voitures !

C'est égal, j'aime bien cette bonne Chevrolet, elle me porte chance !

La grosse voiture prit la place de l'autre dans le sentier de traverse et, avec son passager malgré lui, profondément endormi dans les coussins de l'auto, Tom Wills fila vers la frontière.

— Décidément, cette gentille bagnole est appelée à servir de dortoir roulant ce soir ! monologua-t-il, d'excellente humeur. Il traversa Luxembourg profondément endormie, songeant à ce qui aurait bien pu arriver à son maître, puis il mit le cap sur la frontière.

Depuis quelques années, celle-ci est devenue purement illusoire, car l'accord douanier belgo-luxembourgeois ne prévoit plus aucun poste entre ces deux pays amis.

Quelques lumières piquèrent la nuit, au fond de la route : c'étaient les sémaphores de la gare d'Arlon.

Tom Wills la laissa à sa gauche et s'engagea dans la petite ville provinciale. Un antique réverbère brûlait au coin d'une rue et une plaque indicatrice accrochait ses falotes lueurs. Avec satisfaction, Tom Wills lut, sur un fond d'émail bleu : *Rue de la Montagne*. À quelques tours de roue de là, une belle plaque de cuivre annonçait au passant que l'habitant de céans était M. *Anatole Lamy – Expéditeur – Agent en Douanes*.

Il y avait encore de la lumière chez ce brave Arlonais, car Tom remarqua une fine ligne de clarté entre les lattes des volets roulants.

Aussi ne le fit-on guère attendre, car, au premier coup de sonnette, il lui fut ouvert, et un homme en manches de chemise le regarda avec un peu de curiosité.

— Monsieur Anatole Lamy ? demanda le jeune homme.

— C'est moi-même, cher monsieur. Comment pourrais-je vous servir ? demanda aimablement l'habitant.

— Je viens de la part d'Harry Dickson, murmura Tom Wills.

M. Lamy ne broncha pas et répondit d'une façon bizarre :

— Certainement, monsieur Sellier. Trop heureux de pouvoir vous être agréable. Je vais ouvrir la porte du garage. Mettez-y votre voiture et venez me rejoindre dans la salle à manger. Je suis un nocturne, moi, et l'on ne me dérange jamais !

Cela était dit à haute voix, de façon à pouvoir être entendu de tous les voisins, si d'aventure ceux-ci n'avaient pas été plongés dans un sommeil réparateur. Bientôt, les portes du garage furent ouvertes à deux battants par M. Lamy en personne, puis refermées derrière l'auto.

Du geste Tom Wills désigna l'homme endormi dans la voiture et M. Lamy lui répondit par un imperceptible mouvement de la tête.

— Mr. Dickson le veut vivant, dit Tom à voix basse. Il viendra lui-même, si tout va bien, à l'aube. S'il ne vient pas, je dois vous prier de m'accompagner à Luxembourg, à la maison de Schneider.

M Lamy ne bougea pas, mais Tom Wills vit que toute son attention était en éveil.

— Que faire de mon prisonnier ? demanda Tom.

— Nous l'enfermerons dans un endroit où il pourra s'éveiller à son aise, et même faire autant de bruit qu'il pourra, répondit M. Lamy, en ouvrant la portière de l'auto et en prenant le captif à pleins bras.

Tom s'étonna de voir un petit homme comme M. Lamy, avec son crâne chauve et ses bajoues, qui le faisaient ressembler à quelque notaire de campagne, faire montre d'une telle force physique.

Il transportait le chauffeur comme s'il se fût agi d'un enfant endormi qu'on porte dans son lit.

Soudain, M. Lamy, qui semblait pourtant être une personne qui ne s'étonnait pas de peu, poussa un véritable cri de surprise :

— Mais, c'est Arno ! s'exclama-t-il.

— Vous le connaissez ? demanda Tom Wills.

— Mais… murmura M. Lamy, il doit y avoir maldonne… Il y a une erreur au jeu ! Pourquoi Arno est-il prisonnier ? Il est des nôtres !

Avant que Tom eût pu répondre, des coups furent frappés d'une certaine façon à la porte de derrière.

— Ah ! dit M. Lamy, en reposant son fardeau. Nous allons savoir immédiatement ce qui est arrivé.

Il déverrouilla une porte de fond qui livra passage à plusieurs hommes, habillés à l'européenne, mais dont le visage jaune disait assez l'origine asiatique.

Tom Wills eut un mouvement de recul, craignant vaguement un piège.

Mais cela se dissipa bien vite : derrière les trois Jaunes, une longue et maigre silhouette s'avança et Tom Wills reconnut le sourire d'Harry Dickson.

***

— MM. Matsuko, Saito et Timotu, présenta Harry Dickson à son élève. Non pas des Chinois, mais des Japonais, comme leurs noms le disent assez. Il se fait que nous allions faire fausse route, bien que ces messieurs veuillent bien reconnaître que l'honneur de la journée nous revient.

— C'est vrai, monsieur Dickson, dit Matsuko, un petit Japonais gourmé aux manières exquises, c'est vrai ! Nous avions cru que Su-Su était des nôtres. De fait, il était complice de la Voix sans tête et il l'a montré en l'aidant à vous faire prisonniers. Vous avez exécuté un traître, messieurs, en abattant Su-Su sur la route d'Echternach.

Tom Wills regarda son maître d'un air abasourdi.

— Je demande à ces messieurs de pouvoir fournir quelques explications à mon élève, dit Harry Dickson.

— Venez au salon, invita M. Lamy. Je crois qu'il nous faudra causer quelque peu.

Installés dans de confortables fauteuils, devant du thé fumant et des cigares, le détective prit la parole :

— Il se fait, donc, que ces messieurs, détectives privés de Sa Majesté impériale le Mikado, accrédités d'ailleurs auprès des puissances d'Europe, se livrent à une même recherche que moi-même : le Chemin des Dieux.

— Ah ! s'écria Tom Wills, on va donc enfin savoir ce que c'est que ce fameux chemin ?

Les trois Japonais secouèrent tristement la tête.

— Voilà ce que nous ne savons pas. D'ores et déjà, nous pouvons prétendre que c'est par-là que viendront les pires

horreurs qui ensanglanteront la Chine, qui causeront la mort de milliers de ressortissants européens et japonais.

— Le retour de Fuh-Suh, le terrible, dit Harry Dickson.

Les Japonais approuvèrent comme un seul homme.

— Mais quel point d'attache cela a-t-il avec cette bourgeoise maison de la banlieue de Luxembourg, la ville la plus paisible du monde entier ! s'écria Tom.

— Bien des choses, répondit le Dr Matsuko. M. Lamy vous le dira comme nous. C'est la maison qui attire toujours la Voix sans tête !

— Hein ? en voilà un nom ! s'exclama irrévérencieusement le jeune homme, ce qui lui valut un regard mécontent du maître.

— Oui, on l'entend toujours mais on ne voit jamais celui à qui elle appartient, dit Saito.

Et Harry Dickson approuva à son tour.

— Je l'ai entendue moi aussi, par deux fois. Une fois, à Londres ; une autre fois, ce soir même, quand elle faillit m'avoir. Mais pour n'être qu'une voix, elle sait se servir admirablement d'un revolver.

— Serait-ce Fuh-Suh ? s'enquit Tom Wills.

Toutes les têtes firent le même geste de dénégation.

— Pas du tout. Fuh-Suh était un être terrible, agissant avec une maîtrise inouïe, un conducteur d'hommes, un génie… La Voix sans tête serait une sorte de démon familier qu'il aurait domestiqué. Tel le voudrait la légende. De fait, ce doit être un valet néanmoins redoutable, parce que très habile.

— Mais Fuh-Suh a disparu, dit Tom Wills.

— Il reviendra par le Chemin des Dieux. Je vous assure que cela se sait déjà en Chine, affirma Timotu, le visage sombre.

Le Dr Matsuko se tourna vers le détective anglais.

— Je ne pourrais vous dire quelle joie nous avons à vous avoir avec nous dans cette étrange affaire, monsieur Dickson. Nous avons jusqu'ici ignoré Denverton-House dont le rôle nous est encore inconnu ainsi qu'à vous.

« Mais, depuis quatre ans, nous tenons la maison Schneider en vue. Vous y êtes venu après trois jours. Vous êtes bien habile, allez !

— Comment avez-vous découvert que cette maison pouvait, elle aussi, jouer un rôle dans tout ceci ? demanda Harry Dickson.

— Le hasard y entre pour une partie, raconta le Japonais. M. Arno, le détective européen au service de Sa Majesté le Mikado, prenait ses vacances en Europe. Il remarqua, un jour, Schneider sur le pas de sa porte et reconnut en lui un homme en proie au mystérieux poison chinois, dont nous-mêmes ne connaissons ni l'essence ni l'antidote. Il sentit qu'il y avait anguille sous roche, avisa notre service, et reçut ordre de rester sur place. Arno entra comme jardinier à la maison de Schneider, dont les intérêts sont gérés par un notaire belge, cela grâce à la recommandation de M. Lamy, un ami du Japon comme il est un ami de l'Angleterre.

« Arno avait un boy chinois dont il n'aimait pas se séparer. Il l'établit à Luxembourg dans une confiserie qui faisait de bonnes petites affaires. Le soir venu, le boy rejoignait son maître pour se mettre à ses ordres. Avez-vous remarqué que Schneider possédait une splendide volière ? Eh bien ! apprenez qu'elle n'était qu'une attrape, imaginée par l'habile Arno. Il savait que partout où la fameuse Voix sans tête, se faisait entendre en Chine ou ailleurs, des oiseaux étaient pris et croqués vivants. Chose bizarre, n'est-il pas vrai ? Mais c'est un fait, dont nous avons constaté l'exactitude sans jamais pouvoir l'expliquer.

« À des intervalles plus ou moins longs, des oiseaux disparurent, en effet, de la volière en question et Arno n'en retrouva que de maigres restes ensanglantés. La Voix elle-même, il l'entendit, morigénant quelqu'un en chinois et proférant les pires menaces.

— Pauvre Arno ! dit Tom Wills, tout penaud.

— Bah ! après tout, vous lui avez rendu un fier service en supprimant Suh-Suh… Un traître, qui s'apprêtait probablement à lui faire son affaire, dès que la Voix sans tête l'aurait exigé.

— Et maintenant, vous accorderez-vous quelque repos ? demanda M. Lamy, prenant pour la première fois la parole. J'ai mis Arno au lit. Demain, il ne paraîtra plus rien du traitement que Mr. Wills lui infligea. Si vous voulez vous mettre au lit à

votre tour, messieurs, vous savez que ma maison est aussi confortable que spacieuse.

Harry Dickson secoua la tête.

— Je crois, messieurs, que je devrai vous infliger une nuit blanche… ou plutôt, je la réclame pour moi seul et mon élève Tom Wills.

— Permettez que nous soyons des vôtres, insista le Dr Matsuko.

Harry Dickson secoua la tête.

— Un trop grand nombre de présences pourrait nuire à mon projet. À propos, docteur Matsuko, les disparitions d'oiseaux avaient lieu probablement la nuit ?

— En effet, monsieur Dickson.

— Et la Voix sans tête semble choisir, elle également, la nuit pour se faire entendre, je crois ?

— En général… Mais que concluez-vous ?

— Rien pour le moment. Mais, avec un peu de chance, nous pourrons d'ici peu, vous en apprendre plus long sur cette Voix extraordinaire.

6. La Voix sans tête

— Non, Tom, nous ne dormirons pas cette nuit ! Tant pis, on se reposera après. On retourne à Luxembourg, et même au-delà : On s'en va au Binzel-Schleft !

— Joli souvenir, répondit Tom en prenant place dans l'auto dont Dickson tenait le volant. Racontez-moi, maître, ce qui vous arriva dans la maison de Schneider.

— Bah ! mon récit ne prendra que deux minutes, my boy. J'étais à peine entré que j'entendis des voix dans le salon, proche de l'endroit où je me trouvais. Et ces voix parlaient en japonais et non en chinois.

« Un trou de serrure brillait, lumineux dans le noir. J'y appliquai un œil curieux. Je vous avoue que je restai frappé de stupeur en reconnaissant des détectives japonais, avec qui je fus déjà en contact et de qui la bonne foi et la loyauté ne pouvaient être mises en doute. Au lieu d'être en pays ennemi, j'étais en terre amie.

« Je n'hésitai pas et entrai brusquement.

« Bien que ces braves Japs ne s'épatent pas vite, je vous assure que j'eus un instant de plaisir à contempler leurs mines ahuries.

« Cela ne dura guère. Nous en sommes venus bien vite aux explications. Nous suivions, par des pistes différentes, un même but mystérieux.

— Dites donc, maître, Bunny doit férocement s'amuser à Londres, dit tout à coup Tom Wills.

— Il peut prendre ses aises, le brave garçon, car pour lui rien ne peut troubler la paix londonienne tant que la Voix sans tête n'y est pas.

— Soit, mais ne croyez-vous pas à une complicité étendue ?

— Pas du tout ! dit nettement le maître.

Puis, il garda le silence et prêta toute son attention à la route.

Luxembourg était loin ; le chemin serpentait le long d'immenses bois sombres. Quelques villages complètement sombres furent passés ; à peine un chien de garde hurlait-il de loin en loin.

De hauts rochers menaçants se profilèrent sur la droite de la route, et Harry Dickson ralentit.

— Sommes-nous au Binzel ? demanda le jeune homme.

— À plus d'un kilomètre encore, mais nous allons nous y rendre à pied. Notre plus grande chance de réussite, c'est de ne pas être entendus.

Tom Wills eut un frisson en voyant le détective tirer de sa poche un long poignard à la lame noircie, pour éviter les reflets d'acier dans la nuit.

— Aurez-vous besoin de ce vilain outil ? demanda-t-il, non sans malaise.

— Cela se pourrait, répondit le détective. À présent, ne parlez que si je vous y autorise. Beaucoup de choses en dépendent.

Ils marchèrent tout un temps sans échanger un mot, non sur le macadam de la route, mais sur l'épaisse mousse du bord, qui étouffait le bruit de leurs pas comme seul le meilleur feutre aurait pu le faire.

Enfin, Harry Dickson arrêta Tom du geste et désigna une fente sombre dans la muraille graniteuse : c'était le Binzel-Schleft.

Comme cette passe entre les rocs semblait menaçante, noire, pleine d'embûches, maintenant que la nuit close était sur elle ! Tom, qui marchait sur les talons de son maître, s'imagina monter les hautes marches d'une tour de manoir, par une minuit maudite, vouée aux pires extravagances de l'Au-delà.

Enfin, ils atteignirent le plateau rocheux et, de là, s'enfoncèrent dans le bois épais, qui couronnait les faîtes du Binzel.

Il ne faisait plus complètement sombre, car la lune venait de se lever. Elle était encore derrière les arbres, mais de fines flèches d'argent trempaient déjà dans la grande ténèbre sylvestre.

Ces faibles clartés permirent au détective de s'avancer, sans trop se heurter aux arbres et aux souches, tout en prenant Tom à sa remorque.

Du fond du bois, un feulement triste et plaintif s'éleva : c'était le cri du chat sauvage, en quête d'une proie nocturne.

Il s'approcha, s'éloigna, se rapprocha encore, puis se tut dans le lointain des arbres.

Un peu de lune filtrait aux côtés de Tom Wills qui, à la faveur de cette clarté avare, vit son maître s'accroupir et s'allonger sur la mousse, la main tendue en avant. Un peu d'ombre prolongeait cette main, et Tom reconnut l'étrange lame teintée de noir, sur laquelle aucun rayon lumineux ne pouvait se réfléchir.

D'autres bêtes nocturnes chuirent, glapirent, feulèrent, puis en un unisson parfait, tout retomba dans le silence.

— Tac… taque… tac.

Le bruit retentissait devant eux : il était unique dans la nuit, on aurait pu croire que tout se taisait pour lui. Pourtant, ce n'était qu'un claquement sec et doux, comme deux petits morceaux de bois tapés l'un contre l'autre, suivant un certain rythme. Tom s'imagina un enfant, malhabile et peureux, jouant aux castagnettes, en faisant aussi peu de bruit que possible, de peur de troubler le sommeil de quelque personnage redoutable.

— Tac… taque… tac.

Ce que cette rumeur monotone renfermait de menaces pour le jeune homme ! Il en eut l'appréhension d'abord, la certitude ensuite, en voyant son maître se reculer, plus prudemment que jamais, dans l'ombre des chênes marceaux qui bordaient leur cachette.

Tom n'y tint plus et se mit à ramper très doucement jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la hauteur de son maître. À ce moment, le bruit faiblissait comme s'il s'éloignait d'eux, vers les profondeurs de la forêt.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le jeune homme d'une voix plus basse qu'un murmure. Cela me donne le frisson.

— Un appeau chinois, répondit Dickson sur le même ton.

— Pour quoi faire ? demanda Tom étonné.

— C'est le bruit que font les braconniers chinois pour attirer vers eux le gibier nocturne. Il parait qu'il a la propriété d'éveiller certains oiseaux comme les faisans et les perdrix et de les faire accourir au lieu où il se produit. Silence, le voilà qui revient… En tout cas, il pourrait très bien faire notre jeu.

— Tac… taque… tac.

Le bruit se précisait, venant vers eux cette fois-ci, avec prudence, avec hésitation ; Tom vit son maître arracher quelques brindilles à un arbuste proche, les tordre, puis les porter à la bouche.

Un son saccadé se produisit, puis, à l'extrême stupeur de Tom, un « tac… taque… tac », presque identique à celui entendu sous les arbres, s'éleva.

La réponse ne se fit pas attendre ; elle se répéta avec quelque frénésie, puis sonna toute proche. Harry Dickson retira ses appeaux improvisés et resta immobile, les nerfs tendus, la main allongée sur l'herbe.

— Attention, murmura le détective à l'adresse de son élève. Tenez votre revolver prêt, mais ne tirez que si vous voyez que la chance tourne contre moi ! Silence !

— Tac… taque… tac.

C'était tout proche à présent, à leur gauche, dans le clair de la lune qui devenait un peu plus intense… Et, soudain, Tom Wills vît.

Une forme trapue, à peine plus grande qu'un enfant de dix ans, s'avançait lentement d'arbre en arbre, sans ramper toutefois, debout sur des jambes basses, fortement arquées. Le tronc, qui était énorme, dénotait une force peu commune ; la tête, rentrée dans les épaules, n'était pas encore visible.

La créature n'avançait plus qu'imperceptiblement en émettant toujours ce singulier « tac… taque… tac ». Enfin, elle parut sur le fond plus clair des buissons, frappée en plein par un rayon de lune.

Tom Wills sentit la main de son maître peser sur son bras, lui imposant le calme et le silence absolu.

La vision était terrifiante : fortement engoncée dans des épaules rondes et énormes, une tête atroce ricanait à la lumière. D'un jaune brouillé, le teint tournait au vert autour de deux

yeux globuleux et énormes. Le menton était comme absent, mais le bas de ce visage de cauchemar était fendu par une immense bouche, d'où jaillissaient deux formidables canines blanches.

Les yeux restaient fixes, comme ceux des poulpes, privés de paupières. Dans leur profondeur glauque se lisait une cruauté intelligente et désespérée. L'être avait cessé ses appels, poussant, par instant, de sourds grondements inquiets et furieux.

Parfois, il aspirait fortement l'air ; alors, il grondait de plus belle. Sentait-il une présence dangereuse ? Tom, bien tenté de le croire, serra davantage la crosse de son revolver dans son poing fiévreux. Le monstre se tenait immobile dans un rond de clarté lunaire et les détectives purent voir qu'il était vêtu d'un méchant pagne noir, qui laissait à nu des jambes, des bras et un torse velus. Le crâne, complètement chauve, ne faisait qu'ajouter à sa repoussante hideur.

— Tac… Taque… Tac.

Tom Wills aurait pu crier de terreur, car Harry Dickson avait repris l'appel, alors que l'épouvantable apparition n'était plus qu'à dix pas de lui. Mais le monstre ne semblait nullement penser à un piège ; il se tassa contre le sol, puis il se mit à ramper rapidement vers la cachette des deux Anglais. Ceux-ci étaient complètement blottis dans l'ombre, et un buisson faisait écran entre eux et l'approchant.

Ce dernier avançait nettement dans leur direction. Comme il tournait le dos à la clarté, les détectives ne voyaient que sa sombre et lourde silhouette. Ce n'en était que mieux car, en voyant s'approcher le terrifiant visage, Tom Wills n'aurait pu se retenir de lui envoyer une paire de balles blindées. Or, le maître avait bien dit : « N'intervenir que si la chance devait se tourner contre moi… »

Le monstre atteignit le buisson, avança une patte simiesque pour écarter les rameaux et le feuillage.

À cette minute, la main d'Harry Dickson jaillit en avant vers les basses côtes du torse monstrueux.

Tom Wills entendit un « han » sourd et s'apprêta à intervenir, mais la créature resta immobile, la griffe tendue vers

le buisson, son affreux visage un peu rejeté en arrière, ses yeux globuleux reflétant la lumière.

Puis, avec un long soupir, elle glissa sur le côté et ne bougea plus. Ce fut au tour du détective de pousser un profond soupir.

— Aidez-moi à porter ceci dans l'auto, Tom, dit-il en désignant la chose inerte.

Ce fut on travail difficile. Malgré sa petite taille, le monstre pesait bien lourd, et Harry Dickson recommandait à son élève de ne pas faire de bruit. Une étrange odeur de fauve s'en élevait, qui écœurait Tom jusqu'à la nausée.

— Doucement, doucement, Tom, conseilla le détective, comme ils descendaient le singulier cadavre par les marches du Binzel-Schleft.

— Et pourquoi ? La Voix sans tête n'est-elle pas morte ? Que peut-elle nous faire ?

— Morte, elle ne l'est pas ! Quant à être dangereuse, cela dépend de l'endroit où elle se trouve. Souvenez-vous des balles envoyées dans la soirée par le silencieux !

Tom Wills secoua la tête ; une fois de plus, il renonça à comprendre, et l'heure n'était pas aux questions.

— Faites avancer l'auto, ordonna le détective. Une fois devant le Binzel, stoppez mais sans arrêter le moteur. Dès que j'aurai pris place avec ce passager, filez en quatrième. Nous rentrons à Arlon par une route de traverse.

— C'est presque un service automobile régulier que l'on fait ce soir, murmura Tom. Il ajouta : – un service de corbillard automobile. C'est passionnant !

L'ordre du détective fut exécuté à la lettre. Quand l'auto fila, de nouveau, sur la route du retour, Harry Dickson respira.

— Dieu merci, « elle » était à l'intérieur du bois ! Sinon, cela aurait pu nous coûter bien cher.

— « Elle », s'enquit Tom. La Voix sans tête ?

— Certainement, répondit le maître. Avez-vous pensé, une minute, que cette horrible brute jaune, que nous venons d'occire comme une bête malfaisante, pouvait parler d'une façon civilisée comme la « Voix » en a l'habitude, qu'elle pouvait manier, avec autant de science, les redoutables poisons de

l'Empire du Milieu et, avec autant de dextérité, un revolver de haute précision ?

Dans l'auto, le corps inerte du bizarre Asiatique heurtait, à coups sourds, les parois et les fauteuils. L'odeur de musc et de décomposition, qui s'en dégageait, était si forte qu'à leur arrivée à Arlon, les détectives en étaient réellement malades.

Les trois Japonais furent vite levés, ainsi que le bon M. Lamy, et ils entourèrent curieusement l'affreuse dépouille.

— C'est, je crois, un orang-lord de Bornéo, dit le Dr Matsuko. Ce sont des êtres très mystérieux, capables de perfectionnement et même d'un certain dévouement à leurs maîtres. Sont-ils hommes, sont-ils singes ? J'opte pour la première éventualité, car on peut leur apprendre quelques mots usuels. Furieux, ils sont terribles. Je sais que quelques mandarins de Chine en avaient à leur service.

— Mais la Voix… commença Saito.

Harry Dickson sourit.

— Elle vit encore, mais cela ne durera guère. Je vous le promets : d'ores et déjà, elle est condamnée à mort. Monsieur Lamy, obtenez de l'Administration grand-ducale que les bois du Binzel soient interdits à la circulation pendant huit jours. C'est plus qu'il ne nous en faut.

Le Dr Timotu, qui se tenait penché sur l'homme des bois, se releva soudain et montra son doigt maculé.

— Ma parole ! cette créature a dû porter des postiches et du maquillage, dit-il.

— Je veux volontiers le croire, dit Harry Dickson. C'est même très vraisemblable. Mais, à présent, messieurs, je vous prie de m'accorder, ainsi qu'à mon élève, quelques heures de sommeil. Voici l'aube, qui se lève sur la merveilleuse campagne ardennaise…

7. La voix sans tête (suite)

Harry Dickson passa une journée à muser dans les environs d'Arlon.

M. Lamy avait bien fait les choses et les truites et les écrevisses arrivèrent par porteur spécial.

Les Japonais faisaient, eux aussi, honneur aux repas. Il y avait une sorte de trêve, on parla peu du mystère du Chemin des Dieux.

Dans la journée, le détective avait demandé Londres au téléphone et parlé avec Bunny Lipton, qui s'ennuyait prodigieusement au bord de la River.

— Mon pauvre Bunny, avait répondu le détective, il faut pourtant prendre votre mal en patience. Denverton-House va rester inerte et je vous autorise à passer vos heures à boire de l'ale et à lire les journaux humoristiques.

Le surlendemain seulement, Dickson proposa à ses amis de retourner à Luxembourg. Ils retrouvèrent la maison de Schneider en parfait état et complètement tranquille. Arno, qui y était revenu, raconta que rien ne s'était produit. Schneider lui-même vivait toujours de cette vie végétative que nous lui connaissions.

Le brave Arno n'en voulait nullement à Tom Wills.

— Ce sont les risques du métier, avoua-t-il. Il n'est pas impossible qu'un beau jour je vous rende la pareille, mon jeune ami, mais en attendant, nous prendrons un verre de vin gris, à notre réconciliation et à notre durable amitié.

Harry Dickson et les Japonais se joignirent de grand cœur à l'invitation. Une heure d'intimité charmante s'ensuivit.

— Maintenant, nous repartons pour le Binzel, dit Harry Dickson.

Arno se mit au volant de la grande auto française et Tom Wills pilota sa favorite, la Chevrolet. Un délégué de la police grand-ducale prit place à côté des voyageurs.

À deux kilomètres de chaque côté du Binzel-Schleft, une surveillance discrète était exercée, tendant, surtout, à éviter l'intrusion d'étrangers dans les bois ; mais, comme la saison n'était guère avancée, peu de touristes durent se retirer devant cet ukase…

Comme ils montaient les marches de pierre brune du passage rocheux, Harry Dickson sembla repris d'un souci.

— Je crois que deux jours auront suffi pour avoir raison de sa dernière force de résistance, murmura-t-il. Mais, on ne peut jamais savoir…

Le Dr Matsoku eut soudain un geste de surprise. Il se rapprocha vivement du détective et lui dit un mot à l'oreille.

Harry Dickson sourit :

— C'est bien cela, docteur !

— Oui, j'avais bien vu les petites plaies derrière les oreilles de l'orang-lord, mais je n'avais pas pensé à « cela ». En effet, on raconte que dans l'entourage du terrible Fuh-Suh…

Il n'acheva pas : tous avaient, soudain, fait halte et se regardaient avec effroi.

Une clameur déchirante s'élevait du fond de la forêt.

Elle montait et diminuait sur un mode étrangement aigu ; on y discernait un appel de détresse et, en même temps, un désespoir et une colère inouïes.

— La Voix sans tête ! murmura Arno en pâlissant. Mon Dieu, je n'ai jamais rien entendu de plus affreux.

Matsuko se tourna vers Harry Dickson, qui écoutait, immobile, le front grave.

— Vous croyez que…

— Elle agonise, répondit le détective.

— Mais de quoi meurt-elle ? demanda Tom Wills.

— De faim ! fut l'étrange réponse du maître.

Saito prit la parole à son tour.

— J'ai assisté, un jour, au supplice d'un bandit chinois, condamné à être enfoui vivant dans une fourmilière, dit-il.

— Seigneur, murmura Dickson, c'est terrible, et pourtant nous risquons notre vie en nous approchant d'elle.

— Est-ce un homme ? demanda Tom Wills.

— À peine, répliqua Harry Dickson, bourru.

Il réfléchissait, une barre d'ombre au milieu du front.

— N'importe, je préfère risquer un peu ma peau plutôt que d'assister à cette agonie-là. Je n'avais pas, monsieur Saito, pensé aux fourmis rouges. Il faut mettre fin à ce supplice.

On voyait que la décision du grand détective était prise ; déjà, il donnait des ordres : ils étaient formels. Il s'avancerait seul. Le Dr Matsuko était autorisé à le suivre de loin, de façon à ne pas le perdre de vue et à n'intervenir qu'en cas de nécessité absolue.

La voix perdait déjà de son ampleur. Elle n'était plus qu'une plainte, qui allait en s'affaiblissant, percée, de temps en temps, par un long hurlement de rage et de souffrance.

Harry Dickson marcha vers elle, glissant d'arbre en arbre, suivi de loin par le détective japonais.

Tout à coup, il s'arrêta : la voix venait de reprendre mais, cette fois, elle hurlait des paroles désespérées.

— Le Chemin des Dieux ! Trop tard !

Devant le détective, les arbres s'éclaircissaient, une petite clairière était là, légèrement vallonnée. La voix s'élevait de son centre.

Quand il en eut atteint l'orée, le détective s'abrita derrière un tronc épais et regarda passionnément devant lui. Matsuko, rompant la consigne, l'avait rejoint.

— Voyez-vous quelque chose, monsieur Dickson ?, murmura-t-il.

Le détective secoua la tête.

Il ne distinguait que des mousses et de petits buissons de ronces, incapables de dissimuler une présence humaine. La clairière était vide. Pourtant, quelques secondes auparavant, la plainte avait retenti en son milieu.

— Les fourmis ! dit soudain le Japonais.

Une large nappe rousse ondulait au milieu de la clairière, elle tournait autour d'un objet, qui n'avait certes pas deux pieds de hauteur, et qui ressemblait à quelque informe motte de terre.

Soudain cet objet hurla :

— Fini ! Le Chemin des Dieux !

— Ciel ! s'écria Matsuko, c'est bien cela ! Quelle horreur !

La chose informe avait-elle entendu ?

Le fait est que, soudain, un petit bras décharné se leva hors de la masse grouillante. Au bout de ce moignon informe se tendait un revolver automatique, prolongé d'un tube silencieux.

Mais deux coups de feu avaient déjà claqué à l'orée et le petit bras retomba parmi les insectes voraces.

Harry Dickson arracha quelques herbes sèches, en fit un brandon qu'il alluma et le plongea dans la fourmilière.

La débandade se fit dans l'armée innombrable des infiniment petits et une étrange chose apparut.

C'était une tête humaine, aux chairs déjà à moitié rongées par les insectes. Elle surmontait un tronc rabougri qui, de fait, n'en était que la moitié d'un et, d'où pointait un unique bras minuscule : celui qui tenait un revolver, au bout d'une main pas plus grande que celle d'un singe de petite taille.

Matsuko recula avec une terreur superstitieuse.

— Je pensais bien que c'était cela ! Mais vous avez trouvé avant moi, monsieur Dickson. Un Bouddah vivant ! Un Bouddah vampire ! L'orang-lord lui servait en même temps de moyen de transport et de garde-manger !

Accourus au bruit des coups de feu, les autres Japonais, M. Lamy, Tom Wills et le délégué grand-ducal contemplaient la scène avec stupeur.

— Messieurs, dit Harry Dickson, le drame est définitivement fini ! Le principal acteur vient de quitter la scène. Mais le mystère reste encore à résoudre. Il se trouve à Londres.

— On y va ! crièrent les Japonais, avec un enthousiasme peu compatible avec leur flegme national.

— Vous avez bien le temps, messieurs, répondit Harry Dickson, en riant. Je ne vous y donne rendez-vous que dans un an, à Denverton-House… On n'enverra plus les invitations. Vous serez les seuls convives au dernier repas ridicule offert par Lord Denverton.

8. Le Chemin des Dieux

Lord Denverton n'avait, en effet, que peu de convives à traiter. Le sollicitor qui, depuis quatre ans, avait reçu des invitations à faire parvenir à leurs adresses, n'avait pas eu à s'en inquiéter cette année-là. Dans la salle d'apparat de Denverton-House, nous ne voyons devant la grande table que le prestigieux Harry Dickson, les trois détectives japonais, Matsuko, Saito et Timotu, Bunny Lipton, revenu pour la circonstance, et Tom Wills. Le jeune lord présidait le repas.

Il n'était pas ridicule comme celui des autres années, et son menu avait été choisi avec un soin des plus méticuleux.

— Au fond, qu'attendons-nous, monsieur Dickson ? demanda le lord.

Le détective secoua la tête d'un air dépité.

— Je ne le sais pas moi-même, sir. J'attends quelque chose certes, mais…

Il repoussa son verre de fine Napoléon, et une expression de réflexion intense se répandit sur son visage.

— Le dîner a lieu à date et heure fixes, murmura-t-il, et rien ne peut être changé à la salle d'apparat… C'est tout ce que j'ai, comme points de repère, pour arriver à la solution.

Il se renversa davantage sur sa chaise et ses yeux se fixèrent au plafond.

Tout à coup, on l'entendit rire.

— C'était trop simple après tout, dit-il…

Il avala sa fine sans la savourer et ses yeux brillèrent.

— Voilà ce qui est fait, messieurs. Il nous suffit d'attendre encore un peu.

— Longtemps ? questionna le lord avec un peu d'impatience.

Harry Dickson regarda la verrière du plafond.

— Peuh ! disons vingt minutes au plus !

Les Japonais, comme sidérés sur leur chaise, fixèrent leurs yeux noirs sur le détective : on aurait pu y lire de l'admiration, un peu d'envie également.

— Dix minutes ! annonça Bunny Lipton.

Harry Dickson tenait les yeux fixés sur la verrière : un rai de soleil s'y glissait, dorant le haut de la pièce. Les autres invités purent voir que le détective respirait profondément et qu'il serrait nerveusement les mains. Ses regards ne quittaient pas le plafond.

Soudain, il fit un bond et s'élança vers la muraille en face de lui.

— Une canne, un bâton, n'importe quoi ! cria-t-il.

Il arracha une épée à une panoplie et se rua littéralement vers le mur.

Il venait d'entendre un léger déclic, à un endroit élevé de la corniche, où un petit rond de soleil venait d'apparaître.

De toutes ses forces, le détective frappa au milieu du disque lumineux.

Les invités et Lord Denverton se mirent à pousser des cris : une partie de la muraille avait disparu et découvrait un escalier de marbre blanc, décoré de figures d'or et de jade.

— Messieurs, dit Harry Dickson avec émotion, voulez-vous me suivre sur le Chemin des Dieux ?

— Ah ! murmurèrent Matsoku et Bunny à la fois, c'était donc cela ?

Ils montèrent l'escalier, habilement dissimulé dans l'épaisseur des lourdes murailles de Denverton-House. Une porte en bois d'ébène incrusté d'or et d'ivoire se trouvait au haut des marches, qui se terminaient en un minuscule palier, dallé de jade et d'onyx.

Harry Dickson saisit la poignée d'argent de la porte. Aussitôt, une vive lumière inonda l'escalier et l'on put apercevoir de petits, mais merveilleux lampadaires électriques, s'échelonnant le long des marches.

Après une suprême hésitation, le détective ouvrit la porte.

Une lourde et pénétrante odeur de musc, d'encens et de myrrhe, à laquelle se mêlait une senteur indéfinissable, vint au-devant des hommes. La porte ouverte démasquait une pièce aux

dimensions restreintes, meublée mi-à l'européenne, mi-au goût de l'Orient. Dans de splendides vases de Chine s'ouvraient d'énormes chrysanthèmes stérilisés, gardant toute l'apparence de la vie.

— Un homme ! s'écria soudain un des détectives japonais.

Un individu, habillé d'un ample kimono de soie sombre, était étendu dans un fauteuil, devant un bureau encombré de papiers ; il semblait dormir.

Harry Dickson se pencha sur un visage jaune, aux yeux bridés, et effleura une joue glaciale et parcheminée.

— Mort, dit-il.

Il réfléchit un moment et dit, comme parlant à lui-même :

— On dit que ces drogues chinoises parviennent à empêcher la décomposition pendant de longues années.

Tout à coup, Matsuko poussa un véritable cri d'épouvante.

— Monsieur Lipton ! s'écria-t-il. Ne reconnaissez-vous pas ce mort ?

— Oh ! murmura le détective anglais, c'est un peu fort !... Je ne l'avais entrevu qu'une fois mais c'est bien lui !

— Le mandarin Fuh-Suh ! L'épouvante du monde !

Harry Dickson s'approcha à son tour. Il tenait dans sa main un mouchoir imbibé d'un alcool fortement aromatisé.

— Messieurs, dit-il, que ceci reste pour toujours entre nous ! Ou plutôt que ceci soit écarté de la malignité publique.

Lord Denverton, continua-t-il, veuillez regarder d'un peu plus près.

Il se mit à frotter le visage parcheminé, d'où, lentement, s'enleva une épaisse couleur jaune. Des rides se dessinèrent, puis les yeux bridés prirent une autre position.

— Mon Dieu ! s'écria soudain le lord, avec épouvante, mon Dieu... C'est mon oncle, Lord Denverton !

— Qui fut la terreur Fuh-Suh pour le reste du monde, ajouta sombrement le détective.

Quand tout le monde eut repris place autour de la table, non celle de la salle d'apparat mais bien du bureau particulier de Lord Denverton, Harry Dickson prit la parole.

— Les annales de l'époque nous apprennent que Lord Denverton ne fit qu'un unique voyage en Chine, et encore en sa prime jeunesse.

« Au cours de celui-ci, il décida sans doute de se lancer dans une des plus formidables aventures qui fussent.

« Les débuts en sont mystérieux et ne doivent pas nous intéresser outre mesure. Si, un jour, quelque romancier d'aventures veut écrire la vie prodigieuse de Denverton-Fuh-Suh, c'est à lui de les rechercher.

« Denverton avait connu à l'Université un compagnon du nom de Schneider, qui lui ressemblait quelque peu et dont l'unique souci était de vivre, aussi largement que possible, aux crochets de son sosie.

« Denverton y vit un signe des Dieux. Il pouvait, désormais, vivre d'une vie double. Il envoya, pendant des années et des années, Schneider parcourir, sous son nom, les diverses stations balnéaires du continent. Pendant les rares retours que le véritable Denverton faisait à Londres, Schneider se tenait coi, dans sa maison de sa ville natale : Luxembourg.

« Pendant ce temps, Fuh-Suh était né. Devenu mandarin, émeutier et guerrier, il fut la terreur de l'empire jaune.

« Mais, petit à petit, il s'était mis dans la peau du rôle. Il croyait à sa mission asiatique. Sous je ne sais quelle influence religieuse, il se crut l'envoyé des Dieux du Levant. Tel le veut une antique croyance : un mandarin guerrier du nom de Fuh, après un certain nombre d'années, passées dans le royaume des ombres, revenait parmi les vivants et reprenait son rôle. Une sorte de Barberousse de la Chine, quoi !

« Denverton se crut ce mandarin de légende, il se conduisit comme tel. La même croyance voulait que le retour « par le Chemin des Dieux » se fasse au milieu d'un repas offert à des larrons choisis au hasard.

« Imbu de cette millénaire superstition, Denverton prépara son retour parmi les vivants, le jour où la mort le frapperait.

« Il revint à Londres, fit construire dans son hôtel une retraite appropriée et rédigea son testament en conséquence.

« Ici, la légende joua un nouveau rôle : il y était dit que, par un de ces jours de faste, le soleil ouvrirait le Chemin des Dieux au mandarin revenu d'entre les morts.

« Denverton aida quelque peu les Dieux en apposant une serrure solaire. Quand le soleil frappait, par la verrière, une certaine place en haut de la corniche, un déclic, dû à la dilatation de métaux extrasensibles, faisait jouer la serrure. Si, à ce moment, l'époque de la résurrection était venue, le mandarin réveillé n'avait qu'à tirer la porte et il faisait sa rentrée dans le monde. Les temps n'était-ils pas révolus, alors le refroidissement des mêmes métaux refermait la porte secrète et tout rentrait dans le calme et l'attente pour un an.

« C'est pour cela que vous m'avez vu faire diligence en frappant l'endroit inondé de soleil. Notez que l'endroit en question était si habilement choisi – je dirai même : astronomiquement choisi – qu'il ne pouvait être atteint, par le soleil, qu'au moment où l'astre occupait la position de cette journée : donc, une fois par an. Il a fallu de fantastiques calculs de mécanique céleste pour arriver à un pareil résultat.

« Dans tout ceci, il y a donc un mélange de superstition, de croyance fanatique, de science et de ruse.

« Mais, cela ne suffisait pas. Il fallait encore des serviteurs, prêts à protéger le secret.

« Ce rôle fut dévolu à un Bouddha vivant, presque complètement paralysé, informe, mais doué d'une vaste intelligence. Ce monstre se servait d'un orang-lord pour compléter son personnage mutilé, comme nous l'avons vu d'ailleurs. Il n'avait qu'un autre domestique : nous l'avons tué dans Baker street.

« Ceci fut terrible pour le Bouddha car ses déplacements étaient toujours compromis. Il regagna pourtant Luxembourg, où il avait sa retraite dans la maison de Schneider, en maquillant aussi bien que possible son homme singe. Une fois là, il parvint à corrompre le boy chinois d'Arno ; cela aussi nous le savons. Pourquoi, me demanderez-vous, ne supprima-t-il pas Schneider ?

« La réponse est aisée. Il croyait, lui aussi, à la résurrection de Denverton-Fuh-Suh et pensait donc que la présence de

Schneider redeviendrait nécessaire. Il se contenta d'en faire un idiot, quitte à le rappeler au bon sens quand le maître serait revenu par le Chemin des Dieux.

Ah ! il n'y a pas à dire, le Bouddha vivant, qui fut l'homme de confiance de Fuh-Suh, savait lutter pour la cause de son maître.

— Pourquoi ne nous tua-t-il pas ? demanda Tom Wills. Il en eut l'occasion maintes fois.

Harry Dickson se tourna vers Bunny Lipton.

— Je suppose que nous le devons à la réputation dont notre ami Bunny jouit en Orient. Notez que le sinistre nabot essaya de me tuer en m'envoyant son poignard de platine, au moment où il entendit que le jeune Lord Denverton me charger de sa mission. Il maniait, toutefois, moins bien le couteau de jet que le pistolet automatique.

« Il dut estimer alors que Tom Wills et moi-même constituerions d'excellents otages pour le cas où Bunny Lipton aurait découvert le pot aux roses, en l'occurrence le mystère du Chemin des Dieux. Il recourut donc plutôt à l'arsenal toxique de la vieille Chine qu'à ces armes meurtrières.

— Je voudrais savoir ce que l'on entend par Bouddhas vivants ? demanda Tom Wills en regardant autour de lui.

Bunny Lipton lui répondit :

— Ce sont d'étranges créatures, élevées par les bonzes pour l'adoration des foules. Très souvent, ce sont des enfants. Dès que les Bouddhas atteignent l'âge de raison, le grand Bouddha les appelle. Ce qui veut dire que, en général, les bonzes les leur expédient par la voie du poison. Mais il arrive que certains soient doués d'une réelle puissance et que des mandarins se les attachent à prix d'or.

« Ce fut le cas de l'être difforme et intelligent dont Denverton-Fuh-Suh fit sa créature ; sans aucun doute, ce monstre avait foi également en la survie de son terrible maître.

— Et les larrons que Lord Denverton invitait à dîner ? demanda Tom.

— C'est la survivance du rituel chinois. Naturellement, on dut choisir des larrons anglais – et il n'en manque pas sur place – pour assister au réveil du maître. Je suppose que si, par

miracle, cela avait eu lieu, on n'aurait pas donné bien cher pour la vie des convives présents.

« Les invitations étaient envoyées par le Bouddha serviteur.

— Le Bouddha vampire, murmura Matsuko.

— C'est vrai, ajouta Harry Dickson. Cet être difforme ne possédant pas d'organes de digestion comme les autres hommes, force lui était de se nourrir de sang humain, celui de son coolie, l'Orang-lord. J'avais pensé me trouver devant un être du genre, dès que j'entendis parler de la disparition nocturne d'oiseaux. Au moment où nous l'avons abattu, il était en quête de perdrix endormies.

Lord Denverton faisait servir le champagne.

Il moussait déjà dans les coupes, quand un des Japonais leva la tête et aspira l'air autour de lui.

— Cela sent fortement le brûlé, dit-il.

Il avait à peine dit, qu'une vague brûlante sembla rouler vers eux. Par la porte entrouverte, on vit une tenture s'enrouler subitement et une grande flamme la dévorer.

Au même moment, les cris du personnel éclatèrent : – Au feu ! Au feu !

— Cela doit venir du Chemin des Dieux ! gronda Dickson en s'élançant.

Il avait dit vrai : par la porte clandestine, des torrents de feu s'échappaient.

— Hélas ! Trois fois hélas ! gémit Bunny Lipton : le bureau de Fuh-Suh était rempli de documents.

Mais ils n'eurent que le temps de fuir : le feu gagnait du terrain de tous côtés. Quand ils furent dans la rue, ils assistèrent, impuissants, à la destruction complète de Denverton-House.

— Je suppose que cet incendie était prévu, dit le Dr Matsuko. En cas d'intrusion étrangère, un système d'horlogerie secret devait se déclencher, système que seuls les initiés auraient pu arrêter. Ce n'est pas très étonnant ! Et nous sommes bien coupables de ne pas y avoir pensé dans la joie du triomphe.

— Bah ! murmura Dickson, ce sinistre nous vaudra toujours le secret autour d'un grand nom. Il n'y a plus de Fuh-Suh, et c'est bien le principal, n'est-il pas vrai, Bunny ?

Bunny Lipton cligna de l'œil, en signe d'assentiment.

Ainsi se termina l'étrange affaire du Chemin des Dieux. Quelque chose s'y ajouta pourtant. Peu de jours après l'incendie de Denverton-House, le malheureux Schneider tomba malade et son état empira rapidement. Arno pria Harry Dickson de venir.

Schneider, aux portes de la mort, sembla reconquérir lentement ses esprits. Il n'avait plus grand-chose à apprendre au détective mais celui-ci essaya, néanmoins, de le questionner encore, en cette ultime minute.

— Denverton ! n'était-il pas mort, à Luxembourg, dans cette même maison ? N'avait-on pas ramené son cadavre à Londres ?

Plus Schneider avançait dans l'agonie, plus Harry Dickson remarquait son extraordinaire ressemblance avec Denverton-Fuh-Suh.

Tout à coup, il fit signe à Harry Dickson d'approcher.

Comme le détective obéissait, le mourant leva la main et le frappa en pleine poitrine. Mais son bras avait été trop faible et l'arme, qui aurait dû trancher l'existence du détective, tomba sur le plancher.

C'était le petit poignard de platine, à manche de jade.

Harry Dickson regarda fixement le malade, dont le visage avait repris une expression haineuse et terrible.

— Je suis revenu quand même, hurla-t-il, soudain, par le Chemin des Dieux ! Puis, il retomba sur sa couche et mourut.

Harry Dickson retourna à Londres, le doute dans l'esprit.

« Qui des deux était Fuh-Suh ? Schneider ou Denverton ? »

Le rapide, qui l'emportait, semblait marteler les deux noms sur les roues, entre les butoirs de wagons, sur le fer des boggies :

— Schneider… Denverton… Schneider… Denverton…

— Fuh… Suh… Fuh… Suh… faisait la vapeur de la machine.

— Peu importe, murmura le détective, en se laissant aller, la tête en arrière, dans les coussins du coupé des premières.

Il sentait qu'un peu de mystère planait encore autour de cette histoire, s'achevant en somme lamentablement sur la faillite d'un conte bleu. Il s'endormit avec un peu de lassitude dans l'âme, moins content de lui, qu'il lui arrivait, ordinairement de l'être après une de ses rudes luttes contre les crimes des hommes.

FIN

LES ÉNIGMES DE LA MAISON RULES

1. La fin d'une « partie d'intrigues »

La maison de M. Edwin Rules se trouve dans Clarendon street, à deux cents mètres de la Belgrave road, et certes, c'est une des plus vieilles des vieilles maisons de ce quartier gourmé de Westminster.

Elle se distingue des autres, non seulement par sa haute et noire façade aux sculptures patinées par les siècles, mais par son hautain refus d'alignement. Il faut, en effet, traverser une sorte de minuscule esplanade, qui fut jadis pelouse ou jardin, avant d'accéder au grêle perron de pierre bleue qui, après une escalade de sept marches, vous conduit à la porte, pourvue de grilles, de guichets, de ferronneries et de têtes de clous, comme un huis de couvent.

Mais cette porte ne se contente pas uniquement de cette armature peu ordinaire : elle s'enorgueillit d'une inscription en lettres gothiques que le profane ne parvient à déchiffrer qu'après bien des tâtonnements, et cela fait, il s'étonne ou s'effare, car cette inscription est bien singulière en vérité :

Chacun a son secret
Avez-vous le vôtre ?
J'ai le mien !
Je ne vous le demande pas.
Ne me demandez rien.

Des folkloristes, voire des historiens, ont copié cette étiquette, l'ont discutée, examinée et n'en sont pas devenus plus sages.

Mr. Rules, le maître de céans, interpellé à maintes reprises à ce sujet, a haussé les épaules d'un air de parfaite ignorance. Il y avait près de cinq cents ans que cette maison appartenait à la famille Rules dont il était le dernier représentant, mais ce n'était pas cela qui le rendait plus savant sur ce que de lointains ancêtres avaient fait sculpter dans le bois de sa porte.

D'ailleurs, l'actuel propriétaire de cette antique demeure était un homme sans science, heureux de pouvoir vivre une vie quiète mise en veilleuse, célibataire endurci, conservateur traditionaliste.

Il aimait recevoir quelques amis, en général petits bourgeois du quartier, les traiter convenablement, car il était un tantinet porté sur la bouche, et leur lire quelques poèmes qu'il composait sur des sujets tendres et désuets.

La maison Rules est spacieuse et dans les siècles passés, elle dut posséder une importante domesticité ; mais l'état de fortune d'Edwin Rules ne lui permet plus un tel luxe et, à l'heure actuelle, on s'y contente de trois sujets : la sévère Miss Alice Donovan, la gouvernante, le domestique Mat Bellows, vieux maître Jacques de céans et Kate Grummer, la cuisinière… Mais quel cordon bleu ! À en croire les bonnes du voisinage, elle aurait décliné des offres princières pour rester au service de Mr. Edwin Rules.

Tous ces gens ont vécu jusqu'ici, au long de bien d'années, la vie tranquille de leur maître, n'y prévoyant certes pas l'intrusion des éléments troublants dont nous nous ferons les rapporteurs.

Aussi, l'aube du 20 octobre se leva-t-elle, pour les habitants de la maison de Clarendon street, sous le signe du parfait bonheur.

Mr. Edwin Rules, qui fêtait ce jour-là son cinquantième anniversaire, allait recevoir dignement ses amis.

Un énorme gâteau, sorti des fours de la célèbre pâtisserie Bresson, se dressait depuis la veille au milieu de la table, hérissé de cinquante petites bougies multicolores, qui brûleraient toutes d'une flamme éphémère à l'heure vespérale du dessert.

Dès sept heures du matin, Mr. Rules avait sonné la digne Miss Donovan et discuté avec elle d'une grave question :

— Mettrai-je mon complet tabac ou ma redingote vert bouteille, Miss Alice ? demanda-t-il d'un air préoccupé.

Miss Donovan fronça les sourcils, réfléchit et décida :

— Votre redingote verte est plus séante. Vous avez cinquante ans aujourd'hui, Sir Edwin, ce qui équivaut à dire que vous prenez congé de la jeunesse.

— Vous avez raison, Miss Alice, s'empressa de répondre l'excellent homme, vous avez toujours raison. Voudriez-vous me présenter la carte du menu ?

Miss Donovan manda sur-le-champ Kate Grummer, qui se lança aussitôt dans des explications volubiles et définitives :

— On se mettra à table à cinq heures, mais les invités sont prévus pour quatre heures trente : pendant les trente minutes suivantes, on leur servira du porto avec des talmouses froides. Après, on les traitera comme suit :

« Potage aux nouilles – Radis au beurre, une poivrade, des anchois, du céleri au gros sel.

« Des huîtres en coquilles ; des ortolans sur le plat – Des terrines de laitances de carpes ; un aloyau braisé – Un pâté de turbot ; un salmis de gibier ; un poisson de mer à la crème – Du faisan rôti ; un râble de lièvre en matelote – Des champignons au gratin et des artichauts à la barigoule comme entremets – un soufflé de potiron ; des puddings variés – et comme dessert, outre ce gâteau qui ne me paraît guère comestible, des fromages de France et d'Ecosse, des compotes, des fruits frais et des fruits à l'eau-de-vie.

Mr. Edwin Rules approuva de la tête.

— C'est merveilleux, dit-il. Pourtant, si je puis me permettre une observation – oh minime, très minime ! – J'aurais bien voulu un pâté de rognons poivrés…

— Des rognons au poivre à un dîner d'anniversaire comme celui-ci ? s'exclama Kate Grummer. Et mon honneur… que faites-vous de mon honneur, sir ?

— C'est juste, s'empressa le pauvre Edwin Rules… Rien n'aurait été plus désagréable à ce festin que des rognons au poivre !

Kate s'en alla la tête haute, fière de sa victoire, et le maître se retourna vers Miss Donovan.

— Voyons maintenant nos invités, dit-il.

— Nos hôtes et amis ordinaires, trancha la dame. Je cite d'abord l'honorable Francis Tunder, juge de paix et marguillier de la paroisse ; Mr. et Mrs. Belair, gens de bonne naissance ; les époux Crane…

Ici, Miss Alice retroussa légèrement le nez.

— Des commerçants, des gens tenant boutique, mais qui nous rendent service en nous vendant les meilleurs comestibles à des prix raisonnables.

— Mr. Anselmus Crane a écrit un livre de poésies, ajouta Mr. Edwin Rules.

— Ce n'est pas une raison pour l'inviter en tout cas, jugea aigrement la gouvernante : les gens de bien, qui ont écrit des livres de poésies, sont rares, monsieur Rules. Vous devriez le savoir !

Le pauvre homme baissa la tête et donna une larme furtive à son violon d'Ingres ; déjà Miss Donovan reprenait son énumération.

— Mr. Kay Bleacher, notre voisin, un homme dont la fortune est très belle.

— Je n'aime pas beaucoup… hésita Mr. Rules.

— Son parler est autoritaire, c'est entendu. J'attendais cette observation de votre part, sir, mais nous avons, ou plutôt vous avez, lui et vous, des intérêts communs ; vous savez bien qu'il possède un droit de servitude sur une partie de l'arrière-jardin et qu'il n'en fait jamais usage !

— Oui, oui, gémit le maître, vous avez toujours raison.

— La famille Lobster viendra. Ce sont vos cousins, je ne sais vraiment comment, et sans doute du côté d'Adam, mais ce sont vos cousins, et à un pareil dîner, on ne peut décemment éliminer complètement la famille. Nous aurons ainsi du coup sept personnes de plus à notre table : Mr. votre cousin Arthur Lobster et son épouse Anna Lobster née Cheeseman, les quatre filles Lobster, Ena, Greta, Wilma, et Leta, ainsi que leur vieille tante Auntie Lobster.

— Vous oubliez le vieux Mr. Quatrefages, interjeta Mr. Rules. Vous savez bien qu'il ne quitte jamais les Lobster.

— C'est juste, cela nous fait huit Lobster, et puis cette digne Amalia Bedrop, la célèbre philanthrope.

Edwin Rules lui jeta un regard effrayé car, à ses yeux, la célèbre philanthrope apparaissait toujours sous les formes menaçantes du dragon de la fable.

— Comme vous le voyez, nous ne manquerons pas de monde, acheva Miss Alice d'un ton satisfait.

— Très juste, approuva son maître… Mais permettez, j'ai pris sur moi d'inviter Mrs. Jacqueline Maugham, la délicieuse poétesse de *Sourires d'Automne*.

Miss Donovan laissa entendre une sorte de sifflement, un véritable bruit de cobra en colère.

— Vous tenez beaucoup à sa présence sir ? demanda-t-elle d'une voix acide. Pourtant, dans le monde qui se respecte, cette dame n'est pas toujours reçue, ai-je entendu dire.

Mais cette fois-ci, Mr. Rules semblait disposé à faire figure de maître.

— J'y tiens beaucoup, dit-il d'une voix nette. J'aime beaucoup les écrits de cette dame, aussi l'ai-je invitée par lettre personnelle.

Miss Alice s'inclina.

— Vous êtes le maître, Sir Edwin, et il ne m'appartient pas de discuter vos ordres ni même vos désirs. Miss Jacqueline Braugham…

— Maugham, pardon…

— Soit… cette dame donc sera parmi nos invités.

— J'étrennerai ma cravate bleue à pois verts, décida brusquement Sir Edwin.

Miss Donovan eut un geste de noyé, qui aspire violemment l'air ; un instant, on aurait pu croire qu'elle allait se trouver mal ; mais elle tira prestement son flacon de sels de lavande de son réticule et s'inclina plus profondément que jamais.

— Je donnerai des ordres en conséquence à Bellows, murmura-t-elle d'une voix mourante.

Mr. Rules resta seul et, fier de fêter une double victoire, s'offrit une goutte de son cordial favori : un vieux sherry parfumé à l'orange.

La journée se passa en marches et contremarches de la part des domestiques et des fournisseurs. Vers trois heures, Bellows dressa, sous les regards sévères de la gouvernante, une table magnifique dans la salle à manger aux lourds et riches meubles flamands et hollandais.

À quatre heures quinze, les époux Crane, qui se piquaient toujours d'honneur d'arriver les premiers, sonnèrent à la porte, chargés de petits paquets, ce qui leur attira la sympathie momentanée de Miss Donovan.

Ils furent suivis presque aussitôt par les autres invités, à l'exception de Kay Bleacher qui arriva lorsque le porto et les talmouses étaient servis. Miss Jacqueline Maugham n'était pas encore là quand le cartel du salon annonça, par un gargouillement préparatoire, qu'il allait sonner cinq heures.

La gouvernante espérait déjà la venue d'un commissionnaire porteur d'un mot d'excuse de la femme de lettres, quand le carillon de la porte de rue se mit en branle et que la retardataire fit son entrée.

— Sir Edwin, dit-elle en serrant la main de l'amphitryon, pour m'excuser de ce retard, j'invoque le cas de force majeure, et quelle force ! Puisqu'elle émanait d'un bizarre individu, qui voulait absolument m'offrir une promenade en auto !

— Un enlèvement ! s'écrièrent les jeunes filles Lobster. Oh ! racontez-nous cela, Miss Maugham ! C'est terriblement passionnant !

Miss Donovan jeta un regard terrible à la poétesse.

— Quelle intrigante, murmura-t-elle. À peine entrée, elle veut déjà à tout prix se rendre intéressante !

La jeune femme haussa des épaules insouciantes.

— Bah, vous déchanterez vite, mesdemoiselles ! Ce n'était qu'un fou. Il se tenait au volant d'une vieille voiture automobile, arrêtée à l'angle d'Elm Park Road, à vingt pas de ma demeure.

« Miss Maugham, s'écria-t-il dès qu'il m'eut vue, je désire vous parler d'urgence, mais ce triste cadre de rues et d'avenues enfumées et banales comme tout n'est guère propice à un

entretien avec une personne de votre genre. Je veux vous emmener à la campagne, à Kingston ou à Epping… Ma vingt-quatre chevaux vous y conduira plus vite que le char ailé de la légende persane.

« Pour toute réponse, je hélai un taxi et je donnai ordre à mon chauffeur de me conduire à Clarendon street.

« Aussitôt, le vieil original mit sa propre voiture en marche et nous rattrapa à la hauteur de Burtons Court.

« — Miss Maugham ! s'écria-t-il. Écoutez-moi.

« Au même moment, sa machine fit une embardée et heurta mon taxi, qui monta sur le trottoir. Le fou s'arrêta un instant, puis levant les bras au ciel, se mit à hurler : « Fatalité ! Fatalité » ! Après quoi il s'éloigna à toute vitesse, laissant mon chauffeur se débrouiller avec un agent de police, accouru dans l'intention de verbaliser.

— Sir Edwin Rules est servi ! annonça Mat Bellows.

Le dîner fut magnifique ; Kate Grummer s'était vraiment surpassée : à chaque service un concert de louanges s'élevait autour de l'immense table.

Il s'acheva à dix heures et alors Mr. Kay Bleacher annonça une surprise.

Mat Bellows entra aussitôt, porteur de deux imposantes valises dont il tira des défroques multicolores.

— Ceci, déclara Kay Bleacher s'appelle une partie d'intrigues. Tout le monde se revêt d'un de ces costumes qui, comme vous le voyez, sont tous des dominos, mais de différentes couleurs. Le jeu consiste à deviner qui se trouve sous la défroque. Gagne la partie l'invité qui a su garder le plus longtemps l'incognito. Il y a des masques à foison ! Déguisons-nous !

On applaudit à tout rompre, car la plupart des invités craignaient la monotonie des fins de repas, tournant à la conversation et à l'ennui.

La partie fut d'ailleurs bien conduite. Tous les costumes étaient amples et voilaient parfaitement les formes, tandis que les masques, composés de loups de soie à bavette de dentelle, couvraient complètement les visages. Les demoiselles Lobster furent les premières à être reconnues. Quant aux trois derniers, on hésita longtemps entre Miss Amalia Bedrop, Mr. Francis

Tunder et le vieux M. Quatrefages. On estima que ce dernier était le vainqueur du tournoi d'intrigues.

Cette partie avait follement amusé les invités, même la sévère Miss Bedrop, car pendant deux heures, on s'était poursuivi par toute la maison, poussant des cris, luttant contre les mains indiscrètes, qui essayaient d'arracher les masques ou de pénétrer le mystère des dominos de couleur.

Sir Edwin Rules et Miss Donovan, qui conduisaient le jeu, n'y prenaient pas une part active, c'est-à-dire qu'ils n'avaient revêtu aucun déguisement. Ils circulaient à travers la maison, à la suite de la bande criarde et hilare, veillant à la bonne application des règles de la partie.

Ce ne fut que plus tard que Mr. Rules devait se souvenir d'un événement de minime importance pour le moment même.

Comme il se trouvait momentanément seul, dans le parloir du fond du corridor, un domino vint à lui et posa une main tremblante sur son bras.

— Faites cesser ce jeu, Sir Edwin, supplia une voix tremblante, rien de bon n'en résultera, je vous l'assure.

Mr. Rules ne reconnut pas la voix que le trouble ou l'émotion rendait indistincte. D'ailleurs, il avait bu plus que de coutume et la tête lui tournait un peu. Il se contenta de hausser les épaules.

Enfin, tout le monde fut démasqué et Mr. Quatrefages proclamé vainqueur du tournoi d'intrigues.

À ce moment, une voix s'éleva, celle de Francis Tunder :

— Pardon… pardon… Nous ne sommes pas au complet. Il manque encore un, ou plutôt une invitée. Où est Miss Maugham ?

— Miss Maugham ! Miss Maugham ! cria-t-on.

Personne ne répondit à cet appel.

On chercha par toute la maison, mais on ne la retrouva pas.

Mr. Rules se souvint alors du domino qui l'avait accosté dans le parloir et, en y pensant, il crut que la voix du masque pouvait fort bien être celle de Miss Maugham.

Sa première idée fut que quelqu'un, profitant du mystère d'un déguisement, avait fort bien pu manquer de respect à la femme de lettres, mais comme il y avait des jeunes filles

présentes et qu'il ne désirait laisser planer de soupçon sur personne, il se tut.

— Elle se sera retirée, déclara Miss Donovan. D'ailleurs, son chapeau et son imperméable ne se trouvent plus au portemanteau.

Mr. Rules estima, in petto, que sa gouvernante pouvait avoir raison, tout en s'étonnant intérieurement d'un tel manque de convenances.

Cela jeta un froid bien compréhensible parmi les invités, qui se retirèrent vers une heure du matin, après une dernière coupe de champagne, bue presque en silence.

— Demain, j'irai voir Miss Maugham, décida Mr. Rules. Je lui demanderai des explications et, s'il le faut, je lui présenterai des excuses, car il me paraît qu'un des nôtres a dû lui manquer de respect.

Miss Donovan se récria.

— Je ne connais personne qui en soit capable, déclara-t-elle. Seulement, Miss Maugham, comme toutes les dames de son genre, n'aspire qu'à faire parler d'elle, tant en bien qu'en mal !

— C'est ce que nous verrons demain, dit Sir Edwin. Maintenant, allons dormir ; nous sommes tous très fatigués. Je vous remercie et je vous félicite, Miss Alice, de la façon magistrale dont vous avez organisé cette réception. Je vous souhaite la bonne nuit.

La gouvernante allait se retirer, quand on frappa à la porte du salon où ce bref entretien avait lieu.

C'était le domestique, Mat Bellows. Il paraissait inquiet et soucieux.

— Il y a, balbutia-t-il, il y que la lumière est allumée dans la bibliothèque de monsieur…

— Comment ? s'écria Miss Donovan. Pourtant j'en ai fermé moi-même la porte et mis la clef en poche, pour éviter que les participants au jeu d'intrigues y mettent du désordre.

— La lumière est allumée, s'obstina le domestique. J'ai vu une fente lumineuse sous la porte.

— Allons voir, c'est le plus simple, répondit la gouvernante.

La bibliothèque était une salle spacieuse, située au premier étage au fond d'un long corridor.

Quand Sir Edwin, la gouvernante et le domestique y débouchèrent, Miss Alice s'écria, mécontente :

— Où voyez-vous cette lumière, Bellows ? Vous voyez bien qu'il y fait au contraire noir comme dans un four !

Le vieux serviteur secoua la tête.

— J'ai vu ce que j'ai vu, s'obstina-t-il. Il y avait de la lumière sous la porte, une forte lumière blanche.

— Une forte lumière blanche, répéta Sir Edwin stupéfait, alors que je me rends si rarement dans cette pièce et que, pour tout éclairage, il n'y a qu'une petite ampoule qui ne donne qu'une pauvre clarté rougeâtre, tout au plus suffisante pour s'y diriger le soir !

— Il n'y a qu'à aller voir, trancha Miss Donovan. J'ai la clef.

— Je prendrais volontiers un revolver, murmura Sir Edwin.

Miss Alice frappa du pied avec impatience.

— C'est ridicule… Bellows aura pris un verre de trop à l'office et cela explique tout !

D'un geste décidé, elle tourna la clef dans la serrure et ouvrit la porte. La salle était plongée dans des ténèbres complètes et, après avoir tâtonné le long du chambranle, la gouvernante tourna le commutateur.

Au-dessus de la table, l'unique ampoule s'éclaira d'un filament rouge et triste.

— Là… vous voyez bien, s'écria triomphalement Miss Donovan. Il n'y a rien ici que de vieux livres et de la poussière, que vous enlèverez pas plus tard que demain, Bellows !

Le domestique, qui avait franchi le seuil d'un pas hésitant, contourna la table et poussa un grand cri de terreur.

— Il y a quelqu'un dans le fauteuil !

Ce fauteuil, qui était très haut, tournait son dossier vers la porte, de sorte que les entrants n'avaient pu découvrir cette présence en franchissant le pas de la porte.

— Un domino vert ! s'écria Miss Alice quand elle eut vu à son tour.

Mais, aussitôt, elle se prit à rire.

— C'est Miss Maugham… Elle est venue se reposer ici… et elle s'est endormie. Mais comment a-t-elle pu entrer ?

Après une courte hésitation, elle posa la main sur l'épaule du masque et le secoua doucement.

— Miss Maugham… réveillez-vous !

Le domino vert s'inclina doucement sur le côté et Miss Donovan recula avec effroi.

— Je n'ose pas… gémit-elle. Voyez-vous que quelque chose lui soit arrivé !

— Enlevez son loup, Bellows, ordonna Sir Edwin.

Le domestique obéit avec répugnance.

Le masque de soie noire glissa, et tous les trois poussèrent un même cri de terreur.

Ce n'était pas le visage de Miss Maugham, qui venait de leur apparaître, mais celui d'un homme inconnu, aux joues creuses et fripées par l'âge. Et cet homme était mort… mort d'une manière tragique, car un mince filet de sang coulait d'une petite mais profonde blessure à la gorge, par où sa vie s'était enfuie.

2. Le deuxième crime

Une femme trop peu et un homme de trop, dit Tom Wills en matière de mot de la fin à la première enquête que son maître Harry Dickson, le célèbre détective, avait entrepris à propos de la mystérieuse affaire de la maison Rules.

Le détective approuva du geste.

— En effet, Tom. C'est ainsi que se présente le problème.

Il venait de passer une journée harassante à interroger tous ceux qui avaient été de la fête d'anniversaire de Mr. Edwin Rules.

— Notre nom mêlé à une affaire criminelle, avaient gémi les époux Lobster, et nous avons quatre filles à caser !

— Nous n'avons rien vu, rien remarqué de suspect, déclarèrent Mr. et Mrs. Crane, qui reçurent le détective dans leur arrière-boutique.

Puis, Mr. Anselme Crane sembla se raviser tout à coup.

— C'est peu de chose, dit-il soudain, et je ne sais si cela pourrait servir à l'enquête…

— Il n'y a pas de petites choses en matière de recherche criminelle, objecta vivement Harry Dickson.

— Je suis épicier en gros, monsieur, raconta Crane, mais à mes heures je suis poète, et sans en tirer un orgueil excessif, je vous apprendrai, à moins que vous ne le sachiez, que je suis lauréat du dernier tournoi de poésie régionale, institué par la municipalité de Kingston. À ce sujet, j'avais composé une ode à l'hommage des dignes magistrats qui me firent cet honneur.

« Je ne l'avais laissé lire à personne, pas même à ma femme, ici présente, et je comptais en garder la primeur pour les invités de Mr. Rules, voire à Sir Edwin lui-même qui, lui aussi, est l'ami de la Muse. Au dessert, un peu avant la surprise de Mr. Kay Bleacher, je suis passé dans le vestibule pour prendre mon manuscrit dans la poche de mon manteau. Il avait disparu ! Je

n’ai rien voulu dire pour ne pas apporter une note discordante à cette réunion si charmante…

— Je suppose que vous en possédez le double, demanda Harry Dickson.

— Non, mais j’ai gardé le brouillon ; si cela vous intéresse, je puis le rechercher et vous le faire parvenir, proposa aimablement l’épicier-poète.

— Vous me feriez, certes, plaisir, répondit tout aussi poliment le détective. Si ce poème n’apporte aucune clarté à mon enquête, il me procurera néanmoins le plaisir de lire une œuvre inédite d’un auteur que j’estime.

Mr. Anselme Crane rougit de plaisir et promit l’envoi par un prochain courrier.

Les explications de Mr. Kay Bleacher furent claires et nettes. Quinze jours auparavant, il avait assisté à une partie d’intrigues identiques chez des amis. On s’était amusé si royalement qu’il avait décidé d’en faire une réédition au profit des invités de son ami et voisin, Mr. Rules. Il avait même emprunté les dominos à ses amis.

— À propos, dit Harry Dickson, ces costumes vous sont-ils revenus au complet ?

— Certainement !

— Pourtant, Miss Maugham est partie sans que personne ne s’en soit aperçu. A-t-elle emporté son domino ou bien l’a-t-elle déposé quelque part ?

Kay Bleacher regarda le détective avec étonnement.

— Votre question est logique, répondit-il. Pourtant la vérité m’oblige à vous dire que les costumes sont au grand complet et je les ai rendus, ce matin même, à leurs propriétaires.

— Puis-je connaître le nom de ces derniers ?

— Certainement, ce sont les Feeder de Kingston, les richissimes propriétaires fonciers, que vous devez connaître.

Les époux Belair n’apprirent rien de nouveau au détective, ni Mr. Francis Tunder qui, en sa qualité de magistrat, déclara pompeusement « qu’il fallait que la pleine lumière fût faite ».

L’interrogatoire de Sir Edwin et de ses sujets fut tout aussi vain.

Mat Bellows parla longuement de la lumière blanche, très blanche et très intense, qu'il avait vue sous la porte de la bibliothèque, et Kate Grummer affirma son intention de quitter la maison, devenue selon elle inhabitable après une telle horreur.

La déposition de Miss Donovan fut sobre et claire ; elle pouvait bien admettre, que Miss Maugham se fût éclipsée sans qu'on s'en aperçût, mais non qu'un cadavre mystérieux fût introduit dans la maison, ou bien qu'un inconnu y mourût d'une façon aussi tragique.

En dernier lieu, Harry Dickson entreprit Miss Amalia Bedrop, et ce fut par elle qu'il apprit l'aventure de Miss Maugham que tous semblaient avoir oubliée ; elle la raconta au détective, avec forces remarques malveillantes à l'adresse de la femme de lettres disparue.

— Je n'ai ajouté aucune foi à la bizarre tentative d'enlèvement par un vieux birbe qui voulait la conduire à Kingston. Et si elle n'a pas réapparu à son domicile, c'est qu'elle veut faire continuer le petit jeu du mystère, dont, tôt ou tard, une femme de son genre pourra tirer bénéfice devant les imbéciles et les gogos qui admirent ses rimes !

— Ah ! se dit Harry Dickson en quittant la vieille fille, voici quelque chose au moins : une très ancienne auto, un vieux gentleman excentrique au volant et un agent qui s'apprête à verbaliser. Et puis, il y a le facteur commun.

— Facteur commun ? demanda Tom Wills.

— En une même journée, j'entends parler trois fois de Kingston, en trois circonstances dissemblables et même disparates si je puis dire. Donc retenons « Kingston ». À présent, téléphonons au poste de police de Burtons-Court.

On y retrouva facilement l'agent, qui avait dressé procès-verbal contre le chauffeur de taxi de Miss Maugham. C'était le n°217, préposé au service de roulage dans le quartier.

— Envoyez-moi cet agent à l'institut de médecine légale, ordonna Dickson.

Une heure plus tard, s'y rencontrèrent le détective et l'agent n°217.

Ce dernier était un jeune homme à mine éveillée, qui répondit d'une façon fort satisfaisante aux questions du détective.

— La jeune dame en question m'a raconté quelque chose dans le genre de ce que vous venez de me dire, monsieur Dickson. Il paraît qu'un vieux fou lui faisait des avances. Je n'ai pas encore fait mon rapport, car je reprends seulement mon service en ce moment.

— Avez-vous relevé le numéro de la vieille auto qui provoqua le petit accident ?

— Mais certainement, et le voici : c'est le S. 812-04.

— Reconnaîtriez-vous le conducteur de cette voiture ?

— Heu !... peut-être bien, mais je n'ai fait que l'entrevoir.

— Suivez-moi à la morgue de l'institut.

Un garçon de salle les mit en présence d'un casier étiqueté. Il fit fonctionner un levier et une civière mécanique glissa devant eux, portant un corps couvert d'un linceul de toile bise.

— Voici l'homme qui a été trouvé assassiné cette nuit dans Rules-House, dit Harry Dickson. On n'a trouvé sur lui aucune pièce d'identité, et personne de la police ne l'a reconnu jusqu'ici.

Il retira le drap mortuaire et le visage exsangue apparut.

Aussitôt, l'agent 217 poussa une exclamation.

— Mais, c'est le vieux fou qui conduisait l'antiquaille d'auto !

— À la bonne heure... Et ce numéro, S. 812-04, vous dit quelque chose ?

L'agent dodelina de la tête.

— J'y ai pensé cette nuit quand je transcrivais mes notes de la veille.

« C'est un vieux numéro, car la nomenclature se fait maintenant d'une autre façon ; le supplément 04 est porté devant le nombre des trois chiffres et la lettre occupe la dernière place, c'est-à-dire qu'à l'heure actuelle, le numéro d'auto s'énoncerait de cette manière 04-812 S ; je crois qu'ils se rapportent tous à la municipalité de Kingston.

— Encore ! s'écria le détective.

Il courut aussitôt au téléphone et demanda le secrétaire communal de Kingston.

— Le numéro S. 812-04 ? Mais nous ne connaissons que lui ! fut la réponse. Pourtant, nous n'avons pas encore avisé Scotland Yard, croyant que la police locale suffirait. Cette vieille auto, un type de l'année 1906, une Darracq, appartenait à l'exposition du progrès automobile, qui se tient à ce moment à Kingston, sous les auspices de la ville.

« Elle y a été volée dans la nuit d'avant-hier.

— Les photos de police de cette nuit ont déjà dû vous parvenir, dit Harry Dickson. Parmi elles se trouve le portrait du voleur de votre auto.

« Il a été assassiné cette nuit et nous recherchons son identité ; veuillez regarder si, parmi ces photos, se trouve une figure de connaissance.

Deux minutes plus tard, la réponse du secrétaire arriva.

— Non, nous n'y reconnaissons personne !

— Très prochainement, vous recevrez ma visite, déclara le détective en coupant la communication.

Il était fatigué mais pas mécontent de sa journée ; il avait trouvé ce qu'il appelait des lignes convergentes.

— Nous dînerons un peu plus tôt que de coutume, Tom, dit-il à son élève, car il n'y a rien de tel qu'un bon repas, pris en toute tranquillité, pour rétablir son équilibre mental, rompu par les troubles et les fatigues de la journée.

« Après, nous ferons une visite vespérale à ce digne Mr. Edwin Rules qui, lui aussi, devra avoir retrouvé quelque peu ses esprits.

Entre chien et loup, un taxi les conduisit à Clarendon street, où ils furent reçus par Miss Donovan.

La gouvernante avait les yeux rouges d'avoir pleuré et manifestait un énervement certain.

— Sir Edwin a dû se mettre au lit avec une forte fièvre, dit-elle. Le médecin n'ose guère se prononcer, il craint une méningite. Le pauvre homme… lui pour qui une vie tranquille était tout. Je crains fort qu'il ne puisse, non seulement, répondre à vos questions mais les comprendre. Il délire. Il voit sa bibliothèque envahie par des cadavres sanglants et appelle Miss Maugham d'une voix déchirante.

Un éclair de colère brilla dans ses yeux sombres.

— Cette intrigante ! gronda-t-elle.

— Je me suis rendu aujourd'hui au domicile de Miss Maugham, dit le détective. Elle occupe dans une maison de rapport d'Elm Park Road, un petit appartement très coquet. Elle n'y habite que depuis six mois et personne ne semble l'y connaître davantage. Depuis quand Sir Edwin la connaît-il ?

— Exactement depuis quatre mois. À ce moment, elle publia un livre de poésies *Sourires d'Automne* qui, grâce à une excellente publicité, fit beaucoup parler d'elle. Mr. Rules lui envoya ses compliments et, en retour, reçut… sa visite. Elle lui laissa un portrait dédicacé que vous pouvez voir sur la cheminée.

Harry Dickson le regarda avec curiosité.

C'était une grande photo, en buste, d'une femme avenante sans être précisément belle et qui ne devait plus être de première jeunesse.

— Ce visage m'est inconnu, déclara-t-il, et j'avoue que son recueil de vers me l'est également. À propos, Miss Donovan, n'avez-vous jamais entendu Sir Edwin parler de Kingston ?

La gouvernante lui jeta un regard sincèrement étonné.

— Franchement non.

— Ni personne de vos amis ou familiers ?

— Mr. et Mrs. Belair possèdent une maison de campagne aux Woodlands, près de Kingston Gate.

— Ils n'y recevaient jamais Mr. Rules ?

— Non. Sir Edwin quitte rarement Londres et même sa maison qui, pour lui, est tout un monde, mais les Lobster s'y font inviter fréquemment.

— Et M. Quatrefages également ?

— Qui dit Lobster dit Quatrefages, pontifia Miss Donovan, bien qu'il ne fasse pas partie de la famille. Ce vieux garçon habite chez eux en appartement. Depuis leur mariage, il est parrain de leur fille aînée.

— Comment toutes ces personnes sont-elles entrées en relation avec Sir Edwin ? demanda Harry Dickson.

— À part celles de Lobster qui sont vaguement de la famille, elles sont toutes de voisinage, lentement tournées en amitié. Mon maître possède un faible pour la poésie, vous ne l'ignorez

pas, et il aimait à s'entourer d'un cercle d'admirateurs simples et complaisants ; quant à Miss Bedrop, je la considère plutôt comme une amie personnelle et c'est à ce titre que Sir Edwin la reçoit.

— Tous ces gens venaient-ils ici en groupe ?

— Pour la plupart oui, exception faite toutefois pour Mr. Anselme Crane, poète lui-même. Mr. Rules et lui se lisaient mutuellement leurs œuvres, en discutaient, se prodiguaient des conseils, se livrant parfois à de sincères critiques.

— Ainsi, Mr. Crane voyait souvent Mr. Rules tout seul ?

— Assez fréquemment, en effet.

— Et Mr. Kay Bleacher ? demanda brusquement le détective.

Miss Donovan rougit et manifesta quelque embarras.

— C'est un homme un peu rude et il n'a certes rien pour plaire à Mr. Rules, puisqu'il affiche un mépris profond pour tout ce qui est art et lettres. Mais il est serviable et, sous une apparence revêche, réellement brave homme. Il a acheté la maison voisine, il y a plus de trois ans, ainsi qu'une partie de l'arrière-jardin, sur laquelle il concéda à Mr. Rules l'emploi d'une servitude, c'est-à-dire une bande de terrain par laquelle on accède à une arrière ruelle, qui nous sert de sortie.

La nuit était tombée et il faisait très sombre dans la pièce où le détective conversait avec la gouvernante ; elle voulut allumer l'électricité, mais il l'en empêcha.

— Cette fenêtre donne sur la cour, je crois. Permettez que j'y jette un coup d'œil. Il fait encore clair pour m'y reconnaître.

Cette cour était étroite et longue ; l'herbe y poussait drue entre les pavés et les eaux de pluie y avaient creusé de minces rigoles.

— Cette petite porte donne sans doute sur l'arrière-jardin dont nous venons de parler ? demanda Harry Dickson.

— En effet, mais on se sert très peu de cette issue.

— Pourtant elle est ouverte !

Miss Alice poussa un léger cri de stupeur.

— Mais elle ne l'est jamais !

Comme pour lui donner tort, le portillon s'entrebâilla tout à coup et une forme prudente s'encadra dans son ouverture.

— Chut, ordonna le détective à voix basse. Quelqu'un s'apprête à entrer dans votre cour, Miss Donovan.

— Dans ce cas, ce ne peut être que Mr. Bleacher… murmura la gouvernante. Bien que ce soit la première fois depuis qu'il habite ici, qu'il agisse de pareille manière.

— Il fait trop sombre pour reconnaître l'individu, qui se trouve à présent sur le pas de cette porte, bien qu'à sa taille vous puissiez aisément me dire si c'est votre voisin.

Miss Alice respira profondément et comprima les battements de son cœur.

— Ce n'est pas lui, finit-elle par déclarer dans un murmure troublé. Mr. Kay Bleacher est un homme de taille imposante, et celui-ci paraît tout menu.

— Qu'allez-vous faire, monsieur Dickson ?

— Le laisser approcher… Si je brusque les événements en paraissant dans la cour, il aura tout le temps de battre en retraite et de disparaître dans le labyrinthe des ruelles, qui se trouve derrière votre jardin.

— À condition de passer par la maison de Mr. Bleacher d'abord, riposta Miss Alice.

— Votre remarque est très juste ; l'homme vient donc de la maison voisine.

— Et doit pouvoir ouvrir notre porte, qui est pourtant toujours fermée à clef.

— Patientons encore un moment, conseilla le détective. Le voici qui s'approche… Ah diable !

Comme s'il avait pressenti le danger d'être découvert, l'inconnu se retourna brusquement, retraversa le seuil et laissa retomber la porte derrière lui. Avec une exclamation de dépit, le détective s'élança hors du parloir et gagna la cour qu'il traversa en courant.

La petite porte avait été fermée à clef, et il lui fallut retourner auprès de Miss Donovan qui, après de nerveuses recherches, finit par découvrir la clef toute rouillée qui ouvrait le portillon.

Un temps précieux s'était écoulé et devait être considéré comme perdu ; le détective maudissait sa prudence.

Une fois la porte franchie, on se trouvait dans un jardin hâve et tourné en jungle, dont une façade bien plus moderne que

celle de Rules-House, occupait le fond ; ce devait être la maison de Kay Bleacher.

Une seule fenêtre était éclairée au rez-de-chaussée.

Harry Dickson s'approcha et quand il fut à dix pas, il entendit soudain des éclats de voix.

— F... moi la paix, hurlait une voix furibonde dans laquelle le détective reconnut celle de Kay Bleacher. J'en ai assez de vos manières d'espion ! m'entendez-vous ?

Harry Dickson se tenait à présent tout près de la fenêtre, sans pouvoir rien voir toutefois à cause du store baissé, mais il entendit le murmure rapide d'une voix volontairement voilée.

— Je fais ce que je veux ! rugit Bleacher.

La réponse prit quelques secondes, mais ne fut pour le détective aux écoutes qu'un décevant et à peine audible murmure.

— Non, encore une fois non... et cela restera non !

Quelque chose chut ou fut renversé dans la pièce, puis tout retomba dans le silence.

Le détective était perplexe !... Ah ! s'il avait pu voir au moins ce qui se passait derrière cette fragile barrière de toile jaune du store !

À sa droite, une porte de véranda était entrouverte... Allait-il entrer ? Mais, de quel droit ? Il ne pouvait rien reprocher à Kay Bleacher et ne se sentait nullement autorisé à perpétrer une violation de domicile.

Mais la porte ouverte était tentante à sa curiosité.

Enfin, après une suprême hésitation, il se décida.

La véranda était obscure, tout bruit s'était tu dans la maison.

Comme un chat, prenant bien garde de ne heurter aucun meuble, l'intrus passa par la pièce vitrée, traversa en biais un hall minuscule et vit, à sa gauche, la lumière filtrer par la porte entrebâillée de la chambre où la conversation, qu'il avait interceptée à moitié, avait dû être tenue.

La première chose qu'il vit en avançant la tête, ce fut la lourde et imposante stature de Kay Bleacher, assis dans un large fauteuil en rotin. Le gros homme se tenait légèrement penché en avant mais ne bougeait pas. Soudain, les yeux du détective

s’écarquillèrent : sur la table, sous la clarté crue d’une puissante lampe à incandescence, une flaque rouge s’élargissait.

Harry Dickson bondit dans la pièce et souleva la tête de Mr. Bleacher.

Il vit qu’il arrivait trop tard…

Le voisin de Mr. Rules était mort sans avoir poussé un cri ni une plainte ; un coup de poignard lui avait percé le cœur.

3. L’homme dans la tour

« Toutes les choses vont par trois », prétend un vieux dicton populaire.

Harry Dickson devait être tenté de lui donner raison, dès le lendemain de ce deuxième meurtre.

Car, pour mystérieux, il l’était, le meurtre de Kay Bleacher, perpétré à quelques pas d’Harry Dickson en personne.

Après les constatations d’usage qui ne révélèrent rien, comme c’est souvent le cas en pareille matière, après une longue et fastidieuse entrevue avec les envoyés de Scotland Yard, le lendemain du crime, Harry Dickson revenait dans son home de Baker street, la tête basse, en proie à des pensées tumultueuses et contradictoires.

Mrs. Crown, sa gouvernante, lui annonça, dès son entrée qu’une dame tout éplorée l’attendait au parloir.

Harry Dickson s’y rendit de mauvaise humeur, décidé à éconduire vivement la fâcheuse, quand il reconnut dans cette dernière Mrs. Crane.

La brave femme était toute pâle et ses mains tremblaient fébrilement.

— Anselme, mon mari, n’est pas rentré cette nuit, gémit-elle dès qu’elle vit le détective. Cela ne lui est jamais arrivé, monsieur Dickson, et je vous jure que c’est parce qu’il lui est arrivé malheur.

— Voyons, calmez-vous, madame, invita le détective, et racontez-moi ce que vous savez à ce sujet.

— Que vous dire, monsieur Dickson ? se lamenta la pauvre femme en se tordant les mains de désespoir. Hier après-midi, après votre départ, Anselme a cherché longuement après le brouillon du poème qui vous était destiné, sans parvenir à mettre la main dessus. Il s’énervait et s’étonnait, car c’est un homme d’ordre qui n’a jamais égaré le moindre bout de papier. Que dire alors d’un poème auquel il tenait comme à la prunelle

de ses yeux et dont la copie lui avait déjà été ravie d'une façon aussi singulière.

— Une œuvre unique ! lui ai-je entendu répéter à plusieurs reprises et que je n'arriverai jamais à reconstituer.

« Enfin vers le soir, il prit son manteau et son chapeau.

« Il ne sortait jamais le soir, surtout sans moi. Je lui demandai la raison de cette chose inhabituelle.

« — Je vais chercher, répondit-il. Et sans rien ajouter, il s'éloigna avec précipitation. Je ne l'ai plus revu !

— Avant de venir ici, vous êtes-vous informée chez vos amis ? demanda Dickson.

— J'ai téléphoné chez les Belair, chez les Lobster, mais personne ne l'avait vu. J'ai voulu un moment me rendre chez Mr. Rules, mais je me doutais bien qu'après le terrible événement de la veille, mon mari n'aurait pas voulu déranger son ami pour une pareille chose.

Une étrange émotion s'empara soudainement du détective.

Il revit la forme indécise de la nuit hésiter sur le seuil du portillon de la cour de Rules-House. C'était une silhouette menue, presque chétive, et Mr. Anselme Crane était bien près d'être un nain !

Pourtant, il ne laissa rien paraître du trouble qui l'envahissait et continua à questionner la visiteuse.

— Mr. Crane a été proclamé lauréat du dernier tournoi poétique de la ville de Kingston. Quelqu'un a dû sinon le pousser, le prôner à cet effet ?

— Certainement, et mon mari lui était très reconnaissant de ce chef. C'était le voisin et ami de Mr. Rules… Mr. Kay Bleacher.

— Pourtant Mr. Bleacher semble être bien le dernier à vouloir s'occuper d'art, de lettres et surtout de poèmes ! s'écria Harry Dickson.

— Il paraît qu'il en est ainsi, et il se peut fort bien qu'il n'ait agi de la sorte que pour faire plaisir à Sir Edwin ; je dois toutefois vous avouer, monsieur Dickson, que Mr. Kay Bleacher s'est beaucoup intéressé à l'œuvre de mon mari, qui parlait surtout des richesses anciennes de la ville.

Par quelques habiles paroles, le détective réconforta, tant bien que mal, la femme éplorée et promit de se livrer sans retard à des recherches de nature à retrouver son mari.

Quand il fût seul dans son cabinet de travail, il tomba dans une profonde méditation.

— Deux crimes… Deux disparitions… Kingston… Voilà comment s'énonce cette équation mutilée, murmura-t-il.

— Voyons ce que les époux Belair pourraient m'apprendre encore, ajouta-t-il en feuilletant le bottin du téléphone.

La servante des Belair lui apprit que ses maîtres venaient de quitter Londres pour passer quelques jours dans leur maison de campagne des Woodlands.

« Il faudra que je me décide à faire comme eux, se dit-il en appelant son élève Tom Wills. »

— Nous allons nous offrir une partie de campagne, mon garçon, annonça-t-il. Les journées sont un peu brèves, mais la nature en automne conserve encore bien des charmes. Faites sortir l'auto du garage.

La journée était splendide et vraiment estivale. Ils quittèrent Londres par Ravenscourt Park, filèrent sur Barnes endormi entre les eaux des réservoirs de Castelnau, ses canaux et la rive rétrécie, longèrent la verte splendeur de Richmond Park, pour s'arrêter aux portes de la ville de Kingston.

Le cottage des époux Belair était situé au milieu d'une belle solitude florale, à un mille de la route et presque à l'orée d'une magnifique futaie, aux allures de forêt. C'était une bâtisse étirée en longueur, à étage unique, aux murs rocheux tapissés de lierre épais et dont l'extérieur justifiait assez bien son nom austère et ancien de « Prieuré ».

La petite auto des Belair, une Willys Knight, stationnait devant la porte et un jardinier, à l'air niais, en retirait les bagages, dont le nombre et l'ampleur révélaient l'intention des propriétaires de faire un séjour plutôt prolongé à cet endroit.

— Bonjour, Parker ! dit aimablement le détective.

— Vous vous trompez certainement, sir, répondit le domestique. Mon nom est Bowlinson, Thomas Bowlinson pour vous servir. Mais, à trois milles d'ici, au château du colonel Mac Gregor, il y a un garçon d'écurie qui se nomme Parker.

Pourtant, il ne me ressemble pas. Mais si vous voulez aller le voir, je vous indiquerai le chemin.

Bowlinson semblait avoir un penchant inné pour le bavardage, et Dickson ne se fit pas faute d'en profiter.

— Mais non, mais non… je vous dois des excuses, car il me semblait que votre maître m'avait dit que son chef jardinier se nommait Parker…

Au titre de chef jardinier, l'homme se rengorgea.

— Non, je m'appelle Bowlinson tout comme mon père et mon grand-père et mes autres braves gens d'aïeux, dit-il en partant d'un rire stupide. Voulez-vous voir Mr. ou Mrs. Belair ? Alors, vous êtes mal tombé, puisqu'ils ne sont pas ici. Ils font un peu de footing par la campagne, histoire de se donner de l'appétit. Êtes-vous de leurs invités ?

— En effet ! déclara le détective avec aplomb.

— Dans ce cas, soyez les bienvenus. Entrez donc au salon, je viens justement d'enlever les housses des fauteuils. J'allais tout arranger dans le « Prieuré » pour l'hiver, car ordinairement mes maîtres n'y viennent plus après le mois de septembre. Mais une fois n'est pas coutume, n'est-il pas vrai ?

Les deux détectives s'installèrent dans un grand et triste salon aux meubles ternes, où le moindre bruit se répercutait sinistrement comme dans une salle des pas perdus d'un palais.

Bowlinson, qui se sentait autorisé à les accueillir en hôtes bienvenus en lieu et place de ses maîtres, tira une mince carafe d'un des bahuts et leur servit deux verres d'un porto éventé.

— Mrs. Belair a commandé le lunch pour une heure, dit-il. Je vais dire à ma nièce, qui fait office de cuisinière pendant le séjour des maîtres, de soigner particulièrement le menu. Nous avons un canard aux petits pois et une excellente omelette au jambon. On n'en fait pas de meilleure à dix lieues à la ronde.

Une délicieuse odeur de beurre fondu annonçait que ledit cordon bleu activait ses fourneaux. En regardant sa montre, Harry Dickson vit qu'on n'était plus qu'à une demi-heure de l'heure annoncée pour le repas.

Bowlinson les quitta pour retourner à ses occupations et le détective profita de cette circonstance pour examiner les lieux.

— Une vieille maison… commença-t-il.

Mais Tom Wills, qui avait pris les devants et fouillait d'un regard indiscret dans une armoire transformée en bibliothèque, s'écria soudain :

— *Sourires d'Automne*, par Jacqueline Maugham !

Vivement, le maître s'empara du mince volume relié de cuir fauve que lui tendait son élève.

À peine l'eut-il ouvert, qu'il poussa un léger sifflement de surprise : il venait de lire une dédicace, tracée d'une main ferme sur la page de garde :

À Monsieur Kay Bleacher – Hommage reconnaissant.

— Des poésies dédiées à Kay Bleacher, murmura-t-il, vraiment nous sombrons de plus en plus dans l'extraordinaire. Voici un témoignage pour le moins inattendu, le proclamant protecteur des arts ou simplement des poétesses !

— Comment ce livre est-il en possession des Belair ? demanda Tom Wills.

— Bah ! il se peut qu'il leur fût simplement prêté, comme cela arrive souvent, répondit le maître en haussant les épaules.

Il feuilletait le volume d'un doigt assez distrait, quand son attention fut de nouveau sollicitée, et de la manière la plus inattendue.

Les deux dernières pages, qui étaient blanches, semblaient avoir été collées l'une contre l'autre. Détachées depuis, on pouvait y voir encore la trace d'un petit poème manuscrit, hâtivement effacé à la gomme encre, qui avait dû se composer de six vers assez brefs.

— Vite… un crayon, Tom ! ordonna le détective.

Il tourna la page et se mit à couvrir la feuille intérieure de la couverture d'un nuage de mine de plomb. Puis, il souffla doucement sur la poussière qui, en s'envolant, laissa quelques traces.

— Des lettres… des mots ! s'écria Tom avec enthousiasme, en voyant le graphite former des courbes en plein et en délié.

En s'aidant d'une loupe, ils purent lire :

Chacun a son secret
Avez-vous le vôtre,
J'ai…

C'était tout, le truc de la mine à plomb, d'un emploi si avantageux en bien des circonstances, ne révélait rien de plus.

— C'est facile à compléter, murmura Harry Dickson :

J'ai le mien
Je ne vous le demande pas
Ne me demandez rien.

En d'autres mots, c'est l'inscription mystérieuse qui se trouve sur la porte d'entrée de la maison Rules. Que signifie-t-elle au juste ? Je n'en sais rien, mais il faudra le trouver. Seulement elle ne comporte que cinq vers et il y en a eu six d'écrits sur cette feuille intercalaire. C'est vraiment dommage, car je suppose que le dernier devait être le plus intéressant.

— Et les Belair qui ne reviennent pas ! s'impatienta Tom Wills.

Harry Dickson regarda la pendule dont les aiguilles annonçaient déjà la demie de deux heures.

À ce moment, Bowlinson entra, faisant une figure longue d'une aune.

— Ma nièce Betty est désolée, gémit-il, le lunch est raté, le canard va devenir dur comme une trique et l'omelette sèche comme une feuille d'automne. Je ne sais que penser… car les maîtres sont d'une exactitude d'horloge quant aux repas !

— Bah, le rassura le détective, nous reviendrons une autre fois. Je suppose que Mr et Mrs Belair ont dû accepter une invitation imprévue, quelque part en ville.

Bowlinson haussa une épaule mécontente.

— Je ne le crois pas ; ils ne sont pas fort liants de nature.

Harry Dickson le menaça malicieusement du doigt.

— Votre mémoire est en défaut, mon brave Bowlinson, vous oubliez… Que diable, voici que je vous fais un reproche et que moi-même j'oublie un nom. Le vieux chose… machin… Attendez, ce portrait va me servir à retrouver son nom.

Brusquement, il mit sous le nez du jardinier la photo de l'étrange mort de Rules-House. Heureusement, le portrait avait

été fait avec un certain flou et, à première vue, ne révélait pas la mort tragique, ni même la simple mort du personnage.

— Hé ! s'écria Bowlinson dès qu'il le vit… En effet, mais il a bien mauvaise mine là-dessus. Il est venu quelques fois ici, mais je ne crois pas qu'il habite dans ces parages. Quand il arrivait ici, c'était toujours vers le soir. Il s'appelait Trill et Mr. Belair lui donnait le titre de professeur. C'est tout ce que je sais à son sujet… Mais attendez, ma nièce Betty en saura peut-être davantage, car c'est un vrai trésor aux nouvelles, cette petite pie bavarde ! Holà Betty ! venez donc par ici !

À cet appel, une souillon à la mine futée arriva en courant, s'essuyant les mains à un tablier fort douteux.

— Betty, dit son oncle, voici des messieurs de ma connaissance qui pensent que nos maîtres sont allés trouver le professeur Trill, mais le diable m'emporte si je sais où ce vieux drôle perche ! Et toi ?

Betty se mit à rire d'un air sournois.

— J'ai reçu un jour une couronne pour me taire à ce sujet, dit-elle.

Harry Dickson se mit à rire de bonne humeur.

— Et moi, je vous en donne deux pour ne plus le faire, s'écria-t-il. Ah, ce vieux cachottier de Trill, je vais enfin le surprendre chez lui, et nos amis Belair en même temps. Voici le prix de votre indiscrétion, ma chère Betty !

La servante se saisit avidement des deux belles pièces bien trébuchantes.

— Ce sera pour ma robe de noces, dit-elle, car je me marie à la Noël. Eh bien, sir, il y a quelques semaines, le patron m'a donné une lettre à porter à Mr. le professeur Trill, en me recommandant de ne jamais rien dire à quiconque à ce sujet, car, ajouta-t-il, le professeur travaille dans le secret d'une retraite qu'il ne veut dévoiler à personne. Il me donna une couronne et m'indiqua le chemin. C'était bien drôle en vérité.

« Je devais traverser la forêt de Richmond dans presque toute sa longueur, jusqu'à la hauteur des étangs Ponds ; en longeant un sentier qui n'était pas plus large que deux pieds d'homme, j'arriverais près d'une vieille tour en ruine où je

n'aurais qu'à glisser la lettre entre deux pierres et à crier à plusieurs reprises : « Trill ! Trill ! » Puis, je pouvais me retirer.

« Je crois que ce vieux bonhomme était fou car, lorsqu'il venait ici, il s'amusait à détraquer toutes les pendules de la maison !

Les détectives prirent congé des deux bavards et prirent place dans leur auto, qui démarra.

— Donc, les Belair ont menti en affirmant qu'ils ne connaissaient pas l'homme mort. Et d'un ! déclara Harry Dickson. Quant à leur absence, elle est facilement explicable. Ils auront vu de loin notre auto arrêtée devant leur porte et ils auront pris peur. Où sont-ils allés ?

— Peut-être à la vieille tour dont nous parla Betty, opina Tom Wills.

— La supposition est loin d'être mauvaise, Tom, répondit gravement le maître. En admettant que les Belair veuillent se cacher, cette ruine leur offre peut-être des chances d'une retraite assez sûre.

L'auto suivait une large route forestière qui les conduisit, en moins d'une demi-heure, au centre de l'énorme parc de Richmond, aux allures de forêt.

Arrivés au bord des Ponds, les deux détectives abandonnèrent leur voiture et, après quelques recherches, finirent par découvrir l'étroit sentier dont leur avait parlé l'indiscrète servante.

Le bois y formait plutôt un fourré épais, aux végétations depuis longtemps négligées et retournées complètement à l'état sauvage.

Tout à coup, Tom Wills prit le bras de son maître.

Un bruit d'abord très vague se précisait devant eux, s'amplifiant de seconde en seconde, celle d'une moto roulant à très lente allure.

— Elle vient vers nous, murmura Harry Dickson. Je parierais gros qu'elle se dirige vers le même endroit que nous-mêmes.

Ils n'avancèrent plus qu'avec une circonspection extrême, prenant bien garde de ne faire craquer aucune branche sèche, surtout que le bruit de la moto venait de s'éteindre brusquement.

Il n'était pas loin de trois heures quand ils virent, entre les frondaisons jaunies par l'automne, paraître les contours sombres de la tour en ruine. Harry Dickson, faisant signe à Tom de le suivre avec prudence, n'avança plus qu'en rampant sous le couvert.

La tour était un cylindre de moellons décrépis, aux créneaux croulants, se dressant, au milieu d'une petite jungle d'orties et d'avoines folles.

Des pierres et des plantes rudérales parsemaient la minuscule clairière et, nulle part, ne se détectait un signe de vie.

Soudain, le détective tomba en arrêt devant un reflet métallique, qui brillait au milieu d'un fourré de ronces : c'était une motocyclette, mais quelle machine ! Elle devait dater des premiers âges des motos : courte, trapue, avec un petit moteur ridicule, refoulé en arrière du cadre grossier.

Harry Dickson s'en approcha et, du doigt, désigna une étiquette collée sur le réservoir à essence et portant cette inscription :

Exposition rétrospective du mobile à moteur – Ville de Kingston.

— Tout comme la voiture volée par… mais par Trill, que diable, marmotta Tom Wills.

— Très intéressant, répondit le maître à voix basse, mais il le sera encore davantage d'apprendre qui pilotait cette antiquaille.

Il se mit à surveiller attentivement les alentours. Rien ne parut ; tout resta plongé dans le silence complet.

Des geais criards s'ébrouaient dans les branches, un faisan doré s'envola d'un buisson, des perdrix égaillées se rappelaient éperdument à l'orée prochaine du bois. Ce furent là toutes les manifestations de vie que Dickson et son élève purent percevoir.

Le soleil commençait à baisser vers l'horizon et les ombres s'allongeaient ; déjà l'on entendait le cri crépusculaire d'un engoulevent annoncer la venue du soir.

— N'attendons pas l'obscurité, décida le détective. Brusquons les choses.

Il sortit de sa retraite, suivi de son élève, et s'avança hardiment à découvert vers la ruine.

En contournant la tour, ils se trouvèrent bientôt devant une porte aux ferrures rouillées, entrouverte.

Harry Dickson la poussa et se trouva dans une petite salle circulaire, prenant jour par d'étroites meurtrières et complètement vide, mais une échelle montait vers le plafond et débouchait dans une trappe ouverte.

Rapidement, il en gravit les échelons et arriva dans la chambre d'étage.

Celle-ci, en meilleur état que le rez-de-chaussée, comportait quelques meubles sordides : un lit de camp, une table, un escabeau, quelques vagues ustensiles de ménage et une lampe d'écurie. Quelqu'un avait dû habiter cette lamentable retraite.

Ce fut Tom Wills qui fit la nouvelle découverte tragique.

Après avoir jeté un coup d'œil dans la pièce, il regarda derrière un pan de maçonnerie s'avançant de biais dans la chambre.

— Il y a un homme derrière ! s'écria-t-il.

Harry Dickson s'élança et, dans la pénombre, vit un corps suspendu à deux pieds du plancher.

En poussant une exclamation, il tira son couteau, trancha la corde…

Un corps tomba lourdement.

— Mort ! s'écria Dickson.

Par le fenestron unique tombait un rayon de clarté jaune qui vint éclairer un visage tordu et violacé.

— Ah ! par exemple ! s'écrièrent-ils tous deux.

Ils se trouvaient devant le cadavre de Mr. Francis Tunder.

4. La singulière Journée de Kingston

Miss Donovan quitta à pas menus la chambre de son maître. Le médecin du quartier venait de se retirer après avoir prescrit une potion calmante au malade. À présent, Mr. Rules, après un accès de fièvre tumultueuse, s'endormait dans un calme relatif.

La gouvernante se retira dans le petit salon attenant à sa chambre personnelle et s'empara d'un ouvrage de main ; alors seulement, elle pensa qu'elle était seule dans la maison avec Sir Edwin.

Dans l'après-midi, Mat Bellows et Kate Grummer lui avaient brusquement annoncé leur décision de partir sur-le-champ.

— Nous en avons assez de ces histoires de meurtre dans lesquelles nous ne tenons nullement à être impliqués, lui avait dit insolemment la cuisinière. Si l'on peut vous donner un conseil, miss, faites-en autant.

— Allez ma fille, avait répondu la gouvernante avec hauteur, je ne vous retiens pas, mais que dois-je penser de vous, Bellows, un vieux serviteur si dévoué à son maître ?

Bellows ouvrit la bouche pour répondre, mais Kate le prévint.

— Mat m'obéit, dit-elle avec un sourire triomphant. Au surplus, nous sommes fiancés et nous allons nous marier pour nous établir dans une pension de famille dans Battersea. Il est temps de quitter cette maison pleine de diableries, ne trouvez-vous pas !

— Diableries, que voulez-vous dire ? balbutia Miss Alice.

— Allons, miss, ne faites pas l'innocente, gouailla la servante. Vous en savez autant que nous à ce sujet, si pas davantage. Mat et moi, nous n'en avons rien dit à la police, par respect pour le patron, qui est un brave homme, et parce que les gens de la justice auraient peut-être démoli la moitié de cette maison que nous aimons, pour se former une idée au sujet de certaines choses. Voyons, Miss Alice, qui d'autres que des démons

s'amuseraient à faire du bruit à l'heure où tout le monde dort, et quel bruit ! Des voitures qui roulent, des trains qui sifflent au loin, des roues qui tournent ! Toute la maison en tremblait parfois sur ses bases et, pourtant, il n'y a d'autres mécaniques dans la maison que de vieilles horloges, les unes aussi patraques que les autres. Si Mr. Rules était sage, il déménagerait sûrement, quoi que cela pût lui coûter de quitter sa chère demeure.

Maintenant qu'elle était seule, Miss Donovan réfléchissait à ces paroles. Ah ! elle ne les ignorait pas, ces étranges rumeurs qui la tenaient parfois longuement éveillée, aux écoutes des ténèbres nocturnes.

Dans le temps, elle en avait parlé à Mr. Rules mais il l'avait suppliée de ne rien en dire aux autres, ni même d'en parler encore avec lui.

— Il y a un secret dans la maison, Miss Alice, avait-il répondu, je ne sais pas lequel ; sans doute qu'il est celui de mes ancêtres. Sans pouvoir jamais le pénétrer, leurs ombres ont dû m'en constituer gardien. Non, non, ne me reprochez rien. J'ai cherché partout, j'ai sondé les murs, le sol des caves, je n'ai jamais rien trouvé, mais les bruits reviennent.

Miss Alice s'était inclinée.

Et puis, il fallait bien le dire à son honneur, la maison aurait été pleine de diables qu'elle y serait restée tout de même… par amour pour son maître. Il était si doux, si avenant avec elle, il écrivait de si beaux vers, qu'il lui lisait parfois à la lumière amicale de la lampe. Et même il y en avait qu'il avait faits pour elle, rien que pour elle !

Au fond de son cœur aimant de vieille fille, elle avait espéré, et continuait à le faire confusément, qu'un jour les sentiments de Mr. Rules se préciseraient et qu'un beau rêve prendrait corps.

Mrs. Alice Rules, née Donovan ! Elle avait souvent composé des cartes de visite à ce nom, que chaque fois elle confiait au feu avec un soupir.

À présent, une fatalité terrible s'était abattue sur la chère demeure et Miss Alice s'en sentait presque coupable.

Pourquoi n'avait-elle pas usé davantage d'énergie envers son maître aimé ? Pourquoi, quand l'homme mort avait été trouvé dans la bibliothèque, ne s'était-elle pas jetée aux pieds du grand Harry Dickson ? Pourquoi ne lui avait-elle pas parlé des rumeurs diaboliques qui la gardaient dans un éternel état d'angoisse ? Pourquoi n'avait-elle pas demandé au détective de se livrer à une exploration impie, peut-être, mais salvatrice ?

Avec un nouveau soupir, elle se leva, remonta à la chambre du malade et vit qu'il était profondément endormi. Dans son âme, un combat violent se livrait : allait-elle rompre les pactes du silence promis à son maître ?

— Oui, murmura-t-elle, j'irai trouver Harry Dickson, ce soir même, lui seul peut nous sauver… le sauver !

Elle retourna dans sa chambre, mit son manteau, s'enfonça un béret sur la tête, et elle s'apprêtait à descendre dans le hall quand elle s'arrêta soudain.

Un bruit lointain et têtu naissait dans des profondeurs inconnues de la maison, un bruit de roues et de bielles haletantes en action, une rumeur hallucinante de mécaniques occultes.

Elle hésita. Il lui était impossible de laisser le maître seul, dans cette maison en proie au mystère, bien qu'il fût endormi.

Le téléphone, dont on se servait d'ailleurs rarement, était dans la bibliothèque.

Depuis la sinistre trouvaille de l'autre jour, elle répugnait à y entrer encore mais, à présent, sa résolution prévalut.

D'un pas ferme, elle gravit le petit escalier de la dépendance, traversa le corridor d'étage, entra dans la grande pièce obscure.

Le vide, les longues théories de livres, la tranquille lueur de l'unique lampe lui parurent choses rassurantes.

Elle connaissait par cœur le numéro d'appel du détective. Elle l'avait tant de fois cherché dans le bottin en ces derniers jours, sans toutefois parvenir à se résoudre à s'en servir !

À présent, d'une main mal assurée elle le forma au rotary.

Le grésillement de la sonnerie lointaine lui répondait déjà…

Tout à coup, l'écouteur lui tomba des mains.

Elle eut la conscience soudaine d'une présence hostile, atroce à ses côtés.

Avec un cri d'effroi, elle se recula contre la table.

Quelque chose palpita dans la lumière falote de la lampe, quelque chose comme une ombre démesurée.

Elle poussa un grand cri d'horreur :

— Au secours !

***

Le secrétaire municipal de Kingston était dans tous ses états, et Harry Dickson eut fort à faire pour le calmer.

— Cette maudite exposition rétrospective du mobile, s'écria le fonctionnaire, qui aurait pu penser que cette foire aux quincailleries aurait pu nous donner tant de tintouin ?

— Qui a eu l'idée de l'organiser ? demanda le détective.

— Mr. Kay Bleacher. Il était natif de Kingston et possédait de très nombreux intérêts, qu'il cachait pourtant assez habilement, car il roulait le fisc comme pas un… Mais cela ne sont pas mes affaires. Sur ses indications, nous avons fait le tour de la ville et, chez quelques particuliers, nous sommes parvenus à nous faire délivrer à titre de prêt, de vieilles guimbardes automobiles, qui faisaient assez bien dans le décor. Et voici qu'on nous vole une ancestrale Darracq, puis une tout aussi vieille motocyclette belge.

— Connaissez-vous Mr. Anselme Grane ?

— Ce toqué qui fut proclamé lauréat à notre dernier tournoi de poésie ? s'exclama le secrétaire avec colère. Si je le connais ! Un intrigant qui s'est fait donner le prix par protection… tenez, par celle de ce même Kay Bleacher. Un poème symbolique où personne ne comprenait rien.

— Pouvez-vous me le donner à lire ?

— Certainement, et à garder si le cœur vous en dit !

Le fonctionnaire se leva et se mit à fouiller dans un casier de carton vert dont il retirait des liasses de papiers en secouant la tête.

— Pourtant je l'avais mis ici et je suis le seul à posséder la clef de cette armoire à casiers… Au diable, le poème n'y est plus !

— Mr. Kay Bleacher venait-il parfois dans ce bureau et y restait-il seul ? demanda Harry Dickson.

— Assez souvent… Voulez-vous prétendre qu'il aurait enlevé ce poème ?

— S'il l'a fait, il ne pourra plus nous le dire en tout cas, murmura le détective. De quoi était-il question dans cette œuvre ?

— Des beautés artistiques anciennes de la ville de Kingston, mais comme je vous l'ai dit, on n'y comprenait pas grand-chose. Il y mêlait des noms d'objets impossibles, comme une équerre…

— Une équerre ? fit Harry Dickson d'un ton rêveur.

— C'est idiot, n'est-il pas vrai ? Mais Kay Bleacher a tellement insisté qu'Anselme Crane emporta le prix de deux cent cinquante livres contre un concurrent, ou plutôt une concurrente qui le méritait certes plus que lui.

— Miss Jacqueline Maugham ? demanda Harry Dickson.

— Comment savez-vous cela ? s'écria le secrétaire.

— Non, mais je m'en doutais, ce qui souvent signifie la même chose, répondit le détective en riant.

— Avez-vous l'œuvre de Miss Maugham en votre possession ?

— Non, elle lui a été retournée.

— Je suppose qu'il n'était pas question d'équerre dans son poème ?

— Non, en effet !

— Ni de règlement, par exemple ?

— De règlement ?… Ah mais si ! Vous savez donc tout ! hurla le magistrat.

— Non, mais ce que je sais c'est que dans notre langue les mots équerre et règlement sont homonymes et se traduisent par le même mot : « rule » et au pluriel : rules !

Le secrétaire le considéra avec atterrement.

— Rules… la maison Rules, balbutia-t-il ! Mon Dieu, monsieur Dickson, tout ceci aurait-il quelque rapport avec cette maison mystérieuse ?

Harry Dickson ne répondit que par un simple haussement d'épaules.

— Il me reste encore d'autres questions à vous poser et les minutes sont précieuses, monsieur le secrétaire, dit-il. Avez-vous traité personnellement avec Mr. Crane ou avec Miss Maugham ?

— Certainement non. Miss Maugham ne fut jamais qu'une correspondante et quant à Mr. Crane, les avis sur son triomphe étaient tellement partagés que, sur les instances de Mr. Kay Bleacher, on ne le reçut pas officiellement. Nous nous sommes contentés de lui adresser un chèque du montant de son prix.

Harry Dickson prenait des notes fébriles.

— Qui s'occupe de votre exposition rétrospective ? demanda-t-il soudain.

— Heu… un vieil innocent du nom de Borlock, Jeremias Borlock. Un petit rentier assez original, s'occupant de mécanique et à qui nous devons d'ailleurs une grande partie des pièces exposées.

— Bien, je continue : Les époux Belair n'habitent pas la ville de Kingston même mais leur résidence d'été se trouve sur le territoire de votre commune. Les connaissez-vous ?

— Très peu, puisqu'ils ne font ici que de brèves apparitions, aussi irrégulières que possible, je crois. Ce sont des gens très solitaires et qui aiment à s'isoler dans la partie boisée de la contrée. Ce sont des sauvages, voilà mon avis et ils ne dépensent pas un sou à Kingston ; aussi tout le monde les ignore dans la ville et les environs.

— Je vous remercie. À présent je voudrais rendre visite à votre remarquable exposition rétrospective du mobile.

— Est-ce de l'ironie ? demanda le fonctionnaire d'un ton aigre-doux. Car, à vrai dire, ce show n'a rien de bien remarquable et n'attire pas beaucoup de visiteurs. Maintenant que Mr. Bleacher, qui la patronnait, n'est plus, je ne pense pas qu'elle restera encore longtemps ouverte.

— Raison de plus pour faire diligence, observa le détective en riant.

— Je vous donne un pas de conduite. Le hall, qui abrite cette manifestation de mécanique ancienne, est attenant à la maison communale.

Le secrétaire les conduisit vers une salle oblongue, éclairée par deux globes électriques, où se pavanaient quelque deux douzaines de vieilles guimbardes d'anciens modèles, de locomotives à vapeur, des cabs électriques à batteries, des moteurs primitifs à essence et à alcool.

Il n'y avait pas de visiteurs et devant une table se tenait un vieux bonze à lunettes, compulsant d'inutiles prospectus.

— Je vous présente Mr. Jeremias Borlock, dit le secrétaire, directeur et gardien bénévole de ce sanctuaire passager. Je ne crois pas que vous avez connu une grande affluence aujourd'hui, sir ?

Mr. Borlock répondit d'une voix crépitante :

— Aujourd'hui comme les autres jours, l'exposition n'a attiré que de rares visiteurs, tous munis d'entrées de faveur. Ils ont tout critiqué et se sont moqués de tout, comme le font d'ordinaire les gens qui ne paient pas. Je proteste contre le manque de surveillance nocturne de ces trésors, puisqu'une magnifique motocyclette, le premier type du genre sorti des usines belges de Herstal, a été dérobée.

— Je le regrette d'autant plus qu'elle vous appartient, tout comme la Darracq également volée, déclara poliment le secrétaire municipal. Heureusement que les deux machines avaient été convenablement assurées.

— Que m'importe l'argent ! s'écria Mr. Borlock avec véhémence. Le dédommagement, que me versera la compagnie d'assurances, me rendra-t-il mes pièces uniques ?

Harry Dickson le regarda avec curiosité.

— La mécanique est votre passion, monsieur Borlock ? demanda-t-il.

— La mécanique ? riposta aigrement le vieillard. Non monsieur, je m'en moque comme un poisson d'une pomme, mais je m'intéresse énormément au document mécanique. Cette réponse vous suffit-elle ?

« Pas commode, le vieux fou », pensa le détective, puis il reprit plus affable que jamais :

— Soyez tranquille, Monsieur Borlock, votre ravissante moto vous sera bientôt rendue, je vous en donne l'assurance.

Un éclair brilla derrière les verres fumés des lunettes.

— Vraiment ? Vous m'en voyez bien aise, sir, mais comme je suppose que vous êtes de la police, je me permets d'en douter. Car, depuis quand les autorités, qui ont pour obligation de nous protéger, nous et nos biens, tiennent-elles leurs promesses ?

— Bah, répondit calmement le détective, cela arrive parfois, monsieur Borlock !

Le vieux partit d'un éclat de rire insolent.

— Je suppose que vous faites beaucoup d'auto ou tout au moins de la moto, monsieur Borlock, insinua Harry Dickson.

— Moi ? Jamais ! Cela ne m'intéresse nullement ! Adieu, messieurs, je crois qu'il est l'heure de fermer ces locaux.

Les détectives se retirèrent et prirent congé de l'aimable secrétaire.

Dès que ce dernier se fut éloigné, Dickson se dirigea vers la loge du concierge. Ce dernier prenait le frais sur le pas de sa porte, et le détective l'aborda sans détours.

— Mon nom est Harry Dickson, dit-il, et je vous prie de me répondre sans réticences ni mensonges, si vous ne voulez pas que je retienne tout contre vous !

L'employé se troubla.

— Je… n'ai rien fait de répréhensible, balbutia-t-il.

— C'est à voir comment un tribunal l'appréciera, répliqua sévèrement le détective, car vous savez que la complicité est jugée à l'égal du crime lui-même. Depuis combien de temps jouez-vous le rôle de Mr. Borlock quand il est absent de l'exposition, mon ami ?

L'homme chancela et se mit à trembler comme une feuille.

— Comment le savez-vous ? murmura-t-il d'une voix éteinte.

— Par un tas de choses, mon ami, que je veux bien vous dévoiler, maintenant que vous avouez. Par vos chaussures à boucles, qui sont d'une forme qu'on voit rarement aux pieds d'un portier de maison communale, par votre pantalon à sous-pieds, d'un modèle qui semble avoir été fait spécialement dans le temps pour des fous comme le vieux Borlock, par les traces de maquillage gras que vous avez si mal fait disparaître de votre visage et par le fait que le cendrier de Mr. Borlock est rempli de vos cigarettes à tabac noir, alors que l'excellent homme n'en fume pas !

— Hélas, gémit le gardien, je ne pensais pas mal faire. Mr. Borlock m'avait dit qu'il n'avait confiance qu'en lui-même pour garder l'exposition et que seule sa présence, personnelle et constante, pouvait éloigner les voleurs. Il me payait très bien et je n'ai dû que lui promettre la plus complète discrétion au sujet de notre substitution.

— Et au sujet de la motocyclette dont il se sert, n'est-il pas vrai ? Où se trouve cette machine ?

— Ici, derrière ma loge, cachée sous une vieille toile à voile.

— Très bien ! Écoutez, mon ami, je vous promets de vous tirer du très mauvais pas où, sans le vouloir je l'admets, vous vous êtes engagé. Mais vous allez agir comme je le veux et pas autrement. Non seulement je m'engage à vous dégager de toute poursuite judiciaire, mais à vous récompenser plus largement que pourrait le faire le sieur Borlock.

— Que me faudra-t-il faire ? demanda le portier complètement gagné à la nouvelle cause.

— Continuer à remplacer Borlock, mais en me téléphonant immédiatement dès qu'il aura de nouveau enfourché sa motocyclette. Une puissante machine sans aucun doute ?

— Un bolide, s'écria le gardien, une Harley-Davidson monstrueuse. Ah ! si vous l'aviez vu revenir de Londres, tout à l'heure, seul, un avion aurait pu le suivre ! Il était à peine de retour depuis un quart d'heure et avait repris sa place dans la salle d'exposition, quand vous êtes venu en compagnie du secrétaire municipal.

Harry Dickson lui glissa un billet d'une livre, qui fit loucher le bonhomme d'intense plaisir.

— Je comprends, dit-il en clignant de l'œil, vous représentez les intérêts de la compagnie d'assurances et le vieux birbe essaye de se faire payer le grand prix pour la ferraille qu'il a dû voler lui-même. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de ce genre sous ces singulières manigances.

Harry Dickson ne dit pas non et quitta le concierge, tous les deux fort satisfaits l'un de l'autre.

— La journée fut bien meilleure pour nous que je ne l'avais pensé, en partant pour Kingston, ce matin, déclara Harry

Dickson quand il eut pris place au volant de son auto au côté de Tom Wills.

— Nous retournons à Londres ? demanda le jeune homme.

— Oui, mais en faisant un petit détour par le « Prieuré » ; il se peut bien que le bon Bowlinson soit déjà au lit, mais pour des vieux amis comme nous sommes, il daignera bien le quitter pour quelques minutes.

Comme ils s'approchaient des Woodlands, ils virent au loin une des fenêtres du cottage des Belair encore éclairée.

— Les Belair sont peut-être revenus ? suggéra Tom Wills.

— Je n'en crois rien, répondit le maître. Je pense plutôt que notre camarade Bowlinson veille encore, très inquiet au sujet de ses maîtres.

Il en était ainsi, car au premier coup de sonnette, le vieux jardinier vint ouvrir, suivi de sa nièce.

— Ah, c'est vous, messieurs ! dit-il. Je croyais que mes maîtres rentraient. Je ne vous cache pas que je suis très inquiet sur leur sort. Les avez-vous vus, au moins ?

— Non, je vous l'avoue, Bowlinson, et je ne suis revenu ici que pour m'enquérir d'eux. Je retourne à Londres et, encore ce soir, je me propose de sonner à leur porte. À propos, vous pourriez me rendre un petit service. Le voulez-vous ?

Bowlinson ne demandait pas mieux.

Harry Dickson fouilla dans son portefeuille et en retira un portrait qu'il mit sous les yeux du jardinier.

— Connaissez-vous ce monsieur et cette dame ?

Bowlinson et Betty qui, elle aussi se pencha avidement sur la photo, secouèrent la tête en signe d'ignorance.

— Non, nous ne connaissons pas ces personnes.

— Oh ! cela n'a pas grande importance. Bonsoir Bowlinson… bonsoir Betty. Je vous reverrai bien d'ici votre mariage, ma gentille, pour y aller de mon petit cadeau de noces.

— Chic ! vous êtes de vrais gentlemen ! s'écria Betty ravie.

Quand l'auto démarra, Tom Wills s'empara de la photo que Dickson avait glissée derrière son dos contre le coussin du siège.

Il poussa une exclamation de stupeur.

— Comment, ni Bowlinson ni sa nièce ne connaissaient ces gens ?

— Certainement non, répondit Harry Dickson.
— Cela me dépasse, confessa Tom d'une voix ahurie.
Car la photo représentait Mr. et Mrs. Belair.

5. La dernière nuit de Rules-House

On s'affairait au central téléphonique métropolitain à cause de nombreux dérangements survenus dans la soirée.

Le mécanicien en chef, préposé au service du quartier de Westminster, surveillait en ce moment les lignes de Belgrave Road et de Clarendon street.

— Si les abonnés pouvaient me f... la paix pendant quelques minutes encore, tout serait fini, grommelait-il, mais c'est comme s'ils s'étaient entendus tous à téléphoner, à cette heure. Tenez, voilà encore un cylindre qui se met en mouvement, il faudra le regarder de près, sinon c'est le court-circuit. Il rajusta d'un coup sec le casque écouteur sur sa tête et tout à coup sursauta : une voix de femme appelait au secours, puis brusquement la communication fut coupée.

Du geste, il appela le chef de bureau qui passait et le mit au courant.

— Quel est le numéro de l'appelant et celui de l'appelé ? demanda celui-ci.

Le mécanicien le lui dit et le chef se mit à feuilleter fébrilement le bottin des adresses.

— Rules... Clarendon street... Diable, il me semble avoir lu qu'il y avait eu du vilain dans cette cambuse, et l'appelé c'est... Jour de Dieu, c'est Harry Dickson ! Passez-moi le téléphone de service et sonnez Mr. Dickson.

Ce fut Mrs. Crown qui répondit que son maître était absent.

— C'est regrettable, mais voulez-vous demander à Mr. Dickson de sonner le central dès qu'il sera de retour. C'est d'une extrême urgence !

Le détective apprit cela en rentrant et s'exécuta aussitôt.

— La journée n'est donc pas finie, murmura-t-il en raccrochant l'écouteur. Il nous faudra aller vivement à Rules-House.

— Si l'on téléphonait d'abord ? proposa Tom Wills que la fatigue gagnait.

— Soit, mais j'ai dans l'idée que ce sera en vain.

En effet, personne ne répondit à cet appel.

— Raison de plus de ne pas perdre de temps, trancha le détective, en reprenant place avec Tom Wills dans l'automobile.

Clarendon street était noire et déserte. Aux coups de sonnette du détective, personne ne vint ouvrir la porte de la maison Rules.

— Passez-moi les rossignols, Tom !

La serrure, bien qu'antique et rébarbative, n'opposa pas grande résistance aux outils modernes de cambriole, et les détectives se trouvèrent bientôt dans le hall pénombreux à peine étoilé par une infime veilleuse.

Les salles du rez-de-chaussée étaient vides et en ordre ; Dickson ne s'y attarda pas. Il savait que Mr. Rules était malade et se dirigea immédiatement vers sa chambre à coucher.

Sous l'effet de la potion soporifique, le maître de céans dormait profondément et ne se réveilla pas à l'arrivée des intrus.

— Laissons-le continuer son somme profitable, décida Harry Dickson, et mettons-nous en quête de Miss Donovan, car je suppose que l'appel est venu d'elle. Les autres domestiques me paraissent être absents et cela ne m'étonnerait pas s'ils avaient rendu leur tablier à la gouvernante.

Ils firent en vain le tour de la maison ; dans l'appartement de Miss Alice, ils s'attardèrent plus longtemps.

— Je me souviens que son manteau et son chapeau étaient pendus l'autre jour à cette patère, murmura Dickson. Miss Donovan, en femme d'ordre, ne doit pas changer souvent la place de ses vêtements. On pourrait en déduire qu'elle est sortie, ou qu'elle s'apprêtait à le faire au moment de l'appel au secours.

Ils s'étaient aventurés dans la maison en faisant aussi peu de bruit que possible, comme s'ils y craignaient une présence hostile et redoutable.

En dernier lieu, ils arrivèrent au corridor d'étage qui conduisait à la bibliothèque.

— Nous aurions dû commencer par-là peut-être, murmura Harry Dickson, puisque le téléphone s'y trouve…

Mais Tom se jeta brusquement devant lui.

— Faites attention, maître… Il y a de la lumière sous la porte !

Harry Dickson s'avança et posa la main sur le loquet.

À ce moment, une voix aimable cria de l'intérieur :

— Entrez !

Machinalement, le détective obéit.

Assis dans le fauteuil de cuir, dans l'avare clarté de la lampe, fumant tranquillement sa pipe, se tenait M. Quatrefages.

***

Pendant quelques secondes, le détective resta interdit, puis il s'avança vers le vieux gentleman et accepta sa main tendue.

— Votre présence dans cette maison me semble assez singulière, dit-il, mais je vous avoue pourtant qu'elle ne m'étonne pas outre mesure.

— Non, n'est-ce pas ? répondit M. Quatrefages. Il n'y a en effet pas lieu de s'étonner à ce sujet. Ma présence ici est logique, monsieur Dickson.

— Oui… assez… Je me complais à l'affirmer à mon tour.

— Je crois que nous cherchons la même chose, dit le vieillard.

— Pas tout à fait pour le moment, mais cela viendra. Savez-vous où se trouve Miss Donovan ?

— En venant ici, d'une manière un peu clandestine comme cela m'est arrivé plus d'une fois, j'ai trouvé son chapeau par terre et ce fauteuil renversé. De plus, la porte de cette salle était fermée à clef à l'intérieur, j'en ai conclu ce que vous conclurez comme moi.

— Et… demanda Dickson d'une voix contenue, pensez-vous pouvoir la retrouver ?

M. Quatrefages hocha pensivement la tête.

— Hélas, je suis loin d'être Harry Dickson, mais maintenant que vous êtes là, cela pourrait aller sur des roulettes, la chance aidant. Que pensez-vous de la lumière blanche ?

— Celle que l'on vit sous la porte, le soir de la sinistre découverte ? s'écria Tom Wills.

M. Quatrefages acquiesça en souriant.

— Celle-là même, mon jeune ami !

— Elle me semble être assez inutile, dit Harry Dickson.

M. Quatrefages le regarda avec admiration.

— Inutile, monsieur Dickson… Voilà le mot qu'il fallait dire et je crois maintenant que je vois plus clair quant à cette clarté… inutile. Je suppose qu'elle n'éclairait pas cette bibliothèque.

— Mais, quoi alors ? demanda Tom Wills interloqué.

— Seulement le dessous de la porte !

Harry Dickson regarda longuement l'étrange et flegmatique bonhomme.

— Épatant ! finit-il par murmurer.

Le vieillard se récria.

— Oh ! ne dites pas cela. Sans votre mot « inutile » je n'aurais pas trouvé.

Il prit quelques papiers traînant sur la table, dont la couleur bleutée trahissait des plans.

— Une drôle de construction que Rules-House, monsieur Dickson, comme toutes ces vieilles bâtisses du reste. Il y a vraiment quelque chose qui me chiffonne là-dedans. Regardez-moi ceci, oui ce rectangle tracé à l'encre blanche. Cela représente la bibliothèque où nous sommes à cette heure. Sous elle, se trouve le petit salon de Miss Donovan. Avez-vous remarqué comme il est de dimensions restreintes, alors qu'il devrait logiquement avoir celles de cette salle-ci ? Ah, les constructeurs des siècles passés ne s'ingéniaient qu'à faire du mystère !

Harry Dickson poussa une exclamation, et se mettant le dos contre la porte, se baissa, puis se jeta à plat ventre.

— Tom, ordonna-t-il, marchez droit devant vous, et retirez tous les livres qui se trouvent presque à même le plancher, à la hauteur de ma tête.

Le jeune homme obéit avec empressement et, bientôt, les tomes épais jonchant le plancher, un espace bâilla contre le mur d'en face.

— Voyez-vous une fente dans la muraille ? Une fente horizontale pour préciser ?

— Oui, en effet, elle est là ! s'écria son élève.

— La lumière blanche brilla derrière elle par conséquent, déclara M. Quatrefages. C'était vraiment simple, mais je n'avais pas trouvé. Si je m'en rapporte aux habitudes des temps passés qui virent naître cette maison, les portes secrètes étaient presque toutes à glissière, manœuvrant de bas en haut ou inversement. Maintenant, toutes les difficultés sont levées.

Harry Dickson éclata d'un rire joyeux ; il écarta Tom Wills et se mit à explorer le pan de muraille.

On entendit un bruit sourd et une sorte de panneau oblong quitta le mur et remonta, découvrant un espace d'ombre.

— Voilà l'escalier-échelle, dit tout à coup le détective. Passez-moi votre lampe, Tom, mon garçon !

La lumière très vive de la torche électrique inonda un réduit bizarre où des formes tout aussi bizarres apparurent.

— Monsieur Quatrefages, s'écria Harry Dickson, je vous laisse de garde ici. Vous savez bien que quelqu'un pourrait venir nous déranger.

— Certainement, répondit le vieillard, faites… Je ne suis pas si curieux de nature qu'on serait enclin à le croire.

Harry Dickson descendit une échelle et sauta à terre. Tom en fit autant.

— Allumez-moi cette excellente lampe à incandescence à alcool, dit le maître en désignant une sorte de bec de gaz descendant du plafond. Ils se trouvaient dans une large chambre, encombrée d'une multitude d'appareils scientifiques fort désuets, et dont un des coins était occupé par une bizarre machine à rouages multiples.

Dans un coin, sur un étroit lit improvisé, Miss Donovan, dont les habits lacérés découvraient les solides bras nus, était étendue immobile.

— Morte ! s'écria Tom Wills.

— Non, endormie seulement, répliqua Dickson. Tenez, on lui a fait quelques piqûres aux bras. Mais je crois bien que nous avons ici tout ce qu'il nous faut pour la réveiller.

Le détective endossa une blouse de mécano pendue à la muraille, s'empara de quelques flacons et d'un bassin d'eau et s'empressa autour de l'endormie.

Un puissant révulsif fit bientôt son effet : Miss Donovan poussa un profond soupir et ouvrit les yeux.

— Où suis-je ? s'écria-t-elle.

— En pleine sécurité, Miss Alice, répondit le détective d'une voix rassurante.

La gouvernante reconnut le détective et l'expression d'effroi disparut de son visage altéré.

— Ainsi, vous avez entendu mon appel ! murmura-t-elle.

— Oui, et tout est pour le mieux… À présent, recouchez-vous et continuez à dormir, ou faites semblant. Nous avons encore un peu de travail ici. Voyons, cette chambre serait-elle unique ?

Elle l'était, ou presque, car elle ne s'amplifiait que d'un réduit exigu, contenant un gros tas de ferrailles.

— Quel étrange laboratoire ; remarqua Tom Wills.

— Hum, répondit le maître, étrange dans ce sens qu'il aurait tout au plus contenté un chercheur d'il y a plus d'un siècle. Regardons maintenant ce que contient ce petit placard.

Il avisait une sorte d'armoire, en partie encastrée dans la muraille. L'ayant ouverte, il la trouva vide.

Mais bientôt sa figure s'éclaira.

— Ceci simplifie bien des choses, dit-il.

À ce moment, la voix de M. Quatrefages sonna, très étouffée dans les hauteurs.

— Monsieur Dickson, une communication téléphonique pour vous !

— Elle doit venir de Mrs. Crown, dit le détective. Je lui avais fait part de mon intention de venir ici. Holà monsieur Quatrefages, que dit-on ?

— Un monsieur téléphone de Kingston. Il s'excuse de n'avoir obtenu la communication qu'avec plus d'une heure de retard. Il dit que le vieux est parti avec la motocyclette.

— Une heure de retard et une Harley-Davidson… Éteignez la lumière, Tom, et vous, Miss Donovan, faites semblant de dormir comme je vous l'ai dit.

Les détectives s'installèrent dans l'ombre, après avoir crié à M. Quatrefages d'éteindre sa lampe lui aussi et de ne pas bouger pour le moment.

Une demi-heure s'écoula encore dans une attente silencieuse et immobile ; enfin un bruit de portes, lointaines et refermées, leur parvint.

— Attention, murmura le détective, tenons-nous dans ce coin, derrière cette machine… Voilà celui que l'on attendait !

Ils entendirent une rumeur sourde paraissant venir de l'intérieur du placard, puis des battants claquèrent et une allumette fut frottée.

Une flammèche rousse, portée à distance, s'approcha de la lampe à incandescence. Une petite détonation sèche éclata et, le manchon s'enflammant, une vive lumière blanche inonda la chambre.

— Bon, elle dort encore, la stupide pécore ! grommela une voix méchante.

Tom Wills ouvrit de grands yeux.

Il vit un dos voûté se courber sur Miss Donovan et, tout à coup, il vit les deux mains de son maître jaillir en avant et s'abattre sur les épaules de l'intrus.

Celui-ci poussa un hurlement de terreur.

C'était Jeremias Borlock.

Le singulier vieillard resta un instant immobile comme une statue, ses yeux brasillant de colère derrière ses lunettes.

— Sales flics ! hurla-t-il. Je vous revaudrai cela.

— Quels vilains mots pour sortir d'une bouche aussi gracieuse, gouailla Harry Dickson.

Puis, d'une main preste, faisant voler en l'air les lunettes aux verres fumés et une courte perruque grise, il démasqua le visage convulsé de rage et de désespoir de Miss Amalia Bedrop.

Rapidement, le détective lui glissa le cabriolet d'acier autour des poignets.

— J'arrête le démon de Rules-House ! cria-t-il d'une voix tonnante.

6. Perpetuum mobile

Quelques jours se passèrent encore, avant que Harry Dickson fût à même d'expliquer complètement les énigmes de la maison Rules, car Miss Amalia Bedrop s'enferma dans un silence méprisant, tandis que Sir Edwin restait plongé dans un état proche de l'hébétude.

Un soir, comme Dickson achevait de classer les notes qui devaient lui servir à établir son rapport définitif sur cette étrange affaire, on sonna et Mrs. Crown introduisit, à quelques instants d'intervalle, M. Quatrefages et Miss Alice Donovan.

— Eh bien, monsieur Quatrefages, demanda le détective, comment vont les Belair ?

Le vieillard prit une mine chagrine.

— Euh ! ils sont naturellement sous les verrous, mais ce n'est pas là capture qui vaille. Ils s'en tireront avec une minime peine d'emprisonnement, les autres…

— Ont pris le large, je m'en doutais bien, acheva le détective. Ce sont des coquins diablement rusés, je le confesse.

Il se tourna vers Miss Alice et son élève.

— Pour commencer, je vous présente mon collègue Quatrefages, inspecteur auprès de la police métropolitaine de Londres, et spécialisé dans la recherche des voleurs internationaux et des bandits de la haute finance. Mon ami Quatrefages est d'origine française, comme son nom le dit, et la finesse de sa race lui vient bien à point dans le difficile métier qui est le sien.

Le vieillard hocha tristement la tête.

— Pourtant, elle vient d'être battue en brèche une fois de plus…

— C'était de la dure besogne, affirma Harry Dickson. Et maintenant frappons les trois coups du régisseur et que le rideau se lève sur le dernier acte, donc celui du dénouement de ce drame que nous avons vécu dans les derniers jours. Rendons-

nous en pensée dans Clarendon street, à la maison Rules, et avant même d'y entrer, nous sommes déjà devant l'énoncé du problème.

Chacun a son secret.

Avez-vous le vôtre ?

J'ai le mien !

Je ne vous le demande pas,

Ne me demandez rien.

« Était-ce là une simple forfanterie, ou bien l'expression de la fantaisie d'un constructeur d'antan ? Non, la maison Rules avait son secret et je dois, à la vérité, de dire que c'est un secret que de tout temps l'humanité a recherché avec une ferveur sans pareille.

« Maintenant, retournons de quelques années en arrière, parcourons une vieille rue de Covent-Garden connue pour les clubs sans nombre, les uns plus originaux que les autres, qui s'y coudoient si je puis dire. L'un d'eux porte le nom peu ordinaire du « Club des chercheurs d'inconnu ». Sur la liste de ses membres, nous trouvons inscrits plusieurs noms de notre connaissance : Francis Tunder, Kay Bleacher, Nelson Belair, Arthur Lobster et Miss Amalia Bedrop. Ces amateurs d'inconnu ont tourné leurs recherches du côté des siècles enfuis et, à leur programme, figure la découverte de la pierre philosophale, de la panacée, de l'élixir de longue vie, et du mouvement perpétuel.

« Un beau jour, un membre correspondant, du nom de Harfang Trill, une sorte de vagabond illuminé, y dépose un mémoire de nature sensationnelle : il est parvenu à mettre la main sur un appareil découvert au cours du 18e siècle, et réalisant, d'après lui, le mouvement perpétuel.

« Au lieu de créer l'enthousiasme, sa révélation éveille les appétits fantastiques et tout ce monde, ou presque, ne cherche plus qu'une chose, ravir pour son propre compte le secret de Trill.

« Ce dernier pourtant s'est bien gardé de tout dire. Il a simplement fait mention du petit poème inscrit sur la porte de la maison Rules, en affirmant que le point de départ est là. Pour le reste, il continue ses travaux, quelque part dans une solitude forestière des environs de Kingston.

« Aussitôt, les autres forment une alliance contre lui et partent en campagne. La première partie de cette lutte, c'est une sorte de siège de Rules-House ; de gré ou de force il faut s'y introduire ; la seconde partie se joue autour de Trill lui-même, donc à Kingston.

« Pour ce qui a trait à la maison Rules, ce n'est pas difficile : le propriétaire est un poète qui aime recevoir des amis des lettres. Grâce à ce doux faible, on arrive facilement à forcer l'entrée de cette maison ; après quelques habiles travaux d'approche, tout ce monde y est reçu en ami.

« Dans ce groupe se trouve un homme d'action, qui entrevoit surtout d'immenses bénéfices matériels dans la découverte prodigieuse, c'est Kay Bleacher. Ce dernier est le type de l'homme d'affaires sans scrupules, mais toujours prêt à risquer ses capitaux si la chose en vaut la peine. Il achète la maison voisine de Rules-House, et cette demeure devient presque à sa merci grâce à une servitude existante. Il se crée bientôt de puissants intérêts à Kingston même, ce qui fait que Harfang Trill est bien proche également de tomber sous sa coupe.

« Mais Kay Bleacher manque de finesse. Il lui faut un allié personnel, qu'il trouve en la personne d'Amalia Bedrop. Cette dernière est riche, mais elle aussi entend arrondir sa fortune. Ces deux sont faits pour s'entendre. Mais Trill, bien que bohème jusqu'à la moelle, n'est pas un imbécile ; il a vent de la conspiration qui a pour but de le spolier de sa découverte ; il se défend.

« À présent surgissent, plutôt en dehors de la combine, deux êtres vraiment extraordinaires, ce sont Anselme Crane et Miss Jacqueline Maugham.

« Qui sont-ils en réalité ? Un honnête commerçant, poète à ses heures, et une femme de lettres de talent ? Sans doute, mais cela uniquement pour les besoins de leur cause, et quelle cause ! Crane et Miss Maugham sont des escrocs de génie, grands organisateurs de combinaisons louches à gros rendement.

« Ils vivent une curieuse vie double, grâce à deux falots complices, les époux Belair. Ces derniers servent en quelque sorte de rabatteurs de gibier pour le couple Crane-Maugham.

« Nelson Belair a naturellement tout raconté à Crane, qui voit aussitôt tout le profit qu'il peut tirer de cette affaire, et surtout des profits immédiats. Il loue, dans les environs de Kingston, un cottage sylvestre, le « Prieuré », qui voisine avec la retraite de Harfang Trill, et cela au nom des Belair. De fait, les Belair n'y viennent jamais, mais le couple Crane-Maugham, qui y porte le nom de Mr et Mrs Belair. Voici maintenant le mécanisme de leur action, qui est celui de toute l'affaire.

« Au fond, ils se moquent pas mal du « perpetuum mobile ». Ils ne pensent qu'à faire de l'argent, quitte pourtant à se jeter sur l'invention s'il est prouvé qu'elle en vaut la peine. Pour le moment, ils se font des revenus en faisant « chanter » quelques victimes autour d'eux.

« La principale est Kay Bleacher qui est la plus riche… et ils l'entreprennent de deux manières différentes.

« Lors d'un concours régional de poésie, connu pour celui décernant le prix le plus important d'Angleterre, il est appelé à juger d'un poème de Mr. Crane, poème dont lui seul comprend le sens caché, grâce au mot « rules », qui s'y trouve habilement introduit.

« Kay Bleacher sent le danger et… il s'emploie à faire donner le prix à Mr. Anselme Crane. Mais, il y a un autre compétiteur, ou plutôt une compétitrice, Miss Maugham, qui elle aussi fait usage de ce mot fatidique : Kay Bleacher, pour la consoler de son échec, y va de quelques cadeaux plantureux.

« Est-ce tout ? Non… Bleacher, au cours de ses visites à Rules-House, est tombé amoureux de l'une des demoiselles Lobster, mais il craint comme l'enfer la jalousie de son alliée Amalia Bedrop : nouvelle raison pour acheter à maintes reprises le silence du couple Crane-Maugham.

« Autre victime : Francis Tunder. Les coquins ont traité en cachette avec lui, promettant de le mettre en possession de la découverte de Harfang Trill, moyennant de solides avances, cela va sans dire.

« Mais, dans cette troupe de gens insensés, il y a un honnête homme : Arthur Lobster. Dans tout cela il ne voit que du feu. Il ne constate qu'une chose, avec une réelle terreur : la liaison

coupable qui va s'ébaucher entre Kay Bleacher et l'une de ses filles. Il s'en ouvre à son seul ami, son locataire M. Quatrefages.

« Celui-ci se livre à une enquête discrète et ne tarde pas à voir clair dans les manigances du couple Crane-Maugham. Désormais, il se fera inviter avec les Lobster à chaque réception de Sir Edwin.

« Tout cela n'empêche pas les autres de continuer avec passion la chasse à la chimère, et le membre le plus opiniâtre du club c'est Amalia Bedrop, qui d'ailleurs possède des connaissances scientifiques très étendues. Elle parvient à savoir que Trill a scindé sa découverte : qu'une partie continue à rester cachée dans Rules-House, tandis que l'autre est en sa possession. Elle va ruser.

« L'exposition rétrospective du mobile naît à Kingston, sous les auspices d'un certain Borlock, patronné par Kay Bleacher, et qui n'est personne d'autre qu'elle-même.

« Elle a tendu un piège à Trill et celui-ci ne se fait pas faute d'y tomber : piqué par la tarentule de la mécanique, il veut exposer les pièces les plus curieuses de ce show : une vieille auto et une tout aussi vieille moto.

« Or, dans ces deux machines se trouvent dissimulées les pièces qui devront servir à compléter la découverte.

« Cela aussi, elle est parvenue à le savoir. Et comment ?

« Grâce à Crane et C°, qui sont parvenus à capter la confiance de Trill et qui ont vendu contre belles espèces cette partie de son secret à Kay Bleacher et à Miss Bedrop.

« Que fait cette dernière, une fois à la tête de son exposition ?

« Grâce à la complicité administrative d'un ami de Bleacher, elle se fait délivrer les papiers de propriété des deux machines… Trill est frustré.

« Or, ce vieux fou sait se défendre.

« Il vole les deux véhicules, cache la moto dans la tour forestière et, avec sa guimbarde, retourne à Londres sur la piste des Belair dont il a percé enfin l'identité et compris la félonie.

« Nous savons comment il rencontre Jacqueline Maugham.

« Nous savons aussi qu'elle raconta en toute véracité cette histoire, et cela pour deux raisons : d'abord pour faire

comprendre à son complice Crane que leur jeu commençait à être mis à jour, ensuite pour voir si son récit n'aurait pas troublé un des convives.

« Il en fut ainsi : Tunder s'effraya et Miss Maugham le vit. Elle crut comprendre qu'il avait approché Trill et avait conspiré avec lui.

« Le soir même elle disparut, sentant que le pavé de Londres devenait trop brûlant, et comme M. Quatrefages subtilisa, dans la poche de Mr. Anselme Crane un nouveau poème à chantage, ce dernier comprit également qu'il était plus que temps de devenir prudent.

« Expliquons maintenant les faits par ordre chronologique :

« Une femme en domino essaye de faire comprendre un péril à Mr. Rules : c'est la jeune fille Lobster, amie de Kay Bleacher, qui sent le danger autour d'elle, mais elle ne réussit pas à attirer l'attention de Sir Edwin.

« Trill qui avait découvert, depuis le temps, la chambre secrète de Rules-House, s'y introduit sous un domino d'emprunt, celui que Jacqueline Maugham abandonna lors de son départ précipité, mais Miss Bedrop le voit. Elle le suit jusque dans la bibliothèque, aperçoit la trappe ouverte donnant sur le laboratoire clandestin, comprend qu'elle vient de mettre la main sur le véritable secret de Rules-House et tue Trill assis dans le fauteuil de cuir.

« Le lendemain est celui du deuxième drame : le meurtre de Kay Bleacher. Le soir tombe, la jeune Ena Lobster est allée à son rendez-vous coupable chez Kay Bleacher. Ils ignorent que Miss Bedrop peut à présent s'introduire aussi bien dans la demeure de ce dernier que dans celle de Sir Edwin, grâce au secret surpris la veille.

« Tout à coup, Amalia se dresse devant eux…

« Ena s'enfuit, et je la vois au loin dans l'ombre, inquiète et hésitante.

« Entre-temps il y a une courte explication entre Kay et Amalia… Celle-ci, ivre de jalousie, et sachant à présent comment un meurtre se perpètre facilement, tue Bleacher de la même manière qu'elle assassina Trill.

« Entre-temps Anselme Crane, que ma visite poussa au comble de l'inquiétude, prit le large, retrouva sa complice, et tous deux décidèrent de retourner une dernière fois au « Prieuré », pour y penser à une retraite plus sûre.

« Quand ils aperçurent mon auto devant leur porte, ils se virent perdus et s'enfuirent à travers bois.

« Comme ils passaient devant la vieille tour, ils y trouvèrent Francis Tunder qu'ils voulurent faire chanter une dernière fois, en le menaçant de dévoiler son rôle dans l'affaire de Rules-House. Le malheureux a dû leur promettre tout ce qu'ils ont voulu…

« Quand il fut seul, Tunder fit tourner une dernière fois la moto détentrice du secret partiel et, tout à coup déçu et rempli de terreur, il s'est pendu.

« De loin, sans le savoir, nous avons assisté à ce drame.

« Inutile de revenir sur le reste, puisque nous le savons. Mon ami Quatrefages surveillait attentivement Rules-House et c'est ainsi que nous l'avons trouvé dans la bibliothèque, plongé dans une profonde méditation et nous attendant un peu.

— Comment saviez-vous, maître, que Borlock, ou plutôt Miss Amalia, faisait de la motocyclette ? demanda Tom Wills.

— Un motocycliste portant des culottes de drap noir… ironisa le détective, et qui se sert d'une machine énorme. Mais de véritables gerbes de gouttes d'huile s'y étalaient… cela crevait les yeux.

— Et… et… le secret, le mouvement perpétuel ? demanda lentement Miss Alice, qui avait écouté sans mot dire.

— Hélas, il n'existe pas… affirme la grande science de certains chercheurs du siècle dernier.

« La machine, qui devait d'après son inventeur réaliser le mouvement prodigieux, n'était autre qu'un curieux moteur à alcool où les explosions s'opéraient à l'aide d'un ingénieux dispositif de fusée tournante.

« De nos jours, cet appareil, qui eut été considéré comme formidable il y a deux cents ans, ne serait plus qu'un jouet de maniement assez malaisé.

— Et pour cela des hommes sont morts, sanglota Miss Alice.

Harry Dickson eut un geste vague.

— Les chimères sont de grandes coupables, dit-il, et elles ne sont pas près de quitter notre pauvre monde sublunaire.

***

L'appareil, qui aurait pu rester connu sous le nom de « premier moteur à explosion », si on avait pu le garder, fut reconstitué, grâce à plusieurs pièces détachées retrouvées dans les vieilles machines de Trill. Malheureusement, quand on le mit en marche, il explosa complètement, blessant un des mécaniciens qui avaient présidé à la résurrection.

Ainsi nos musées techniques ont perdu une de leurs plus belles pièces.

Sir Edwin Rules habite encore la maison de Clarendon street, mais il a fait abattre la bibliothèque ainsi que la chambre secrète, et l'inscription mystérieuse a disparu de sa porte.

Il a épousé Miss Alice Donovan et désormais le secret de Rules-House est celui du bonheur.

Anselme Crane et Jacqueline Maugham ont dû gagner le continent ; la police anglaise n'est pas parvenue à les arrêter.

M. Quatrefages s'en montre fort dépité, surtout que cet échec arrive à la veille de sa mise en retraite, et il s'accuse de ne pas s'en aller d'un beau départ…

On prétend que Miss Ena Lobster, revenue à de meilleurs sentiments, ferait tout au monde pour lui faire oublier ce chagrin en devenant Mrs. Quatrefages. Malgré la différence d'âge, on leur prédit pourtant une union très heureuse.

Quant à Harry Dickson…

Mon Dieu, il se trouva bientôt mêlé à d'autres affaires tout aussi sensationnelles et pour lui les énigmes de la maison Rules furent remplacés bien vite par d'autres, ce qui formait pour lui une autre sorte de « perpetuum mobile ».

FIN

LA PIEUVRE NOIRE

1. Le monstre mystérieux

Le gentleman, que Mrs. Crown venait d'introduire, s'annonça de la sorte :

— Je suis Mr. Lionel Gardner, de Beech-Lodge.

— Près de Newcastle ? demanda Harry Dickson en levant vivement la tête.

— Lui-même, monsieur Dickson.

Une lassitude profonde sembla peser sur toute la personne du visiteur. Le détective s'en aperçut et poussa vers lui la carafe de porto, mais Gardner refusa du geste.

— Dois-je vous exposer mon cas, monsieur Dickson ?

Le détective ne répondit pas immédiatement : l'étrange histoire de Beech-Lodge avait été racontée en long et en large par tous les journaux d'Angleterre ; elle ne pouvait donc avoir de mystère pour Dickson.

— Je sais ce que les quotidiens ont bien voulu m'apprendre, dit-il.

Lionel Gardner approuva d'un lent mouvement de tête.

C'était un homme de haute taille, sombre et taciturne. Il était vêtu de noir comme un clergyman, ou plutôt comme un professeur du siècle dernier. Sur la carte qu'il avait fait passer au détective, on lisait :

Lionel Hawley Gardner – Naturaliste

— Avez-vous apporté la lettre dont vous avez parlé aux reporters des journaux ? demanda Harry Dickson.

Mr. Gardner prit un ample portefeuille en cuir noir et tendit la lettre au détective, qui en fit aussitôt la lecture :

Lionel Gardner ! On n'arrête pas les astres dans leur orbe. On n'évite pas davantage les malheurs de la destinée quand on

se trouve sur leur chemin. Partez sans retard, car Beech-Lodge est malsain pour vous.

Harry Dickson haussa les épaules et rendit la lettre à son destinataire.

— De la grandiloquence et de la trivialité en même temps, jugea-t-il.

Mr. Gardner le regarda avec sympathie.

— C'est une remarque que je me suis faite également. Mais je n'ai guère attaché d'importance à ce message, et c'est bien par hasard que je l'ai gardé. Un mois plus tard je reçus coup sur coup cinq ou six avertissements identiques : *Allez-vous-en !*

Allez-vous-en ! La dernière formule était moins polie et me traitait d'imbécile.

— Comment les lettres vous arrivaient-elles ? demanda le détective :

— La première me parvint par la poste, timbrée de Newcastle-upon-Tyne. Les autres, qui n'étaient que des billets, entouraient des cailloux et étaient lancées à travers mes fenêtres et les vitres de ma serre.

— Vous n'êtes pas la seule victime, je crois ? demanda Harry Dickson.

— Nous sommes deux en effet car, avec moi, Elias Mivvins, le maître d'école de Beech-Hill, reçut des… invitations tout aussi pressantes. Elles arrivaient autrement : chaque matin, elles se trouvaient écrites sur le tableau noir.

L'école de Mivvins n'était pas riche en élèves. Cela a suffi pour la vider complètement, surtout depuis… hm, l'événement.

— Voulez-vous m'en parler, monsieur Gardner ?

— Pour commencer, je vous tracerai une rapide topographie des lieux, monsieur Dickson. Beech-Lodge, mon humble demeure, est certes la plus isolée de la région. C'est pour cela que je l'aime, car je puis y travailler en paix, loin des gêneurs et des fâcheux. Elle se situe au bord des Black-Waters. C'est le nom qu'on a donné à des étangs de vastes dimensions, qui communiquent avec la mer. Le nom d'« eaux noires » leur vient de leur sombre coloration et sans doute aussi de leur stérilité absolue car, à part quelques dytiques et scorpions d'eau, rien ne vit dans leurs profondeurs.

« Rien… Je dis rien… Jusqu'au jour… Mais j'anticipe sur les événements.

« Là où s'élève ma villa, les Black-Waters n'ont qu'une très faible largeur, et mon unique voisin habite sur l'autre rive. C'est Mr. Mivvins…

« C'est un garçon peu intelligent et sans ambition. Il a ouvert une école, qui n'est peut-être pas plus mauvaise que les autres. Les habitants de Beech-Hill, un hameau et non un village, y envoient leurs enfants parce que l'établissement le plus proche se trouve à plusieurs milles de distance.

« Il y a quelques jours, huit pour être bien exact, mon unique domestique, Bill Sharpless, revint blême de terreur à la maison.

« De temps en temps, il prenait quelques insectes aquatiques dans les étangs et me les apportait, comme ces curieuses petites araignées d'argent qui vivent sous la surface des eaux, dans de véritables cloches à plongeur miniatures. Bill avait fait pareille pêche ce jour-là, et il s'apprêtait à partir, quand il remarqua une singulière agitation dans les profondeurs de l'étang. On aurait dit une énorme tache sombre montant vers la surface avec une grande vélocité.

« Bill regarda attentivement, mais jugez de son épouvante quand il vit deux formidables yeux verts s'allumer au sein de l'onde.

« Je grondai mon domestique quand il me rapporta ce fait, et l'accusai d'avoir bu ; mais je savais mes reproches injustifiés car Bill était un homme sobre et rangé.

« Pourtant, je parvins si bien à lui faire comprendra qu'il avait été sujet à une erreur de ses sens qu'il résolut de retourner le lendemain au même endroit. Il le fit… pour son malheur.

« J'étais dans mon cabinet occupé à ranger mes collections de papillons, quand j'entendis un terrible hurlement venant du dehors. J'ouvris la fenêtre et regardai dans la direction des étangs. Ils s'étendaient vers l'ouest, donc vers le couchant, tout empourprés encore de soleil. Les engins de capture de Bill gisaient épars sur la grève de sable brun : mon domestique n'était plus là.

« De l'eau bouillonnante, une sorte de colline noire émergeait, puis s'enfonçait suivant un rythme horrible à voir.

« Et je reconnus une des plus atroces créatures auxquelles les abysses de l'océan donnent encore asile : la pieuvre géante !

« Oui, monsieur Dickson, je reconnus le *haplopteutis ferox,* l'immonde céphalopode des mers profondes. Comment le monstre est-il venu dans notre doux pays d'Angleterre ? Sans doute, les Black-Waters sont en communication avec la mer, mais jamais les annales de la science n'ont signalé la présence de ce mollusque monstrueux dans nos mers.

— Les Black-Waters sont-elles profondes ? demanda Harry Dickson.

— Certainement… Elles n'ont jamais été explorées minutieusement, car elles n'offraient aucun intérêt scientifique immédiat. Pourtant, je puis vous affirmer qu'en certains endroits, leur profondeur dépasse deux cents mètres, ce qui est joli.

— N'avez-vous pas dit que ces étangs ne renfermaient aucun poisson ? Dans ce cas, ce serait une mauvaise retraite pour une grosse mangeuse comme votre pieuvre !

— C'est exact ! Aussi s'empare-t-elle de tout imprudent passant à sa portée, comme elle fit pour mon pauvre Bill Sharpless.

— Mais, au lieu de venir me voir, n'auriez-vous pas mieux fait de vous adresser à quelques robustes harponneurs, capables de venir à bout du monstre ?

— Cela viendra, monsieur Dickson ! Si je suis ici, c'est pour connaître l'identité de celui qui m'a averti de ce terrible événement.

« À mon idée, mon mystérieux correspondant savait que le monstre allait venir, et il voulait faire vider les lieux aux voisins. Dans une bonne intention, probablement… Mais qui est celui qui commande à des céphalopodes géants et les met en pâture dans un étang, comme moi et d'autres mettons des poissons rouges dans un bocal ?

« Un être pareil est terrible et doit être connu.

Harry Dickson hocha doucement la tête.

— Oui, si tout est bien comme vous le pensez, monsieur Gardner.

— Il se peut que vous ayez une autre idée, et meilleure peut-être, répliqua un peu amèrement le naturaliste. En tout cas, j'ai mon domestique et mon voisin à venger…

— Votre voisin ! s'exclama Dickson. Elias Mivvins ? Que lui est-il arrivé ?

— Comme vous le savez, monsieur Dickson, l'affaire de la disparition de Bill a fait quelque bruit. Les autorités s'en sont mêlées, bien qu'assez mollement. Elles ont jeté de puissantes lignes dans les eaux, lignes pourvues de lourds appâts de viande.

« En plusieurs endroits, ces lignes furent brisées comme de simples ficelles. En d'autres, l'amorce a été habilement enlevée. La bête se tenait sur ses gardes.

« Une nuée de journalistes s'abattit sur le pays, tous armés de fusils et même de grenades à main. Mais le monstre ne parut point, ou plutôt il n'esquissa qu'une simple approche. Cinq, six reporters, qui le virent émerger lentement, vidèrent tout leur arsenal en son honneur. Aussitôt, il replongea. L'intérêt faiblit bientôt, comme en toutes choses. On admit généralement que j'avais exagéré les dimensions de l'animal, tout en reconnaissant qu'il était fort dangereux. La thèse de son retour à la mer prévalut enfin, ce qui n'aurait pas été étonnant pour un visiteur de sa sorte, trouvant une table aussi mal mise et surtout pimentée de balles de fusils et de grenades Mills.

« Désormais, les lignes restèrent intactes.

« Je demeurai donc seul à Beech-Lodge. Aucun serviteur ne désira partager ma dangereuse solitude et Elias Mivvins habita son école déserte.

« Parfois, il venait causer avec moi, ce qui ne m'amusait guère, car c'était un garçon borné dont la conversation ne roulait que sur des lieux communs. Il savait discuter de longues heures sur les différentes qualités de tabacs, leur arôme et leur prix.

« Il aurait bien voulu s'en aller, mais il n'était pas certain de trouver un emploi ailleurs.

« — Si j'étais riche comme vous, Gardner, disait-il avec envie, je ne resterais pas moisir dans un aussi vilain voisinage ! »

« Puis, il conçut le projet de capturer le monstre qui, d'après lui, n'avait pas encore quitté les Black-Waters.

« — Cela me vaudrait du bel argent », déclarait-il.

« Il avait fabriqué une ligne spéciale qui devrait, d'après lui, pouvoir s'opposer à la fuite du monstre. Mivvins avait coutume de jeter cette ligne dans ce que nous appelions « le trou sans fond », c'est-à-dire une des plus grandes profondeurs des étangs. Eh bien ! monsieur Dickson, pour être bref : un tronçon de la ligne est encore attaché au tronc du saule où le maître d'école l'amarra.

« J'ai trouvé le chapeau et le couteau de Mivvins près de l'arbre… mais aucune trace du malheureux, qui semble avoir suivi Bill Sharpless dans la mort.

Lionel Gardner respira lentement et reprit :

— Monsieur Dickson, je ne vous demande pas de harponner la pieuvre noire mais de me trouver son maître, l'homme qui nous a avertis, Mivvins et moi.

Harry Dickson arpentait nerveusement la chambre : le récit de Mr. Gardner le troublait plus qu'il ne l'aurait voulu. Il aurait aimé émettre la facile hypothèse des coïncidences. Un mauvais plaisant qui… Cependant quelque chose d'obscur en lui l'avertissait que la solution était autre.

— Je connais des meneurs de loups, murmura-t-il. Il n'est pas rare de voir des êtres humains conclure une sorte de trêve avec des animaux féroces : dompteurs de fauves et charmeurs de serpents en sont l'exemple. Mais un homme qui aurait un certain pouvoir sur un monstre aussi fabuleux, qui le capte, le transporte, le tient captif pour ainsi dire !… Non, cela dépasse les limites de l'entendement…

— Monsieur Dickson, dit le naturaliste, me prenez-vous pour un homme sensé, ou pour quelque maniaque ? Je vous saurais gré d'être franc à ce sujet.

— Je vous considère comme un homme parfaitement sensé, répondit brièvement Dickson.

— Très bien… Dans ce cas, je vous montre l'avertissement que j'ai reçu en dernier lieu, c'est-à-dire hier.

Mr. Gardner remit au détective un papier curieusement fripé, qui portait en gros caractères :

Gardner ! Plus rien ne pourra vous garder de la pieuvre si vous restez en ces lieux maudits. Pour vous décider au départ, je veux dévoiler en partie mon secret. Je suis un savant comme vous. C'est par ma faute que le monstre hante les Black-Waters. Comme l'apprenti-sorcier, j'ai joué avec des forces inconnues. Sur le poulpe géant, je n'ai pas l'empire que vous semblez me croire. Hélas ! Si la bête pouvait rester unique, on pourrait espérer qu'un habile harponneur en aurait raison un jour ou l'autre. Mais je crains que cette monstrueuse vermine ne vienne bientôt à pulluler dans ces maudits étangs. Voyez-vous, Gardner, mon grand tort a été de ne pas vous avoir averti à temps ! Cela aurait épargné la vie à deux braves gens. En échange du secret que je vous dévoile, je vous prie de le garder pour vous. Si vous ne le faites pas, vous mettrez ma propre sécurité en danger, au point de vue légal. Et je serai obligé de me défendre. Au nom de la science, je prendrai votre vie si vous me trahissez !

Le détective déposa songeusement le message.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Dickson ? demanda Gardner avec angoisse.

— Ce papier me semble avoir été fortement mouillé.

— Précisément ! C'est pourquoi je vous ai demandé si vous me preniez pour un homme sensé. Je vais vous avouer maintenant que cette lettre était attachée à un gros galet, à l'aide d'un solide fil d'archal, et que je *la vis arriver ! !*

— Comment cela, monsieur Gardner ?

— Je regardais l'étang de ma fenêtre. Le temps était radieux... On ne voyait âme qui vive sur la plaine. Tout à coup, je vis un bouillonnement au milieu de l'eau. Pas très important, il faut le dire, et ressemblant plutôt à quelque saut de carpe dans l'onde, mais d'autant plus étrange qu'il n'y a pas de poissons dans les Black-Waters ! Je vis alors quoique chose s'élever au-dessus de la surface, décrire une courbe dans l'air et venir fracasser une vitre d'une fenêtre voisine. Oui, monsieur Dickson, cette lettre est sortie des eaux des Black-Waters !

Un instant d'effarement succéda à cette singulière déclaration de Gardner. Dickson, n'étant pas l'homme à s'étonner longtemps, reprit d'une voix calme :

— Je m'occuperai de cette affaire, monsieur Gardner. Vous pouvez attendre ma prochaine visite à Beech-Lodge.

Le naturaliste se déclara satisfait et se retira dignement.

Tom Wills, qui avait assisté sans mot dire à cet entretien, trouva que la trêve du silence avait assez duré, et il demanda des précisions à son maître.

— Voilà une affaire singulièrement compliquée, et qui se présente de nouveau sous des aspects fantastiques.

— Halte ! Ici je vous arrête, mon cher Tom, dit le détective. Les affaires les plus embrouillées commencent le plus souvent de la façon la plus simple, la plus anodine. Rappelez-vous celle de la maison hantée de Fulham-Road et celle du Temple de Fer. Par contre, celles qui offrent au premier abord une face invraisemblable, se résolvent plus aisément dans l'avenir.

— Et la raison ? demanda Tom Wills agressivement, car ce n'était pas trop son idée à lui.

— Parce que l'invraisemblable, le fantastique, ne sont souvent qu'un masque qu'il suffit d'enlever pour tout savoir.

— Mais il s'agit seulement d'enlever ce masque ! répliqua le jeune homme avec obstination, car il n'aimait guère s'avouer battu.

— Voilà le hic ! reconnut joyeusement Harry Dickson.

— En ce qui concerne cette pieuvre noire, je voudrais bien savoir si vous avez une hypothèse quelconque à formuler ?

Le détective fit claquer l'ongle de son pouce.

— Non et non ! Il m'est certes déjà arrivé de me faire une idée dès l'exposé d'une affaire. Très souvent, je l'ai regretté par la suite.

— Croyez-vous à l'existence de monstres semblables ? demanda Tom Wills.

— Leur présence dans nos parages, et surtout dans un étang intérieur, m'emplit d'un étonnement incrédule, mais je ne nie nullement leur existence. La science est là d'ailleurs pour vous le dire.

« Voyons… Si ma mémoire est bonne, je puis vous raconter en quelques mots, une de ces terribles rencontres avec le céphalopode géant :

« En 1866, le vapeur *Good-Hope,* faisant route pour le Brésil, voit au large des Iles-sous-le-Vent un étrange monstre, semblant sommeiller sur la vague. L'équipage manifeste aussitôt l'intention de le harponner. Ce qui se fait. Jugez de la terreur des hommes quand ils virent les bras du monstre se nouer autour de la lisse de tribord.

« Aucun homme, heureusement, ne fut pris dans les horribles tentacules. Une salve de coups de fusil blessa la bête à mort. Elle plongea, cassant net la ligne du harpon, laissant sur le pont le tronçon d'un de ses tentacules tranché à coups de hache. Il avait le double de la grosseur d'un bras humain ! Aux dires des officiers du *Good-Hope,* le céphalopode devait au moins peser cinq tonnes !

« D'autres livres de bord mentionnent des apparitions tout aussi monstrueuses et, très souvent, on trouve dans les estomacs des cachalots des débris de céphalopodes, qui ne furent pas des mazettes de leur vivant, car ces redoutables cétacés se repaissent volontiers de la chair de ce mollusque, auquel ils font une chasse sans merci, quelle que soit sa dimension.

« Voilà mon petit cours d'histoire naturelle achevé pour aujourd'hui, déclara Harry Dickson en riant. Si vous voulez en savoir davantage, il y a assez de livres de voyages qui vous éclaireront à ce sujet.

Du doigt, il désigna la grande bibliothèque. Tom allait suivre son conseil, quand le téléphone se mit à sonner.

— Harry Dickson ? demanda une voix qui ne sembla pas inconnue au détective.

— Lui-même… Ah ! c'est vous, monsieur Gardner. Quoi de neuf depuis tout à l'heure ?

À l'autre bout du fil, la voix se fit singulièrement agitée :

— Du neuf ? Et comment, monsieur Dickson ! C'est curieux, j'ai eu l'impression d'être suivi quand je suis parti de chez vous. À certain moment, je me suis retourné et…

Silence… Rien qu'un bruit sourd, puis une énervante cascatelle de friture.

— C'est trop fort ! tempêta Harry Dickson. Quelque chose de louche vient d'arriver. La communication a été coupée… Voyons ce que l'on dit au central.

On lui apprit qu'il avait été en communication avec une cabine de téléphone public, dans Holborn. La communication n'était toutefois pas coupée.

— C'est encore plus bizarre dans ce cas, gronda le détective. Il y a du vilain là-dessous !

Il alerta le bureau de police d'Holborn.

La réponse ne se fit guère attendre.

Mr. Lionel Gardner gisait mort dans la cabine téléphonique, frappé d'une balle à la tempe.

2. Un travail en « chiqué »

— Nous faire une autre tête, Tom, y pensez-vous ? Mais nous serions filés en cinq secs et privés des mille et un petits avantages que nous offre la transformation. Non, non, nous irons comme nous sommes !

— Le fait est que ce pauvre Gardner a été rudement bien filé, dit Tom Wills, et que le bandit qui a fait le coup, devait savoir qu'il venait de chez nous.

— C'est évident, mon petit. Le meurtre du pauvre naturaliste s'explique assez aisément. Un certain X..., le maître de la pieuvre noire comme il lui a plu de se nommer, veut faire partir Gardner de la maison qu'il occupe. Pourquoi ? C'est à nous de le découvrir, et cela pourrait nous mener à la bonne solution de l'énigme.

« Cet X... surveille Mr. Gardner, surtout après la réception de sa dernière lettre. Mr. Gardner, qui est un sédentaire, part aussitôt l'avertissement reçu.

« Pour X... il n'y a pas de doute : Gardner va en référer à quelqu'un ! Il le suit donc ou le fait suivre. Il le voit sonner à la porte de Harry Dickson. Plus de doute : Gardner va mettre ce dernier au courant et, loin de vouer les Black-Waters à la tranquillité, leur dépêcher un détective.

« Gardner part d'ici ; on le file toujours. Il s'en aperçoit et redouble d'attention. Tout à coup, il voit *quelque chose*, ou plutôt *quelqu'un*. La vue de ce quelqu'un doit être de nature à jeter une clarté dans l'affaire puisque Gardner veut aussitôt m'avertir. Il se jette dans la première cabine téléphonique venue. Alors X... n'hésite pas : il le tue.

« Donc, X... sait également que nous savons... Il doit se douter que nous allons nous précipiter aux Black-Waters.

« Que fera-t-il ?

— Essayer de nous tuer ! répondit Tom Wills.

— Pas si vite ! Certes, nous savons d'ores et déjà que X... est un homme d'action, qui n'hésite pas à supprimer son prochain. Mais, en agissant ainsi, il risque de faire fondre une armée de détectives sur Beech-Lodge, qu'il aimerait tant vouer au silence. Non, à mon avis, il attendra la fin de nos recherches. Suivant la nature de leur résultat, positif ou négatif, il nous laissera en vie ou tâchera de nous supprimer.

— Et nous allons aux Black-Waters ? demanda Tom Wills.

— Certainement, et nous chercherons et...

— Et nous trouverons ! s'écria le jeune homme plein d'enthousiasme.

— Pardon... Je n'ai pas dit cela... Nous ne trouverons rien !

— Hein ?

— Nous ne trouverons rien, Tom. Du moins, c'est ce que nous dirons en quittant Beech-Hill pour la première fois.

— Ah ! s'écria Tom Wills. J'y suis ! C'est rudement habile !

— Nous prendrons l'express de nuit, Tom. Occupez-vous donc des valises ; j'ai quelques arrangements à prendre avec Downet et Wilkins.

— Les avoués ? Allez-vous faire votre testament ?

— Il s'agit de quelque chose de ce genre, mais pas pour moi ! Allons ! les minutes sont précieuses.

L'express d'Ecosse avait peu de voyageurs, car il faisait un temps abominable et l'on n'était pas encore à l'époque des vacances, qui envoient le monde aux Highlands ou aux lacs du pays des clans.

Tom Wills remarqua, en grommelant, que chaque fois que le maître et lui partaient dans cette direction, le temps se mettait contre eux.

— Ne grognez pas, Tom, dit le détective avec bonne humeur. Cela nous vaudra un compartiment pour nous seuls.

C'était vrai. Les deux détectives s'installèrent dans un coupé des premières où aucun autre voyageur ne prit place.

Mieux encore, Tom Wills, qui avait l'habitude de parcourir le wagon tout entier au commencement de chaque voyage, revint bientôt vers son maître en affirmant qu'ils étaient absolument seuls dans la voiture.

C'était le train de nuit, qui ne comporte pas de restaurant ou sleeping, ce qui fait qu'aucun soufflet ne relie les voitures entre elles. Tom Wills s'en réjouit.

— Au moins, nous ne risquons pas d'être dérangés dans notre somme ! dit-il.

L'express fonçait dans la nuit pluvieuse ; un peu de neige se mêla à l'averse et tourbillonna, grise et terne, devant les vitres.

Harry Dickson s'enveloppa de son plaid et s'endormit.

Tom Wills prit un livre de Stevenson dans sa valise et en lut quelques pages. La lumière était mauvaise ; le livre lui glissa bientôt des mains et ses yeux se fermèrent.

Il se réveilla sur une impression de vague malaise.

Un bruit, qui n'était pas celui des boggies, ni le grincement des parois métalliques de la voiture, devait l'avoir frappé.

Il allait lever la tête, quand il sentit le pied de Dickson presser le sien. Oui ! Un fait insolite venait de se produire, et le maître lui aussi s'en était aperçu.

Tom Wills resta un instant immobile, puis il fit un mouvement machinal de dormeur, ce qui lui fit faire partiellement face à l'une des portières. À travers ses cils, il tâcha de voir.

Quelque chose d'imprécis parmi le vol blanc de la neige et les stries argentées de la pluie se dessinait de l'autre côté de la vitre.

Tom Wills aperçut très vaguement un visage, puis des yeux féroces ; en même temps la poignée de la portière s'abaissait graduellement.

Le maître allait-il intervenir ?

Déjà, la porte s'entrebâillait.

Et, soudain, l'accident arriva : un cri rauque s'éleva, aussitôt englouti par la nuit brumeuse, et la portière ouverte battit dans le vide noir du rail.

Harry Dickson se leva d'un bond et fit manœuvrer la sonnette d'alarme en criant :

— Il est tombé sur la voie ! La neige fondue, en rendant les marchepieds glissants, a travaillé pour nous.

Le train s'arrêtait lentement, dans un rugissement de freins bloqués. Des lueurs voltigèrent sur la voie : des garde-convois couraient le long du train.

Harry Dickson héla l'un d'eux et se fit connaître.

En quelques mots, il expliqua ce qui avait dû arriver.

— À moins d'un miracle, il doit se trouver à deux cents yards derrière nous… Allons voir…

Mais, avant d'arriver à l'endroit du drame, ils virent un groupe de machinistes agiter leurs lanternes en signe de trouvaille.

— Le corps est presque sectionné en deux ! cria, de loin, l'un d'eux dès qu'il vit les autres s'approcher.

Harry Dickson distingua le cadavre mutilé d'un homme trapu, dont le visage se crispait hideusement.

— Il ne devait pas avoir de bonnes intentions, dit l'un des gardes. Tenez, il n'a pas lâché son revolver.

Le détective regarda longuement la figure glabre du mort et secoua la tête.

— A-t-il des pièces d'identité sur lui ? s'enquit-il.

— Non… Mais, dans une de ses poches, se trouvait un bout d'enveloppe dont il a dû se servir pour allumer sa pipe, car elle est à moitié brûlée. Attendez, il y a de l'écriture dessus… Il… Oui, deux lettres *l,* et puis *Sharpl…* C'est tout…

— Bill Sharpless ! compléta le détective.

Quand, après un temps relativement long, le convoi s'ébranla à nouveau, Harry Dickson reprit place dans son compartiment aux côtés de Tom Wills.

— Nous savons maintenant qui est ce *quelqu'un* aperçu par Mr. Gardner, fit Dickson. Celui qui l'a tué n'était autre que Bill Sharpless, son ancien valet !

— L'homme qu'il croyait mort ! s'écria Tom Wills. De là à conclure que toute l'histoire de la pieuvre n'est que du chiqué, il n'y a pas loin.

— Doucement, mon gars ! N'oubliez pas que Gardner a lui aussi vu le monstre. Mais cela détruit une grande partie du fantastique, et j'en suis bien aise.

— Cela démontre aussi que nous aurions pu être occis également, objecta malicieusement l'élève détective.

— C'est vrai ! À première vue, j'ai été mauvais prophète.

— Pas tout à fait ? demanda Tom avec tout autant de malice.

— Non, car tout me dit que Bill n'est qu'un instrument : un individu qui s'affole et qui tue. L'homme intelligent qui se trouve derrière lui, *qui doit se trouver derrière lui*, n'aurait pas agi d'une manière aussi brutale. Et je reviens à ma première idée : logiquement, nous n'aurons pas à craindre de danger à Beech-Lodge, du moins pas pour l'heure. Bill Sharpless n'a fourni qu'un intermède.

À l'aube, Newcastle-upon-Tyne, plus noire et plus suiffeuse que jamais, les reçut avec de la pluie et du vent.

Ils roulèrent à travers une ville furieusement industrialisée, au port fangeux rempli de sombres et malpropres cargos charbonniers.

Puis, la banlieue se dessina, comme peinte à l'encre de Chine, hérissée de terrils, de buttes de houille et de hautes cheminées.

Mais le temps devint plus aimable quand ils s'engagèrent sur la route de Beech-Lodge. Un vent frais mais agréable soufflait, amenant des sapinières proches une bonne odeur de résine. Au loin, les eaux des Black-Waters luisaient comme du mercure.

Ils traversèrent le hameau de Beech-Hill, composé tout au plus d'une quarantaine de foyers ; et, à leur joie, ils y trouvèrent une petite auberge pas trop inconfortable. Aussi y jetèrent-ils l'ancre comme des navires dans un havre.

L'auto qui les avait amenés fut renvoyée à Newcastle, avec mission de revenir les prendre le surlendemain.

Et, dès le soir déjà, ils commencèrent leur « première » enquête.

À vrai dire, elle fut menée de la façon la plus expéditive.

Harry Dickson invita à sa table le syndic de Beech-Lodge, un brave homme du nom de Forster, et il lui posa quelques questions sur les événements des Black-Waters. Les journalistes avaient fait naguère, deux mois durant, la fortune de l'endroit. Forster, pensant que cette ère dorée allait revenir, fit fête aux deux nouveaux venus, et bientôt d'autres habitants se joignirent à lui.

Un monstre ? Pour sûr qu'il y avait un monstre dans les Black-Waters. En montant sur le toit de la maison du syndic, et avec l'aide d'une bonne lunette, on voyait très bien les étangs, et

souvent on apercevait une mystérieuse tache noire qui y évoluait.

D'ailleurs le vieux Cryns, qui braconnait un peu – il y avait pas mal de lapins dans la région –, l'avait vu à deux reprises…

— À cinq reprises ! corrigea Cryns qui, justement, se désaltérait largement au comptoir, aux frais du détective.

« Et même… et même qu'il m'a presque mangé !

— Oui, oui, crièrent des gamins d'une voix aiguë. Du temps où nous allions encore à l'école, chez maître Mivvins, nous avons souvent vu le grand poisson, et nous aussi il nous a un peu mangés !

Harry Dickson écoutait gravement ces bavardages et, en fin de compte, il proposa d'aller voir sur place le lendemain. Naturellement, le guide serait très bien payé. Ici l'enthousiasme général se refroidit singulièrement. Forster se rappela qu'il devait conduire une charrette pleine de légumes à Newcastle, et Cryns commença à se plaindre de terribles rhumatismes, qui lui interdisaient de faire un pas.

Enfin, un gamin du nom de Nofs fut présenté. C'était un orphelin élevé aux frais de la commune. Le monsieur de la ville remettrait ses honoraires aux mains du syndic, quitte à donner quelques pence à Nofs si cela lui plaisait.

L'accord fut conclu, et Tom Wills dormait encore à poings fermés que, tôt le matin, Nofs sifflait déjà joyeusement sous ses fenêtres.

Après un bon déjeuner, dont le gamin eut largement sa part, tous trois partirent dans la direction des étangs.

Le temps s'était remis au beau. Un peu de douceur printanière flottait même sous le ciel bleu pâle.

Les deux détectives et leur jeune guide parcoururent la grande lande ravinée, longèrent les étangs aux eaux ténébreuses, firent quelques vaines stations aux arbres où des restants de lignes de pêche pendillaient encore. Harry Dickson semblait éprouver pour toutes ces choses un vif intérêt, mais Tom Wills, qui connaissait autrement bien son maître, ne s'y trompait pas. C'était de l'ouvrage « au chiqué ».

Le détective faisait acte de présence aux Black-Waters !

— En l'honneur de quel syndic ? se demandait Tom.

Ils passaient devant l'école aux volets clos, quand Nofs s'arrêta.

— Ici demeurait notre maître d'école. Mivvins, il s'appelait. La bête l'a mangé pour tout de bon celui-là ! déclara-t-il fièrement.

On peut bien éprouver quelque orgueil d'avoir été l'élève d'un maître d'école qui fut dévoré par un monstre mystérieux !

— J'aimerais visiter votre école, mon petit, dit aimablement le détective.

Nofs cligna de l'œil.

— Il y a deux tuiles qui ne tiennent pas sur le toit. Je puis me glisser par-là dans le grenier, et puis vous ouvrir une des fenêtres. Cela vous va-t-il ?

Harry Dickson accepta.

Peu de temps après, un des volets était poussé et les deux Londoniens purent entrer dans l'ancienne école de maître Mivvins.

Cette demeure, triste et inconfortable, leur apprit peu de chose.

Une petite cellule d'anachorète, meublée d'un lit de fer, d'une table en rotin et d'une armoire bon marché, servait de chambre et de bureau au professeur Mivvins. Une minuscule cuisine, nantie d'un réchaud à pétrole et d'une table boiteuse, complétait ce maigre confort. La plus grande pièce de l'habitation servait de classe à une vingtaine de gamins venus du hameau voisin. Classe de pauvres s'il en fut ! Quatre longs pupitres de bois sombre, un lutrin pour le maître, un tableau noir, quelques cartes murales, une mappemonde en relief, tout effritée, un globe terrestre bosselé comme une vieille casserole et quelques tableaux didactiques.

Les détectives allaient se retirer, leur curiosité satisfaite, quand Nofs déclara d'un air mystérieux :

— Cela sent le tabac du maître d'école !

— Une odeur qui persiste, c'est vrai, répondit Tom Wills.

Mais le gamin secoua énergiquement la tête.

— Non, non, une odeur de tabac *chaud*.

Harry Dickson considéra en silence la mine éveillée de l'enfant. Pourtant il ne lui donna pas raison.

— C'est une erreur, mon petit ! Je sens cette odeur, mais elle est considérablement refroidie et vieille de plusieurs jours, sinon de plusieurs semaines. Seulement, sous l'action des rayons du soleil, il arrive parfois que cette odeur se réchauffe légèrement. C'est une remarque que nous sommes obligés de faire souvent au cours de nos recherches.

Mais, au fond de lui, Harry Dickson pensait tout autrement.

— Quelle bourde, quelle ineptie je viens de dire là ! se reprochait-il. Mais il le faut, *pour la sécurité de cet enfant d'abord,* pour la bonne marche des recherches ensuite.

L'excursion ayant pris fin, on retourna au hameau de Beech-Hill.

Harry Dickson offrit quelques libations aux villageois, récompensa Nofs et affirma qu'à son avis la bête avait regagné la haute mer.

Le lendemain, l'auto vint les reprendre et le voyage se refit en sens inverse. Newcastle et toutes ses noirceurs redéfilèrent devant eux. Puis, ils reprirent le *North-Eastern,* dans la direction de Londres. Le home de Baker street les accueillit avec le sourire et les petits plats fins de la bonne Mrs. Crown.

Le lendemain, quelques journaux du soir publièrent un bref article au sujet de ce voyage :

Il n'y a pas de mystère aux Black-Waters.

Après une brève enquête menée sur les lieux mêmes par Harry Dickson, le célèbre détective, la conviction s'établit dans les milieux autorisés qu'aucune importance ne doit être accordée à l'affaire de la « pieuvre noire » des Black-Waters. De l'avis du détective lui-même, la mort de Mr. Lionel Gardner ne peut y être rattachée.

Quant à la mort de Sharpless, il n'en fut question que comme d'un affreux accident de chemin de fer. Son nom ne fut pas cité. On parla d'un rôdeur inconnu qui avait voulu voyager comme *stowaway* dans l'express d'Ecosse. Harry Dickson, après avoir pris connaissance de ces nouvelles, fit un signe d'approbation.

— Examinez le chat quand il vient de s'emparer d'une souris, dit-il. Après les premières passes, il semble se désintéresser de sa proie et s'éloigne… Nous devons essayer de faire comme lui, Tom. Notre ouvrage « au chiqué » est terminé…

— Et l'odeur *chaude* du tabac ? demanda Tom Wills.

— Elle ne m'étonne nullement, répondit Harry Dickson. Le tout est de savoir *qui* a fumé le tabac du maître d'école, dans cette classe abandonnée, dans cette maison close et sans habitants.

— Mais qui d'autre que le maître d'école lui-même ! s'écria Tom Wills. Pour moi, il n'est pas plus mort que Bill Sharpless ne l'était il y a quelques jours !

— Je veux bien l'admettre… Seulement, il n'y a pas de maître d'école du nom de Mivvins ! déclara le détective.

Tom Wills essaya de ne pas paraître trop étonné.

— Je m'explique, Tom, dit le maître. Il y a quinze mois environ que ce pédagogue est venu s'établir dans ce pays perdu. Pourquoi ? Les vingt élèves que lui procure Beech-Hill ne paient qu'un bien maigre écolage, si encore ils le paient. J'ai reçu quelques renseignements du département de l'instruction publique : Mivvins est un inconnu ! Beech-Hill, qui n'est qu'un hameau, ne possède que des rudiments de registres d'état-civil, et encore étaient-ils tenus ces derniers temps par… Mr. Elias Mivvins !

— Complice ! opina nettement Tom.

— De qui et de quoi ? demanda le détective.

C'est ce qu'il nous faut découvrir, et également *qui* est Mivvins ?

— Je crois que, maintenant, il nous faudra commencer par travailler « pour de bon ».

— C'est bien cela, Tom, approuva Harry Dickson.

3. Forces redoutables

À cette même heure, à des centaines de lieues de là, au-delà de la mer, une tout autre scène se jouait.

— Le grain de sable qui empêche une machine bien huilée de tourner convenablement est intervenu, disait un homme haut en couleur, aux yeux clairs, aux gestes autoritaires.

— C'est bien l'image qui rend exactement ma pensée, Herr Doktor, répondit une voix servile.

— Peu importe votre pensée si c'est la mienne, Reschke ! riposta l'autre d'une manière aussi hautaine que mordante. En attendant, nous avons frôlé le danger. Nous, ou plutôt notre entreprise, ce qui est plus grave. Au diable Harry Dickson et tout le saint tremblement de leurs détectives !

Cet entretien avait lieu entre deux hommes, dont l'un – Reschke – se tenait dans une attitude de plate obéissance devant l'autre, Herr Doktor Silberschmidt, dans une chambre, magnifiquement meublée, d'une maison de maître de Berlin. Un téléphone ronfleur se mit en branle sur l'une des tables et Reschke décrocha. Après quelques minutes d'écoute, son visage s'éclaira.

— On nous téléphone de Londres, Herr Doktor, dit-il. Voulez-vous savoir ce qu'écrivent les journaux anglais à propos de l'affaire des Black-Waters ?

Il récita, comme une leçon, l'article inspiré par Dickson aux feuilles du soir. Pendant qu'il parlait, Silberschmidt donnait des signes manifestes d'impatience :

— Vous croyez que je coupe là-dedans ?

Il hurlait littéralement.

— Vous croyez que je gobe cela ? Harry Dickson serait-il encore Harry Dickson s'il abdiquait de pareille façon ? À moins que ce grand homme ne soit retombé en enfance, ce dont je doute ! Non et non ! Ce détective de malheur ne sait pas à qui il a affaire, sinon il emploierait des méthodes moins grossières.

Tant mieux, me direz-vous, et je vous donnerai raison pour cette fois…

« Je veux bien admettre aussi que, *pour le moment*, Dickson ne sait pas de quoi il s'agit. Mais cela ne tardera guère ! À propos, comment se fait-il que je n'aie plus de nouvelles de nos hommes, là-bas ?

— Vous voulez parler de Nussbaum, Herr Doktor ? Vous savez bien qu'il a trouvé la mort dans un accident de chemin de fer.

— Il n'a que ce qu'il mérite ! Il a gaffé en tuant bêtement Gardner, qui aurait pu être rendu inoffensif de bien meilleure façon, et il a voulu se rattraper en essayant de tuer Harry Dickson et son inséparable Tom Wills.

« Bon débarras pour nous, ce Sharpless-Nussbaum ! Mais qu'advient-il de Digger ?

Le secrétaire Reschke prit un air très malheureux.

— Je crois que Mivvins… pardon, Digger, a été véritablement victime d'un accident. Nous sommes absolument sans nouvelles de lui.

— Ce qui veut dire, tempêta Silberschmidt, que tout est à recommencer par là ? Savez-vous, monsieur Reschke, que le grand patron vient de demander un rapport, et même beaucoup plus : des résultats ? Est-ce vous qui allez fournir l'un et l'autre ?

Reschke devint livide et se prit à trembler.

— Le… grand… patron, Herr Doktor ! Que faire ? Je ne sais vraiment plus à quels saints me vouer.

— Vous feriez mieux de vous vouer au diable en personne, ricana Silberschmidt. Mais je veux vous tendre encore une fois la perche. Nous allons remettre la main à la pâte. Auparavant, il me faut la certitude de ne pas être dérangé par un Harry Dickson. Entendez-vous ?

Reschke ricana à son tour, mais le docteur recommença à l'injurier.

— Oui, je vous comprends : un bon petit crime en règle. Mais je ne veux pas d'histoires ! Si Dickson doit mourir à ce jeu, que rien ne puisse laisser croire que l'affaire de Black-Waters y soit pour quelque chose. Oui, je vois : vous faites déjà une tête beaucoup moins gaie.

« Peu importe ! Écoutez, Reschke : le grand patron vous a fait sortir de prison parce qu'il supposait qu'un homme de votre intelligence, de votre instruction, et surtout manquant de scrupules, pouvait être utile à la cause. Jusqu'ici, vous avez été en dessous de tout. Rachetez-vous ; l'occasion vous en est offerte. Mais, par tous les diables, allez vite en besogne. Il me semble que le grand patron donne des signes d'impatience.

Reschke se frotta les mains.

— Je crois que vous serez content de moi, Excellence, dit-il.

— Ce sera bien la première fois, bougonna le docteur, mais j'aime à le croire une fois encore. Allez maintenant…

Reschke salua bien bas et s'en alla. À peine avait-il fermé la porte du salon derrière lui que sa mine changea.

Il fit un pied de nez à la porte close et grogna :

— Plus souvent, vieux singe, qu'on s'en ira tirer les marrons du feu pour vous et votre vieux loufoque de patron ! Dans tout ceci, un conseil est bon : méfions-nous de ce démon de Harry Dickson.

Il sauta dans un tramway tardif, qui roulait vers les quartiers excentriques de l'immense capitale prussienne.

Reschke abandonna la voiture populaire au coin d'une rue obscure, dont la plupart des maisons étaient encore en voie de construction.

Il marcha longtemps, faisant des crochets, comme s'il craignait quelque filature. Quand il eut enfin l'assurance que celle-ci n'existait plus ou était devenue impossible, il rappliqua vers la ville et s'engouffra dans une des dernières rues du quartier de Moabit.

Une maison neuve, déjà aveulie et sale, se dressait devant lui.

Une seule fenêtre rose veillait à un étage supérieur.

— Le vieux Peter est là, murmura-t-il. Cela fait toujours plaisir de revoir des figures amies.

Il envoya un jet de salive sur la pancarte qui disait que l'ascenseur ne fonctionnait pas, et il gravit résolument cinq copieux étages.

Enfin, il fit halte devant une porte sous laquelle se dessinait une fente lumineuse.

— Wer da ? demanda une voix maussade.

— Moi, Frank ! Allons, ouvrez. Il ne fait pas bien gai sur le palier !

La porte fut ouverte avec méfiance, et une haute silhouette se découpa en ombre chinoise sur le fond clair de la chambre.

— Bonsoir, Peter ! Je crois que je suis encore plus ravi de vous revoir que le grand patron lui-même, dit Reschke en tendant la main à l'habitant de la chambre éclairée.

— Qu'il aille se faire rôtir en enfer ! gronda l'homme en attirant le visiteur dans la pièce et en lui indiquant une place sur un divan élimé.

— Alors, ça va, old chap, vieux Mivvins ? demanda joyeusement Reschke.

L'homme secoua la tête d'un air mécontent.

— Vous êtes un imprudent, Reschke ! Je vous ai dit cent fois et plus de ne pas prononcer ce nom. Croyez-vous qu'il soit aussi courant à Berlin qu'à Newcastle ?

Le secrétaire du Herr Doktor Silberschmidt attira vers lui une bouteille de kummel de Finlande et s'en octroya une belle ration.

— Le singe voudrait des… résultats, dit-il enfin.

— Hm… vraiment ? Eh bien ! pour lui il y a peau-de-zébie. Cela va-t-il ?

— Très bien. Mais pour nous ?

— C'est différent. J'ai du bon tabac d'Angleterre. En voulez-vous ?

Les yeux de Reschke brillèrent.

Il avisa une grosse blague en vessie de porc, en tira quelques pincées de Navy-Cut parfumé, fouilla un peu plus avant et poussa un cri de joie.

— Modérez vos transports, gamin que vous êtes, lui reprocha son ami.

Reschke eut une mimique expressive, qui devait faire croire à une joie démesurée ; puis, il tapa joyeusement sur l'épaule de Mivvins-Digger.

— On part ? Je dispose d'un petit avion Fokker tout à fait convenable.

— Je ne demande pas mieux. Mais qu'y a-t-il de nouveau ?

En quelques mots, Reschke le mit au courant des événements d'Angleterre.

— Ainsi, cet idiot de Gardner est mort ? Il ne mérite aucune larme. C'était un homme qui avait des idées absurdes sur le tabac, sa culture et le moyen de lui faire donner tout son arôme. Quant à Bill, le singe l'a très bien dit : « Bon débarras ! » Il était vraiment trop honnête, ce bougre !

— Vous savez, dit tout à coup Reschke, ils ont envie de faire rappliquer la pieuvre noire !

Mivvins se mit à rire.

— Ils peuvent toujours venir ! Je connais une ligne que cette satanée créature n'arrivera pas à rompre !

Reschke le considéra avec admiration.

— Peter, vous êtes un as, et je commence à bénir les longues années de mon emprisonnement, pendant lesquelles j'eus l'avantage d'être votre voisin de cellule.

Mivvins secoua la tête d'un air peu content.

— Je n'aime pas que vous me rappeliez ces vilaines années, Frank.

— À propos, Peter, il y a un bonhomme en Angleterre qui fera tout pour nous rendre un pareil asile, mais en terre anglaise, et ce lascar s'appelle Harry Dickson. Qu'en dites-vous ?

Mivvins siffla doucement entre ses dents.

— Je dis que c'est une mauvaise nouvelle à apprendre à quelqu'un.

— Le Herr Doktor voudrait bien qu'on le supprime en douce…

— Ouais ! Il n'a qu'à aller sonner lui-même à la porte de Bakerstreet, et dire au détective :

« — Bonjour, m'sieu Harry Dickson, vous m'ennuyez prodigieusement. Voilà pour vous ! Pan ! Pan ! Pan ! Et le tour est joué. »

Reschke s'esclaffa.

— Et maintenant, on est prêt pour le voyage ?

— Il marche bien, votre coucou ?

— Une merveille ! Un bijou que le grand patron met personnellement à notre disposition. Deux cent soixante-quinze

kilomètres à l'heure de moyenne ! Un bolide quoi ! Mais nous avons plus de mille kilomètres en ligne droite devant nous !

— C'est beau la science ! ricana Mivvins.

— Et vous qui l'avez enseignée pendant près de quinze mois aux morveux de Beech-Hill ! s'esclaffa Reschke.

— Voulez-vous vous taire ? Je préfère que vous me rappeliez la prison !

— Jamais ces galopins ne se douteront qu'ils ont eu pour magister un homme sorti des universités les plus célèbres d'Allemagne : Heidelberg, Ulm, Iena…

— Suffit ! Je crois que je vais vous casser quelque chose, Reschke !

Une heure plus tard, ils avaient gagné un vaste terrain vague, entouré de vieux hangars croulants.

Reschke regarda le ciel et manifesta sa satisfaction.

— Un temps de rêve, pas trop clair, pas trop couvert non plus ; un amour de vent d'est. Nous allons arriver tout près des Black-Waters comme dans un fauteuil et avant que l'aurore aux doigts roses, comme disait le vieil Homère, ne se mette à chipoter aux portes de l'Orient.

— Comme vous êtes poétique, Frank ! se moqua son compagnon.

— Pour cause, mon petit ! N'est-ce pas aujourd'hui que je dis adieu à cette bonne vieille rosse de terre allemande. Ah ! Je l'ai assez vue, elle et toutes les sinistres canailles qu'elle porte, dans le genre du Dr Silberschmidt !

Un petit avion biplace, merveilleusement conditionné, fut tiré de l'ombre d'un des hangars.

Mivvins sifflota de nouveau, d'admiration cette fois-ci.

— Mince d'oiseau ! Les singes n'ont pas regardé aux frais à ce que je vois.

Reschke, qui en tenait décidément pour ses souvenirs mythologiques, s'écria :

— En route pour la Toison d'Or, mon cher Jason !

L'avion s'envola dans la nuit.

À cette minute, Harry Dickson prenait congé de ses avoués, Downer et Wilkins, et d'un certain Mr. Herbert Mulkins, cousin éloigné et unique héritier de feu Mr. Lionel Gardner.

Dickson avait obtenu sans peine de faire clore hermétiquement Beech-Lodge, mais… de l'occuper avec Tom Wills, sans que personne n'en sût rien.

4. Les Robinsons de la maison close

Pas de feu ! Pas de lumière ! Un réchaud à alcool pour préparer les repas, telle était la consigne que Harry Dickson avait communiquée à Tom Wills au moment où ils franchirent clandestinement le seuil de la triste maison riveraine des Black-Waters.

Ils étaient venus en automobile et n'avaient approché les étangs qu'à la nuit close, après de copieux détours par la lande.

Ils respirèrent, presque avec délice, l'air moisi de la maison humide et solitaire, pourvue du maigre confort d'un savant célibataire, un tant soit peu misanthrope.

L'exploration de la bâtisse, négligée ostensiblement lors de la première visite, fut sérieusement entreprise. Elle n'apprit pas grand-chose. Un fait pourtant frappa les détectives : la vaste étendue des caves. Elles se prolongeaient non seulement sous toute la maison, mais loin sous le jardin, et ne semblaient pas avoir été employées.

Harry Dickson résolut de leur consacrer plus qu'une simple incursion. Mais il en remit la visite à plus tard, ayant décidé d'examiner avant tout les alentours de la maison et le voisinage des étangs. La première nuit se passa sans l'ombre d'un incident, si ce n'est un mauvais sommeil dans des draps trop humides et un peu rêches.

Dès que l'aube fut venue, Harry Dickson s'installa à son poste d'observation, derrière un trou fait dans les volets d'une chambre à l'étage, d'où l'on avait vue sur une grande étendue des étangs.

Tom Wills prit position devant une fenêtre de l'aile nord, d'où il pouvait voir toute la lande, jusqu'à Beech-Hill même.

Leur patience fut soumise à rude épreuve, mais Harry Dickson lui-même ne disait-il pas que la patience était une des principales vertus du limier ? Pour donner une idée au lecteur de ces heures creuses, nous croyons bon de transcrire quelques-

unes des brèves notes qui figurent sur les carnets des détectives, et qui font partie, depuis lors, du dossier de la surprenante affaire de la Pieuvre Noire.

Carnet de Tom Wills.

7 heures du matin : *Pas un chat sur la plaine. Le vent soulève ici et là quelques nuages de poussière, comme dans le conte de Barbe-Bleue. Quelques fumées au-dessus des toits de Beech-Hill.*

8 h 30 : *À l'aide de mes jumelles, je puis voir ce vieux braconnier de Cryns traverser la lande du nord à l'est. Il n'a donc plus de rhumatisme ?*

10 h : *La charrette de Forster s'en va en ville !*

11 h *: J'ai cru apercevoir Nofs.*

11 h 15 : *Mais oui, c'est bien lui. Il a disparu dans un pli de terrain, puis il est resté visible pendant une paire de minutes.*

11 h 30 : *Nofs s'est enfoncé dans un chemin creux qui mène aux étangs. Quand il en sortira, il sera hors de mon champ visuel, mais probablement dans celui de Mr. Dickson. J'en saurai plus long à l'heure du rapport mutuel qui est, en même temps, celui du lunch, à midi.*

Midi : *Des œufs durs, du jambon en conserve, du jam et quelques biscuits ! Nous sommes rationnés comme sur un radeau de naufragés !*

Carnet de Harry Dickson.

7 heures : *Les Black-Waters et leurs environs sont absolument tranquilles.*

8 heures : *Rien. Un bouquet d'arbres, au loin, masque une courbe des étangs. Il faudra que j'aille voir cela de près, un de ces jours.*

10 h : *Tout à coup, j'ai vu apparaître Cryns, pas trop loin de ce boqueteau. Curieux chemin pour venir de Beech-Hill, où pourtant personne ne le gêne dans ses pratiques de braconnage.*

11 h : *Après être resté tout un temps invisible, Cryns est revenu près du petit bois, se dirigeant vers les étangs. Il a disparu bientôt et je ne l'ai pas revu.*

11 h 40 : *Vu déboucher le petit Nofs du chemin creux. Il marche avec précaution et parvient très bien à se dissimuler. Si*

mes lunettes Zeiss n'étaient pas aussi puissantes, j'aurais peine à le distinguer. Il se dirige vers l'école abandonnée. Il semble épier quelqu'un ou quelque chose, ou craindre quelqu'un.

11 h 50 : *Nofs a disparu. Je crois qu'il en aura pour quelque temps ! Son retour ne me semble pas assez intéressant pour obliger ce pauvre Tom Wills à luncher seul.*

Lorsqu'ils se retrouvèrent devant la table maigrement servie, ces deux feuilles de carnet furent mises en regard.

— Il y a un facteur commun, déclara Harry Dickson : le braconnier Cryns. Il a fait un long détour pour arriver aux étangs. Pourquoi ? Pour ne pas être aperçu des maisons de Beech-Hill. Naturellement, il ne se méfie pas de Beech-Lodge, qu'il croit abandonné.

— Nofs espionnerait-il le vieux Cryns ? demanda Tom Wills.

— Ce n'est pas impossible. Un jour prochain, nous aurons peut-être avantage à nous faire un allié de ce petit, qui me paraît remarquablement intelligent et habile.

Le lunch vite expédié, la fastidieuse garde du matin fut reprise. Elle fut encore plus stérile que celle de l'avant-midi.

Nofs réapparut vers deux heures, se dirigeant résolument vers Beech-Hill. Quant à Cryns, il ne réapparut pas.

Le soir tomba tôt ; de lourds nuages de pluie parurent dans le ciel et crevèrent bientôt en un déluge sonore sur la lande.

Harry Dickson trouva le temps à son goût.

— Sans coin de feu, sans pipe et sans grog chaud ? gémit Tom Wills.

— Sans tout cela ! C'est un temps rêvé pour sortir, mon gars. Par ce temps de chien, je suis bien certain de ne pas être aperçu sur la lande. Tout aussi certain de ne pas laisser d'empreintes fâcheuses derrière nous car nous marcherons comme au milieu d'un torrent. Écoutez !

— Brr ! grelotta Tom Wills. Cela vous donne un avant-goût de noyade !

— Je désire voir l'école d'un peu plus près, déclara le détective.

Ils endossèrent de gros imperméables sombres, des bottes et des suroîts ; équipés de la sorte, ils étaient aussi noirs que la

nuit elle-même et se confondaient avec les ténèbres labourées d'averses.

Une fois la porte de Beech-Lodge tirée derrière eux, Tom Wills manifesta un certain désarroi.

— Comment nous orienter dans une obscurité pareille, maître ?

— La boussole lumineuse, mon garçon. Il nous faut tenir résolument la direction ouest. Nous faisons un détour, soit, mais nous arriverons ainsi en plein dans le chemin creux où nous vîmes Nofs s'engager vers la méridienne. Une fois là, nous n'aurons qu'à nous laisser porter comme un fétu de paille par le courant d'une rivière !

Malgré ces encourageantes paroles, le trajet s'apparenta fort à une sorte de calvaire marin. Ils durent littéralement foncer tête basse dans une muraille d'eau. À d'autres moments, ils s'enlisèrent jusqu'aux genoux dans des fondrières sournoises. Enfin, ils trouvèrent, tout près d'un gros buisson d'épines, un précaire abri contre le vent qui soufflait en tempête. Autour d'eux, la terre était trouée d'une multitude de terriers de lapins sauvages.

— Voyez-vous que Cryns s'en vînt tendre des pièges par ici ? demanda Tom Wills. Il nous prendrait pour des gardes-chasse et nous canarderait sans doute, car le bonhomme ne me semble pas être des plus faciles.

— Ssst ! avertit le détective. Je crois précisément qu'il est là.

Quelqu'un bougeait de l'autre côté du bosquet d'épines.

Les yeux de Dickson, habitués à l'ombre, s'ouvrirent tout grands, s'évertuant à percer l'obscurité ambiante.

Une ombre glissait précautionneusement le long des arbustes, à quelques mètres du détective, mais celui-ci ne parvenait pas à la reconnaître nettement. Tout à coup, elle cessa de ramper et l'on entendit un petit rire étouffé.

— Il rigole ! Ah ! çà, par exemple ! grogna Tom Wills.

Le petit rire reprit un peu plus clair, et une voix joyeuse s'éleva :

— Si j'avais su que c'étaient les deux messieurs de Londres, je n'aurais pas rampé sur le sol comme un lézard.

— Nofs ! s'écrièrent à la fois Dickson et Tom.

— Bonsoir, dit le gamin en s'approchant d'eux. Il ne fait pas beau, n'est-ce pas ? Cependant, j'ai pris quatre lapins. Peut-être préférerez-vous m'en acheter un ou deux au lieu de vous donner la peine de les braconner vous-mêmes ?

— Et comment, Nofs ! répondit Harry Dickson, de bonne humeur. On vous achètera autant de pièces que vous voudrez, et à un bon prix encore ! Je suis bien content de vous revoir.

— Moi également, dit le gamin, avec une sincérité non feinte. Je suis orphelin. Je n'ai jamais eu d'amis là-bas, à Beech-Hill. Vous, vous êtes des gens rupins et aimables. Cela m'est égal ce que vous venez faire, même si vous êtes de la police comme on me l'a dit. Je suis content que vous soyez là. Puis-je rester auprès de vous ?

— Nous ne demandons pas mieux. Vous pourrez de nouveau nous conduire : il nous faut nous rendre en pleine nuit à… votre ancienne école.

— Damn ! s'écria le gamin. Vous voulez savoir aussi pourquoi cette sale bête de Cryns entre sec comme un tison dans l'école et pourquoi il en sort trempé comme une soupe ? Pourquoi il entre avec des sacs et des paquets et qu'il en sort sans rien ?

— C'est vrai, dit Harry Dickson. Nous voulons le savoir.

— Je n'ai jamais trouvé un seul de ses paquets, continua tristement Nofs, et ce n'est pas que je n'ai pas cherché. Si je mets la main dessus, je les vole !

— Vous n'aimez pas ce vieux Cryns ? demanda Tom Wills.

— Lui ? s'écria l'enfant avec véhémence. Ce bandit, ce voleur, ce bourreau ! Vous croyez que je braconne ? Pas du tout ! Que voulez-vous que je fasse de ces vilains lapins ? Non, je les ôte des collets de Cryns pour qu'il n'ait rien. Alors, il se met en fureur, car il semble avoir besoin de beaucoup de lapins depuis quelque temps !

— Ah ! dit simplement Harry Dickson, et ses yeux étincelèrent.

— Venez, dit Nofs. Le chemin creux est à deux cents yards de nous, et je puis m'y rendre les yeux fermés.

Une fois dans ledit chemin, ils purent marcher plus à l'aise, presque à l'abri de l'ouragan qui soufflait sur la plaine.

— Cryns ne « travaille » donc pas de nuit ? demanda Harry Dickson.

— Jadis oui, mais aujourd'hui il semble gagner assez d'argent pendant le jour. Il peut même s'offrir du vin… Oui, du vin rouge dans une bouteille. Alors, dites, sir, est-ce naturel ? Pour moi, il y a des pièces d'or dans les paquets ou des billets d'une livre… enfin tout ce qu'il faut pour se payer du vin !

— Bien sûr ! confirma le détective en réprimant une forte envie de rire.

Au bout du chemin creux, il leur fallut encore traverser une partie de la lande, sous les gifles du vent et les huées de quelques bouleaux nains furieusement agités par la tourmente.

Une masse, plus sombre que la nuit ambiante, se dessina enfin : c'était l'école abandonnée. Nofs fut prié de leur faire suivre le même chemin que l'autre fois. Bientôt, tous trois se trouvèrent réunis dans la classe solitaire.

Harry Dickson alluma sa lampe électrique et promena le jet lumineux autour de lui. Tour à tour, le pauvre matériel didactique et les tristes meubles d'école sortirent de l'ombre.

— Si Cryns est venu par ici, il doit avoir laissé des traces, fit Dickson. Ah ! les voilà : de belles empreintes marquées de boue jaune et de marne.

Le détective se baissa et examina cette dernière.

— De la marne bleue, dit-il songeur. Diable, voilà une nouveauté pour le pays. Je ne me rappelle pas qu'un seul endroit d'Angleterre en recèle dans son sol. De la marne bleue…

Il secoua la tête, perplexe, roulant en boule entre ses doigts les fragments de terre grasse.

— Suivons les traces de pas, dit-il enfin, avec un soupir.

— Elles ne mènent nulle part, déclara Tom Wills. Elles parcourent la pièce et c'est tout.

— Non, dit Nofs. Il est entré avec de la boue jaune sur ses bottes. C'est la boue que l'on trouve partout ici. Et il est sorti avec cette autre boue, beaucoup plus sale, voilà ce que je dis, moi !

— Acceptez la leçon, Tom ! s'écria le détective. Comme moi d'ailleurs. Nofs vient de nous épargner bien de la besogne. Où commencent les empreintes marneuses ?

Les recherches ne prirent pas beaucoup de temps ; tout à coup, la voix de Tom Wills s'éleva :

— C'est idiot ! Elles commencent tout près de ce petit lit de fer !

— Déplacez-le, mon garçon, et regardez-y plus près, conseilla joyeusement le détective.

Le petit lit de camp fut promptement enlevé. Du pied, Tom Wills écarta des bottes de paille qui traînaient sur le sol.

— Voilà qui m'a tout l'air d'une trappe ! s'écria-t-il enfin.

La trappe ne dissimulait aucun escalier, mais un plan fortement incliné menant à un très large palier souterrain.

Une fois arrivé là, le détective fit faire halte à ses deux compagnons et tint conseil.

— Je ne sais où nous allons, dit-il, mais probablement au danger. Mon petit Nofs, je compte sur vous comme sur un homme, pour ne rien raconter de tout ceci. Vous pouvez retourner à Beech-Hill, car je n'ai pas le droit de vous faire partager le péril ; en tout cas, je vous promets une belle récompense.

Mais Nofs secoua énergiquement la tête.

— Je vais avec vous, dit-il. Je n'ai pas peur de la vilaine bête des étangs. Je crois que vous êtes venus de Londres pour la tuer. Oh ! Laissez-moi venir avec vous. Personne ne m'attend à Beech-Hill, et tout le monde y est méchant pour moi. Laissez-moi rester auprès de vous. Dieu sait si je ne pourrai pas vous être utile !...

« Dites, sir, je crois que Cryns porte à manger à la bête, et qu'elle lui donne beaucoup d'argent pour cela.

« Oui, oui, c'est cela ! C'est un dragon que cela s'appelle et ces bêtes gardent toujours un trésor !

Harry Dickson frappa doucement sur l'épaule de Nofs.

— Dieu mit souvent la vérité dans la bouche des enfants, dit-il simplement – et Tom Wills, ému malgré lui, se souvint que ce n'était pas la première fois que le détective disait cela.

— Alors, j'en suis ? demanda l'enfant.

— Vous en êtes, monsieur Nofs, déclara solennellement Tom Wills en lieu et place de son maître, qui s'était déjà remis à explorer les alentours.

Ils étaient comme à l'intérieur de quelque tube grossier, fortement incliné. Les parois en étaient sèches et graniteuses. Cela sentait la main de l'homme, mais dénotait également l'œuvre de la nature.

Le sol était sec également, composé de gravier et de gros éboulis pierreux.

Ils descendirent le plan incliné pendant quelques minutes, puis Nofs tira Tom Wills par la manche pour le faire s'arrêter.

— Nous allons sortir de cette cave, dit-il. Écoutez, il pleut devant nous.

Tous trois prêtèrent l'oreille.

En effet, un bruit d'eau tombante se faisait entendre.

On se remit en route. Harry Dickson, en tête, braquait sa lampe.

Soudain, la lumière de sa lanterne fut reflétée comme par des glaces fugitives ; en même temps, le bruit d'eau se précisa.

— Une cascade ! s'écria Tom Wills.

Le détective se jeta en arrière.

— Je comprends ! Nous passons en ce moment sous les Black-Waters, mais de fortes infiltrations se produisent. Ce sont même de véritables fuites d'eau.

— Le réservoir est crevé ! dit Nofs. Cependant, on doit pouvoir passer, puisque Cryns passe bien.

— Pourquoi passerait-il ? demanda Tom Wills.

— Parce qu'il est mouillé comme un poisson quand il sort de l'école, répondit candidement l'enfant.

— Magnifique, mon petit ! s'écria Harry Dickson avec un rire un peu moqueur à l'endroit de Tom Wills.

Celui-ci se montra beau joueur. Il donna une tape amicale à Nofs et se lança résolument à travers la cascade.

Ce mauvais passage ne s'éternisa heureusement pas. Les solides imperméables, qu'ils avaient endossés en partant, protégèrent les détectives ainsi que Nofs, qui avait trouvé un abri sous celui de Harry Dickson.

Une fois franchi cet obstacle humide, la route continua en palier, par un passage beaucoup plus haut et affectant des airs de grotte.

Cela ne dura guère. Bientôt, la grotte se réduisit à l'état de couloir, puis de boyau, et alors le chemin se mit à remonter.

Ce fut une côte très dure qu'ils eurent à gravir, si dure et si longue que Tom Wills estima avoir franchi l'équivalent d'un pic des Alpes.

Au bout de leurs efforts, le chemin devint plus aisé, puis continua de nouveau en palier.

— Je me demande où nous allons arriver de ce pas, grommela Tom qui, sentant la fatigue lui peser lourdement, enviait sourdement la souplesse et l'endurance de ce jeune sauvage de Nofs.

— On dirait que c'est des murs faits par des maçons, dit tout à coup le petit.

— Parbleu, le gamin dit vrai ! constata Harry Dickson, dont l'attention avait été distraite par l'examen du sol, auquel il se livrait depuis la descente dans l'école. Ce sont des murs de cave !

Tom se mit à courir en avant et, soudain, il poussa une exclamation.

— Eh bien ! je vous le donne en mille, maître… Savez-vous où nous sommes ?

— Dites toujours, Tom !

— Chez nous ! Ou, plutôt, dans les caves de Beech-Lodge !

5. Des voix dans le gouffre

Harry Dickson ne répondit que par deux syllabes à l'ahurissante nouvelle.

— Très bien !

Il se hâta de sortir de la cave et ne sembla guère étonné, après trois heures d'explorations souterraines, de se retrouver, brusquement, dans la salle à manger qu'ils avaient quittée.

Il conseilla à son élève et au petit Nofs de prendre un peu de repos. Lui-même s'enfonça dans une ample bergère qui garnissait un des coins du salon de feu Mr. Gardner.

Tom vint lui souhaiter la bonne nuit, tout en hasardant une dernière question.

— Dans tout ceci, une chose m'étonne profondément, répondit Harry Dickson : c'est que pendant tout notre trajet nous n'avons pas trouvé trace de marne bleue… Or, tout est là, Tom, mon ami : la marne bleue. Trouvez-la et vous trouverez tout ! Un peu de marne bleue, un petit peu de boue enclôt tout le mystère de la pieuvre noire !

Tom se sépara de lui en secouant la tête :

— La marne bleue… la pieuvre noire ! La pieuvre noire et la marne bleue ! Je donne ma langue au chat… Je ne vois pas ce qu'ils ont de commun !

Une petite voix futée se fit entendre et Nofs poussa son museau de fouinard par l'entrebâillement de la porte :

— Oui, sir, nous avons regardé partout pour trouver cette boue que vous dites être bleue ! Bleue ? Vraiment ! Alors, mes cheveux sont verts ! Mais cela n'est pas mon affaire. Il n'y a qu'un seul endroit où l'on n'a pas pu regarder convenablement. Là où l'eau tombait à torrents. Alors, c'est que votre terre… bleue est par-là !

Harry Dickson se donna une double tape sur les cuisses.

— Nofs, je vais vous donner une recommandation pour Scotland Yard. Vous venez de me chiper une idée que j'abordais encore avec prudence.

— On ira voir sans doute ? demanda Tom Wills, un peu marri de n'avoir pas trouvé, lui…

Le détective secoua la tête.

— Vous avez besoin de repos. Si quelqu'un part encore à l'aventure cette nuit, ce sera moi.

— Non, déclara Tom Wills avec fermeté. J'ai à reprendre le pas sur ce satané petit bougre de Nofs. Je vais avec vous, maître. Nofs, qui a fourni ses preuves, pourra se reposer.

Nofs, ayant déjà repéré des canapés et des coussins et se promettant une magnifique nuit de repos, ne se fit pas prier.

Tom Wills voulut lui faire la leçon. Ce ne fut guère nécessaire.

— Personne au-dehors ne pourra savoir qu'il y a du monde chez le vieux Gardner, pas même Cryns, qui est pourtant un vieux malin. Si les gentlemen y voient un agrément, je lui jetterai volontiers une pierre sur la tête, s'il vient se promener par ici !

— Nous ne connaîtrons donc pas de repos cette nuit, Tom, dit Harry Dickson lorsqu'ils reprirent en sens inverse le chemin souterrain.

Ils avaient emporté une toile goudronnée, trouvée dans un galetas de Beech-Lodge, qui pouvait leur être de quelque utilité sous le torrent de l'abîme.

— Non seulement nous devons trouver cette fameuse marne bleue mais un passage, déclara Harry Dickson, chemin faisant.

— Pourquoi, maître ?

— Où voulez-vous que Cryns aille porter ses vivres ?

— Oh ! Ce sont des vivres que le vieux braconnier transporte !… C'est juste, je me demande ce que cela aurait pu être autrement. Mais qui dit vivres, dit hommes. Se pourrait-il qu'il y ait d'autres êtres vivants que nous dans ce monde de ténèbres ?

— C'est plus qu'évident, Tom. C'est de la logique pure… Attention, le déluge approche.

Dans l'ombre, l'eau grondait devant eux avec un bruit sourd et féroce.

— Dès notre première venue, je me suis dit que j'aurais à rechercher par où les eaux s'écoulaient, dit Harry Dickson. Ah ! nous y sommes ! Tendez donc la toile goudronnée !

La bâche résonna comme une peau de tambour sous les furieux jets d'eau jaillissant du plafond.

— M'est avis que ces eaux seront bientôt maîtresses des lieux, murmura Dickson, qui se mit à examiner attentivement le sol autour de lui.

Ce fut une besogne pénible. La toile ne les protégeait que faiblement.

Lors de leur premier passage, ils avaient appuyé contre la paroi de gauche du corridor, moins frappée par le torrent. Maintenant, ils s'enfonçaient délibérément dans une nappe bouillonnante et glacée.

Soudain, Dickson poussa un cri de joie.

Il venait d'atteindre la paroi de droite. Après un premier tâtonnement, elle céda et n'offrit plus que le vide.

— Un passage ! jubila-t-il. Nous y sommes, Tom. Le vieux Cryns n'avait qu'à se lancer hardiment pour retrouver une route praticable. Nous allons faire comme lui.

Quelques secondes plus tard, les deux détectives prenaient pied sur un palier passablement sec. Derrière eux, la nappe liquide grondait.

Tom Wills fit jouer sa lanterne et montra un ruisseau qui courait tumultueusement à leurs côtés.

— Nous n'aurons qu'à le suivre, je pense, opina-t-il.

— Naturellement il nous mène tout droit au plus profond de l'endroit ! répondit le détective. Suivons toujours ce guide.

Ils avaient fait une centaine de pas quand Harry Dickson s'arrêta et examina la paroi fuligineuse.

— Nous sommes dans une ancienne mine de charbon, dit-il, toutefois abandonnée depuis longtemps, car voici encore des traces de très anciens procédés d'extraction houillère.

— Ah ! remarqua Tom Wills, d'aucuns ont conçu le projet de la rendre de nouveau productrice et ils l'explorent clandestinement.

Harry Dickson ne releva pas cette hypothèse. Tout en avançant il prêtait l'oreille plus attentivement.

— Le ruisseau se perd dans les profondeurs, dit-il tout à coup. Faites bien attention, Tom, nous allons nous trouver probablement devant un précipice.

Le grondement du ruisseau devenait plus sonore, et des échos lointains l'amplifiaient.

— Nous y voilà, Tom !

Une sorte de puits bâillait à quelques yards devant eux, et le ruisseau en franchissait les bords en mugissant.

Harry Dickson se laissa couler sur le sol et avança en rampant. Bientôt, il poussa la tête au-dessus du bord de l'abîme.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il, l'échelle est là.

— Une échelle ? s'étonna Tom Wills.

— Croyez-vous que les mineurs du bon vieux temps disposaient d'une benne extra-rapide ? Non ! On descendait encore dans les puits au moyen de l'échelle verticale, scellée dans la muraille.

« Celle-ci y est encore, et elle semble en fort bon état. Nous allons refaire une vieille expérience.

Harry Dickson posa son chronomètre dans la clarté de sa lampe, puis, prenant une pierre d'honorable dimension, il la laissa tomber dans le puits. Quelques secondes après, un lointain bruit de chute se fit entendre.

— Quatre-vingts mètres ! Ce n'est pas si mal pour une descente à pic. En avant, Tom ! Je vais le premier… Pas de lumière. Nous gardons le contact.

— D'autres y passent, murmura Tom en descendant, car les échelons sont lisses et presque gras. Ouf ! Êtes-vous sur la terre ferme, monsieur Dickson ?

— J'y suis, répondit le détective… Plus un mot à présent.

Un grand silence régnait autour d'eux, que rompaient à peine le grondement devenu lointain de la petite cascade et la brève chute d'une pierre. Harry Dickson allumait de temps à autre sa lampe électrique.

Ils étaient dans une galerie de mine, vouée depuis longtemps à l'abandon. Les bois, qui étayaient les plafonds bas, étaient vermoulus ; de nombreux éboulis s'étaient produits et par

endroits obstruaient presque entièrement le passage. Sous leurs pieds, les rails des wagonnets s'en allaient en rouille. Pourtant l'air circulait librement dans les boyaux, ce qui laissait supposer un système de ventilation entretenu de main d'homme.

Pendant que Dickson examinait attentivement le sol, Tom Wills prit un peu d'avance, marchant vers un coude de la galerie.

Tout à coup le détective l'entendit revenir en toute hâte.

— Maître ! Maître ! J'entends un bruit de machine, et puis, il me semble voir au loin… oh ! très loin, comme un reflet de lumière.

Harry Dickson cessa ses recherches et s'empressa de suivre son élève au-delà du tournant. Une fois arrivé à cet endroit, lui aussi dut se rendre à l'évidence : le grognement d'un moteur lui parvenait et la lueur dont Tom lui avait parlé, bien qu'indistincte, était visible.

Ils durent s'avancer à tâtons le long du mur, sans oser allumer de lumière, s'arrêtant, le cœur battant, quand dans leur marche, ils avaient fait rouler une pierre ou heurté trop fortement un des bois de mine.

La lueur devait briller derrière un second coude du chemin car elle se précisa contre un angle de la muraille, qui se dessinait fortement en sombre sur un fond vaguement éclairé.

Tom Wills fut le premier à atteindre le tournant et à passer la tête dans la zone éclairée.

Même alors, la lumière demeurait lointaine, mais elle permettait de distinguer des formes si singulières que le jeune homme fit un geste de stupeur qui pressa le pas du détective.

À présent, la galerie continuait toute droite et finissait en un halo lumineux dans lequel se dessinait la grêle hachure d'une grille.

Derrière cette grille, qui paraissait neuve et très solide, une ampoule électrique brûlait, par petites saccades, trahissant un moteur à essence.

Tom aurait bien voulu s'élancer, mais son maître le retint, et prudemment ils s'avancèrent le long des murailles, jusque près de la grille.

À part le sourd halètement du moteur, on n'entendait aucun bruit.

Enfin, ils parvinrent à la hauteur des barreaux d'acier derrière lesquels ils purent jeter un coup d'œil.

La première chose qu'ils virent, ce fut des murs parfaitement blancs, chaulés avec soin, puis, s'ouvrant dans ces murs, d'autres grilles, plus petites : une dizaine, environ.

Derrière les petites grilles s'étendait un espace obscur où la clarté de l'ampoule pénétrait avec peine.

— On dirait, on dirait… murmura Tom Wills sans oser achever sa phrase, tant l'idée lui semblait absurde.

— Dites toujours, encouragea son maître.

— Une prison !

— Absolument, approuva Harry Dickson. Je suis sûr que c'en est une. Tenez, regardez bien : quelque chose bouge derrière la première grille.

Tom Wills regarda avec une attention passionnée : en effet, un homme venait de se lever, et à présent il s'était collé contre la grille.

Les deux détectives purent parfaitement voir son teint cireux, ses mains livides accrochées aux tiges de fer. Il portait l'uniforme gris bleu et le calot des détenus des grandes maisons centrales. Seulement au lieu d'infâmes godasses on de chaussons de lisière, il était chaussé de lourdes bottes d'égoutier.

Des chiffres de cuivre étaient épinglés sur le revers de sa lourde vareuse ; les détectives purent les voir luire et lurent le numéro : 117.

L'homme siffla très doucement. Aussitôt, un signal identique lui répondit du fond d'une autre cellule grillagée.

— 125 ! Es-tu là ?

— Est-ce toi, 117 ?

— C'est moi !

Harry Dickson sursauta : ces hommes parlaient entre eux en allemand !

Alors, le détective aux écoutes, surprit une des plus ahurissantes conversations, qu'il eût jamais entendue.

Le numéro 117 s'était remis à parler :

— Écoute, mon vieux, je crois que ce pauvre 109 avait raison. Nous ne sommes plus en Allemagne ! Tu vois, il avait été mineur, et dans cette mine où il n'y a pas de charbon, il en a trouvé un bloc. Il a dit que dans toute l'Allemagne, il n'y a pas de houille pareille, pas même un gramme, dit-il.

« Il a dit également que cette façon de creuser des galeries et d'exploiter la pierre noire ressemblait à une très vieille méthode anglaise.

— Alors, où c'est qu'on est ? demanda la voix plaintive du numéro 125.

— Le sais-je moi ? Tout ce que je puis dire, c'est qu'on nous a tous drogués avant de nous fourrer dans la voiture cellulaire, soi-disant pour nous transporter dans une autre prison.

Derrière les autres grilles, un peu de vie s'éveilla. Bientôt, sur les dix cellules, sept se révélèrent occupées, car sept visages blêmes se collèrent contre les barreaux et la conversation devint générale.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ?

— On extrait de la boue, de la sale boue !

— Et c'est pas tout. On regarde si on ne se fourre pas des pierres dans ses poches ! Est-ce qu'ils sont fous ?

— Le gardien Schlumsky a rossé le 114 parce qu'il avait fourré une pierre dans sa bouche ! Pourquoi ? Si cela avait été un bout de pain, je ne dis pas.

— Du pain ! Il y a deux jours qu'on n'a plus à manger, ou presque ! Hier soir, on a eu chacun un petit bout de lapin presque cru !

— Du lapin ? Je dis que c'est du rat !

— Et toi tu dis « soir ». Sais-tu distinguer le soir du matin ? Fait-il nuit au-dehors ou plein jour ? On va devenir fou là-dedans ; le 109 l'avait bien dit ! Fous à lier et puis, mourir dans cette taule sans air !

— À propos, où est-il le 109 ?

— J'ai entendu vainement crier tout à l'heure du côté de la fosse de boue. Schlumsky est venu alors vers moi en riant drôlement et en frottant ses mains avec un torchon.

— Il lui a fait son affaire au 109. Je te dis que ce copain en savait trop long ! Qu'en pensez-vous, vous autres ?

— Sssst ! fit soudain le 117, je crois que le Schlumsky est là. Il a fait son plein de schnaps et il vient nous le dire.

Un silence terrifié se fit de l'autre côté des petites grilles.

Une sorte de hurlement sortit du fond des couloirs. C'était un ensemble écœurant de blasphèmes, de menaces et de refrains orduriers.

Tout à coup, une grande ombre glissa hors d'un coude du boyau chaulé où s'ouvraient les cellules et une sorte de géant apparut.

Il était revêtu de l'uniforme des gardes-chiourmes allemands, mais il y avait apporté quelque fantaisie car sa vareuse bâillait sur une chemise de flanelle bleue de mineur.

— Ah ! cochons, bétail ! Ah ! pourriture ! Je vais vous apprendre à parler ! Alors que le règlement vous ordonne le silence absolu ! Ah ! vermine.

L'homme roulait des yeux féroces ; il portait une courte barbe rousse, et une ignoble tignasse hirsute surmontait son crâne piriforme.

D'une de ses robustes mains velues, il maniait une lourde gaffe de fer.

— Ah ! vous bavardez, graines d'échafaud ! Eh quoi ? Vous dites certainement du mal de vos supérieurs et de vos juges ! Je saurai bien vous punir ! Tenez !

De sa gaffe, il fouilla à coups réitérés dans la profondeur d'une des cellules ; un atroce cri de souffrance retentit.

— Il m'a crevé un œil ! hurla le numéro 125.

Un seulement ? ricana le monstrueux garde-chiourme, alors il vous en reste un de trop ! Je le crèverai un autre jour.

— Salaud !

Le gardien poussa un rugissement de rage et comme un fou, se mit à donner des coups de gaffe à travers les barreaux ; des plaintes et des cris répondirent. Tout à coup, une voix calme retentit.

— Schlumsky ! Il vous est défendu de maltraiter les hommes ! Comment voulez-vous qu'ils travaillent si vous les mettez en loques ?

Un homme de haute stature, d'une certaine élégance, sortit de l'ombre et repoussa le gardien.

Celui-ci siffla comme un serpent.

— Vous ! Vous ! grondait-il. Oubliez-vous que… vous êtes un numéro comme eux, hein ?

— Pas du tout ! Vous oubliez que le Herr Doktor vous a donné l'ordre de m'obéir. Je ferai mon rapport, mon petit Schlumsky ! Il sera poivré, je vous fiche mon billet.

Le gardien eut un geste apeuré.

— Vous n'en ferez rien, n'est-ce pas… monsieur ?

Il était si lâche, si servile, que l'autre se détourna avec dégoût.

— Vous serez puni, Schlumsky, je vous l'assure.

Laissez les hommes tranquilles. Je crois que c'est l'heure de les envoyer à leur travail. Ont-ils mangé ?

— Non ! s'écrièrent les prisonniers, nous n'avons rien reçu.

Avec fureur, l'homme se tourna vers le gardien.

— Le Herr Doktor sera mis au courant ! Allez me chercher les ballots de pain et de viande ! Et en vitesse !

Le gardien ne se le fit pas dire deux fois et s'éloigna en toute hâte.

Une fois seul, l'étranger se tourna vers les détenus.

— Mes pauvres amis, il vous faut retourner à la dure besogne. Mais consolez-vous, elle vous sera payée par votre liberté.

— Pouvons-nous vous croire, n°123 ? dit le 117. N'oubliez pas que vous avez été un frère de malheur comme nous là-bas…

L'homme frissonna à ce terrible souvenir.

— Je m'en souviendrai toute ma vie, dit-il, mais je vous promets ceci : votre calvaire approche de sa fin. Non seulement je vous promets votre liberté mais une belle surprise par-dessus le marché.

Il se tut car Schlumsky revenait, portant un lourd ballot sur ses épaules. Sous l'œil sévère du nouveau venu, une large tranche de pain bis et un bon morceau de lard furent remis à chacun des détenus, à travers les grillages.

Puis, le gardien s'empara de son revolver et se mit à ouvrir les grilles.

Les hommes sortirent et se mirent à la file indienne.

— En avant, marche, par file à gauche ! commanda le gardien.

Le triste cortège disparut dans des lointains inconnus.

Harry Dickson fit signe à Tom Wills.

— En voilà assez pour cette nuit, dit-il.

— Comprenez-vous quelque chose à cette fantastique équipée, maître ?

— Mais oui, mais certainement, répondit Harry Dickson, de bonne humeur. Dans ses mains, il faisait sauter une grosse boule pétrie de marne bleue qu'il venait de découvrir.

6. Singulière alliance

— Je regrette de devoir vous éveiller, mais le temps presse, monsieur Dickson…

Harry Dickson se frotta les yeux.

Il avait lourdement dormi, après la fatigante équipée souterraine de la veille, et les paroles qu'il venait d'entendre sonnaient encore, sans aucun doute, dans son rêve.

— Je regrette vraiment, monsieur Dickson…

Non, il ne rêvait pas !

D'un bond, il fut debout hors du fauteuil où le sommeil l'avait surpris vers l'aube, dans Beech-Lodge.

Devant lui, un homme était là, fumant négligemment une cigarette ; il reconnut l'étranger de la veille, dans la prison de la mine.

Harry Dickson le regarda longuement ; il vit qu'il n'était pas armé et qu'il se tenait devant lui de l'air le plus naturel du monde.

— Vous êtes Elias Mivvins, dit-il.

— Si vous voulez ! Bien que mon véritable nom soit Frank Digger. Il vous apprendra peut-être quelque chose.

Harry Dickson réfléchit : du fond du passé une lueur vint à sa mémoire.

— Vous êtes Anglais !

— Oui ! Bien que né en Allemagne, à Heidelberg, où mon père était chargé de cours à l'Université. Est-ce tout ce que ce nom vous rappelle, monsieur Dickson ?

— Non. Il y a quelques années, un ingénieur du nom de Digger fut condamné en Allemagne à une longue détention pour vol de diamants !

— Pardon ! Parce qu'il était en possession de diamants dont il ne voulait pas indiquer la provenance. Il y a une différence, monsieur Dickson.

Le détective allait répondre, mais une gravité dans le regard et l'attitude de son visiteur lui firent garder le silence.

À ce moment, Mivvins vit la boule de marne bleue sur un guéridon et il sourit doucement.

— Ainsi, vous avez trouvé, monsieur Dickson ? demanda-t-il.

— Certainement ! répondit le détective en lui rendant son sourire.

— Eh bien ! que dites-vous de toute cette histoire ?

— Curieuse en bien des points ! Mais, je vous l'avoue, en beaucoup de points, encore obscure pour moi.

— Ils ne le resteront pas très longtemps, car aujourd'hui même, je vais faire tomber le voile devant vous. Voulez-vous m'accompagner dans la prison de la mine, qui a dû bien vous étonner.

— Comment savez-vous que je la connais ? s'écria le détective, avec un peu de dépit.

— C'est bien simple ! Voyez-vous, monsieur Dickson, je suis un des meilleurs connaisseurs de tabac du monde. Les détenus de la mine en sont privés et ne fument jamais. Schlumsky chique. Moi-même, je n'use que de tabac hollandais ou belge. Hier soir, pendant que je morigénais cette canaille de gardien, le plus suave parfum de Navy-Cut flottait autour de moi. Comme si deux fumeurs enragés de May-Blossom, deux pour le moins, m'observaient dans le dos !

Harry Dickson se mit à rire.

— Vous m'avez vaincu, Mivvins ou Digger ! Cela me démontre que vous n'avez aucun projet hostile à mon égard. Vous auriez pu vous défaire facilement de nous hier soir, si vous aviez voulu... Puis, j'ai vu et apprécié de votre part, un geste d'humanité et de fraternité vis-à-vis de gens dans le malheur. Qui sont ces gens, monsieur Digger ?

Digger passa la main sur son front.

— J'aimerais mieux vous faire assister à la fin de cet épisode, qui n'aurait été qu'un vaudeville, si, par la faute de certaines crapules haut placées, il n'avait tourné au drame. Mais, je n'y suis pour rien. Désirez-vous que je vous en dise davantage ?

Harry Dickson était un des plus fins psychologues de son temps, un des plus grands connaisseurs d'hommes.

— Non, dit-il simplement. Faites comme il vous plaira.

Les yeux du jeune homme brillèrent.

— Je ne suis pas venu seulement dans le but de vous inviter à un spectacle peu ordinaire mais pour demander votre concours.

— Je veux bien vous le prêter.

— Il s'agit, monsieur Dickson, de capturer la pieuvre noire !

Harry Dickson le regarda avec des yeux incrédules.

— Comment, vous aussi ? dit-il d'un ton de reproche.

Digger secoua énergiquement la tête.

— Capturer la pieuvre noire, oui, monsieur Dickson, je n'en ôte pas un mot ! Et l'une des plus monstrueuses pieuvres que jamais l'océan ait abritées dans son sein. Pendant que vous m'accompagnerez, votre élève, Mr. Wills dont je viens d'admirer et d'envier le profond sommeil, ainsi que le petit Nofs, un de mes anciens élèves – un petit bougre rudement intelligent – devront me donner un coup de main… à l'extérieur.

— C'est-à-dire ? demanda Harry Dickson qui commençait à être prodigieusement intéressé, car la lumière se faisait dans son cerveau sur le mystère de la pieuvre noire.

— À une heure fixée d'avance, Mr. Wills se rendra aux Black-Waters avec une valise très lourde qu'il portera avec quelque précaution. Il se fera indiquer par Nofs l'endroit qui s'appelle le banc de nacre. Ce banc, soi-disant de nacre, est complètement immergé, à quinze mètres, mais Nofs connaît très bien son emplacement.

« À l'heure dite, Mr. Wills tournera à fond la poignée de la valise et la jettera à l'endroit indiqué.

Un large sourire épanouit le visage sévère du détective. Il tendit la main à Digger.

— Je sais à présent, monsieur Digger. Je ne demande pas mieux que d'aider à réhabiliter un honnête homme, bien qu'il ait choisi une manière un peu… hm… extraordinaire.

— Nous allons donc réveiller à son tour cet excellent Mr. Wills.

Tom manifesta une vive surprise en voyant l'inconnu de la veille lui souhaiter poliment le bonjour. Nofs fit fête à son ancien maître d'école.

De temps en temps, Digger consultait sa montre.

— À présent, je voudrais bien prendre place à côté de vous, monsieur Dickson, à votre poste d'observation qui donne sur les Black-Waters et vous prier de me prêter vos excellentes jumelles Zeiss.

Une demi-heure se passa en vaine attente, Frank Digger devint nerveux. Tout à coup, son visage s'éclaira.

— Voyez-vous à la surface des eaux, non loin de l'endroit dit du banc de nacre, ces souches de bois mort ? demanda-t-il.

Harry Dickson prit les jumelles et les porta vers l'endroit indiqué.

— Très bien ! dit-il.

— Tout à l'heure, elles étaient immobiles. Et à présent ?

— Elles dansent comme dans une sorte de remous… tenez… elles s'éloignent un peu vers la rive.

— Ce qu'il fallait démontrer, dit comiquement le maître d'école. Ce sont des bouées camouflées qui viennent de m'indiquer qu'un certain visiteur est venu dans les Black-Waters.

— La pieuvre noire sans doute ? demanda Tom Wills ironiquement.

— Parfaitement, monsieur Wills, répondit cérémonieusement Digger.

— Non mais… des fois… balbutia l'élève détective.

— Non mais, si mais, se moqua Dickson à son tour ! C'est pourtant tout ce qu'il y a de vrai, mon cher Tom ! La pieuvre noire est dans les eaux des étangs. Où vous aurez sous peu l'insigne honneur de l'occire !

Digger prit à part Tom Wills et le petit Nofs, et tout fut mis au point.

— Monsieur Dickson, dit Digger, l'heure est venue de me suivre. Je ne vois pas d'inconvénient à vous voir emporter une paire de bons revolvers.

Le détective sourit et montra deux solides brownings aux chargeurs pleins.

— J'espère que tout se passera sans effusion de sang, dit-il, bien qu'il y ait chez vous des gens qui semblent mériter une dure leçon…

— Vous ne voulez pas parler des malheureux détenus ? demanda tristement Digger.

— Non, répondit Harry Dickson, je parle de leur gardien, ce monstre de Schlumsky.

— Ah celui-là, gronda Digger, personnellement, je me chargerai volontiers de régler son compte à cette brute humaine.

Après une dernière recommandation à Tom Wills et un sommaire examen de la valise, Digger se déclara prêt à partir.

Harry Dickson et lui descendirent dans la cave de Beech-Lodge. Après avoir traversé quelques boyaux sombres, ils s'engagèrent sur la pente qui conduisait à la mine abandonnée.

— Je suppose, dit Harry Dickson, que l'on voulait faire partir Gardner précisément pour éviter qu'il ne découvre cet état topographique ?

— Oui, monsieur Dickson, mais ce « on », c'était moi surtout, car je voyais que la vie du pauvre naturaliste était en danger. Un domestique, à la solde des « maîtres de la pieuvre noire », lui fut adjoint par ruse. Bill Sharpless n'avait qu'une seule et unique pensée : pour faire déguerpir Gardner, il fallait l'assassiner.

« Je dus inventer la comédie des avertissements.

« Sur ces entrefaites, Gardner entrevit la pieuvre. Il nous donna un beau tintouin. En fin de compte, l'affaire tourna à notre avantage. Gardner ne fut pas cru !

« Mais il s'obstina. On fit disparaître Bill Sharpless à mon grand soulagement. Puis, moi-même, je m'éclipsai car on m'attendait ailleurs. Tout cela fut mis sur le dos de la pieuvre.

« Cependant Gardner tenait bon. Il alla vous consulter.

Harry Dickson prit la parole.

— Alors Bill Sharpless le rencontre, le file, voit qu'il se rendait chez moi. Bill me sentait déjà sur la piste de ses affaires.

« Le comble du malheur pour Gardner fut qu'il se heurta à Bill dans Holborn. Vous connaissez la lugubre suite des événements. Je suppose que Bill Sharpless n'était qu'un nom d'emprunt, comme toujours dans la circonstance ?

Digger approuva.

— Nussbaum, un faiseur de sale besogne qui a travaillé pour la Friedrichstrasse, dit-il avec mépris.

— On vous avait bien mal entouré, monsieur Digger, dit Harry Dickson d'un ton sévère.

— Je n'avais pas le choix ! Dieu m'est témoin que je n'ai pas prévu le crime. J'ai voulu… Mais ce n'est pas l'heure des confessions, monsieur Dickson, vous ne serez pas longtemps sans de plus amples explications. Voici la cascade… Entre nous, elle grandit de jour en jour et les heures de la mine sont comptées : les infiltrations deviennent trop considérables. Je crains qu'une inondation n'ait raison, un de ces jours, de tout ce monde souterrain. Ouf ! nous voilà passés… mais qu'est-ce cela ?

Une rumeur confuse montait de l'abîme : des cris, des vociférations, des chansons forcenées.

— Il y a du vilain par-là ! gronda Digger. Faisons vite, monsieur Dickson.

Ils se laissèrent littéralement glisser en bas de l'échelle vertigineuse. Puis, une fois les premiers boyaux traversés, ils se mirent à courir dans la direction de la grande grille et des lumières.

7. La révolte des damnés

À mesure qu'ils approchaient, les cris et les chants devenaient plus distincts. Bientôt ils eurent atteint la grille : elle était fermée. Sans pouvoir intervenir, Harry Dickson et Digger assistèrent à un drame terrible des ténèbres.

Les cages étaient ouvertes. Trois cadavres gisaient en travers du boyau : deux détenus et un homme en élégant habit de voyage.

— Reschke ! s'écria Digger… que le Bon Dieu lui pardonne ! C'était une canaille, mais il a durement expié ses fautes.

Tout à coup, le bruit d'une galopade effrénée se fit entendre. Les chansons se turent comme par magie, puis ce furent des cris de terreur :

— Il arrive ! Au secours !

Digger se rua contre la grille.

— Aidez-moi, Dickson !

De toutes leurs forces, ils pesèrent contre l'obstacle de métal, qui lentement céda.

En même temps, du fond de la galerie illuminée, ils virent accourir trois détenus faisant des gestes fous :

— Au secours ! Il a assommé le 117 et le 110 ! Au secours ! 123, au secours !

— Je lui ferai son affaire au 123 comme à vous autres, crapules, cochons ! hurla une voix avinée.

Brandissant sa terrible gaffe de fer, le gardien Schlumsky arrivait derrière les fugitifs.

— Au secours !

Ce fut le dernier appel des malheureux : la barre d'acier s'abattit sur leurs crânes. Il y eut un bruit épouvantable d'os brisés et les infortunés s'effondrèrent sur le sol sanglant pour ne plus se relever.

— Je les ai eu tous ! hurla Schlumsky. À moi le 123 maintenant !

— Le voici ! dit une voix calme et terrible.

À cette minute, la grille venait de céder, et Digger et Harry Dickson s'élancèrent sur l'assassin.

D'abord, la brute ne reconnut pas les deux hommes en costume de mineur qui bondissaient vers lui, mais cela ne dura guère : il venait d'apercevoir Digger.

— À ton tour, 123 ! rugit-il en levant sa barre de fer.

Déjà des mains solides empoignaient l'arme. Harry Dickson, brandissant un lasso de cuir, tenta d'emprisonner l'homme.

Schlumsky possédait une force herculéenne, il secoua ses deux adversaires comme s'ils étaient des mouches.

Harry Dickson vit arriver le moment où il aurait reconquis la gaffe d'acier. Cela n'arriva pas.

Prompt comme l'éclair, Digger leva son revolver à la hauteur de la tempe du garde-chiourme.

— Que Dieu me pardonne ! cria-t-il en pressant la détente.

Le crâne fracassé, Schlumsky roula sur le sol.

Au même moment, une détonation sourde éclata au loin et des pierres roulèrent de tous côtés, des bois de mine volèrent en éclats, une partie du plafond croula avec un bruit funèbre.

— Tom Wills a travaillé ! cria Digger. Par le diable, cela pourrait coûter cher, même à nous ! Au galop, Dickson !

Harry Dickson se mit à courir derrière son compagnon, qui s'enfonça dans un dédale de couloirs blanchis, éclairés de loin en loin par des ampoules clignotantes. Derrière eux, par intermittence, un tonnerre lointain ébranlait le sol.

Digger s'arrêta enfin. Il avait le front sombre.

— La retraite nous est coupée de ce côté, Dickson, dit-il. Il nous reste, pourtant, quelques chances de remonter ; la somme du moteur est encore intacte sinon nous serions plongés dans des ténèbres de l'enfer. Venez, je crois que tout n'est pas perdu.

— Eh bien ! Digger, que signifie tout ceci, dit tout à coup une voix hargneuse.

Un homme en redingote se tenait, les bras croisés sur la poitrine, au milieu du couloir qu'ils venaient d'enfiler.

Digger ne s'émut guère.

— Je vous présente Herr Doktor Silberschmidt, dit-il avec une froide ironie : un bien haut fonctionnaire de la police allemande.

Le Dr Silberschmidt fit un geste de menace.

— Herr Doktor, voulez-vous lever vos mains en signe de soumission, dit Harry Dickson en le mettant en joue.

— Quoi, vous osez ? Qui êtes-vous donc ? hurla Silberschmidt.

— Je me nomme Harry Dickson, et je vous arrête au nom de Sa Majesté le Roi d'Angleterre, fut la réponse.

Digger n'eut que le temps de s'élancer car Herr Silberschmidt se trouvait mal…

Voyons ce que Tom Wills faisait entre-temps.

Il était blotti dans un fourré de roseaux au bord des Black-Waters, à l'endroit qui lui avait été assigné. Avec un peu d'impatience, il consultait son chronomètre.

— Encore dix minutes, Nofs… encore cinq… encore trois.

Il caressait la valise, comme un cavalier l'eût fait du cou de son coursier.

— Voyez-vous cette feuille de catalpa qui flotte, demanda Nofs ; eh bien ! c'est juste l'emplacement du banc de nacre, c'est là qu'il faut jeter cette chose !

— Encore deux minutes, Nofs !

— Encore une !

— Bon voyage cria Tom en jetant la valise, après en avoir tourné la poignée de métal.

Plouf !

Une paire de secondes s'écoulèrent, puis la terre gronda et Tom et Nofs roulèrent à la renverse sur le sol.

Un geyser d'eau s'éleva des étangs, sembla vouloir monter au ciel. À sa base, quelque chose de sombre monta également, une sorte de fuseau noir et luisant, aux formes menaçantes.

— La pieuvre noire ! hurla Nofs.

— La pieuvre noire… balbutia Tom Wills, qui ne pouvait en croire ses yeux, mais… mais… c'est un submersible !

Déjà l'insolite apparition s'était enfoncée dans l'eau qui s'agitait furieusement, et se mit à courir à grands cercles vers les

rivages les plus éloignés des Black-Waters, comme pour aller raconter partout la grande nouvelle.

— Il faudra pourtant que le maître m'explique encore bien des choses, murmura Tom Wills, en voyant les rides de l'eau devenir moins grosses et s'atténuer petit à petit.

Le miroir du ciel avait déjà repris son impassible sérénité de jadis que Tom Wills réfléchissait encore toujours…

— Combien d'hommes aviez-vous à bord, Silberschmidt ? questionna sans aménité Digger, quand l'Allemand eut repris ses esprits.

— Sept, répondit le docteur d'une voix sombre et haineuse.

— Vous avez pris le petit modèle aujourd'hui, dans l'avantage de votre marine, car je suppose que tout le monde est resté à bord, après vous avoir débarqué devant l'ancienne école de Beech-Hill.

— En effet !

— Sept pièces de plus au tableau, murmura Digger. Décidément, les diamants aiment le sang.

— Fourbe ! s'écria l'Allemand. Dire que le grand patron et moi nous avons coupé dans les boniments d'un voleur tel que vous !

— Pardon ! d'un homme condamné comme voleur par vos magistrats, Silberschmidt. Je vais vous retracer toute l'histoire en aussi peu de mots que possible.

Il se tourna vers Harry Dickson.

— La marne bleue vous en a dit long sur nos travaux, monsieur Dickson ?

Le détective approuva d'un signe de tête.

— C'est dans la marne bleue que se trouvent, en effet, les fameux diamants de Kimberley, dit-il. Mais je m'étonne d'en trouver ici. »

— Attendez ! dit Digger. Voici la vérité.

« Mon père, Arnold Digger, était, de son vivant, ingénieur des mines à Newcastle-on-Type.

« Un jour, dans des vieux documents, il trouva relatée l'existence de la Beech-Mine, abandonnée comme appauvrie.

« L'auteur du manuscrit y racontait qu'à un certain moment on n'avait trouvé qu'une curieuse marne bleue et que la mine

avait été fermée. Mon père résolut d'explorer cette mine. Il le fit. Et dans cette marne, il découvrit trois splendides diamants.

« Homme d'études, qui n'avait rien d'un homme d'affaires, profondément religieux, il professait que l'argent ne fait pas le bonheur. Il voyait même une sorte de malédiction dans la possession de ces pierres orgueilleuses. Il les cacha et se tut.

« Plus tard, il quitta l'Angleterre pour aller enseigner à l'Université d'Heidelberg. J'y vis le jour, peu de temps après. Malgré ma naissance sur la terre allemande, je gardai la nationalité anglaise et je restai profondément attaché à ma véritable patrie.

« Longtemps après la mort de mon père je découvris le manuscrit, avec une note de sa main, relatant l'existence des diamants.

« Je traversais en ce moment une période difficile. J'étais revenu en Allemagne après la guerre pour y liquider la succession paternelle. Je connus presque la misère. Je voulus vendre les diamants.

« Le lapidaire, à qui je les présentai, avertit la police, qui m'arrêta. Je refusai de révéler l'origine des pierres précieuses. Cela suffit pour que le sieur Silberschmidt ici présent me fit condamner, par une manœuvre habile, à huit ans de détention.

« Cependant le coquin ne désarmait pas. Il voulait en savoir plus long. En prison, il m'envoya un certain Reschke, son secrétaire, qui, sous les aspects d'un détenu comme moi, parvint à capter ma confiance. Je n'eus pas de secrets pour lui…

« Peu de jours après, Silberschmidt, sur les ordres de son « grand patron », vint me proposer la liberté si je voulais prendre sur moi d'exploiter clandestinement la mine abandonnée. J'acceptai, car au fond, je ne croyais pas trop à l'existence d'un gisement de diamants.

« Silberschmidt fit bien les choses.

« Grâce à lui et à ses complices, je trouvai une place d'instituteur dans les environs du placer mystérieux.

« Ils firent mieux encore. Les Black-Waters, communiquant avec la mer, ils m'envoyèrent des ouvriers, par sous-marin. Mais quels ouvriers ! De pauvres détenus à très long terme, dont le sort avait été ainsi décidé : une fois le gisement vidé, on ne se

serait pas donné la peine de les ramener : la mine vide leur aurait servi de tombe.

« Ce crime froidement prémédité me décida à jouer mon propre jeu.

« Les diamants, contre toute prévision, s'y trouvaient Silberschmidt en a déjà emporté une quantité honorable, mais j'avoue que la plus grande partie de la moisson est entre mes mains et n'iront pas en Allemagne.

« Je pense que j'ai fauté quelque peu contre la loi anglaise, cependant je compte sur vous, monsieur Dickson, pour, autant que possible, arranger les choses.

Le fonctionnaire de la police allemande avait écouté en silence.

— Digger, dit-il tout à coup, vous êtes un infernal coquin ! Un jour, je saurai vous repincer !

— Possible, s'il n'y avait pas de citoyen anglais assassiné sur votre instigation, Herr Doktor, dit Harry Dickson. La loi anglaise est aussi sévère pour l'instigateur que pour le meurtrier.

— C'est-à-dire… murmura Silberschmidt.

— Que vous avez bien des chances d'être pendu, répliqua Harry Dickson. Sans compter, continua le détective, que l'envoi clandestin d'avions et de sous-marins en Angleterre, pourraient faire naître de bien vilaines complications pour votre pays.

Un nouveau tonnerre, bien plus proche cette fois-ci, lui coupa la parole.

— C'est sérieux ! dit Digger en pâlissant, je crois que c'est la fin de la mine. Vite ! Vite, je connais une seule route encore !

Les lampes clignotèrent et une partie du plafond ploya comme un velum.

— Au galop ! cria Digger. Allons, Silberschmidt, jouez des jambes.

— Jamais ! dit l'Allemand d'une voix sombre.

Harry Dickson le prit par le bras, mais le docteur le repoussa.

— J'aime mieux cela que la potence, dit-il sourdement.

Un nuage de poussière les sépara.

Harry Dickson se mit à courir derrière Digger.

Au moment où les lampes passèrent au rouge terne, ils étaient arrivés devant un petit étang souterrain.

— La pression d'air maintient l'eau à ce niveau, expliqua rapidement Digger. Sentez-vous comme l'atmosphère est dense ? De l'air naturellement comprimé, voilà ce qui est servi ici à vos poumons. Ce bassin correspond avec les Black-Waters. Plongez là-dedans… La remontée sera terrible car nous revenons d'une belle profondeur. Je ne sais si nos poitrines résisteront à la pression. Mais c'est une chance à courir !

Il plongea.

En même temps tout devint obscur, un nuage de pierres s'abattit autour du détective qui s'élança à son tour.

Il nagea furieusement à travers une onde glacée, puis il lui sembla voir comme une clarté diffuse ; il montait vertigineusement.

Sensation terrible… quelque chose sembla se déchirer dans sa poitrine.

— On vient de loin !

Dans le salon de Beech-Lodge, Digger, pâle mais d'aplomb, regardait Dickson s'éveiller de nouveau.

— On a le coffre solide, monsieur Dickson, dit-il en riant.

Ils se partagèrent une pinte de vieux rhum, puis Dickson demanda :

— À propos… le grand patron, comme vous dites…

Digger lui dit un mot à l'oreille.

— Aïe ! fit le détective, évitons les complications internationales.

— Profondément exact, monsieur Dickson. Vous avez fait le compte des vivants ! Savez-vous qu'il n'y a que nous deux pour connaître l'exacte vérité sur l'histoire de la pieuvre noire ? J'excepte Tom Wills et le petit Nofs qui en connaissaient quelques bribes, mais qui sauront garder leur langue. Je crois d'ailleurs que je suis assez riche pour assurer un bel avenir à cet orphelin, que je ne laisserai pas moisir à Beech-Hill.

— Et Cryns, qu'en faites-vous ? demanda le détective.

— Demandez ce que cette brute de Schlumsky en a fait, dit tristement Digger. Le pauvre diable de braconnier est parmi les

autres. Le garde-chiourme était devenu fou depuis quelques jours.

— Alors c'est le pacte du silence ? conclut Harry Dickson.

Digger prit un étui dans sa poche, en tira une poignée de cailloux brunâtres qu'il montra à Dickson.

— Quelle fortune ! s'écria le détective.

— La moitié en revient aux pauvres de Londres, monsieur Dickson, et je vous prierai d'y veiller pour que cela soit. Moi, je m'en vais voyager un peu. J'en ai assez des champs de diamants, et Dieu a bien fait, en fermant à jamais à l'avidité des hommes, celui qui est sous nos pieds !

FIN du Tome 2

À LA RENCONTRE DES ÉPOUVANTES NÉES DE LA NUIT

Dans le monde où évolue Harry Dickson, le fantastique devient quotidien. Dans les brumes humides de Londres, le détective est opposé à l'obscure face des êtres. Devant lui se dressent des monstruosités venues de la nuit des temps, plus redoutables que jamais. Il lui faudra tout son génie pour arracher les masques, vaincre les phantasmes et sortir grandi de ces combats titanesques.

LE LIVRE

De la quatrième dimension, née du génie mathématique, aux cimetières londoniens, nourris de goules et de fog, tous les thèmes chers à l'auteur se retrouvent dans ces récits menés à un rythme hallucinant. Harry Dickson et son élève ne sont que les témoins et parfois les jouets des entités ténébreuses qui hantent les nuits de Soho. Bien plus que le célèbre détective, c'est Jean Ray qui mène le jeu de la mort et de l'horreur, tempéré d'un humour violent comme un alcool.

Étrange aventure que celle des fascicules contant les enquêtes de Harry Dickson. Lorsqu'ils sont dus à la plume de Jean Ray, ils sont recherchés avec passion par les amateurs. C'est que la série, au départ, était faite de récits assez ternes en langue allemande, qu'il fallait traduire. Notre écrivain fantastique ne put se contenter de ces trames sans originalité. Il prit donc un autre parti : s'inspirer des couvertures hautes en couleurs de l'édition première et bâtir ses histoires ainsi, sans autres guides qu'une image naïve et sa prodigieuse verve de conteur. Cette rencontre du grand Jean Ray de Malpertuis et du sanglant dessinateur des mines horrifiées et des cadavres pantelants devait donner naissance à plus de cent nouvelles ou brefs romans où l'auteur laisse libre cours à son imagination fantastique, mais aussi à la fantaisie issue de cet humour

inquiétant qui parcourt toute son œuvre en filigrane, semant le doute et le trouble dans l'esprit du lecteur.

… ET SON AUTEUR

JEAN RAY est né à Gand, le 8 juillet 1887. C'était un personnage des plus insolites, dont la vie semblait issue en droite ligne d'un roman d'aventures. Trafiquant à l'époque légendaire de la prohibition, Jean Ray sillonna toutes les mers du monde sur différents vaisseaux plus ou moins fantômes, mêlé sans cesse aux écumeurs de mers et aux pirates, dont il était un des derniers représentants. Passant son existence à courir le monde, Jean Ray se souciait peu de sa réputation littéraire. Son nom n'était connu que de quelques privilégiés. La gloire vint à lui quelques années avant sa mort. Rééditées par Marabout, ses œuvres furent soudain découvertes par la presse, le cinéma et la télévision. Jean Ray est mort le 17 septembre 1964. Peu de temps avant, la Critique l'avait consacré « le plus grand auteur fantastique vivant ». (Yvon Hecht – Paris-Normandie). Le prodigieux succès des livres déjà publiés (Marabout Géant G 114, G 142, G 166, G 197, G 208, G 223 et G 237) a prouvé que Jean Ray exerçait une emprise considérable sur les amateurs de mystère et de littérature fantastique, dont il est, avec Poe et Lovecraft, un des maîtres incontestés.